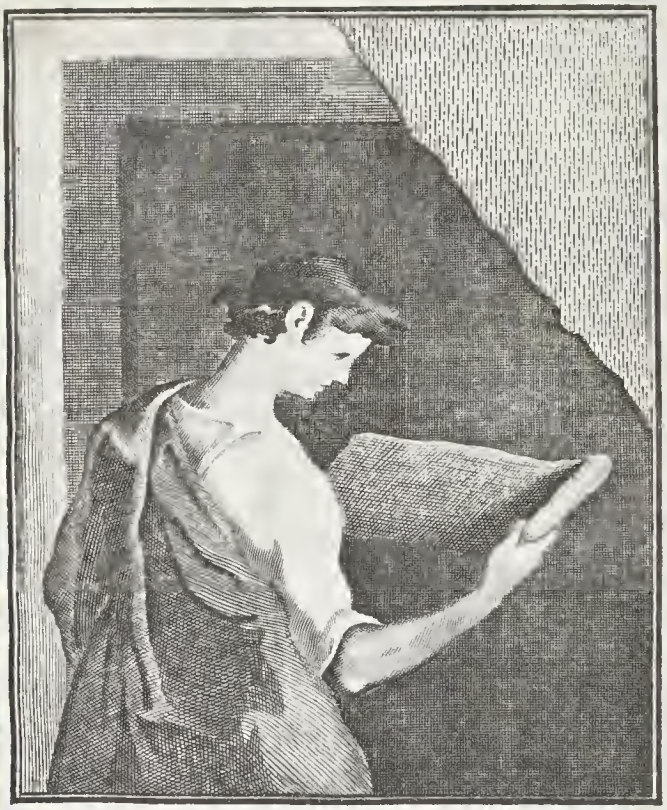
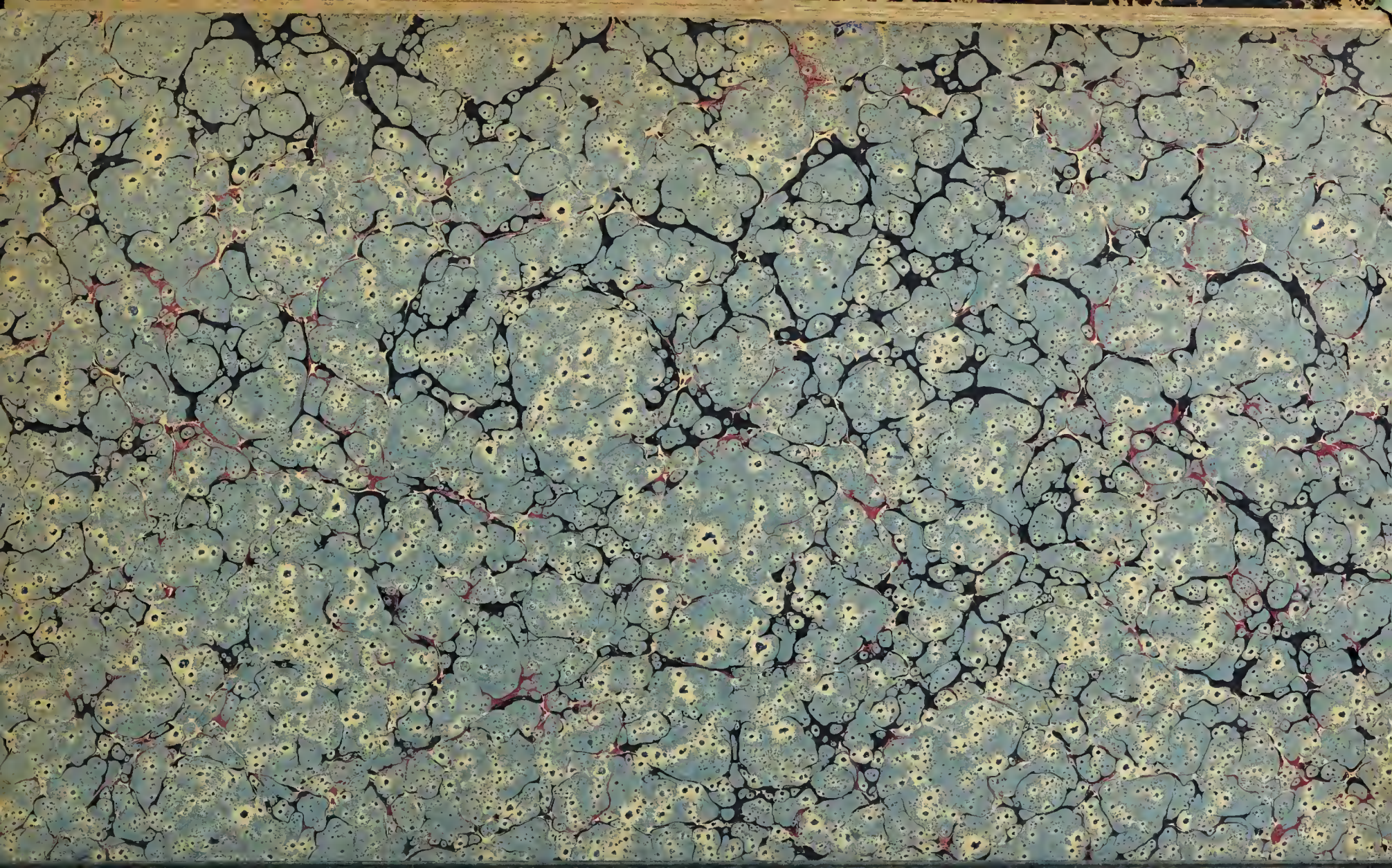
BIBLIOTHECA RESIDENTIAE INSUL. S. J.
IHS



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/tableaudeparis46merc

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME QUATRIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

Mercier

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec temerè, nec timidè.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

SPECIAL
DC
721
M53
1783
v.4-6

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CCXCVIII.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déja fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone. Eh bien, le grand mal! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme? y en a-t-il déja trop? Ne lui faut-il pas des vices? N'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être? Ne font-ils pas... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population qui me réjouit fort, & ne faut-il pas que la Capitale d'un grand Royaume ſoit extrêmement peuplée? Les pauvres travail-

lent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres; & je jouis, moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux; il y a des perdants & des gagnants.

Hors de Paris, plus de ſalut! Que me parlez-vous de liberté? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies? Que faut-il de plus?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir & non à penſer; & quoi de plus triſte que de penſer? que ſont les plus ſublimes penſées? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le *roſſe* un peu vivement pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'Etat; & que m'importe la manœuvre? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le Gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent, ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités politiques & les plus utiles dans ma main, que, ſemblable au ſage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laiſſer tomber une ſeule.

On ſe plaindra que les denrées néceſſaires à la vie ſont un peu cheres. Cela ſe peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être ſobre, frugal, tempérant. Faut-il ſonger à ſon eſtomac?

Les plaiſirs véritables ne ſont-ils pas ceux de l'eſprit? Vous en conviendrez, *M. le Rigoriſte.* Eh bien, ceux-là ſont à bon marché! Que de jouiſſances diverſifiées qu'on ne rencontre pas ailleurs même avec de l'or! Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſements publics; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute Chinoiſe, Coliſée, Wauxhall, bois de Boulogne, champs Eliſées, Boulevards, cafés, maiſons de jeu, & d'autres maiſons plus plaiſantes encore. Il faut que vous ſoyez bien né pour l'ennui, ſi vous ne vous amuſez pas au milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent? Non; pour *quarante-huit ſols* vous entendrez pendant une heure & demie la muſique ſentimentale de Gluck, & l'ingénieuſe Guimard & la philoſophe Théodore danſent pour le plaiſir & le charme de vos regards.

Enſuite pour *vingt ſols* vous jouiſſez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix; leur génie eſt à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la muſique eſt facile & riante? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt ſols.*

Vous aurez un équipage, des chevaux & un cocher, fouet & bride en main, pour *trente ſols par heure;* & ſi vous avez été éclabouſſé la veille, vous pourrez vous venger, & éclabouſſer à votre tour la voiture dorée, & le maître, s'il marche à pied.

N'avez-vous point de bibliotheque? Pour *quarante ſols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dînée entiere, vous liſez depuis la maſſive Encyclopédie juſqu'aux feuilles volantes.

Votre eſprit une fois raſſaſié, des traiteurs vous

donneront à dîner à toute heure du jour, & à un prix modique, ſi, par miſanthropie ou par maladreſſe, vous n'aviez point l'eſprit d'aller vous aſſeoir à la table des riches. Leur dépenſe une fois faite, que leur importe qui mange les plats?

Enfin, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtreſſe? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de fraix ſous l'humble ſiamoiſe, des appas que couvrent plus rarement la mouſſeline & la ſoie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement faciles dans un autre.

Auſſi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'Humoriſte.* Que de goûts, de ſentiments, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la Capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément: ce n'eſt plus notre compatriote; peut-il nous ſuivre, nous entendre? Voyez-le bouche béante, œil étonné! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appartiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs: c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *prune monſieur*. C'eſt une ſuprême

folie, vous écrierez-vous; mais tout le monde à la Cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand Seigneur, *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Allez, Monſieur le Miſanthrope; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin.* Je le porte en triomphe aux trois ſpectacles, & je m'en ferai gloire; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes régnantes, ni de la Capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de-là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goûts, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections? Rien. Continuons.

CHAPITRE CCXCIX.

Almanach Royal.

Il a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des Dieux de la terre, des Miniſtres, des hommes en place, des Maréchaux de France, des premiers Magiſtrats. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder, & de brûler l'encens dans leur anti-chambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindres oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jettés dans les routes de l'am-

bition, étudient l'Almanach royal avec une attention ſérieuſe.

On y lit depuis le nom des Princes juſqu'à ceux des Huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre ! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs ; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'Almanach.

Que de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture ! Le Greffier ne tient pas plus de place que le Préſident, ni l'Exempt de robe courte que le Gentilhomme de la Chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

On y voit la liſte des Conſeillers du Roi, qui n'ont jamais conſeillé le Monarque, & qui ne lui parleront jamais ; la liſte des Secretaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe d'a* ſous ſa dictée.

Plus d'une belle conſulte l'Almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt Lieutenant ou Brigadier, Conſeiller ou Préſident, Agent de change ou Banquier. Le nom d'un Secretaire de Miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un Académicien, & tout le monde achete cet Almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve ; les noms culbutés ſont comme des noms décédés. Plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

Une fameuſe Courtiſanne avoit chez elle un Almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom ; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs ; dès-lors ſa porte lui étoit fermée.

Fontenelle diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

Que de réflexions on fait en parcourant cet Almanach ! On frémit quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de Procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents Médecins, de cent cinquante Apothicaires, ſans compter les Huiſſiers exploitants. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des Princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude !

Plus bas vous verrez combien le public entretient de Notaires, d'Avocats, de Greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur!

Calculez enſuite combien de *mille livres* chaque Evêché enleve tous les ans à la terre, & aux pauvres cultivateurs les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des humbles Apôtres ; vous ſerez vraiment effrayé. On ne l'eſt pas moins, lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures. Ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la Nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique ! C'eſt le *catalogue* des vampires.

Ceux qu'on voit ſur cet Almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçants, ni artiſans, ni artiſtes ; & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms ; la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore ?... Oh ! très-bien, je vous l'aſſure.

Cet Almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade*, ni l'*Eſprit des Loix* n'ont rapporté autant à leurs Imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les protéger contre le néant ?... Que je crains que l'Al-

manach préſent & tout entier n'y deſcende avant la révolution du ſiecle ! Voyez les Almanachs précédents depuis 1699, & comptez les noms qui ſurvivent; comptez, vous dis-je, par curioſité, ou par ſpéculation.

CHAPITRE CCC.

Mercure de France.

Qui fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France ? Les oiſifs, qui s'ennuyent dans les châteaux ſolitaires de Province. Qui fait cette foule de vers innocents? Des contemplatifs amoureux, qui ſe croyent obligés en conſcience de célébrer les charmes de leur maîtreſſe, & de faire enrégiſtrer leurs ſoupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amants.* Heureux les mauvais Poëtes ! Ainſi la rimaillerie & l'amour marcheront ſouvent de front, & le Mercure ſera le conſtant dépoſitaire de toutes les tendreſſes provinciales, qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galants madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte ; les paquets ſont affranchis : bonne précaution ! Voilà déja la poſte qui y gagne quelque choſe ; & certes tous les vers qu'elle colporte, ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régiſſeur & tous les commis ſeront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant, il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne : chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt Avocat

ou Procureur fiſcal; l'autre, qu'il eſt Gendarme ou Officier.

Le Commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un Prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épitres, ſtances, &c. pleuvent, & le Commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir! Fût-elle excellente, on la rejette, pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le Poëte de Province s'imagine qu'on admire ſa production, & qu'on s'empreſſe à l'imprimer; & elle eſt encore au fond de la boîte du Commis. Il attend avec impatience le Mercure; il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche; & ne la voyant pas, il croît plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dedaind de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une paſſable; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France, puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

Quand le Provincial voit par haſard ſes vers im-

primés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie; & dans un tranſport extatique, il ſe dit : En ce moment, Paris, le Roi, la Cour liſent mon madrigal; & mon nom, devenu célebre à jamais paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le Roi ou le Miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelqu'emploi! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire; le volume circule dans toutes les mains, depuis le Préſident d'élection, juſqu'au Notaire; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

Anciennement le Mercure diſtribuoit des fadeurs; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſéchereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſous-ligneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des Ecrivains imberbes ou ſans nom, jugeant les arts avec une emphaſe ridicule ou monotone, & ,Don-Quichottes du *bon goût*, s'eſcrimer pour ſa cauſe ſans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minucieuſes, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits Auteurs à Paris ſont habiles à differter ſur des riens!

Comme c'eſt une entrepriſe mercantile, & que *pluſieurs* ſont intéreſſés à ce qu'elle ſoit lucrative à cauſe des *penſions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette ſotte proſe), on en a remis le brevet au Sieur *Pankouke*, non Imprimeur, mais Libraire. Il ſoudoie des gagiſtes à tant la feuille, & cette miſérable rapſodie va toujours ſon train. Par une incroyable & vieille habitude, la Province ſouſcrit & ſouſcrira pour le Mercure.

On ſait d'avance, d'après le nom des Auteurs,

les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques Académiciens, par un manege adroit & clandestin, se font déifier dans le Mercure. On a vu des Auteurs ne point rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis si justement célebre par l'*Histoire philosophique & politique des deux Indes*, étoit Auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal, aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est Auteur & n'est plus Libraire) a fait dans le Mercure un *discours sur le Beau*. Savez-vous ce que c'est que le beau? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations*. Cela vous étonne un peu, Lecteur: vous verrez où il en veut venir. Il proscrit de sa pleine autorité *le beau relatif*, *le beau arbitraire*, *comme n'existant pas*. M. Pankouke a ses raisons particulieres: attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe* & *immuable*, il se demande *qui en seront les juges*. Il répond: *ceux qui vivent dans une nation éclairée*, *ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr*, *qui se rapprochent le plus du centre du goût*. Or quel est ce *centre* où l'Auteur vouloit nous conduire? *La société qui a le droit de prononcer sur le beau dans tous les genres*. Et quelle est cette société? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des pensionnaires; les gagistes, les collaborateurs faits pour parler du beau fixe, & qui en ont le thermometre. D'où il résulte évidemment que ce qui est *beau*

immuablement, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Pankouke : *Quod erat demonſtrandum.*

Voilà ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'Hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantile & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin, ce livret bleu dédié au Roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des Hommes de Lettres les plus diſtingués ! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

Au reſte, on n'a voulu parler dans ce Chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant ſous la main abſolue du Miniſtere, les faits, les idées & les expreſſions ſont déterminées d'avance. C'eſt néanmoins cette partie politique qui ſoutient encore la malheureuſe partie littéraire.

CHAPITRE CCCI.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature preſque autant de grands hommes que tout le reſte du Royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'inſtar des Régents de College, ou de MM. les Journaliſtes, *tarifeurs* du mérite des vivants. Voici ma liſte. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur diſtingué. *Amontons*, habile machiniſte. *Amyot*, grand-Aumônier de France & célebre Traducteur. *Anquetil*, l'Hiſtorien de la Ligue & l'Auteur de

l'Intrigue du Cabinet; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anſéaume*, Auteur de pluſieurs Pieces de Théâtre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les Jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles Ecrivains. *Baculard-d'Arnaud*, Auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple inconnu. *Le Beau*, Secretaire de l'Académie des Belles-Lettres, Auteur de l'Hiſtoire du Bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes Mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, Ingénieur de la marine, Auteur de l'Hydrographie Françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'Anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui Madame la Préſidente Meyniere. *Du Belloy*, Auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon origine, le vent de la Cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin*. *Boucher d'Argis*, Juriſconſulte. *Bougainville*, de l'Académie Françoiſe, & qui a traduit l'Anti-Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boulanger*, Auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Caraccioli*, Auteur des Lettres fictives du Pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri*. *Jacques Caſſini*, Aſtronome. *Chamouſſet*, Ecrivain patriotique. *Le Camus*, Médecin, Auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, Poëte dramatique. *Clairaut*, de l'Académie des Sciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du Roi. *Collé*, Auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Or-*

ville, Auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, ſi connu par ſes Romans pleins d'eſprits. *Crevier*, ancien Profeſſeur. *Daquin*, fils du célebre Organiſte. *Dionis du Séjour*, de l'Académie royale des Sciences. *Dezallier d'Argenville*, Maître des comptes. *Ducis*, de l'Académie Françoiſe. *Dorneval*, Auteur du Théâtre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, Poëte agréable. *Butel Dumont*, Auteur du Traité ſur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'Académie Françoiſe. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie des Sciences. *Le Dran*, Chirurgien, de la Société royale de Londres. *Fagan. Favart*, Auteur de Pieces à Ariettes. *De Fouchy*, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences. *Fuſelier. Floncel. Fougeroux de Bondaroi*, de l'Académie des Sciences. Le docte *Fourmont. Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, Auteur de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences. Mad. *de Gomez*, Auteur des Cent nouvelles & des Journées amuſantes. Le ſavant *Goujet. Guyot de Merville. Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, Auteur du trop fameux livre *de l'Eſprit*. Le Préſident *Hénaut. Lattaignant*, Chanoine de Rheims, chanſonnier fécond. Le Comte *de Lauragais*, Auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boiſſy. Lemiere*, de l'Académie Françoiſe. *Langlois Dufreſnoy. De l'Iſle*, de l'Académie des Sciences. *Lorry*, Avocat. *Lorry*, Médecin. *Lorry*, Profeſſeur en droit. *Dom Lieble*, Bénédictin. *De Machi*, démonſtrateur de Chymie. *Maquer*, de l'Académie des Sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de deſſins, Auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, Auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une ſi puiſſante imagination. *Moliere. Moiſſy*, Auteur

de quelques Pieces de Théâtre. *Moreau*, Evêque de Vence. *Moreau*, Procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, Abbé de Scelliers, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif*, qu'on a appellé le dernier des François. Les deux *le Monnier* freres, de l'Académie des Sciences. *Maréchal*, Poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand*, pere & fils. *Patte*, Architecte. *Peſſelier*. *Petit de la Croix*, Profeſſeur en Arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfaict*, Auteur de l'Hiſtoire du Théâtre François. *Poinſinet*, Auteur de la Comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien Evêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, Auteur du Spectacle de l'Hiſtoire Romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *le Paute*, Auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'Académie de Berlin. M. & Mad. *de Puiſieux*. *Quinaut*. Le Docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau* le Poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, Auteur du livre intitulé *le Comédien*. Madame *Riccoboni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, Auteur du beau prologue des Eléments. *Du Roſoy*, Auteur du Poëme des Sens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'Académie Françoiſe. *Secouſſe*, Avocat. *Sedaine*, Auteur de quelques Opéra comiques. *Soret*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'Académie Françoiſe. La Marquiſe *de Saint-Chamond*. Le Comte *de Senecterre*. *Thibout*, fameux Imprimeur. *Titon du Tillet*, Auteur du Parnaſſe François. *Touſſaint*, Auteur du livre des Mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Madame *Villeneuve*, Auteur de pluſieurs Romans. Le Mar-

quis *de Vilette. Voltaire. Watelet*, de l'Académie Françoiſe. *Willemain d'Abancourt*, verſificateur. Le Marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'aurai ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux: *Præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quòd eorum effigies non viſebantur.*

Si l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en Province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie; cette race d'hommes éclairés, tous concentrés ſur le même point, tandis que les autres villes du Royaume offrent des landes d'une incroyable ſtérilité, devient un profond objet de méditation ſur les cauſes réelles & ſubſiſtantes qui précipitent tous les Gens de Lettres dans la Capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

Tandis que la nature a prodigué ſes dons précieux à ces hommes diſtingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refuſé ſes faveurs; & ſa malice à cet égard eſt bien ancienne. Démoſthene étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraſte d'un frippier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rouſſeau le Poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapiſſier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutellier, Maſſillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rouſſeau; & MM. Caron de Beaumarchais, & Dupont l'économiſte, ſont auſſi fils d'horlogers.

Preſque tous les hommes qui ſe ſont fait connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont

ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

Homere a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt décédé pauvre. Boulanger a erré ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort.... je n'oſe ici le dire.

Les penſions que diſtribuent les Souverains, ne ſont pas attribuées de nos jours aux Gens de Lettres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE CCCII.

Porte-faix.

Nous avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un ſigne, & ils ſont à vous avec leurs crochets, appuyés ſur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-deſſus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils ſont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, ſoutenus ſur un bâton ambulatoire,

ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval. Ils les portent avec ſoupleſſe & dextérité, au milieu des embarras des voitures, & dans les rues étranglées : tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur, & fait danſer toutes les maiſons pour qui la ſuit & la regarde ; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge ; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe ; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſants, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts, &, à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé ; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard ; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix ? Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſible.

Lorſque, dans le temps des gelées, les roues des voitures gliſſent ſur le pavé, tombent dans la pente du ruiſſeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres deſcendent de-deſſus leur ſiege, ſoulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils ayent quatre perſonnes dans leur caroſſe, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme !

Une voiture chargée d'une énorme pierre de taille, a-t-elle perdu de ſon équilibre ? ſoixante mains officieuſes le rétabliſſent : il faudroit ailleurs

ſix heures pour cette opération; elle ſe fait en un clin-d'œil.

Qu'une ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſqu'égale à ſa chûte. On vous dit: *Il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déja plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit; ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débarraſſent ſur le champ. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

On dit que les porte-faix en Turquie, portent juſqu'à ſept ou huit cents livres peſant; les nôtres ne vont pas juſques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle, ſont les plus vigoureux de tous. Ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis; les vertebres, en ſe roidiſſant, ont aſſujetti l'épine du dos à une courbure conſtante.

Ces hommes ne ſont pas doués d'une force extraordinaire; ils ſeroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à ſcier. Ils ont contracté l'habitude de porter des charges ſur le dos ou ſur la nuque du col, & ils ſavent accomplir merveilleuſement les loix de l'équilibre. L'adreſſe fait plus que la force: ne craignez point pour eux une luxation occaſionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de ſi rare dans les annales de la chirurgie.

Mais ce qui fait peine à voir, ce ſont de malheureuſes femmes, qui, la hotte peſante ſur le dos, le viſage rouge, l'œil preſque ſanglant, devancent l'aurore dans des rues fangeuſes, ou ſur un pavé dont la glace crie ſous les premiers pas qui la preſſent; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger: on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail

de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible; & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'Opéra une Ducheſſe ſous le maſque & le domino. Leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les enferme, eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſants?

Quel contraſte! L'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place!* L'autre, dans un leſte équipage, dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'éventail à la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenſiles de cuiſine. Il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixieme.

Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable. Le porte-faix eſt plus riche que lui : car le malheureux, pour le ſimple tranſport, payera peut-être le dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas ! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme ; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié, dira le locataire ? n'ai-je pas à payer le *propriétaire ?* Et le propriétaire dira : N'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtiemes* & les huit ſols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiques, c'eſt-à-dire des violons à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *Cour de marbre.* C'eſt de là qu'ils complimentent le Roi ſur ſon balcon ; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie ; & on les a vus imaginer, dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

Tantôt c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le Roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les maiſons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſes promenent une figure coloſſale, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nourriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

Mais les poiſſardes ont le privilege d'être introduites juſques dans la galerie, & de complimenter le Roi particuliérement ; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne enſuite à dîner au grand-commun, & c'eſt un des premiers Officiers du Chef de la maiſon du Roi qui en fait les honneurs. Le repas eſt ſplendide.

De retour à Paris, ces poiſſardes ſe promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle, pendant ſix mois, eſt fort contente de la Cour. Que le Roi vienne dans cet intervalle ; les fortes voix de ce canton, qui donnent le ſignal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une maniere haute, énergique, preſqu'effrayante.

Toutes ces harangues ou compliments ont été faits par des Gens de Lettres, qui s'en amuſent derriere le rideau, & qui réuſſiſſent mieux que s'il avoit fallu ſe nommer. J'en ai lu d'aſſez piquants ; mais tous ne ſont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philoſophique & plaiſante des *Saturnales* ne ſe reproduira de bonne grace parmi nous. Je crois cependant que tout le monde gagneroit, même du côté de l'amuſement, ſi l'on vouloit en eſſayer ſeulement une petite fois.

CHAPITRE CCCIII.

Melons.

Les melons qui croiſſent aux environs de Paris, n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellents melons de la Lombardie, les bons me-

lons *cantaloupes* de la Hollande ; ne peuvent toucher à cette mauvaiſe drogue qui uſurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il eſt tellement dégénéré, qu'il devient ſiévreux, mal-ſain, au point que la Police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jetter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vîtrages exhauſſés, & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles, après les premieres huîtres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huîtres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la Police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à-peu-près comme une *bonne* veille ſur des enfants.

CHAPITRE CCCIV.

Filles nubiles.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge du mariage, eſt innombrable. Rien de ſi difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud eſt éternel, que parce qu'il faut aller conſigner une dot par-devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à paſſer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en uſage chez les Babyloniens. On raſſembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, &, comme de raiſon, achetoient les plus belles ; mais l'argent

qui en provenoit, ſervoit à doter les laides délaiſſées.

On voit que le mariage eſt devenu un joug peſant, auquel on ſe ſouſtrait de tout ſon pouvoir : on voit qu'on a raiſonné depuis peu le célibat, comme une ſituation plus douce, plus ſûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'eſt point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen. Des ſœurs ou des amies s'arrangent pour vivre enſemble, & doubler leurs revenus en les plaçant en rentes viageres. Ce renoncement volontaire à un lien conſtamment chéri des femmes, ce ſyſtême anti-conjugal n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos Demoiſelles dédaigner l'autel de l'hyménée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine? liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

Qu'arrive-t-il de cet étrange déſordre? Les gens aiſés, qui ne ſe marient point, ou qui ſe marient tard, ne font preſque pas d'enfants : les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt, en font beaucoup; de ſorte que les richeſſes ſe concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains; & l'ordre de la ſociété à qui elles ſeroient le plus néceſſaires, en a le moins.

Dans toutes les compagnies, on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons. Affranchies des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille

environnée de ſes rejettons; & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui, au-lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du ſoleil que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes, plus tracaſſieres & plus durement avares que les femmes qui ont eu un époux & des enfants.

Il faudroit aſſujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux ſexes l'époque des vœux forcés ou indiſcrets, abolir le célibat des ſoldats, qui occaſionne le célibat des filles; d'autant plus que des ſoldats mariés ſeroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le Légiſlateur fît revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'eſt bien le cas de répéter ici, que *c'eſt ſouvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE CCCV.

Les Viſites.

Les viſites emportent beaucoup de temps. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers: on eſt condamné, à certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifiants; puis on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation, que de ſortir ainſi d'un hôtel pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont beſoin de protection, ne viſitent les Grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité les traîne à travers les antichambres. Ils ſouffrent, murmurent tout bas, & ſubiſſent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent; coutume prudente. On ouvre les deux battants pour les femmes; c'eſt alors que les qualités ſonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui ſe préſente dans le cercle : un nom tout nud a quelque choſe de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers compliments. On s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir, eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja; il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles, vient l'étalage de chaque doctrine particuliere; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des Officiers de marine (1), qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui, & font gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel Opéra; on deſcend de la vergue du

(1) Tous les Officiers de terre & de mer ont-ils la connoiſſance du ſtyle de Turenne? Le voici, après le gain d'une bataille importante : *Les ennemis ſont venus nous attaquer, nous les avons battus; Dieu en ſoit loué! J'ai eu un peu de peine. Je vous ſouhaite le bon ſoir : je me mets dans mon lit.*

grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique & ſur la marine ſont éternelles. Et pourquoi durent-elles ſi long-temps? C'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris comme d'autres.

CHAPITRE CCCVI.

Retraite.

On ferme la porte à Paris quand on veut; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que, pendant un mois, perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée : *Epître à mon verrouil.* L'idée étoit plaiſante. Un Philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots : *Epargnez mon temps.* Avec cela faiſoit-il fuir les importuns? J'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre les viſites incommodes, qu'un verrouil : il ne faut donc point faire une *épître à ſon verrouil*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaiſons inutiles! Il eſt un temps dans la vie où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer ainſi de mille

ſoins que tous ces amis de nom uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps, à prévenir le regret de ſa perte.

Certaines gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.

CHAPITRE CCCVII.

Les Affiches.

On affiche tous les jours de grand matin les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands Spectacles : les théâtres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit ſur la même ligne, *Athalie* & *Jeannot chez le dégraiſſeur* ; *Caſtor & Pollux*, & la *Danſe du petit diable* : il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts. Or, en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes ; & elles ceſſeront de l'être, quand on (1) n'aura plus des *Comédiens* pour *cenſeurs moraux*.

---

(1) Ils le ſont bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la Police. Faut-il redire ici à quel point les Spectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au Gouvernement de régler, de protéger les repréſentations théâtrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux Comédiens ?

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui liſent les affiches ſans aller au Spectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller, en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant, & rêvent l'avoir vue jouer.

On ne peut rien afficher ſans l'attache du Lieutenant de Police ; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du Magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs-ſeings, pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un cenſeur & à l'approbation de Monſeigneur le Chancelier ou de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux ; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à *l'autorité*.

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent auſſi de faire imprimer, ſans *mandat*, ſans *privilege*, leurs noms ſur des *cartes*, & ſe donnent le titre d'*Ecuyer*, de *Comte*, de *Marquis*, de *Baron*, de *Chevalier*, d'*Avocat* enfin. Ce ſont peut-être des uſurpateurs. Eh ! vîte un Cenſeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes de viſites qu'on gliſſera chez un portier ou dans la ſerrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer ſur des *cartes* ou ſur du *papier* ? Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon ſans la *ſignature*

& le *paraphe* : que ne peut-on pas mettre ſur cette *carte!* On s'endort là-deſſus ; & bien mal à-propos. Le Commis du Sceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac pour plaquer & coller contre les murailles l'annonce des pieces de théâtre, des livres, des terres à vendre. Ces mêmes afficheurs (1) crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelqu'argent, ainſi qu'à l'Imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain, pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mêlés enſemble : comme *mandements ; annonces de charlatans ; Arrêts de la Cour de Parlement ; Arrêts du Conſeil* qui les caſſent ; *biens en décret*, *ventes après décès & au dernier enchériſſeur ; monitoires*, *chiens perdus*, *ſentences du Châtelet*, *avis aux ames dévotes*, *marionnettes*, *Prédicateurs*, *expoſition du St. Sacrement*, *régiment de dragons*, *traité de l'ame*, *bandages élaſtiques*, &c. bref, de tous ces différents papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe Françoiſe ; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards.

On voit quelquefois des Arrêts de la Cour, qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le carac-

(1) Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'Académie Françoiſe.

tere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles! On regarde l'affiche avec étonnement; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille: cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs. Les Greffiers & les Receveurs d'épices trouvent ce ſtyle-là admirable & néceſſaire.

Les noms des Notaires, des Procureurs, des Huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues; & ces Meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Ils ſont toujours affichés & toujours obſcurs. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent: un *inventaire* groſſoyé rapporte beaucoup plus qu'un bon livre.

Les affiches des ſpectacles ſont en couleurs, mais un peu trop exhauſſées. On en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand Opéra* en tête, & les *Danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent par reſpect, les affiches des *Spectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois Théâtres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination!

CHAPITRE CCCVIII.

Tableaux, Deſſins, Eſtampes, &c.

La manie coûteuſe & inſenſée des tableaux & des deſſins que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamants & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable: non qu'un tableau ne vaille ſon prix, mais parce qu'il eſt bizarre, ridicule, indécent de

couvrir d'or, des peintures dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

Que des Princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen: il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder: ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira des prodigieux ſacrifices qu'il offrira ſans ceſſe à une manie dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés: l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres, pour faire une collection d'eſtampes renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes; crie à l'Huiſſier, d'une voix éteinte, *un fol*; dit tout haut qu'il eſt un fou, emporte l'objet; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort, tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie ne ſera jamais complete.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il

eſt

eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier ? Le peintre eſt vivant.

Il faut que les particuliers laiſſent aux Princes ou aux Grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parents & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſalons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un Auteur comique.

CHAPITRE CCCIX.

Encan.

MAIS nos Seigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont le plus ſouvent des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire : on en fera la conquête. Ces

brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes : ils en ſont les véritables tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre : là, les prétendus connoiſſeurs voyent leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école Françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier Peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'Huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de Son Alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé ? Son principal tableau, quoique décoré de ſon nom, ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres ; ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paye point le public avec des titres.

CHAPITRE CCCX.

Chapeaux.

Le Parisien change avec la même facilité de système, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choses humaines, a subi le sort de la variation. Les coëffures dans les boutiques des marchands, se succedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des Lettres. Le *chapeaux haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainsi que le *style académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette passion qui nous pousse à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les Princes imaginent en se jouant, ou par fantaisie; tantôt c'est l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'est celle d'un *frac*. Ainsi Alcibiade donna son nom à une sorte de souliers; & sa vanité étoit flattée, lorsqu'il entendoit dire qu'elle étoit de sa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des grossesses illégitimes, & les masquer jusqu'au dernier instant. Les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu & escamoter des cartes.

Nous avons rogné insensiblement le haut bord de nos larges feutres; nous les avons ensuite rendu petits; & enfin nous avons fait disparoître ces *trois cornes* si incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux sont ronds; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin sous le bras. Ils

couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les Evêques tenir leurs *mîtres* à la main? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête, pour garantir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main, à des exercices de civilité & de minauderie?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux : les uns font d'un mauvais Prêtre un grand Seigneur, & les autres un Docteur d'un idiot. On ſait l'effet que produit tel chapeau fourré, mis ſur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin, n'eſt-il pas un chapeau qui produit une certaine ivreſſe.

J'ai vu des chapeaux dans ma jeuneſſe, qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies. Tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez-le à nos femmes, qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre. Je leur conſeille de s'y tenir, qu'elles l'ornent de perles, de diamants, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les Poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes; qu'elles les portent rou-

ges, verds, noirs, gris, jaunes; mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau Anglois :* les laides y gagnent, & les belles auſſi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal. Les Dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux. Aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

Un Poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene ;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés :*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête ;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis ;
Sa taille libre & naturelle
Deployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple, & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis :
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture; il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'eſt toujours celui-là qu'on porte ſous le bras lorſqu'on eſt habillié; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

Le dernier caprice, je crois, eſt le meilleur; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus

noirs; on les porte blancs, comme font les Carmes & les Feuillants depuis plus d'un ſiecle; & ſur-tout en été, le ſoleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout : on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit; chacun arboreroit ſa couleur favorite. Ce ſeroit un nouveau coup d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes; chacun ſe récrie ſur la folie changeante. Au bout d'un mois, elle eſt adoptée par ſes plus violents contradicteurs; & tel qui la fronde aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puiſque c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes ſuiſſeſſes & hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes?

CHAPITRE CCCXI.

Noces.

Que celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'Egliſe, les doigts amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu; les parents qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés, les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au cha-

peau, le bouquet au côté ; les filles en blanc corſet, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'aſſurance ; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver ſous le ſuperbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'hymen ici ſe célebre à grands fraix ; on ne marche point ſur la pelouſe le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carroſſes à glaces ; on eſt chargé d'atours ; les coëffeurs ont occupé toute la matinée ; on s'obſerve triſtement ; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, ſous des habits d'or, porte déja ſur ſon front l'ennui qui doit les accompagner le reſte de leurs jours. La villageoiſe aimoit de bonne foi avant de ſceller la foi promiſe devant le Curé ruſtique ; & la Pariſienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

Le feſtin du village offre la même différence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti ? Où ſont les danſes vives & les mouvements vrais de l'allégreſſe ? Où les vieillards paroiſſent-ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe ? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paroît-il pétulant, & impatient de voir luire l'étoile du ſoir ? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante ? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parents à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vu depuis long-temps, qui ne ſe

reverront guere paſſé ce jour cérémonieux, des vieillards qui diſſimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des compliments froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante : voilà comme on s'unit dans la Capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois du ſecond ordre, pour revoir quelques images des anciennes noces. Là, elles ſont moins brillantes ; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des aſſemblées de quatre-vingts à cent perſonnes ; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés. C'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

Les traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de noces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet. Ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignants, des ſalles immenſes & vuides, qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue & pour les contre-danſes en rond.

Le petit peuple danſe encore fort & long-temps ; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſements.

La licence des paroles regne dans toutes les no-

ces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne ſeroient pas fort délicates; mais elles offriroient de l'originalité; ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les paſſants qu'il eſt de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel, & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere, (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes) avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie. Habillé en noir & fort proprement, il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes Paroiſſes; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il ſe mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir; car à la même heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes & dans la même Egliſe.

A l'iſſue de la meſſe commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parents de chaque conjoint ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voyent pour la premiere fois. Or, les parents du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis que les parents de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque, diſtribuant de part & d'autre quelques légers compliments; & vous penſez bien qu'il poſſédoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du*

côté de la porte, reprit-il en se levant & posant sa serviette sur la table. On en étoit au dessert.

Si l'hymen n'est pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour sanctifier ses plaisirs, il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe & de la représentation, pour complaire à la future & à la sotte vanité de ses parents. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce sont des mémoires de fournisseurs, qui se succedent chaque jour; c'est le vendeur de diamants, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapissier, le miroitier, le coëffeur : & paye, pauvre mari, paye! On ne t'a pris que pour cela : as-tu cru que ta jouissance seroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une estampe parlante, où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en différents jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui suit d'un œil triste & étonné le vol irrésistible de ses especes, porte douloureusement la main sur des sacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ses côtés une femme éternelle, brillante de clinquants & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot; l'époux abusé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur, & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

CHAPITRE CCCXII.

Mariage. Adultere.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage fait des adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs ſi différents dans leur phyſique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées ! Ici, la chaîne a été lâche ; là, trop tendue ; ici, tyrannique ; là, ſervant de voile à la cupidité. Le ſoldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le poſtillon, ſont aſſervis aux mêmes uſages.

Après cela, un homme qui veille ſur ſa femme, paſſe pour jaloux, & on le blâme. Eſt-elle infidelle ? on ridiculiſe le mari. La loi qui empêche le divorce, ſans avoir égard à l'antipathie des caracteres, eſt une loi bizarre. Elle regne à Paris ; mais qu'en arrive-t-il ? Vous le ſavez !

Le lendemain des noces bourgeoiſes, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'eſprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les eſpérances de tel honnête artiſan ! Il croyoit avoir épouſé une femme économe, rangée, attentive à ſes devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur diſſipatrice ; elle ne peut plus reſter à la maiſon ; elle joint la dépenſe à la pareſſe. L'inconſéquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans ſon ménage l'aiſance & la paix par un ſage travail, elle ſe livre à la frénéſie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point

ſes premieres diſpoſitions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maiſon paternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit de ſe livrer à une vie diſſipée.

Cet artiſan aura beau être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre; les enfants héritent de la miſere de leurs parents, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

Autrefois l'adultere étoit puni de mort: aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques, ſeroit prodigieuſement ſifflé.

Voyez dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos Poëtes légers; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec un ſel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleſſes ne ſont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent aſſez tôt que leurs charmes ne ſont pas faits pour n'appartenir qu'à un ſeul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreſſent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout ſcrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos ſtatues & nos eſtampes, qu'offrent-ils? Tous les tours heureux & triomphants, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne ſont pas plus chaſtes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel! on a été encore plus loin que l'adultere; on a corrompu l'inſtitution la plus auguſte; on s'eſt ſervi des loix mêmes, pour conſacrer le libertinage & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau ſcandale, date de notre ſiecle : c'eſt encore un crime du luxe.

Un homme opulent eſt attaché à une *fille*, en a des enfants dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang, il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame. On le trouve, on le marchande; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfants. Il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une Province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un Notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſûre véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà ſa femme; mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie. L'époux lui touchera une fois la main, pendant que le Prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoîtra peut-être

pas le visage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau se donne, le *oui* se prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le sacrilege s'accomplissent.

En sortant de la chapelle, l'épouse, sans saluer son mari, monte dans un équipage, & se retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la Province; on lui paye une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas visiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfants qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront son nom.

Il se bannit, & va manger sa honteuse pension dans une petite ville, lorsque sa femme déployant son contrat de mariage & l'acte de célébration, se pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontispice d'un superbe hôtel, tandis que le mari n'ose articuler le sien dans sa profonde retraite.

Voilà ce qui se pratique sous l'œil de la législation : & la loi outragée est réduite au silence; car on a tourné contr'elle ses propres formes avec une coupable adresse : l'homme a paru se venger à son tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'auroit-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfants innocents n'étoient pas pressés entre l'abnégation & la honte?

Quelqu'un dira qu'il faudroit le style de Juvénal pour tonner contre cette licence; mais que feroit le plus véhément satyrique? à quoi remédieroit-il? La perte des mœurs vient le plus souvent de l'insuffisance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CCCXIII.

Petits Formats.

La manie des *petits formats* a ſuccédé à celle des marges immenſes, dont on faiſoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque inſtant; on n'achetoit que du papier blanc : mais cela plaiſoit aux amateurs.

Quelques Auteurs vendent encore des eſtampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illuſtres & vivants par-deſſus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné. C'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons Auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats :* on a réimprimé ainſi tous nos jolis Poëtes. Ces livres ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même-temps porter une loupe avec ſoi; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'Auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de Monſeigneur le Comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſ-

timés, en les réduiſants à de très-petits formats, en aſſujettiſſant à la préciſion la plus ſtricte, & le papier & les caracteres? La penſée, par ce procédé nouveau, ſe rapprocheroit, pour ainſi dire, de ſon inviſibilité; on mettroit une édition entiere dans un ſac à poudre. Si l'Auteur joignoit un ſtyle laconique à cette ingénieuſe typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les Commis *à la phraſe*, qui attendent les balots matériels où ſe fixe la penſée, pour les ſaiſir de leurs mains profanes & groſſieres, ſeroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, ſe moqueroit de tous ces vils adverſaires qui lui font une guere conſtante. Les brochures viſibles porteroient dès-lors une phyſionomie de réprobation, & la ſtupidité ſe manifeſteroit par ſa groſſeur. La philoſophie, au contraire, occuperoit, comme le ſage, la plus petite place dans le monde.

On s'adreſſeroit enſuite aux opticiens, pour poſſéder le verre qui groſſiroit à ſouhait ces menus caracteres ſans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique ſe donnant la main, deviendroient des ſœurs inſéparables. C'eſt ainſi qu'en mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuſe & preſqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'eſt qu'ébauchée; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au poſſible, afin que nos penſées ne ſoyent plus la proie facile de ces implacables dévaſtateurs de l'empire des Lettres & de la Philoſophie. Regagnons par l'adreſſe ce que la force veut nous ôter; que la matiere ſubtiliſée par nos ſoins réponde au volatile de ces idées, qui, par leur nature, ſont

faites

faites pour braver qui les perſécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous ſavons que l'on pourroit s'adreſſer à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître, en un clin-d'œil, ſur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient enſuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le ſecret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne ſeroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je! on n'aura peut-être pas beſoin de ſon exécution, vu les lumieres nouvelles que les Gouvernements ont acquiſes. Nos penſées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, ſemblables aux pilotes habiles, les hommes en place ſauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'Etat.

CHAPITRE CCCXIV.

Maîtres Ecrivains.

Il ne s'agit point ici de Corneille, de Paſcal, de la Fontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de Buffon, de Raynal, de Paw, il s'agit de Paillaſſon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main poſée, taillent merveilleuſement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractériſe la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils ſont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il eſt néceſſaire de ſavoir bien figurer ſes lettres; car une mauvaiſe écriture reſſemble au bredouille-

ment de la parole ; mais un caractere liſible ſuffit. Les grands Seigneurs, les jolies femmes, les Auteurs, ſe piquent de ſavoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres Ecrivains mettent à une belle écriture, eſt plaiſante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'eſt perdre ſon temps que de vouloir émuler Roſſignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de Notaire, tel ſcribe du Palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compaſſée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danſe* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le ſiecle des beaux-arts.

Il y a toutes ſortes d'académies établies par Lettres-patentes : on voit à Toulouſe celle des *lanterniſtes*. Les anciens avoient auſſi une foule d'académies. Ælien rapporte, *qu'il étoit expreſſément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes ſortes de ridicules.* Gardons-nous donc bien de rire ſous les voûtes de *l'académie royale d'écriture*, qui deſſine ſi parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-deſſus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés Ecrivains*, c'eſt qu'ils ſont *vérificateurs d'écritures conteſtées en juſtice :* ceci devient ſérieux. L'Encyclopédie ſoutient que cette *vérification* n'eſt qu'une ſcience conjecturale ; les experts diſent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauſſaires. Les experts uſent de fortes

loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre chose qu'une loupe pour décider dans des cas semblables ? Voyez dans le dernier procès du Maréchal de Richelieu, la confusion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs. Ce seroit donner un champ trop vaste aux faussaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens sûrs pour les reconnoître ; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections à résoudre, & qu'il seroit à desirer que l'on consultât tout à la fois & le *maître Ecrivain* & l'*écrivain Philosophe*.

CHAPITRE CCCXV.

De l'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédants : mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans son tonneau (l'indécence toutefois supprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices. Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athènes.

Du moins des censeurs du scandale public, des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs ? répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres ? empêchent-elles les banqueroutes ? arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des Censeurs pour les livres : ces Censeurs proscrivent tout ce qui peche contre la dé-

cence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des Cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés, de l'emploi de leur temps, qui iroient au-devant des grands ſcandales, qui préviendroient les délits? Nous ne ſavons que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée?

S'amuſer, terme à Paris ſynonyme à celui de ſe *ruiner*. Nos Danſeuſes ſont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres qui ſont la perte des familles. La Police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circès, de l'autre des intrigants audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique?

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie, qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions malhonnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées; & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables Ecrivains avoient pris le nom de *Compagnie des Œuvres fortes* : mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous*

les membres de la Compagnie. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale; & les *Œuvres fortes*, qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la Capitale.

De grands noms appartiennent à cette eſpece de ligue offenſive contre le vice & les mauvaiſes mœurs; mais on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès ſur tout ce qui avoit un caractere d'union,) que ces Ecrivains courageux & véhéments étoient un reſte de la Ligue & de la Fronde. Il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit M. Thomas, on *n'eſt guere tenté de répondre à ceux qui exilent* : la Compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent, loin de la Capitale & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du Conſeil de la Ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un Arrêt de proſcription, en les menaçant des peines les plus graves. Ces Auteurs des *Œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation; & ſe tûrent pour jamais... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant, qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit publiquement l'aumône, en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différents états, dont il révéloit les ruſes & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne: il en vouloit ſur-tout aux Prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella ſon audace *effronterie*, & ſes reproches des *inſolences*. Il s'aviſa un jour d'entrer chez un Fermier-général avec ſon habillement déchiré & craſſeux, & de s'aſſeoir à ſa table,

disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

Ce mendiant auroit dû savoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On souffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & se souleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui ressemble : ce caractere-là n'existe pas même à Paris, parce qu'il est le plus diamétralement opposé à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques à foison, des sermons par milliers : peut-être, pour nous corriger, nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes, des satyres vives, des bourades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est vil, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ses ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchants, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé* ; tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs seront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

CHAPITRE CCCXVI.

Portes cocheres.

Les gens qualifiés font jetter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahot bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente mille fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

Socrate alloit à pied; Horace alloit à pied. (*Ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos.*) Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline Angloiſe & une porte cochere, à la bonne heure; qu'il éclabouſſe les paſſants, eh bien! l'on s'eſſuye : mais qu'il ne nous écraſe pas dans la fange, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

Souvent les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement; de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger.

On ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſants, & à ſiffler d'une certaine maniere : ce qui ſeroit un ſignal conſervateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait ſonner le marteau à coups précipités; & l'on eſt averti.

Il eſt preſqu'ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien, l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier; les Huiſſiers ne vont pas plus loin; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'Huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes.

Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſants y lâchent leurs eaux, & qu'en rentrant chez ſoi l'on trouve au bas de ſon eſcalier un piſſeur qui vous regarde, & ne ſe dérange pas. Ailleurs, on le chaſſeroit; ici, le public eſt maître des allées, pour les beſoins de néceſſité. Cette coutume eſt fort ſale & fort embarraſſante pour les femmes.

CHAPITRE CCCXVII.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

On brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge Marie : ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année ? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce ; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre* ; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſants, ſi l'on conſidere que c'eſt un *ſacrilege* que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtants ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la ſainte Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne dans l'aſſemblée ne croit aſſurément qu'elle ſoit

deſcendue du Ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils, chez les voyageurs, ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie : ce qui prouve qu'il vaut mieux voir jetter au feu le mannequin que l'homme; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin?... Je n'en ſais rien.

CHAPITRE CCCXVIII.

Savoyards.

. . . . . *Ces honnêtes enfants,*
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuye
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.

VOLT.

ILS ſont ramonneurs, commiſſionnaires, & forment dans Paris une eſpece de confédération qui a ſes loix. Les plus âgés ont droit d'inſpection ſur les plus jeunes : il y a des punitions contre ceux qui ſe dérangent : on les a vus faire juſtice de l'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent ſon procès, & le pendirent.

Ils épargnent ſur le ſimple néceſſaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modeles de l'amour filial ſe trouvent ſous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfants dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin juſqu'au ſoir, le viſage barbouillé de ſuie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri eſt long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage des cheminées*. Les régiſſeurs ont claſſé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maiſons neuves & blanches, tous ces viſages baſannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'établiſſement de la petite Poſte a fait tort

aux Savoyards. Ils ſont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même; mais ils ſe diſtinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parents.

Il eſt bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un ſac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds; ne pouvoir reſpirer qu'au ſommet périlleux; redeſcendre comme il eſt monté, au riſque de ſe rompre le col, pour peu que la vétuſté du plâtre forme un vuide ſous ſon frêle point d'appui; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols*, pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonnent toutes les cheminées de Paris; & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces inepres & barbares entrepreneurs ſe ruiner de fond en comble, ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs!*

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix naſale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leur dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchants parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfants, & dans leur hotte, & pendus à leurs mamelles, & ſous leurs bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent

devant elles; le tout pour attirer les aumônes: dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes à pleine ceinture.

Les vielleuſes des Boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Mais ſortons des Boulevards, où une foule de travailleurs vient, comme l'a dit un Poëte:

De cette belle route, à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtrés parqueter l'étendue.

CHAPITRE CCCXIX.

Enfants devant leur pere.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécents ſur l'âge de l'auteur de ſes jours, & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier: la grand'mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

On ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis: on le cherche; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfants lui diſent qu'il radote; & le bon-homme, qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme. Elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfants.

Un pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tutoie

point ; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit. Les femmes, en vertu de la loi, deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde, eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné : les enfants viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité. Les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfants, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, baffoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques, nul dans ſa maiſon : il eſt un modele de patience ſtoïque, ou d'inſenſibilité.

CHAPITRE CCCXX.

De la Langue du Monde.

La langue du monde eſt la langue des compliments ; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

Les indifférents s'épuiſent tellement en proteſ-

tations, en assurances de services, que l'ami se trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'instruit. Il ne faut point être dans son tourbillon, pour bien le connoître & sur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être spectateur? Placez-vous à une certaine distance. C'est ainsi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fusil, mais être sur la ligne où il défile.

Dans le monde, il n'y a que deux classes d'hommes. Les uns songent à leurs affaires, & les autres à leurs plaisirs : les uns se tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voyent qu'ils ne peuvent avoir de l'esprit, témoignent hautement que c'est par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

CHAPITRE CCCXXI.

Ton du Monde.

La société à Paris a ses loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables; mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pousse son avis trop loin, & d'autant plus a tort que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguer l'opinion de son voisin, parce qu'on est rempli de son idée; &

comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche & qu'il fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves ſalutaires, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

Ainſi l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble au-lieu de le détruire.

On a fort bien dit, que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes : & c'eſt cette affabilité qui conſtitue partout, & même à Paris, la vraie politeſſe.

Mais on s'imagine en même-temps que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'ayent rien que de gracieux; l'eſprit, rien que d'ingénieux; les raiſonnements, rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance, on juſtifie en d'autres termes l'art de ramper & de s'enrichir baſſement : on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſement des noms pompeux : on appelleroit volontiers ſervir l'Etat, la ſervitude auprès des Grands; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan eſt le métier le plus glorieux.

Déja même on fait entendre qu'il eſt une fourberie néceſſaire; qu'un honnête homme n'eſt bon à rien; que la probité eſt une nuance de bêti-

ſe;

ſe ; & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre... Mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CCCXXII.

Ton du grand Monde.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés, quoique ſubſiſtants, ſemblent ſe diſſiper pour tout le temps que l'on eſt enſemble.

Une noble familiarité y déguiſe avec adreſſe l'amour-propre, & l'homme de robe, l'Evêque, le Militaire, le Financier, l'homme de Cour, ſemblent avoir pris quelque choſe les uns des autres. Il n'y a que des nuances, & jamais des couleur dominante. On diſtingue les profeſſions ; mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'eſt là que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtruments ſont d'accord ; les diſſonnances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y regnent pas ; les épanchements de cœur y ſont étrangers : mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui rapprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon : avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible, dès qu'il n'eſt plus voilé.

Ce ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

Pluſieurs femmes ayant perfectionné leur eſprit par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondé ſur-tout ſur l'étude des hommes.

Moliere, qui, dans ſes *Femmes ſavantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

En général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels, mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'uſage du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir-vivre ne vous apprendront pas. Le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantage ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent, de ſes expreſſions; il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

Lorſque M. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778,

les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la Capitale, l'Ecrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut, ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux. A chaque phraſe, on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

Quelques hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance; ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit, tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CCCXXIII.

Sots Uſages abolis.

Ce n'eſt plus que chez les petits bourgeois que l'on employe ces cérémonies faſtidieuſes & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé

à ces uſages ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté.*

La table étoit pour eux une arene, où les aſſiettes renvoyées, faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que, venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puériles combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie en ne mangeant pas.

Au deſſert, elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourd'hui les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au-lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bons ſens, elle n'embarraſſe point, & ne paroît point gênée; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non

des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété, ou bien l'on en fait juſtice ſur-le-champ; ce qui corrige & remet l'homme impoli au ton général.

CHAPITRE CCCXXIV.

Légeres Obſervations.

Les Pariſiens ſont forts ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs Acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vîte, afin de plaire davantage.

Un Pariſien a une peine infinie à mouiller deux LL, & ne peut jamais prononcer comme il faut, *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

Les Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

On criaille dans les ſociétés de Province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la Ducheſſe juſqu'à la vendeuſe de bouquets; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que *Madame*, tant il y a de vieilles filles qui ſont équivoque.

L'étranger a peine à concevoir comment il y a

dans le Royaume un *Prince* & une *Princeſſe* qui n'ont pas d'autre nom que celui de *Monſieur* & de *Madame*, lorſque tout le monde s'appelle ainſi. Tous les autres individus ſont donc des uſurpateurs de ces deux auguſtes titres ! Un Poëte, fort embarraſſé du protocole, a mis à la fin d'une épître dédicatoire, *je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur le très-humble*, &c.

On donne le nom de *Demoiſelle* à toutes les filles qu'on ne tutoie pas. Les Demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'art & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

Tout ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'Intendant*, par ſon Subdélégué, par le Gouverneur, par le Commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monſieur le Préſident, Monſieur le Procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont plus égaux qu'ailleurs.

Quatre hommes ſont toujours en ſimarre, mais on ne les rencontre nulle part ; le Chancelier, le premier-Préſident, le Lieutenant-civil & le Lieutenant-criminel.

Quand on ſe rencontre face à face avec un Prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires ; voilà tout. Il n'eſt pas fâché qu'on le regarde ; cela veut dire qu'on le connoît.

Les événements les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talents, qui abondent, ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on paſſe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme. Et quel eſt le ſuprême talent? Celui d'amuſer.

Quiconque a un *Suiſſe*, refuſe le payement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

Il y a des amis de table, qui enlevent leurs promeſſes avec la nappe; quand ils vous ont régalé, ils ſe croyent diſpenſés d'acquitter leurs paroles.

Les femmes ne tiennent plus en main, ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricotter; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Tout l'argent des Provinces reflue dans la Capitale, & preſque tout l'argent de la Capitale paſſe par les mains des courtiſannes.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartements ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or; & le ſtuc eſt venu pour imiter les colonnes de marbres, à s'y méprendre.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés pour le conduit des ſonnettes; c'eſt une ſcience à part. Telle femme ſonne quand

ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur: les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les Monarques il y a deux cents ans. Il n'y a plus de *tabourets* que chez le Roi & la Reine, les metteurs-en-œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un Seigneur porte la montre d'or ciſelée, des dentelles, des boucles à brillants, & entretient une petite marchande de modes.

Que de gens ne narrent ſi facilement, que parce qu'ils diſent ſans peine ce qui ne leur coûte rien à penſer!

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des Huiſſiers-priſeurs, qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſans.

L'honneur d'une fille eſt à elle; elle y regarde à deux fois: l'honneur d'une femme eſt à ſon mari; elle y regarde moins.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un Provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert, & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il eſt plus court; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſants.

Le public prononce deux ſentences : la premiere eſt précipitée, & précede l'examen ; la ſeconde ne vient que quelque temps après : mais celle-là eſt motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards ſuppliants que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mêts qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques. C'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mêts.

Etre malade à Paris eſt un état ; les femmes le choiſiſſent de préférence, comme le plus intéreſſant.

L'air de Cour eſt d'avoir, comme les Gens de Lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris. Il eſt du bon ton de dire ſur le Pont-Royal : *J'abhorre la ville, je vis à la campagne.*

Il n'y a plus d'hommes ruſtiques ; mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même-temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des Princes, on ne peut ſe venger d'elles qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles ſont ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement fier, tandis que le ton des Seigneurs eſt honnête.

Les Pariſiennes achetent quatre ajuſtements contre une chemiſe. On a de la toile en Province, & des blondes dans la Capitale.

Un ouvrage en pluſieurs tomes n'eſt jamais lu à Paris, que quand la Province & l'étranger ont décidé ſon mérite.

Il n'y a rien de ſi rare que de trouver parmi nos Moines un viſage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de la débauche, mais du peu d'exercice.

Nos penſées deviennent ſi ſubtiles, qu'elles s'exhale de maniere qu'il ne reſte rien : la chymie eſt la ſcience que l'on étudie le plus.

Tel journaliſte eſt quelquefois, conformément à ſes intérêts différents, le plus vil des flatteurs & le plus inſolent des critiques.

Les Grands en général ont aujourd'hui l'eſprit auſſi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne ſentent pas, & ne s'occupent que de rapports puériles & miſérables.

Il eſt impoſſible à Paris d'avoir juſtice d'un Grand : il obtient ſur-le-champ un Arrêt du Conſeil, & toute inſtruction ceſſe.

Un traitant ayant lu ſur une colonne l'affiche d'un

livre qui portoit pour titre : *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le ſeul auquel il ne fût point intéreſſé, le ſeul dont il ne connût point la nature ni le produit.

On appelloit autrefois les Evêques *Révérends*, *Révérendiſſimes*; aujourd'hui on les appelle *Monſeigneur*, & perſonne ne leur refuſe ce titre, quoiqu'on ſourie un peu tout bas en le leur appliquant. Rien de plus curieux que de voir deux Evêques ſe *monſeigneuriſer* avec une gravité ſoutenue.

Les Princeſſes, les Ducheſſes ſont d'un caractere plus uni, plus rond, plus facile que les Marquiſes, les Comteſſes & autres femmes de qualité, en général aſſez impertinentes.

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui regne à la ſuite des Rois.

Ces vers de Voltaire ſont peu connus, & méritent de l'être.

C'eſt en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci eſt aiſé, facile, ſans gêne; & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd, peſant, uniforme.

Cléon appelle Damis ſon ami : c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures : auſſi quelqu'un diſoit, j'ai fait cette année trois cents ſoixante-quatre amis. Il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du Royaume s'inquietent de Paris, autant par jalouſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe, & ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein & à ce qui ſe fait à Verſailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux,

de Marſeille, de Nantes; on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſements, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'Académicien de Province eſt un titre qui fait rire; & tel verſificateur qui ne fréquente que les cafés, hauſſera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentiments & des ouvrages de littérature; & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots Auteurs d'imprimer en France.

La plupart des opulents Pariſiens, enfoncés dans leur ſallon, & ſe mirant dans leurs glaces, ne communiquent point avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le ſoleil ſans reconnoiſſance, ſans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CCCXXV.

Pain de pommes de terre.

Attentif à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigents.

Graces ſoient rendues à M. Parmentier! Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal d'une culture facile & aſſurée,

au froment que les travaux & les ſueurs de l'homme payent ſi cher, ce phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'eſt à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidents qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole encore plus funeſte.

La ſubſiſtance du peuple, pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement, ne ſeroit plus livrée à la diſpoſitions des éléments, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre, qui ne craint ni les gelées, ni les grêles, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

Puiſſe la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe, qui ſe propage ſans peine & ſans effort au-deſſous de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'on fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'attends donc avec empreſſement le ſuccès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptoleme, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

Pour moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis, ſur cet article, de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon. Je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même-temps ſon bourreau; je crois que la chymie, la plus utile des ſciences, pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'expérience a prouvé qu'il étoit poſſible de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment : c'eſt déja un grand point. Eh! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique?

Depuis la premiere impreſſion de cet article, on a fait du biſcuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait; on a converti la patate en pain & en biſcuits. Quel tréſor pour les colonies affligées par ces violentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan!

Le biſcuit de pommes de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins acqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain, & à s'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je me trompe dans mes vœux ardents; mais je penſe que la chymie pourra tirer

un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands Empires? Une nourriture aiſée, facile, abondante, à la diſpoſition de l'homme, ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient tous renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes.

CHAPITRE CCCXXVI.

Aumônes.

On faiſoit, dans le fauxbourg Saint-Germain, une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche. Il les reçut au mois de Décembre, dans une chambre froide; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme, lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete en tira une ſomme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout

après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant, *apprenez que c'eſt par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres* (1).

Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes ; que Dieu, Auteur de tout bien, en ſoit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe. La tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel (2).

Sans l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le malheureux ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie, & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres ; les crimes ſeroient cent fois plus communs. La plus grande

(1) Cette anecdote pourroit fort bien être *Angloiſe* ; mais on m'a certifié qu'elle s'étoit renouvellée à Paris. Rien de meilleur que l'exemple de la propagation du bien.

(2) Citons le Médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois, il portoit en cachette à ſon Curé, pour les pauvres honteux de ſa Paroiſſe, un ſac de mille francs. Pendant quinze années conſécutives, il fit le même voyage : ſomme totale ; cent quatre-vingts mille livres. Faire le bien, c'eſt déja beaucoup ; mais la conſtance dans le bien !

grande partie du repos de la ville eſt due à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, s'occupent à les prévenir, & ſervent l'Etat & les Rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration, qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils interrompoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel : pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir anéantir & conteſter à l'homme la bonté naturelle? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé; & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente, & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables, c'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. On comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

Les ames ſenſibles voyent avec attendriſſement que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la miſere. Il eſt profond, mais il n'eſt pas intariſſable.

Le *Journal de Paris* eſt devenu le *héraut* des calamités particulieres, & le *véhicule* des prompts ſecours donnés aux infortunés. Aucune plainte juſ-

qu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuſe & reſpectable. On envie ſouvent la fonction de ſes rédacteurs.

La naiſſance du Dauphin, en 1781, a été dans la Capitale & dans les Provinces, le ſignal d'une foule d'actions généreuſes & patriotiques. On a délivré des priſonniers; on a doté des filles; on a adopté des orphelins : le bien ſe fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconſéquence, & la bienfaiſance regne parmi la diſſolution des mœurs. C'eſt qu'on a ſenti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaiſir d'obliger avoit quelque choſe de céleſte & de divin, que le grand crime, & le ſeul peut-être, étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être conſidérée comme le vice le plus mépriſable & le plus funeſte.

Nul homme n'eſt diſpenſé de faire le bien; le plus pauvre doit encore payer ſon tribut à l'infortuné. Un rien lui rend quelquefois la vie; ce n'eſt point toujours de la monnoie qu'il faut, ce ſont des ſoins, des avis, une viſite, une ſimple démarche, un placet préſenté à propos.

Que les Ecrivains fideles à leur plus noble emploi, nourriſſent & entretiennent donc conſtamment cette pente ſalutaire à la bienfaiſance! *Dixi.*

CHAPITRE CCCXXVII.

La Paroiſſe Saint-Sulpice.

Je ſuis dans une bonne veine, j'ai trouvé un filon heureux que je veux ſuivre. Je ne peins les vices & le malheur, que parce que la peinture en peut devenir le remede devant des hommes que je ne

crois pas abſolument dépravés, mais inattentifs, diſtraits, ou trop livrés à leurs plaiſirs. On ne ſauroit donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la Paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrices, les écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillements, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient point.

C'eſt un bel exemple propoſé aux autres Paroiſſes de cette grande Capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité; il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant que ce qu'on voit s'exécuter journellement ſur cette Paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés, on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes, toujours voiſines des crimes.

Ces établiſſements n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

Nous oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel eſt le refuge des indigents, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CCCXXVIII.

L'Enfant-Jeſus.

ETABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de ſaine politique, dû au célebre Languet, Curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'inſtruction; on les établit enſuite.

On nourrit dans une baſſe-cour, des beſtiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfants de la Paroiſſe de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la Paroiſſe. On tire parti des volailles, de pluſieurs bauges de ſangliers, dont on vend les marcaſſins; d'une apothicairerie, où l'on fait des diſtillations d'un grand produit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes qui poſſedent de vaſtes terreins.

Cet établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément. Sans un avantage réel à l'humanité, c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jeſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jeſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

Ah! qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſements! Mais je ne

vois de tous côtés que des monaſteres ſtériles, des *Sacré Cœur de Jeſus*, des *Aſſomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du St. Sacrement*, des *Couture Ste. Catherine*, des *Ste. Agathe*, ou *Filles du ſilence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvents & toutes ces Religieuſes, dont la plupart prient très-ſérieuſement pour le *rétabliſſement de la Religion Romaine en Angleterre*; ce dont les fiers Amiraux de cette valeureuſe République ne ſe doutent ſeulement pas.

CHAPITRE CCCXXIX.

Bureau des Nourrices & Recommandareſſes.

Les meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfants, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air épais & fétide de la Capitale, ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires, ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire en donnant ſon lait à ſes enfants.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſultoient du trafic qui s'établiſſoit entre les parents & la mere pauvre qui ſe vendoit; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

Les bureaux des nourrices & des recommandareſſes ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des

louanges; & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police : tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la nature !

On a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement, avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

CHAPITRE CCCXXX.

Les Heures du jour.

Les différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des temps à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leurs marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carroſſes. On ne rencontre que des commis de bureaux qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête, (ce qui les a fait appeller *merlans*) tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veſte, portent du café & des bavaroiſes dans les chambres garnies. On voit en même-temps des apprentifs écuyers, ſuivis d'un laquais, qui, montés ſur des chevaux, courent battre les Boulevards, & font payer quelquefois aux paſſants leur malheureuſe expérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais. Vous ne voyez que des rabats, des

robes, des ſacs (1), & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agents de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la Bourſe, & les oiſifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & des hommes en place, eſt très-battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place; on ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même-temps la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller chez le Commiſſaire, pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eſt un temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différents ſpectacles, ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures, le calme recommence : calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain du pied le pavé. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même-temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'Automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte; & pluſieurs

(1) On dit qu'il faut porter trois ſacs à ce palais; ſac de papiers, ſac d'argent, ſaç de patience.

violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit (1).

Le jour tombe ; & tandis que les décorations de l'Opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierre, regagnent en bandes épaiſſes les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces. Ils vont ſe coucher, lorſque les Marquiſes & les Comteſſes ſe mettent à leur toilette.

A neuf heures du ſoir, le bruit recommence : c'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures ; mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'eſt l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé ; l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues en bas de ſoie & en ſouliers plats : leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que, ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la Province, ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois qui a des filles, ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philoſophe ſur la pudeur ?

(1) Un aſſaſſin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déja, à la mi-Octobre, tué trois hommes dans l'eſpace de ſix jours, lorſqu'il fut arrêté.

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper. C'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoyent les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs dans leurs manſardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur le bord de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe*. C'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe retirent. La ville alors ne paroît pas déſerte : le petit bourgeois qui dort déja eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas.

Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages. Le tonnerre eſt encore, mais comme par-tout ailleurs, un grand populateur.

A une heure du matin, ſix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle : leurs montures ſont laſſes & fatiguées ; ils viennent de ſept à huit lieues.

La Halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccedent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs ;* car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'eſt l'entrepôt univerſel. La hotte qui s'éleve en pyramide, tranſporte tout ce qui ſe mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs ſont dans des paniers qui montent, qui deſcendent, qui circulent, &, ô miracle ! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mêlangée d'eau,

mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forts de la Halle & les payſans s'abreuvent de cette liqueur ; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On croiroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voyent jamais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes pâliſſent : mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend ; car l'on crie à tue-tête ; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiôme du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure au quai de la Vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au-lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non interrompu forme un contraſte avec le ſommeil qui occupe le reſte de la ville ; car à quatre heures du matin, il n'y a plus que le brigand & le Poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers de Paris, apportent deux fois la ſemaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils ſe conſomment dans la ville ; car il ne leur eſt pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leurs grabats, prennent les inſtruments de leur profeſſion, & vont aux atteliers.

Le café au lait (qui le croiroit?) a pris faveur parmi ces hommes robuſtes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant ſur leur dos des fontaines de fer-blanc, en ſervent dans des pots de terre pour *deux ſols*. Le ſucre n'y domine pas ; mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagi-

neroit-on que la communauté des limonnadiers, déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſols* dans leurs boutiques de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

Au reſte, l'uſage du café au lait a prévalu, & eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur, dans cet aliment que dans tout autre. En conſéquence, ils en boivent une prodigieuſe quantité. Ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi ils ne font plus que deux repas, le grand déjeûner & la *perſillade* du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit : mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs plus pâles encore ſortent des tripots obſcurs ou renommés; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs, & que les Gouvernements autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*, mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin, pour les

pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos ſybarites, on reléگueroit hors des villes tous les artiſans qui font frémir la lime mordante; il ne ſeroit plus permis au chaudronnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes profeſſions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la Cité fût enchaîné de toute part, pour protéger leur oiſive molleſſe, & que, le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier, à cauſe de l'odeur de la *foule;* ni celle du corroyeur, à cauſe des huiles; ni celle du verniſſeur, ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faſſent uſage de ſes coſmétiques; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer involontairement lorſqu'ils paſſent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la Capitale, & l'on *matelaſſeroit* les rues juſqu'à une heure, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaiſe longue; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs; & le tambour des Gardes, en paſſant ſous leurs fenêtres, devroit être muet: car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant ſur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau. Ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville; ce

qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux qui remplaceroit ces métaux, leſquels, au-lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reſte avec un écu de ſix livres!

A-peu-près tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catharrales, occaſionnées par la préſence ſubite d'une athmoſphere humide & froide, & des brouillards qui ſuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent; mais le Pariſien, qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur, trois jours après, eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartements chauds & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter de grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere, à l'abri de l'impreſſion du froid; un prompt exercice en feroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois friſſonner le long des eſcaliers & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes pour les garantir de tout accident.

CHAPITRE CCCXXXI.

Des Dimanches & Fêtes.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort; & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de Province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, que le beau monde appelle *l'opéra des gueux*. Il faut qu'il reſte de bout dans les Egliſes, ou qu'il paye une chaiſe. Cela eſt très-mal vu, on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis. Les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités, où les cérémonies le rappellent. Quoi, de l'argent encore pour entendre l'office divin!

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement. Il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes

au ſalut & à la bénédiction du ſoir. En général, le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'Egliſe.

Le magnifique jardin des Tuileries eſt abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Eliſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Tuileries; mais aux Champs-Eliſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés : le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrein plus vaſte & moins ſymmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que, dans les Etats Catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fêtes par an.* On s'eſt arrêté en beau chemin; il en reſte encore trop; autant d'enlevé du moins à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant: *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche!*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du Philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain; car il eſt très-applicable à la logique des paſſions.

Au reſte, les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes, ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuyent les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſements.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui, ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage*. C'eſt le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes; la grande fille s'émancipera un peu, & ſe tiendra moins droite; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves, honoré du titre de *joli garçon*, fera des gentilleſſes, & déployera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils ayent remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue Latine : c'eſt ce que croyent pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CHAPITRE CCCXXXII.

Carnaval.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras :* il vend la veille ſes chemiſes plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée. Elle eſt couverte d'acheteurs ; & vu l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les Commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquants. Pluſieurs ne ſortiront de la *guinguette* que pour aller coucher en priſon.

On voit peu de *maſques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; ſoit que le peuple ſe ſoit dégoûté de ce plaiſir, qui veut une liberté entiere, ſoit plutôt qu'il ait trop peu d'aiſance pour figurer ſous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la Police, attentive à la repréſentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la miſere regne, paye à ſes fraix de nombreuſes maſcarades. Tous ſes eſpions & autres *garnements* ſe rendent à un magaſin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlits*. Ils ſe répandent enſuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une allégreſſe publique, fauſſe & menſongere.

Plus les années ſont déſaſtreuſes, plus on a recours à une impoſture plus fortement caractériſée ; mais elle perce à travers les guenilles ſales & uſées dont le peuple eſt couvert : car on a beau vouloir repréſenter les ſcenes riantes & animées de la folie, on n'y parvient pas quand le cœur eſt mécon-

tent. Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

Tandis que la Police ſoudoye ces maſques, les Prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les Egliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

Pendant le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente ; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir. Voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres, qui, dans de certains moments, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal : c'eſt là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien ; & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violents. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en reviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque, les amants qui veulent s'épouſer hâtent le mariage, parce que l'Archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere, comme dit l'eſpion Turc, que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leur frénéſie. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théâtre les plus licencieuſes ſe donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais

une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un temps de ſainteté & de mortification : de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'Egliſe qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la Police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême. Elle a fait très-ſagement, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'Egliſe, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe, qui dit que *les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour :* ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables ; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique ? Les Evêques & Abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

CHAPITRE CCCXXXIII.

Tragédies modernes.

Les ſpectateurs du Théâtre François commencent enfin à ſentir l'uniformité & la reſſemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laiſſent un vuide & impriment une langueur ſenſible à nos Tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoiſe endort ou révolte les

eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi excceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitations; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire raiſonnable.

Le Poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre ſans façon deux ou trois pieces grecques pour en compoſer *une* à ſa fantaiſie; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre ſur le tronc de tel perſonnage; confondre les parentés des deſcendants d'Atrée & d'Œdipe, ſans craindre l'animadverſion de ces Princes décédés; traiter indiffé-

remment un ſujet Anglois, Allemand, Ruſſe, Turc, ou Tartaro-Chinois ; ne daigner jamais lire ſon original, ni l'hiſtoire du temps ; ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment ſa compoſition étrange ſous l'enſeigne de *Tragédie*. On affiche le *monſtre* ſous cette dénomination, & le *monſtre* a ſon paſſeport ; mais les gens ſenſés vont voir par curioſité de quelle maniere un Poëte François défigure l'hiſtoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous les peuples du monde à l'aide de quelques vers ronflants.

Il eſt vraiment plaiſant de voir ces conſpirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoiſonnée* ; de voir un acteur en inſtruire un autre, en rimes très-ſonores, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, de l'hiſtoire de ſes parents ; d'examiner ces Rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour plus grande commodité, le Poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire ; & dans ces foibles linéaments, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins ; & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théâtre tragique.

Tout Philoſophe, c'eſt-à-dire celui qui conſulte la nature & les hommes au-lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre Tragédie.

Quoi, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Eu-

rope, ſcene vaſte & importante des événements les plus variés & les plus étonnants, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une Capitale peuplée de neuf cents mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquants; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément une nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillants, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux? Quel abus du mannequin!

Si ce n'eſt point là la plus monſtreuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de

nos nombreux concitoyens & des tableaux vivants & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos Auteurs tragiques?

Il n'y a preſque plus que les Gens de Lettres qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile; & la génération actuelle de nos Auteurs atteſtera à la ſuivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

Jeunes Ecrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire ſortir des bornes puériles où il eſt enchaîné? laiſſez-là les périodiſtes & leurs précepteurs cadavéreux. Liſez *Shakeſpear*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de ſa maniere grande & aiſée, ſimple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, ſans plan vrai & ſans mouvement, ne plus vous offrir qu'une ſéchereſſe & une maigreur hideuſe.

Les Gens de Lettres, au-deſſus de trente-cinq ans, ont frémi de ces héréſies oppoſées à la *ſaine doctrine*, parce que les préjugés durciſſent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé ſur l'hétérodoxe leurs anathêmes ſinguliérement redoutables. Mais vous ſavez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient muſique. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec tranſport le genre que notre ſottiſe combat aveuglément; on ſentira qu'on a fait en France tout le

contraire de ce qu'il falloit faire; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous appercevrons d'une maniere diſtincte là difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs & des plaiſirs de la nation (1).

Un Roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce Roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup ſûr, d'un long bâillement; ce qui, ſelon la traduction des mots Perſans, équivaut à *mourir d'ennui.* On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être pour Sa Majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres & quelques bons contes

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer, en 1773, un livre intitulé : *Du Théâtre, ou nouvel Eſſai ſur l'Art dramatique, Amſterdam*, qui me valut alors de la part des Journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque ſérieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant, au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un Ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques Pieces du Théâtre François, Anglois, Allemand, Eſpagnol, &c. avec les obſervations de pluſieurs Ecrivains célebres, ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du Théâtre François.*

dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du Prince tous les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens ; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gayeté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, Comédie tous les jours ; mais point d'Opéra en pleinchant. Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venants ; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur-le-champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon Prince & l'Etat. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſants qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un Poëte qui n'étoit ni triſte, ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la Cour, on ne ſait trop comment : mais enfin il s'y trouvoit ; & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les Poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire devant Sa Majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition ; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs ; car il n'a vu que cela dans ſa Poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthouſiaſme ſingulier ; & chacun de s'écrier ſans la connoître : *C'eſt admirable !* Le Poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'Auteur eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de leſe-Majeſté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette.* Il ſe récria fortement, moins ſur la vio-

lence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin, on les y retrouveroit preſque tous. Voilà ce que le Poëte avança pour ſa juſtification.

Le tribunal ſuprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requiſes ; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au Poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le Poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'Etat, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & percerent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulſions ; ils annonçoient la grace du Poëte. En effet, tous les juges en ſe levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaiſant que cette tragédie, & que le trépas ſubit de ſon auguſte Majeſté avoit eu certainement une toute autre cauſe. En conſéquence, le Poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien abſous au cercle de ſes admirateurs ou de ſon académie.

CHAPITRE CCCXXXIV.

Comédies modernes.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le ſiecle paſſé? C'eſt peut-être parce qu'on a plus de connoiſſances & le tact plus fin; c'eſt parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il y a de froid & de faux dans ce même trait qui faiſoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raiſonne davantage ſur tous les objets, & parce qu'après avoir épuiſé toutes les plaiſanteries, il a fallu en venir, malgré ſoi, à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres; nous les avons adoptées en idées, & dès ce moment les contraſtes nous ont moins frappés; les *originaux* nous ont paru avoir auſſi leur maniere d'agir & de penſer, tout comme ceux qui ſuivoient les maximes les plus accréditées. La plaiſanterie s'eſt émouſſée néceſſairement, avec la connoiſſance des uſages diamétralement oppoſés aux nôtres.

L'exemple de nos voiſins plus rapprochés de nous; la lecture des voyages nouveaux; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus; le mêlange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit ſa maniere de voir, de juger, de ſentir; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par ſa ſingularité, s'eſt trouvé commun chez nos voiſins, conſéquemment juſtifié & hors des atteintes du Poëte comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un College, dans une Communauté, dans un Couvent, dans une maiſon aſſervie à des regles fixes. Eh ! pourquoi ? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville, il y a lieu à des rapports plus fréquents, plus vifs & plus plaiſants que dans une grande ; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eſt circonſcrit, uniforme, & que l'on veille les uns ſur les autres. Il eſt un ton général dans les opinions, dans les uſages, dans les vêtements même, qu'on ne ſauroit enfreindre.

Mais à Paris, l'homme eſt trop noyé dans la foule, pour avoir une phyſionomie qui tranche ; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à ſon gré, & les mœurs étant prodigieuſement mêlées ; il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte ſon excuſe avec ſoi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réſultent de la profonde connoiſſance des choſes ; mais on frappe rarement ſur l'homme, on le reſpecte ; ou ſi le trait ſe lance au haſard, il eſt effacé par le trait du lendemain. La médiſance ſe manifeſte moins par méchanceté que pour écarter la langueur & l'ennui. On ſentira aiſément que ſous ce point de vue, l'art de la Comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la ſociété, le Poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs, on ſaiſiroit difficilement la reſſemblance.

Une Comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceſſairement dans le ſtyle des converſations ; & c'eſt ce qui eſt arrivé. Elle aura de la fineſſe, de la grace : mais diſcrete & froide, elle manquera d'énergie ; elle n'oſera parler ni du fourbe

public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du Miniſtre inepte, ni du Général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt pas aſſez hardi pour les faire monter ſur le théâtre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récents, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art; il ne peut guere attaquer le vice qu'en peignant la vertu; & au-lieu de le traîner par les cheveux ſur la ſcene, de montrer à découvert ſon front hideux, il eſt obligé de faire une languiſſante tirade de morale. Point de Comédie à caractere vivant dans les formes de notre gouvernement.

Moliere lui-même, tout ſoutenu qu'il étoit par ſon nom & par Louis XIV, n'a oſé faire qu'une Comédie en ce genre; c'eſt auſſi ſon chef-d'œuvre. Dans les autres, ſon pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractériſe moins la phyſionomie. Le *Miſanthrope* (1) eſt encore de nos jours un problême

(1) Cette piece a déja excité pluſieurs débats intéreſſants : voici l'impreſſion qui m'en eſt reſtée. Le *Miſanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a ſûrement été pure; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, ſi je ne me trompe, ſemble vouloir que la vertu ſoit douce, pliante, accorte, pour ainſi dire, ménagée, accommodante, reſpectant toutes les conventions tacites & fauſſes des ſociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'empare jamais; qu'elle voye tout ce qui bleſſe l'ordre d'un œil prudent, circonſpect, réſervé; mais la vertu ſans ſa marque diſtinctive, qui eſt le courage, la franchiſe, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, eſt-elle encore vertu ?

moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis, notre Comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & sa gaieté & son naturel. Le Poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des Ducs, des Comtesses & des Marquises ; il a raffiné à tout propos le style & les idées, & il a créé des expressions recherchées. Au-lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton ; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théâtre & de la société.

Qu'est-il arrivé ? L'honnête bourgeois, écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel

---

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres, & le langage. Il semble dire : Soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse que bourru avec probité, ménagez tout ce qui vous environne. Pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la Cour. D'ailleurs, le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene, mais ce n'est pas son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux. En frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner. Les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la Littérature.

idiôme, & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur. Tous ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs : ils n'ont donc applaudi à quelques détails que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante ; & le Poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules ſont vrais & tranchants, n'a produit qu'une enluminure paſſagere, lorſqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'eſt de l'eſprit d'Auteur, a-t-on dit, c'eſt lui qui parle, & non ſes perſonnages. Il a voulu faire ſa Comédie pour les premieres loges, & n'a pas même réuſſi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être ſaiſi du milieu du parterre, & non ailleurs.

Ainſi le Poëte comique, quand il veut trop renchérir ſur l'eſprit de ſes devanciers, ſe trompe, puiſqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement ſon art ; la montre en étant encore plus inſupportable dans la comédie que dans la tragédie.

Voilà ce que ne croiront point nos Auteurs comiques, qui de plus ont donné un ſoufflet à la nature, en écrivant leurs pieces en vers, & encore en vers énigmatiques. Leurs non-ſuccès devroient cependant leur révéler que leur couleur eſt fauſſe ; mais ils s'obſtineront à la garder, parce qu'ils ne conſulteront point *la bonne ſervante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux eſprits leurs confreres, au-lieu de conſulter les bons eſprits, qui, en toute choſe, cherchent le fond & non ces acceſſoires qui l'étouffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques Comédies que

le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé*; mais on ne peut conſidérer ces pieces que comme des *farces* où il y a de l'eſprit & des mots heureux. Ce n'eſt point là non plus la bonne Comédie qui fait ſourire l'ame par une peinture vraie & fine, la ſeule qui puiſſe plaire à une raiſon exercée.

CHAPITRE CCCXXXV.

Où eſt Démocrite!

Si la Comédie n'eſt plus ſur le théâtre, elle eſt toujours dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'Abbé qui parle de ſes indigeſtions; vous entendez les gémiſſements de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la ſuffiſance de l'Auteur qui fronde l'orgueil dont il eſt atteint; vous contemplez la morgue du Grand, qui affecte quelquefois la bonté; la fatuité du petit-maître, ardent ſectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des ſcenes extrêmement variées. L'eſprit léger, fugitif & parleur, fait contracter à ces différents perſonnages une ſorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ſes frivoles & petites idées.

Il eſt curieux d'examiner le nombre infini de ces cauſeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoiſſance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux

d'eux ne ſauroit en réduire un ſeul en pratique : & le ton déciſif & haut n'en va pas moins ſon train.

Qu'eſt-il beſoin après cela, d'aller entendre nos froides Comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers ?

Voyez enſuite le ridicule inconcevable & les prétentions reſpectives des états, leurs débats éternels, la nature de leurs privileges ; & riez encore plus fort.

Les Secretaires du Roi, par exemple, ne ſavent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaiſſent ; leur contenance eſt mal aſſurée ; ils poſent des lignes de démarcation, mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future nobleſſe ! Leur ſcrupule dans un temps, leur exceſſive indulgence dans un autre, tout place ſous un jour comique leur embarras, leur prodigieuſe facilité, puis leur attitude fiere & repouſſante.

Mais ſavez-vous l'hiſtoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu ſi cela n'eſt pas vrai, je veux être pendu ſi je ne ſais pas telle choſe ?* Il fit fortune, & acheta une charge de Secretaire du Roi. Le lendemain même de ſon acquiſition, il s'écria devant une nombreuſe aſſemblée : *Si ce que j'affirme n'eſt pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

Charge de Secretaire du Roi ; *ſavonette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur diſoit avec beaucoup de ſens : *Ce qui eſt ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raiſons.*

Avoir une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui. Le Notaire &

le Greffier ſe jugent ſéparément l'un au-deſſus de l'autre; le Procureur & l'Huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes; les Commis établiſſent entr'eux de plus grandes différences; l'homme d'un bureau s'eſtime un petit miniſtre, & dit: *Nous avons fait*, *nous avons décidé*, & *nous ordonnerons*. Le caiſſier ſe croit fort au-deſſus du liquidateur, & ainſi réciproquement. Je ne ſais ſi le marchand de vin viſite le vinaigrier, & ſi le libraire n'attend pas que le papetier faſſe les premiers pas; le Conſeiller au Parlement voit en pitié un Conſeiller du Châtelet, & ſi vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une Préſidente d'élection.

L'on met ſouvent en délibération dans la bourgeoiſie, ſi l'on rendra la viſite à ſon voiſin, & ſi l'on n'en ſeroit pas diſpenſé par quelque dignité perſonnelle, comme par exemple celle de marguillier, de ſyndic de ſa communauté, de quartenier, de futur Echevin, qui doit graver ſon nom ſous la ſtatue équeſtre de nos Rois.

Parcourez juſqu'aux métiers: ils ont établi entr'eux une eſpece de ſéparation. Derniérement un tailleur du Roi ſe fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être ſupérieurement coëffé. Quand le maître perruquier eut apporté & poſé ſon chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien? — Je ne veux point d'argent. — Comment? — Non; vous êtes auſſi habile dans votre art que je le ſuis dans le mien: eh bien, que vos ciſeaux me coupent un habit. — Vous vous méprenez, mon cher; mes ciſeaux & mon aiguille, conſacrés à la Cour, ne travaillent pas pour un perruquier. — Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le geſte à la parole, il lui ar-

racha la perruque de deſſus la tête, & court encore.

Les débats opiniâtres des différentes communautés ſont fort divertiſſants. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le Palais il y a quelques années; voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

Mais quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangeres à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

Le militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe; l'homme de robe voit avec indifférence le Prêtre qui s'avilit; le Prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports. Armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain; car pendant cette lutte, le Gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

Perſonne ne veut ſonger que ces travaux différents ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

Auſſi la ſociété, morcelée par cette multitude

de petites & bizarres distinctions, est-elle devenue une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentiments; la sottise y parle comme le génie, & beaucoup plus haut; chacun y déploye sa pancarte, son privilege, ou ses lettres de maîtrise; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite! où est-tu?

CHAPITRE CCCXXXVI.

Ponts.

Le pont au Change, le Petit-Pont & le pont St. Michel, sont les trois plus anciens de Paris.

La riviere de Seine reste cachée au milieu de la ville par les vilaines & étroites maisons qu'on a bâties sur des arches. Il seroit bien le temps de rendre à la ville, & son coup d'œil & son courant d'air, principe de salubrité.

Sur les ponts où il n'y a point de maisons, le point de vue est admirable; ce qui devroit engager le Ministre à prévenir des accidents, qui, dans l'ordre des choses, sont à-peu-près inévitables.

Catinat, qui avoit mené la philosophie à la guerre, disoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi beau que le coup d'œil du milieu du Pont-Royal. Que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger sa vue jusqu'à l'extrêmité de la ville?

C'étoit de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763. Cette enceinte immense si prodigieusement peuplée; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre, & ces figures étrangeres, mêlées aux physionomies parisiennes: car une multitude de payſans étoient accourus de trente & qua-

rante lieues. L'on remarquoit à chaque pas des hommes, qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur Province.

Si quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'Ecriture, c'étoit cette aſſemblée mobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant pour la population.

On ſouhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg St. Germain, au Palais-Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

Conſtruit en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on ſeroit maître du terrein des deux rives oppoſées.

Vingt-ſix quais revêtus de pierre de taille avec des gardes-foux à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

Au moyen de quelques alignements, on pourroit avoir, depuis la porte Saint-Jacques juſqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverſeroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toiſes. On pourroit aligner une autre rue depuis la porte Saint-Antoine juſqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angle droit.

On a pluſieurs égouts voûtés & couverts. Il

ſeroit à deſirer que la même conſtruction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égout dans la Cité, & ailleurs les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égout de Bievre, s'eſt perdue dans une de ces concavités effrayantes, occaſionnées par les carrieres dont nous avons parlé, & ſur leſquelles des maiſons ſont bâties, ſans que les habitants, endormis dans une heureuſe ſécurité, ſoupçonnent qu'elles portent ſur des abymes.

Le ſol de la ville eſt rempli de coquillages foſſiles; on y reconnoît des peignes, des vis, des buccins, des tellines. Les carrieres d'alentour offrent auſſi des coquillages entre deux couches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

La circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte; les édifices ont franchi les limites; les marais ont diſparu, & les campagnes reculent de jour en jour devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CCCXXXVII.

Conſommation.

TOUS les Almanachs vous diſent qu'il ſe conſomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la bierre, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs; quatre cents quatre-vingts mille moutons; trente mille veaux; cent quarante mille porcs; cinq cents mille voies de bois; dix millions deux cents bottes de foins & de paille; cinq millions quatre mille livres de ſuif; quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez conſidérables ſelon les années : il eſt preſque impoſſible d'avoir des certificats qui ayent une certaine juſteſſe, parce que ceux qui perçoivent les droits ſur ces conſommations, ont intérêt de déguiſer ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Pariſien en général eſt ſobre forcément, ſe nourrit très-mal par pauvreté, & économiſe toujours ſur ſa table, pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaſpillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aſpire toutes les denrées, & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les Provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnements au zele infatigable des magiſtrats ; il mérite des louanges.

Mais conſidérons en même-temps, que, placé au milieu de l'Iſle-de-France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie), les greniers de la Beauce preſque à ſes portes ; une riviere, qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter ; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus propre à voir l'abondance régner dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques

objets de goût & de luxe ; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du Royaume ; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter. Les matieres y viennent pour être façonnées ; puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis qui leur donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers eſt d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays les plus lointains les marchandiſes & effets qu'on leur confie ; les commiſſionnaires en ſont fideles & exacts. Mais le commerce ſe plaint vivement d'une nouvelle ferme, d'un nouveau privilege excluſif, qui le gêne & le rançonnera dans la ſuite.

M. l'Abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cents mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainſi que les raiſonnements moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut quand on parle de la Capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domiciliés ſans y avoir reçu le baptême ? ce qui, ſans compter les Juifs, doit augmenter la population d'un quart.

Paris conſomme plus de deux millions de ſeptiers

de bled par an. Voilà ce qui eſt ſûr, & ce que ne diſent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroiſſes & quarante-ſept mille ſix cents quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le Gros-Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable; tous les marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban, en 1694, détermine la population à *ſept cents vingt mille perſonnes*. Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui *neuf cents mille ames environ*; & la banlieue, près de *deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroiſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que, depuis vingt-cinq ans, la population eſt par-tout plus conſidérable.

Au milieu de ce *ſalmis* de l'eſpece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens & preſqu'autant de chats, ſans les oiſeaux, les ſinges, les perroquets, &c. Tout cela vit de pain ou de biſcuit.

Point de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie. On en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui. *Me ſéparer de lui*, reprit-il, *& qui m'aimera?*

Or, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la Capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

La ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier; elle n'a point de tours,

de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au-lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres, où des Contrôleurs & un Receveur vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux adminiſtrateurs des nations la double erreur de leurs raiſonnements & de leurs calculs!

CHAPITRE CCCXXXVIII.

Balcons.

C'EST un ſpectacle curieux que de voir tout à ſon aiſe, du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer. L'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue des pieds à la tête; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

Devant une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une Ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces, a des planches. Le malheureux harcele & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne, & l'autre boîteux. Cette voiture traînante arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le bril-

lant équipage eſt obligé de modérer ſon pas juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, dont il fait jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effrayent le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un Procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le Garde-des-Sceaux; un recruteur, un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différents états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la Robe, l'Egliſe & les Ducheſſes; les porte-faix du coin, qui leur répondent du même ſtyle. Quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere!

Entendez-vous la petite voix aigre de la Marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux jurements effroyables d'un charretier apoſtrophant l'enfer & le paradis? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroît bizarre, ſingulier, riſible.

Voyez dans l'équipage à glaces la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamants, ſa pâte luiſante ſur le viſage; tandis que la roturiere tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

Voyez le Prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale; tandis que le vieux Magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *Eh bien, marauds, cela finira-t-il?* Ses menaces ſe perdent

dans les airs. Il voudroit jurer; mais ſon accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers. Il n'a fait que déranger ſes boucles en ſe remuant. Le Médecin le regarde en pitié, & le gros financier au col apoplectique eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui s'écoule.

L'embarras s'accroît, enchaîne ſix cents voitures, & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

Quel étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix? Avoit-il un rendez-vous? Non : c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles, à l'Opéra, à la Comédie Françoiſe & aux Italiens.

CHAPITRE CCCXXXIX.

Faux Cheveux.

Vous voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coëffure & ſes longs cheveux flottants; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance... Eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont empruntés à des têtes de morts; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

Cependant elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de colliers & de bracelets *de cheveux treſſés*. L'expérience a décidé qu'il falloit y

renoncer, à cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

Mais les femmes aiment mieux ſupporter des démangeaiſons incommodes que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête; les yeux deviennent rouges & animés : qu'importe! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme, gonflé de crin, une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aiguës repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractent bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée, & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête, elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos; & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire!) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce

que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromates & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans ſa vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arriere-petits-enfants, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CCCXL.

Fourniſſeurs.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'eſt le privilege de la Nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au bourgeois; on le preſſeroit : mais on attend, lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes ſont crédit de leurs gages, tandis que toute maiſon roturière ſolde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte-cochere, le tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle; on compte les maiſons qui ſont au pair. Il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en-arriere.

Quand les fourniſſeurs, impatients d'attendre, ſollicitent enfin leur payement, l'Intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre maître-d'hôtel ſe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſol; votre cocher dit que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs; le marchand de vin refuſe de remplir votre cave, le tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinents!* s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu; & s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un créancier de cartes l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.

CHAPITRE CCCXLI.

Plâtres neufs.

Les plâtres que l'on employe dans la conſtruction des maiſons font beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte & cauſe des accidents innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De-là des paralyſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à des cauſes étrangeres.

On abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *eſſuyer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de dangereux.

Écoutons un phyſicien que je vais tranſcrire.

„ Le plâtre & la chaux, pendant leur calcina-
„ tion, ſe chargent d'une grande quantité de phlo-
„ giſtique qui tend ſans ceſſe à ſe diſſiper. Ce
„ phlogiſtique ayant plus d'affinité avec les acides
„ qu'avec les deux matieres terreuſes auxquelles
„ il eſt uni, les abandonne avec facilité pour s'unir
„ à l'acide de l'air. De cette union il réſulte un
„ ſoufre très-volatil ; ſoufre qui s'unit à ſon tour
„ à la terre alkaline de la chaux & du plâtre, &
„ forme une combinaiſon connue en chymie ſous
„ le nom d'*hepar ſulphuris*, ou foie de ſoufre.
„ La préſence de ce foie de ſoufre eſt ſenſible,
„ lorſqu'on fait éteindre la chaux dans un lieu
„ fermé.

„ Suivant

„ Suivant l'obſervation de tous les chymiſtes, „ le foie de ſoufre diſſout, non-ſeulement la ma- „ jeure partie des métaux, mais encore les ſubſ- „ tances animales & végétales : il corrode, il dé- „ truit ſur-tout les matieres animales ; & l'on doit „ concevoir aiſément les déſordres affreux qu'il „ peut cauſer & qu'il cauſe en effet dans nos viſce- „ res, quand nous le reſpirons ".

M. le Comte de Milly, de l'Académie des Sciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere d'*aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la Capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *Journal de Monſieur*, *année* 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CCCXLII.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une ſuite conſtante, & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du Monarque, de ſes freres, de pluſieurs Princes & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuites fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

Quand on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien

le corps des Médecins s'oppoſe conſtamment aux découvertes les plus intéreſſantes : mais l'on doit ſentir auſſi, que le temps, de concert avec l'expérience, eſt le grand maître qui fixe les opinions; car ce ne ſont point les ingrats contemporains qui récompenſeront l'inventeur heureux; ce ſera la poſtérité.

On a cru fauſſement que la petite-vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglements, & de publier des ordonnances de police *contre la petite-vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation, & il nous ordonne pour parer aux ravages de la petite-vérole, la *ſéqueſtration*; mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

Dans une ville comme Paris, il nous impoſera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parents. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte?

Puiſque, d'après ſon propre aveu, les traits de ce fléau ſont invincibles, que tout leur ſert de véhicule, ils ſe répandront par-tout, ils franchiront toute barriere; comment les enchaîner dans tous les inſtants, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le ſeul moyen d'anéantir la petite-vérole & de ſauver à la fois la vie & la beauté? ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire.

Que de terreurs chimériques M. Paulet a répandues! comme avec ſon érudition il nous a environnés de craintes menſongeres! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la ſolitude du cabinet, où l'Auteur accumule mille raiſonnements démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer ſes enfants dès leur plus tendre jeuneſſe; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence. Auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

Mais ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits: c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la Religion comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de temps encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle affreuſe qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

Pourquoi le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli qui, avec la grace qui les anime, en feroit les

plus charmantes créatures de l'Europe? car leur démarche, leur maintien, leurs habillements ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la Capitale, & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les Prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage, qui ſe rit de la ſuperſtition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitants. Si on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique; il ne ſe donne pas la peine de chercher la vérité : qu'en feroit-il? Chacun eſt indifférent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere; il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois, que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſuivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie,

& qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets des notions exactes & préliminaires.

CHAPITRE CCCXLIII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire; *la place des Victoires* & *la place Vendôme*. Le Monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali*. Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à l'*homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles, ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux aîles étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le temps de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales, ſoixante mille matelots enrôlés. Il fut trop heureux, ſur la fin de ſon regne, de recevoir la paix. Il laiſſa l'Etat endetté & ſur le penchant de ſa ruine.

Les inſcriptions de la place Vendôme ſont d'une peſanteur inſipide & d'une longueur fatigante; auſſi ſont-elles de l'Académie des Belles-Lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, repréſenté en général Romain, ſans ſelle & ſans étriers. Dans les inſcriptions, il n'eſt queſtion que d'*Armand de Richelieu*; & le ſujet eſt mis fort

au-deſſus du maître. Le Poëte pour cette fois eut raiſon; il fait parler ainſi le Monarque :

Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede eſt encore plus étonnant. Louis XIII dit :

J'ai ſauvé par mon bras l'Europe d'eſclavage;
Et ſi tant de travaux n'euſſent hâté mon ſort,
J'euſſe attaqué l'Aſie, & d'un pieux effort,
J'euſſe du ſaint tombeau vengé le long ſervage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Aſie, s'il eût vécu, pour venger le *ſervage du ſaint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils ſont de 1639. L'idée des croiſades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions ſortons-nous, bon Dieu!

La place de Louis XV préſente un ſuperbe coup-d'œil. Depuis le château des Tuileries juſqu'à Neuilly, la vue n'eſt interrompue par aucun objet; mais veut-on ſavoir le nom des *vertus cariatides* qui ſoutiennent la corniche du piédeſtal? C'eſt la *force*, c'eſt l'*amour de la paix*, c'eſt la *prudence*, c'eſt la *juſtice*. Enſuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le ſculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoiſſeurs font plus de cas de la figure du courſier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos ſtatuaires ſauront-ils faire autre choſe que de mettre un Souverain à cheval, la bride à la main? N'y auroit-il pas une autre expreſſion à donner au chef d'un peu-

ple ? On voit toujours avec étonnement des noms d'Echevins figurer dans ces monuments publics : ne pourroit-on pas leur ſubſtituer les noms des Généraux qui ont ſoutenu ou vengé le trône ?

La ſtatue du bon Henri IV ſur le Pont-Neuf, quoiqu'iſolée, intéreſſe beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'eſt celle-là que l'on conſidere avec attendriſſement & vénération.

Qui croiroit que le Cardinal de Richelieu, qui a attaché ſon nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait ſuſpendre à la grille une inſcription où on l'intitule ſans façon, en préſence de Henri le Grand, *Vir ſupra titulos.*

Des vendeuſes d'oranges & de citrons, fruits auſſi beaux que ſalubres, forment un long cordon ſous les regards du bon Roi. Jamais la ſolitude n'environne ſa ſtatue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens paſſe & ſalue ſon image.

On voudroit pouvoir toucher la baſe de cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte : elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce Monarque a encore des arcs de triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires ; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

Conſidérez la porte Saint Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le Monarque dans la gloire... Comme Eugene l'humilia ! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription : *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par *l'abondance*

eſt partie; & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique, ainſi que l'on a abattu la porte Saint-Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'Egliſe des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſements utiles; fatiguons les hommes en place, qui demandent à être fatigués.

Quand voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?

CHAPITRE CCCXLIV.

Le Parlement.

Les Parlements ſont-ils une émanation des Etats-Généraux? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la Monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire? Ont-ils été plus utiles aux Rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire? Sont-ils des repréſentants de la nation, lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la Monarchie? Qui les a chargés, tantôt

de livrer le peuple au Roi, tantôt de réſiſter au Roi ſans le vœu du peuple?

Mais auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violent du pouvoir abſolu? N'ont-ils pas eu des moments de force & de ſageſſe? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la Cour, tantôt contre cette même Cour, & le plus ſouvent à leur inſu?

Pourquoi le Parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres Cours? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives; le Gouvernement féodal étant tombé, & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître? Pourquoi, ſollicité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux Proteſtants l'état civil? Pourquoi a-t il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre?

Ce corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

Comment les Parlements, devant être chers aux Souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes Souverains? Qu'eſt-ce que l'engiſtrement? Je n'ai jamais bien ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des Républi-

ques, & qui n'ont rien opéré? Enfin, qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du Parlement aux volontés du Monarque? Sont-ils des repréſentants de la nation, ou de ſimples Juges créés pour rendre la juſtice au nom du Roi?

Voilà des queſtions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du Parlement de Paris lors de la Ligue. Il pourroît renaître un jour une époque à-peu-près ſemblable, où ce corps influeroit d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

Il a fait le mal comme le bien. Obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, les principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été derniérement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'Académie Françoiſe (qui le croiroit!) lui a inſpiré dans le temps les plus vives allarmes. Lâché contre les Jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

Le Parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jeſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun

tenoit le pinceau, lorſque Lully & Quinaut marioient leurs talents. Mais les Poëtes, les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

Un Philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des Juges & de l'accuſé. Ce Philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le Parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques Auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie Françoiſe d'après une tragédie Grecque; il immola ſon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé? C'eſt une honte éternelle à tous les Ecrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des Juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même Parlement fit périr par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des Juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'eſt ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en 1776, l'Auteur de la *Philoſophie de la Nature*. Le Châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les Juges d'envoyer l'Ecrivain *faire amende honorable*, *la torche en main*, *devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi

abſurde, que le Parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure, & renvoya l'Auteur abſous.

La perſécution du Châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule, qu'elle ne put même valoir à l'Auteur une ſorte de célébrité : il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

Ce même Parlement fait traîner ſur la claie les *ſuicides*, les fait ſuſpendre à la potence par les pieds, au-lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtance. Mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume qui, dans ſon antique biſarrerie, a quelques avantages.

Quand les Rois alloient dans une eſpece de coche, les Conſeillers & les Préſidents arrivoient au Palais, montés ſur une mule. Aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur Maiſon, il eſt juſte que les Conſeillers & les Préſidents, qui *remontrent* & qui *enrégiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des Monarques.

Ce Parlement s'appuye dans les orages ſur ſes Avocats & ſes Procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres. On compte cinq cents cinquante Avocats ſur le tableau. Il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque Avocat. Les Procu-

reurs, dans ces temps de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les Avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

Lorſqu'un livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on en admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'Avocat-général vient *à la barre de la Cour*, fait un réquiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations; il détache quelques phraſes à la mode des Journaliſtes & les ſous-ligne. Le livre eſt condamné à être brûlé au pied du grand eſcalier, ou de l'eſcalier Saint-Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erronné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie*, *attentoire à l'autorité*, *perturbateur du repos des Empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en préſence de quelques poliſſons oiſifs qui ſe trouvent là par haſard. Le Greffier ſubſtitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné. Le bourreau brûle le ſaint volume poudreux, & le Greffier place l'ouvrage anathématiſé & recherché dans ſa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de maſſue que lui a porté le Chancelier Maupeou, ce corps ne ſait plus quelle route tenir; ſes idées ſemblent confuſes, embarraſſées; il ne ſait s'il doit embraſſer une certaine confiance en lui-même d'après ſa baſe antique, ou laiſſer dénouer le fil des événements, pour en mettre à profit les diverſes circonſtances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : ſon repos reſſemble à un ſommeil; les uns le croyent mort; il ſe réveillera, diſent les autres. S'il ne donne aucun ſigne de vie, diſent les troiſiemes,

c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection ; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une grande force, qui a ſouvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CCCXLV.

Le Clergé.

Son ſiege, pour ainſi dire inviſible, eſt principalement à Verſailles ; c'eſt-là qu'il travaille ſourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient ſon exiſtence & ſon crédit par des moyens ſouples, adroits, & qui varient ſelon les circonſtances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'eſt le Clergé. Il ſait très-bien ce qu'il fait ; il connoît le cours & l'aſcendant des opinions régnantes ; il a reconnu ſa véritable poſition ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandements, & il ne l'eſt pas. Il fixe les yeux en tremblant ſur le précipice où la loi des deſtins l'entraîne ; il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable. Mais il l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace ; & mettant à profit les paſſions de tout ce qui l'environne, il ſe défend de ces paſſions indiſcretes qui agitent les autres corps, & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis. Il eſt éclairé ; il ne commettra point de

grandes fautes ; il ſonge à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événements éclos du ſein du temps l'exigeront ; enfin, il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent ; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la Cour, les Grands, la nation, & le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour les privileges abuſifs, mais antiques.

Il ſait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre. Il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & juſqu'ici la plus heureuſe. Moins perſécuteur que jamais, ne ſollicitant preſque plus de Lettres de cachet contre les Proteſtants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouiſſances voluptueuſes & paiſibles, ſatisfait tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laiſſera paſſer les opinions contraires, ſans leur oppoſer une digue imprudente ; car il ſent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus conſidérables.

Il regarde toujours comme ſes plus redoutables ennemis les Proteſtants, & ſur-tout les Anabaptiſtes, qui deviennent très-nombreux dans quelques Provinces de France ; mais il ne ſeroit pas trop éloigné de faire une ſorte de pacte amical avec les Philoſophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il riſqueroit beaucoup en ſuivant un ſyſtême oppoſé.

Quand il changera de forme, ſa métamorphoſe ſera rapide ; il ſe modifiera ſans une grande réſiſtance, abandonnant tout-à-coup le chimérique pour s'attacher au réel. Il ſait que c'eſt ſa richeſſe

même qui ſervira à l'affaiſſer. Il prévoit que le combat ne ſauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conſerver du moins des fragments larges & précieux. *La grandeur du Clergé catholique*, a dit Helvétius, *eſt toujours deſtructive de la grandeur d'un Etat.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome?

Ecrivains, voulez-vous aujourd'hui mulcter le Clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de ſa piece?* N'écrivez point contre ſes dogmes qu'il ſait apprécier, contre ſa prééminence qu'il tient des ſiecles précédents, contre ſes intrigues qui lui ſont devenues néceſſaires; répétez-lui ſans ceſſe que les biens de l'Egliſe ſont le patrimoine des pauvres, que les Evêques n'en ſont que les dépoſitaires, que ce qu'ils dépenſent en luxe, en faſte, en plaiſirs, eſt un vol réel, une violation évidente des *ſaints canons* (1); vous leur direz une vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes. Ornez-la, cette vérité féconde, des expreſſions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle deſcende dans tous les cœurs & dans tous les eſprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorſqu'un Prince de l'Egliſe laiſſe à ſes héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleuſement amaſſés aux dépens des pauvres? Peſez là-deſſus, & répétez qu'à ſa mort, un Evêque ne doit laiſſer qu'un linceul pour l'enſevelir.

Laiſſez enſuite les Evêques calomnier vos écrits dans des *mandements* qu'on ne lit pas, ou dont on

(1) Ils diſent tous de la maniere la plus forte, la plus inconteſtable, que tous les biens des Eccléſiaſtiques appartiennent de droit aux pauvres.

on ſe moque. C'eſt à raiſon de cent mille écus par an, qu'ils diſtribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le ſtyle des prônes?

A qui donne-t-on les Evêchés? Aux nobles. Les groſſes Abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être Gentilhomme pour ſervir Dieu! Non. Mais la Cour s'attache ainſi la Nobleſſe; & l'on paye les ſervices militaires; de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'Egliſe.

Qu'eſt-ce que la feuille des bénéfices? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive Egliſe? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices? Elle a déja ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes, puis... Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir?

On compte cent cinquante mille Eccléſiaſtiques dans le Royaume, tous célibataires. Les Apôtres étoient mariés. Le Clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le Concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux Prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres! L'oſeroit-on croire! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas?

Quant à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rapport d'un homme opulent, qui ſe divertit dans la Capitale, & qui s'embarraſſe fort peu de ſon troupeau.

CHAPITRE CCCXLVI.

La Galerie de Verſailles.

Le Pariſien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* juſqu'à Seves, & de-là court à pied à Verſailles, pour y voir les Princes, la proceſſion des Cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartements; on lui ferme les petits, qui ſont les plus riches & les plus curieux.

Ils ſe preſſent à midi dans la galerie, pour contempler le Roi qui va à la Meſſe, & la Reine, & Monſieur, & Madame, & Monſeigneur Comte d'Artois, & Madame Comteſſe d'Artois; puis ils ſe diſent l'un à l'autre : *As-tu vu le Roi? — Oui, il a ri. — C'eſt vrai; il a ri. — Il paroît content. — Dame! c'eſt qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien obſervé que, pendant la Meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le Roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Pariſien remarque que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les ſervantes alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

(1) En revenant le petit peuple raconte l'hiſtoire connue du Suiſſe de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours ſix bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étoit venu à mourir, le Suiſſe préſenta un placet, par lequel il demandoit à la Cour *la ſurvivance du dromadaire.*

Quant aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cent-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours, le frappent auſſi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le ſauvage amené à la Cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du ſauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où Saint Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria : *Ah, le beau ſauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

Rien n'amuſe plus un Philoſophe que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de rôder enſuite par-tout. Il n'a rien à demander aux Miniſtres, ni aux gens en place; il ne les connoît que de vue; il va à leurs audiences; il aſſiſte aux dînés des Princes & des Princeſſes; il ſe réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domeſtiques, de ces officiers de table, du ſérieux de toute cette plaiſante étiquette. Il ſe rappelle alors quelques pages de ſon *Rabelais* (1), & il rit tout bas; car l'eſpece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les Alteſſes, les Grandeurs & les Eminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup ſûr eſt un ſot, s'appellât-il Voltaire?

Qui ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année ? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf ?* Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf ; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré & coloſſal : c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en ſort point : le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravant ſépare ſon lit & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, Meſſieurs, paſſez ! Meſſieurs, le Roi ! retirez-vous. On n'entre pas, Monſeigneur !* Et Monſeigneur file ſans mot dire.

Tout le monde le ſalue, perſonne ne le contredit ; ſa voix chaſſe dans la galerie des nuées de Comtes, de Marquis & de Ducs, qui fuyent devant ſa parole. Il renvoye les Princes & Princeſſes, & ne leur parle que par monoſyllabes. Aucune dignité ſubalterne ne lui en impoſe ; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme ; le reſte de la terre eſt égal à ſes yeux. Quand ſa voix retentit, les pelotons épars de courtiſans s'amoncelent ou ſe diſſipent ; tous fixent leurs regards ſur cette large main qui tourne le bouton. Immobile ou en action, elle a un effet ſurprenant ſur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oſeroit offrir à cette main un métal auſſi vil que l'argent.

Le ſoir un grouppe de courtiſans traverſent de

nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce ſont des prétendants à l'honneur inſigne de ſouper avec le maître. Tel a pourſuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de ſa vie à cette porte ingrate; & il eſt mort à la pourſuite de ſes faveurs, ſans l'avoir vu bâiller pour lui. Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un Huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms; noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'Huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres, qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du Monarque à ſa Capitale, ſi le projet fut réfléchi; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le Monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'appareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre Roi? Il eſt mal logé, cela fait pitié, en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe? En avez-vous un pareil à citer? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence! Cette foule cou-

verte d'or, tout cela eſt l'ouvrage de Louis XIV. Il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand Roi ! l'article ſeul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions. Il a brûlé le définitif du compte ; c'eſt le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos Princes du Sang enfin ont une Cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

Et il continue ſur ce ton aux yeux de l'Anglois, qui, ſtupéfait d'un tel raiſonnement, admire le Pariſien, & ne ſait que lui répondre.

La Reine régnante a fait placer des réverberes depuis Verſailles juſqu'à la barriere de la Conférence ; de ſorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf, & aller juſqu'à la grande allée de Vincennes, c'eſt-à-dire, dans une eſpace de cinq lieues & demie, toujours ſur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouiſſance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

Sans doute M. Sherlock quittoit Paris ſur cette ſuperbe route, quand il a dit : *Jamais un homme n'eſt parti de Paris gai. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris.* On doit ſur-tout être triſte, ſi je ne me trompe, quand on ſort de la Capitale pour aller dans les bureaux de Verſailles, ou demander quelque grace, ou implorer juſtice, ou pourſuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent ſans répondre, & dont le parti eſt pris avant de vous avoir entendu.

Verſailles, qui contient cent mille ames, s'aggrandit conſidérablement, & ſe deſſine avec majeſté. C'étoit un pauvre village il y a cent vingt

ans ; ſes rues ſont très-larges, bien aérées, & l'on y marche preſque de tout temps à pied ſec.

Quoique le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la Capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvements, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'eſprit de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château ; & l'on connoît l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe fera exactement le lendemain ; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

Il y a ſeize mille croix de St. Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces Officiers partent en *pot-de-chambre*, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires ; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les changements que le cours des événements autoriſe & néceſſite.

Les habitants de ce lieu ſe perſuadent aiſément que Verſailles ſurpaſſe en beauté tout ce qu'il y a dans le reſte de l'Europe, & qu'il eſt très-inutile de voyager, pour ne voir que des choſes inférieures. Auſſi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaiſie d'un Seigneur qui va viſiter la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne & la Ruſſie : on l'accuſe de bizarrerie.

Ici, chacun ſe glorifie de l'emploi qu'il exerce, & ſe croit pour ainſi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du Monarque. Celui qui met un plat ſur une table, s'appelle un *Gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*Ecuyer*. Nul n'oſe empiéter le moins du

monde ſur les fonctions de ſon voiſin. Trente ou quarante charges ſont exercées dans un dîner, juſqu'au tranſport du *billot* de la cuiſine regarde un Officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & ſuivre la ſous-diviſion de ces différents offices, tous acquis à prix d'argent, & ſoudoyés en conſéquence? Quel gouffre! Quel œil oſera en ſonder toute la profondeur?

La haine du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au Monarque; elle a trop de milieux à traverſer; elle s'attache aux Commis, aux adminiſtrateurs particuliers, & aux hommes en place, aux Miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le Monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'eſt enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un courtiſan qui a quatre-vingts ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des Princes & des Miniſtres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de Cour; mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet; l'étiquette donne des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.

CHAPITRE CCCXLVII.

De la Cour.

Le mot de *Cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la Cour les opinions régnantes ; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit ; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule, *la Cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugements de la Cour ; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

La Cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théâtre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire : elle attend l'arrêt de la Capitale : elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin de ne pas compromettre ſon premier avis, qui ſeroit caſſé *avec dépens.*

Du temps de Louis XIV, la Cour étoit plus formée que la ville ; aujourd'hui la ville eſt plus formée que la Cour. Leurs idées s'accordent rarement. Ce qui ne doit pas étonner ; car l'inſtruction reçue eſt trop différente, pour ne pas dire oppoſée. La Cour ſe tait ſur pluſieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conſcience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! la ville parle avec aſſurance ſur tout & ſans relâche. La Cour ſent qu'elle ne doit pas trop haſarder ſon prononcé ſur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où ſont tous les arts & toutes les lumieres, qui ſe prêtent une plus grande force par leur mêlange, décide hardiment,

parce qu'elle ſent ſa force, & qu'elle eſt plus ſûre de ſon tact tant de fois éprouvé : & l'autre eſtime confuſément qu'il lui manque pluſieurs données propres à confirmer ſon opinion.

La Cour a donc perdu cet aſcendant qu'elle avoit ſur les beaux-arts, ſur les Lettres, & ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit, dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la Cour, d'un Prince ; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé ; il falloit s'en rapporter au jugement de la Cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon ; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle ; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette Cour de Louis XIV ; les préjugés groſſiers qui y dominoient ; ce qu'étoit la dévotion du temps ; ce que faiſoient un *Prédicateur* de Verſailles, un *Directeur* de conſcience, un *Confeſſeur* du Roi ; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe : alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'eſt de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée par le reſte du Royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires. On ſiffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la Cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CCCXLVIII.

Les Extrêmes ſe touchent.

Les Grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur, ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence. Je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemble; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très-heureux, ainſi que nos femmes de qualité; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie pour qui ſait enlever l'écorce; l'une pue la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les Grands ne ſont pas plus dangereux que les mendiants; mais obtenez quelque choſe d'un Grand, il s'attachera à vous : pourquoi? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux : s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au Cardinal de Fleury. — Et que feriez-vous d'un écu? — C'eſt que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un Prince, tâchez qu'il vous donne quelque choſe, & votre fortune eſt faite. Un Poëte nud ſe trouve chez ſon Alteſſe; le Prince mettra ſa vanité à le créer : il ne l'aime, ni ne le conſidere; mais il faut qu'il faſſe dire à la renommée : Il a enrichi un Poëte; on ne l'appro-

che point qu'il ne répande ſur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à ſon rang.

La force des Grands, diſoit une femme de beaucoup d'eſprit, *n'eſt que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, ſur lequel il y auroit un livre à faire pour qui ſait réfléchir?

Les Grands, ainſi que les miſérables, ne croyent pas à la probité : ils diſent tous : *La probité ſe peſe.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'eſt qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus ſouvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les Grands donnent ſans ceſſe*, diſoit Madame de Choiſy à Mademoiſelle de Montpenſier, *ou ils ne ſont bons à rien.*

Un Grand croit ſon premier apperçu infaillible. Quand il a dit oui, il ne recule pas par orgueil, il ne veut pas qu'on lui attribue dans ſa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix frippons à ſon ſervice; il les reconnoîtra pour tels dans la ſuite : eh bien, il continuera à les couvrir de ſa protection; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble; ſon extrême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'affamé crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel Grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le ſecond? Un morceau de pain. Que veut le ſecond? Une place éminente.

Les Grands ne payent point leurs dettes, ainſi que font les petits; les Grands empruntent éter-

nellement aux indigents, qui long-temps mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'ai peu vu les Grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément. & ils uſent volontiers de ce privilege; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt pas eux; le génie & la vertu les offuſquent & les moleſtent; & ils voudroient ridiculiſer la vertu & le génie, non par jalouſie, mais par haine, parce qu'ils mettent ſans ceſſe leur fortune & leur rang à la place des diſtinctions réelles, qui ſont les talents & les vertus: c'eſt ſous ce bouclier qu'ils ſe dérobent aux engagements les plus ſacrés. Leur air de bonté n'eſt ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raiſonné. Leurs bienfaits ſont diſpoſés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en impoſer qu'aux hommes inexpérimentés; il eſt aiſé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux ſans lumieres utiles: ils dévorent la patrie, & ne la ſervent pas; ils ne ſavent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruſer à la Cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promeſſes (1).

---

(1) Quelqu'un a faits ces vertus.

Je ſuis depuis long-temps à la derniere place;
Je n'en ſuis ni fâché, ni ſurpris, ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point eſſuyé la honte d'un refus.

Il faut aller voir quelquefois les Grands, diſoit la Bruyere, *non pour eux, mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

Soyez ſûr que les Grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un Miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent*, (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre Excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponſe modeſte du Philoſophe.

La ſociété ſe reſſemble parfaitement par les deux bouts. Voici à ce ſujet, ami Lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon Auteur.

Les Échelons.

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.
Les échelons d'une ſuperbe échelle
Un jour prirent diſpute entr'eux
Sur le rang & ſur la naiſſance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
„ *Entre nous, diſoit-il, il eſt trop de diſtance:*
„ *D'ailleurs, chacun de nous en ſa place arrêté,*
„ *Ne détruit-il pas le ſyſtéme*
„ *De cette belle égalité*
„ *Que condamne la raiſon même?*

— „ *Mais, dit l'un d'eux, nous ſommes tous de*
„ *bois;*
„ *Et le haſard nous plaça tous, je penſe.*
— „ *D'accord; mais placés une fois,*
„ *On admit la prééminence.*
„ *Le temps a conſacré ce qu'a fait le haſard.*
„ *Pour renverſer l'ordre ordinaire,*
„ *Vous êtes venus un peu tard.*
„ *Vils échelons, apprenez à vous taire* ".
Outré de ce diſcours qu'il ne ſoupçonnoit pas,
Un Philoſophe alors s'empara de l'échelle;
Et la plaçant de haut en-bas.
Changea les rangs & finit la querelle.

CHAPITRE CCCXLIX.

Sages du Monde.

Les Sages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand Seigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils : Vous êtes un imprudent. — Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t-il. — Rappellez-vous le propos que vous tîntes hier. — Eh quoi, Monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. — Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez, n'étoit pas en place.

CHAPITRE CCCL.

Apologie des Gens de Lettres.

La calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux Gens de Lettres. On les a peints comme perturbateurs des Empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas! De quel abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les Souverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des Ecrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément? & la gloire des Rois n'attend-elle pas la ſanction du Philoſophe! Il eſt obſcur & ſans puiſſance; mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſants ſur les malheurs de leur patrie & ſur ceux du genre humain; mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent molir, parce que rien ne contrebalance la renom-

mée

mée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établissent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers? Un Poëme, un Drame, un Roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent : ils intéressent; & l'Auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuses; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'Auteur se fait écouter par le plaisir; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis sans qu'on ait découvert le but de l'Ecrivain. *Pectora mollescunt.*

Montaigne dit qu'*il fait bon naître en un siecle dépravé; car, par comparaison, on est estimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil siecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la sienne. On donne aux actions les plus courageuses des motifs bas & lâches; on ravit à l'homme son honneur; on ne lui fait pas gré de son dévouement. La perversité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne distingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CCCLI.

Querelles littéraires.

QUAND on veut rabaiſſer les Gens de Lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois ſcandaleuſes. Il eſt vrai que, dans leurs débats, ils ſemblent peu éclairés ſur leurs véritable intérêts, & qu'ils aiguiſent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

Il ſeroit temps qu'ils y ſongeaſſent. Ceux-ci ſeroient bien foibles alors; & ſans ces diviſions déplorables, la littérature auroit un poids majeſtueux qui opprimeroit ſes adverſaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de ſe montrer indifférents à de petites attaques, que de déployer une ſenſibilité qui dégénere en clameurs puériles. Les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre; mais les hommes de Lettres célebres, ou ſe vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui eſt bien plus ſage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la mépriſe*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux Gens de Lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux Avocats, aux Médecins, aux Peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus ſages ſe plaident à toute outrance, viennent aux outrages les plus ſanglants; & lorſque notre adverſaire en littérature voudra anéantir ſous le tranchant

du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ! on voudra le ſpectacle d'un combat froid, poli, réſervé, tandis que nous ſommes attaqués dans la partie la plus ſenſible de nous-mêmes ! Eh ! voyez ſeulement une diſpute dans la converſation, il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

Mais en condamnant les débats des Gens de Lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattants. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude joûteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas : *La Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe ?* N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté & rendu ? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéâtre ?

Dans les conversations, on blâme les Auteurs, pour se donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille satyrique qui est dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on suppose que l'épigramme qu'on attend sera burinée. Si elle n'est pas incisive ; si, oubliant son fiel accoutumé, le journaliste a été foible ce jour-là, on dit, en haussant les épaules : *Il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité insatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à se satisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *Si cela continue, je ne souscrirai plus.*

Faut-il dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin à protéger tout ce qui rabaisse les talents connus, les Auteurs vivroient sans se faire la guerre. C'est donc le public qui est responsable des excès auxquels ils se livrent, puisqu'il soudoie la troupe des journalistes, puisqu'il les encourage à se déchirer entr'eux ; & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuse attente. Jamais le mépris des bienséances n'a été poussé si loin ; & la critique est devenue si dure, si pédantesque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle se proposoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalousie & l'esprit de parti font naître entre petits Ecrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, sont aussi ridicules que honteuses ; car il s'agit le plus souvent de rimes, d'hémistiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cause est frivole, plus l'acharnement est impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la

dériſion les agreſſeurs & les répondants, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les Poëtes à cet égard ; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes diſputes, ſur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, ſur la prééminence d'une tragédie de Racine, ſur le *goût ;* mot qu'ils citent ſans ceſſe, & dont ils n'ont pas le plus ſouvent la moindre idée. J'ai entendu là-deſſus des débats vraiment incroyables ; & les gens ſenſés m'accuſeroient ici d'avoir controuvé à plaiſir ces ſcenes ridicules, ſi je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'eſt en ſortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on eſt ſurpris de voir tant de mots & ſi peu d'idées.

Il eſt vrai que le public, occupé de tant d'autres événements, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires ; il n'a pas toute la connoiſſance poſſible des objets. Son incapacité s'accommode des bruſqueries ; & ſa pareſſe le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fourniſſe périodiquement une petite ſentence meurtriere. Car qu'y a-t-il de plus triſte que d'entendre l'éloge d'un contemporain ? S'il faut louer quelque choſe à Paris, ce ne doit être que par communication, par frénéſie, par eſprit de parti ; & tout ce qui n'eſt pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *déteſtable.* Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthouſiaſte, & paſſer rapidement à ces deux extrêmités, pour ſavoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immenſe comme Paris a un beſoin journalier de petites ſatyres, pour repaître ſon inquiétude & ſon agitation perpétuelle; & celui-là avoit bien raiſon, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure eſt toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raiſonnement.* Voilà la théorie du *journaliſme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon ſens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger, les ſots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a ſalué l'arrivée de l'*Eſprit des Loix*, de l'*Emile*, &c.

Heureux les Gens de Lettres qui ne connoiſſent point cette déplorable guerre! On peut l'éviter, quand on veille avec ſoin ſur ſon amour-propre, car le combat naît toujours d'un eſprit trop orgueilleux de ſes idées, & qui veut les faire recevoir deſpotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour ſatisfaire une humeur ſecrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre inſu; & lorſqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agreſſeur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la bleſſure.

CHAPITRE CCCLII.

Belles-Lettres.

Leur trône eſt à Paris. Ceux qui les cultivent, ſurabondent : mais comme l'étude de la vraie politique eſt preſqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune iſſue pour ſe manifeſter en liberté, & que les autres connoiſſances qui appartiennent à

l'hiſtoire naturelle ou à la chymie, demandent un grand loiſir & de la fortune, les eſprits ſe ſont mieux accommodés de la culture des Belles-Lettres. Le pauvre peut ſe livrer à leurs charmes attrayants ainſi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embraſſent d'ailleurs tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination; & ce champ eſt immenſe, on y voyage à peu de fraix. L'ame ſenſible, l'eſprit délicat peuvent également ſe ſatisfaire dans la lecture des Poëtes, des Romanciers, des Hiſtoriens. C'eſt ce qui donnera toujours aux Belles-Lettres une foule d'amateurs que n'auront point les ſciences exactes, qui, outre une certaine ſéchereſſe, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouiſſances. Les lettres trompent l'ennui, la ſolitude, l'infortune; amuſent tous les âges, rempliſſent tous les inſtants; & Cicéron, quoiqu'homme d'Etat, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement ſenti dans tous les ſiecles.

Qui croiroit, au premier coup d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs ſyſtêmes politiques dépendent de la culture des Belles-Lettres? Elles ont toujours précédé les ſciences profondes; elles ont décoré leur ſurface; & c'eſt par cet artifice ingénieux, que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout eſt du reſſort de l'imagination & du ſentiment; même les choſes qui en ſemblent le plus éloignées. Il ſuffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts ſolides & les inventions hardies.

Cet enchaînement eſt de fait chez toutes les nations, & la vraie raiſon n'en eſt pas clairement démontrée, ſinon que l'homme commence par

ſentir, & que, dès qu'il ſent, il ne tarde pas à raiſonner ſes ſenſations. Le monde moral reſſemble peut-être au monde phyſique, où les fleurs précedent conſtamment les fruits : & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers ſectateurs de la brillante littérature.

C'eſt donc de cette premiere impulſion que dépendent les bonnes loix. Il ſemble qu'il faille néceſſairement commencer par les paroles, pour arriver enſuite aux idées ; & l'on peut remarquer que tout établiſſement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du beau. Seroit-ce une marche conſtante de la nature ? Ainſi l'enfance de l'homme eſt gracieuſe & riante, & l'âge mûr eſt utile. Ainſi tous les arts ſe montrent d'abord ſous une ſuperficie brillante, & parlent à la ſenſibilité de l'homme bien avant de former ſa raiſon.

Mais quiconque ſait obſerver la marche de l'eſprit humain, voit qu'inſenſiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'eſt le grand intérêt de l'homme & des nations. Les Ecrivains tendent à ce but utile. La morale n'eſt ni triſte, ni fâcheuſe, ni ſombre ; on peut intéreſſer, amuſer, plaire, tout en inſtruiſant. Les eſprits vraiment ſolides, les ames vigoureuſes ne dédaignent point ce qui peut diſtribuer la ſcience, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théâtre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'eſt l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe.*

Lorſque quelqu'un a fait un livre politique ou de morale, ſur le champ on lui répete le refrein accoutumé : *Travaux impuiſſants ! Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus*

ſeront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulſion établie ; les hommes ſeront toujours ce qu'ils ſont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été. Cela eſt bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir viſiblement cette aſſertion.

Depuis trente ans ſeulement, il s'eſt fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne réſiſte pas. Ainſi, en eſtimant le progrès des lumieres & le changement qu'elles doivent enfanter, il eſt permis d'eſpérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute eſpece frémiront devant ce cri univerſel qui retentit & ſe prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'eſt par le moyen des Lettres & des Ecrivains, que les idées ſaines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les Provinces de la France, qu'il s'y eſt formé d'excellents eſprits dans la magiſtrature. Tous les citoyens éclairés agiſſent aujourd'hui preſque dans le même ſens. Les idées nouvelles ont circulé ſans effort ; tout ce qui eſt relatif à l'inſtruction, eſt adopté courageuſement. L'eſprit d'obſervation enfin, qui ſe répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouiſſent quelques-uns de nos heureux voiſins.

Les Ecrivains ont répandu des tréſors véritables, en nous donnant des idées plus ſaines, plus douces, en nous inſpirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embelliſſent la ſociété. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme, & irriter ſes paſſions, au-lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les Lettres ſuivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croyent

pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles, ou des hypocrites.

L'influence des Ecrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'étude principale des bons eſprits; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les Ecrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déja la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

CHAPITRE CCCLIII.

Les trois Rois.

PARIS a été viſité derniérement par les Souverains du Nord : par le Roi de Danemarck, à qui l'on donna des fêtes ſplendides & coûteuſes; par le Roi de Suede, qui n'étoit que Prince à ſon arrivée, qui s'en retourna Monarque, & qui trama dans cette ville la fameuſe révolution dont il n'a point abuſé; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en *hôtel garni*, rue de Tournon, & qui a bien vu la Capitale, même dans un aſſez grand détail. L'Empereur a reviſité Paris en 1781; mais il n'a fait qu'y paſſer.

Je les ai conſidérés tous trois fort attentivement,

& je n'oublierai point leurs phyſionomies; car ils tiendront leur place dans l'hiſtoire du ſiecle.

J'aurois bien deſiré, avec ſix cents mille autres, y voir le Roi de Pruſſe. On dit cependant qu'il y eſt venu dans le plus grand *incognito*, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a aſſuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure ſi reſſemblante à celle du héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec ſurpriſe, en fut ſi frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Fréderic a viſité ce café dit *l'Antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois queſtion de ſes combats, de ſes victoires, de ſes écrits, de ſes négociations, de ſes grandes & rares qualités.

L'Empereur a viſité les artiſtes, les artiſans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; ſans doute parce qu'ils ſont tout entiers dans leurs écrits. Il a aſſiſté à une ſéance de l'Académie Françoiſe, & il a fait cette interrogation au Secretaire: *Pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne ſont-ils pas de l'Académie? Ils ne ſe ſont pas préſentés*, repartit le Secretaire. Réponſe très-ſage & très-adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Monteſquieu, l'Abbé Prévôt, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'Abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif de la Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Jaquet Droz, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Rodney, Hume, Sterne, Goldoni,

Haller, Bonnet, &c. Voilà, je crois, une aſſez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Fréderic. Je n'ai point vu Catherine, ce grand Monarque, moi qui aime tant à contempler parmi les contemporains les êtres qui ont fait de grandes choſes, parce que je cherche à reconnoître dans les traits de leur viſage quelque marque de ce talent ſublime qui les diſtingue.

Quand j'appris la mort du célebre Capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à ſa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir enviſagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien, s'il exiſtoit, qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres auguſtes de Charlemagne, de Guſtave, de Cromwell, de Michel-Ange, de Guiſe, de Sixte-Quint, d'Eliſabeth, de Bacon, de Calvin (1), de Galilée, de Newton, de Shakeſpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, du Lord Chatam, &c. !

Que j'aime à me ſentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaiſir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

---

(1) Ce réformateur, qui a fait & fera époque, étoit un Prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois Sermons, qui ſont autant de pieces différentes. On les voit & on les conſerve dans la Bibliotheque de Geneve.

CHAPITRE CCCLIV.

De l'Influence de la Capitale ſur les Provinces.

ELLE eſt trop conſidérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puiſſe en détailler les effets. Je ne prétends la conſidérer ici, que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſyle de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

Que ces jeunes gens ſont détrompés, quand ils ſont ſur les lieux! Autrefois les routes entre la Capitale & les Provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfants, qui vivoient dans les murs qui les avoient vus naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parents. Aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir la dépenſer loin de l'œil de ſa famille; il la pompe, la deſſèche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplaît dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la Capitale, & la ſplendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'Opéra; elle eſt ſur les remparts, elle ſe promene dans un char ſuperbe: on l'adore; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils

veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation : *Il vient de Paris ! il arrive de la Cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcents écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeuneſſe de Province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie tranſcendant, de viſiter cette Capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talents que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croyent en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la Capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées ? Ils continuent à crier miracle, ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent, les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CCCLV.

Que deviendra Paris?

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſqu'éternelle, ont laiſſé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités jadis floriſſantes & peuplées n'offrent aujourd'hui, dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monuments briſés, triſte reſte de leur magnificence paſſée. Hélas! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, & formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau; & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfants de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées & à moitié enſevelies.

Eſt-ce la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique, qui anéantira cette ſuperbe ville? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction (1)?

(1) Agéſilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits aux priſonniers, & les expoſa nuds en vente, les vête-

Elle eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les Empires les mieux affermis, efface les villes & les Royaumes, & appelle des peuples nouveaux ſur la pouſſiere éteinte de peuples anciens.

Notons, à toute aventure, pour les ſiecles reculés (ce que tout le monde ſait) que Paris eſt ſous le 20e. degré de longitude, & au 48e. degré 50 minutes 10 ſecondes de latitude ſeptentrionale.

Echappez, mon Livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli mon devoir de citoyen, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui ſe concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une diſproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus ſe ſoutenir : il s'affaiſſera ſur lui-même & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le ſol couvrira inſenſiblement ſes débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne reſtera plus qu'une mémoire confuſe du Royaume & de la Capitale; l'inſtrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la ſtatue équeſtre de Louis XV; les antiquaires aſſemblés feront des raiſonnements

---

ments d'un côté, les hommes de l'autre. Perſonne ne voulut acheter les hommes, trop efféminés, trop délicats pour être de bons eſclaves. On ſe jetta ſur les dépouilles. Agéſilas, élevant la voix, dit à ſes ſoldats : *Voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompenſera.* Quand je lis ce trait hiſtorique, il me fait toujours frémir.

raiſonnements à l'infini, comme nous en faiſons aujourd'hui ſur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne ſera pas frappée la génération d'alors, ſi la curioſité la porte à fouiller les débris de cette grande ville enſevelie & décédée? Son ſquélette giganteſque épouvantera les regards; les travaux exciteront à de nouveaux travaux: nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſcriptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été; & ſi mon Livre ſurvît à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées: tant leurs mœurs & leurs idées ſeront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus! Empires effacés! générations dont les noms nous ſont même inconnus! fameux Atlantes! & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée; dites quels étoient vos arts! Faut-il que tout périſſe? Et les travaux accumulés de l'homme, qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie, périront-ils à la fin, puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie?

Notre vue plonge dans le monde hiſtoriqne à quatre mille ans, pas davantage. Encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages & où la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins; & dans cet intervalle de ſiecles, une foule prodigieuſe d'événements nous échappent. Il en ſera de même pour nous; l'avenir engloutira les faits les plus importants, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des

ſiecles. O temps! les individus, les villes, les Royaumes, tout finit par *hic jacet.*

Herculanum & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monuments, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidents de la nature, la fureur des éléments, celle des conquérants, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & ſcrutateurs? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du temps, ou par le courroux des Rois?

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés, ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre. Ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ou-

vrage deſtiné à donner à nos deſcendants une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des ſciences? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mépriſons aujourd'hui, ſera accueilli avec tranſport; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux Ecrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux; car l'Auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle ne peut, ni le nommer, ni le deviner.

Paris détruit! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville?

On a vu en un clin d'œil une Capitale enſevelie ſous ſes ruines; quarante-cinq mille perſonnes frappées d'un coup de mort; la fortune de deux cents mille ſujets détruite; une perte générale de deux milliards. Quel tableau des viciſſitudes des choſes humaines! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout, ſauva le Portugal aux yeux de la politique. Il étoit conquis, ſans ce déſaſtre qui prêta à la réforma-

tion, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les eſprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Conſidérée du côté phyſique, l'ancienne Liſbonne n'étoit qu'une Cité d'Afrique, c'eſt-à-dire, une vaſte bourgade, ſans ordre, ſans proportions : les rues étoient étroites & mal diſtribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été ſi longtemps à renverſer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville ſe releva pompeuſe & ſuperbe.

Que ſavons-nous ſur ce qui ſort du ſein des déſaſtres? Que ſavons-nous?... Paris détruit. Oh! je dirai toujours comme dans Memnon : *Ce ſera bien dommage.*

CHAPITRE CCCLVI.

Suppoſition.

Je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement biſarre, forcénée, extravagante ; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'Etat aſſemblés, ayant reconnu, après un mûr examen, que la Capitale épuiſe le Royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux ; ſi tous les ordres de l'Etat, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement avert

les habitants une année d'avance.... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux Provinces & aux Royaume? Je vous laiſſe à examiner & à décider cet intéreſſant problême, Lecteur : & notez bien que dans cet embraſement, je comprends Verſailles, qui n'eſt qu'un appendice de la monſtrueuſe ville ; car Verſailles n'exiſte que par Paris, comme Paris ſemble n'exiſter que pour Verſailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher Lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui ; je m'en donnerai bien de garde. Avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choſes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues ; ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Pariſiens, conſentirez-vous à être brûlés, j'entends ſeulement vos maiſons & vos édifices? Mais ne ſachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, ſur cette ſimple ſuppoſition... Allons, appellez tous les ſéaux, toutes les pompes de la ville, pour éteindre ce furieux incendie. Il n'y a plus que la fumée. Bon! vous voilà ſûrs de vos maiſons à huit étages. Mangeons du pain de Goneſſe, comme par le paſſé, *& vogue la galere!*

CHAPITRE CCCLVII.

Réponſe au Courier de l'Europe.

Le Courier de l'Europe, dans ſa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyſe de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je

vais copier. L'eſtime que j'en fais, m'oblige à y répondre.

„ *Il y a plus de choſes qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font du mal*, diſoit un ancien ; c'eſt Séneque, ſi je ne me trompe. Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive (1) : tout eſt extrême pour eux; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un Auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris.* Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés (2). Tout ce qu'ont dit les Prédicateurs, depuis le Capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'Orateur qui parle devant le Roi; tout ce qu'ont écrit les Moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet Auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher (3); car jamais Prophete n'a reproché à Iſraël ſes iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur ".

„ Ce n'eſt pourtant point un libelle (4); c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux,

---

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte ?

(2) Je ne le crois pas; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme le critique voudra; je me ſuis attaché à être fidele; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer; & il étoit difficile de marcher long-temps ſur ce point étroit.

(4) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu, dites, cet Ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle?* Pourquoi l'avoir employé ? Il me peſe.

que des petites conſidérations n'arrêtent point. Il a voulu voir ce que perſonne ne contemple; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre (1), juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres (2), parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux (3) : & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe. Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler *Paris* (4). On croit que c'eſt un rêve. *Paris* ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le Lecteur. Ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'Auteur, eſt détruit. Sans doute, tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône; mais par-

(1) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre ; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivants.

(2) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à mériter encore.

(3) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi, & ne ſeroit pas de mon avis ?

(4) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris. Voyez le Chapitre *Suppoſition*. L'Auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du Chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet Ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve!

tout où la ſouffrance prédomine, la deſtruction s'enſuit : c'eſt ce qui a fait dire a preſque tous les Philoſophes, que l'accroiſſement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui manque de plan, de méthode (1), reſſemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit, ce qu'il avance ailleurs (2)".

„ Après avoir déclamé contre les richeſſes avec la chaleur d'un Théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui ſe font à Paris, ſont abandantes. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel*".

„ Cela eſt vrai, juſte & bien exprimé ; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes ? (3) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme ſi *Paris* n'étoit qu'un lieu de proſtitution, où

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées ſoient juſtes, voilà l'eſſentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois ſe contredire, mais jamais les choſes. En oppoſant deux phraſes iſolées, répandues dans un Ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'Auteur qu'on ne fît tomber en contradiction. Remettez ces phraſes à leur place, elles conſervent leur logique.

(3) Une déclamation eſt un défaut de ſtyle ; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables ; cela empêche-t-il que les ames dures & inſenſibles ne ſoient en plus grand nombre, & que la miſere ne ſoit le partage de la moitié de la ville ?

la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer ; (1) & dans un autre : *Il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables ; c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie : attachées à leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons ; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites ; on ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur ſexe* ".

„ Cela eſt encore vrai ; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie, compoſe preſque les deux tiers des habitants de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les Grands qui ne l'écouteront pas (2), & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talents ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas aurea*, diſoit Horace. Dès ce temps-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur ".

„ Ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté

---

(1) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance, que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie. J'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée ; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus ni timide, ni voilée. Peindre des contraſtes, n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochements fautifs.

(2) Qu'en ſavez-vous ? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe ? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

par ſon zele, cet Auteur ait donné le démenti le plus formel (1) à M. *de Buffon*, à l'Abbé *d'Expilly*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du Royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que ſix cents ſoixante-dix ou huit cent mille habitants à *Paris :* & ces deux derniers aſſurent que la population du Royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point ; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du Royaume, autant qu'il eſt poſſible de le faire ; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (2). Mais comme il veut que nous ſoyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le Royaume (3) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes ſavants & véridiques, & ſubſtituer les apperçus d'une imagination exaltée à la juſteſſe d'une arithmétique rigoureuſe. Cet Ecrivain qui conſeille de brûler Paris,

---

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux ; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

(2) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des habitants de Paris, qui forme ici le vrai point de la queſtion.

(3) Non le Royaume entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les Provinces voiſines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

ou d'en faire un port de mer, car il propoſe ſérieuſement l'un & l'autre (1), nous permettroit-il de lui conſeiller de brûler ſon livre (2), d'ôter du reſte quelques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenſeurs de l'humanité, non-ſeulement ſera un chef-d'œuvre de philoſophie & d'éloquence, mais il méritera d'être adreſſé à tous les tribunaux, afin que les Magiſtrats bien inſtruits s'empreſſent de corriger les énormes abus contre leſquels cet Auteur s'éleve avec un ſi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux eſpérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a ſupprimé pluſieurs depuis qu'il a commencé ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, depuis que Louis XVI eſt ſur le trône (3) ".

Comme la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande, non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

Les recherches ſur la population de la France, par Moheau, peuvent être applicables à la population en général; mais elles ne ſauroient l'être à

---

(1) Ce critique ſe trompe d'un côté; qu'il me reliſe pour s'en convaincre.

(2) Au-lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela reviendra peut-être au même.

(3) Dans cette nouvelle édition, je me ſuis encore étendu ſur les établiſſements utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

la Capitale, parce que les cauſes morales l'emportent ici ſur les cauſes phyſiques. La comparaiſon du nombre des morts à celui des naiſſances, ne ſuffit pas; l'affluence des étrangers forme une claſſe d'habitants, qui, pour ainſi dire, ne naiſſent, ni ne meurent; les Provinces ſeules y verſent une foule de voyageurs, qui ne font que paſſer, & qui ſe renouvellent ſans ceſſe. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitants qu'il n'en comptoit il y a ſoixante ans. Les calculs ſur la durée de la vie, qui ſervent de baſe aux ſpéculations en ce genre, ſont erronnés quand il s'agit de Paris. Tous les enfants qui y naiſſent vont en nourrice, la moitié meurent, & les regiſtres mortuaires des Paroiſſes de la ville ne ſont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le regiſtre de baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux Médecins; les Apothicaires ſe ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poiſons multipliés de leurs boutiques meurtrieres; ils ſe font *Chymiſtes*, pour que leur conſcience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens; ils jugent eux-mêmes les Médecins qui n'oſent plus étaler avec la même hardieſſe leurs ſyſtêmes. La bienfaiſante chymie a ſimplifié les remedes; il n'y a plus que quelques Chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces ſaignées copieuſes, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts eſt diminué même dans les hôpitaux.

Cet ouvrage ne comporte pas des calculs; mais je puis avoir les miens, fondés, non ſur la ſimple

appercevance, mais sur les bâtiments nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule de rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'ailleurs, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la Capitale? Le *Gros-Caillou*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, *le Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'appartiennent-ils pas incontestablement à la grande ville, puisque les maisons se touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption?

Je persiste donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, jusqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire, & je lui certifie que j'ai fait plusieurs recherches qu'il n'a pas faites, pour approcher le plus près possible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la Capitale, & qui y envoyent journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui se renouvellent incessamment, quelle immense population! Je le répete, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

On m'a accusé enfin d'avoir exagéré les miseres publiques, j'ose répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un censeur pointilleux, & qui est soumis à la plus sévere inspection & révision.

„ Une femme chargée d'enfants, & réduite à
„ la plus affreuse misere, écrivit à M. le Curé de
„ Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que je*
„ *suis sans pain; mes enfants meurent de faim,*
„ *& je n'ai pas la force d'aller me jetter à vos*
„ *pieds pour implorer votre pitié.* Ce respecta-
„ ble Pasteur vole au secours de cette famille in-
„ fortunée. Au milieu des visages pâles & défigu-

„ rés par le beſoin, il apperçoit un enfant de qua-
„ tre ans étendu ſur le carreau, adreſſant à ſa mere
„ ces paroles déchirantes : *Maman, je vais donc*
„ *manger ma chaiſe*" ? Journal de Paris, du mardi 14 Janvier 1777 (1).

Cette infortunée reçut de nombreux ſecours ; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible néceſſité.

O toi, riche ! qui aura lu ce Livre, ſi une ſeule idée t'a plu ; ſi dans cet Ouvrage, ou dans mes autres écrits, je t'ai donné la plus légere inſtruction, ou le plus léger plaiſir ; ſi ton eſprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion ; tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoiſſance ! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompenſe toutes mes veilles ? Donne de ton ſuperflu au premier être ſouffrant, ou gémiſſant, que tu rencontreras ; donne à mon compatriote, en ſongeant à moi ; penſe que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même ; donne, afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occaſion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable ſoit l'unique éloge accordé à mon travail.

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics, & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, ſi j'imprimois ici les détails qui ſont parvenus à ma connoiſſance ; mais j'en ai expoſé le réſultat dans cet Ouvrage, & j'atteſte que je n'ai rien donné à l'exagération.

Fin du Tome quatrieme.

Les Tomes V, VI & VII du *Tableau de Paris*, leſquels termineront l'ouvrage, paroîtront à la fin de Septembre 1782. *Sous preſſe.*

L'An deux mille quatre cent quarante nouvelle édition corrigée, augmentée, avec des notes, 2 vol. même format & même caractere. Fin de Décembre 1782.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. CCXCVIII. *Objections.* Page 1
CH. CCXCIX. *Almanach Royal.* 5
CH. CCC. *Mercure de France.* 8
CH. CCCI. *Auteurs nés à Paris.* 12
CH. CCCII. *Porte-faix.* 17
CH. CCCIII. *Melons.* 22
CH. CCCIV. *Filles nubiles.* 23
CH. CCCV. *Les Visites.* 25
CH. CCCVI. *Retraite.* 27
CH. CCCVII. *Les Affiches.* 28
CH. CCCVIII. *Tableaux, Dessins, Estampes.* 31
CH. CCCIX. *Encan.* 33
CH. CCCX. *Chapeaux.* 35
CH. CCCXI. *Noces.* 38
CH. CCCXII. *Mariage. Adultere.* 43
CH. CCCXIII. *Petits Formats.* 47
CH. CCCXIV. *Maîtres Ecrivains.* 49
CH. CCCXV. *De l'ancienne Compagnie des Œuvres-fortes.* 51
CH. CCCXVI. *Portes Cocheres.* 55
CH. CCCXVII. *Le Suisse de la rue aux Ours.* 57
CH. CCCXVIII. *Savoyards.* 59
CH. CCCXIX. *Enfants devant leur pere.* 61
CH. CCCXX. *De la Langue du Monde.* 62
CH. CCCXXI. *Ton du Monde.* 63
CH. CCCXXII. *Ton du grand Monde.* 65
CH. CCCXXIII. *Sots Usages abolis.* 67
CH. CCCXXIV. *Légeres Observations.* 69
CH. CCCXXV. *Pain de pommes de terre.* 76

Ch. CCCXXVI. *Aumônes.* 79
Ch. CCCXXVII. *La Paroiſſe Saint-Sulpice.* 82
Ch. CCCXXVIII. *L'Enfant-Jeſus.* 84
Ch. CCCXXIX. *Bureau des Nourrices & des Recommandareſſes.* 85
Ch. CCCXXX. *Les heures du Jour.* 86
Ch. CCCXXXI. *Des Dimanches & Fêtes.* 94
Ch. CCCXXXII. *Carnaval.* 97
Ch. CCCXXXIII. *Tragédies modernes.* 99
Ch. CCCXXXIV. *Comédies modernes.* 107
Ch. CCCXXXV. *Où eſt Démocrite!* 112
Ch. CCCXXXVI. *Ponts.* 116
Ch. CCCXXXVII. *Conſommation.* 118
Ch. CCCXXXVIII. *Balcons.* 122
Ch. CCCXXXIX. *Faux Cheveux.* 124
Ch. CCCXL. *Fourniſſeurs.* 126
Ch. CCCXLI. *Plâtres neufs.* 128
Ch. CCCXLII. *Inoculation.* 129
Ch. CCCXLIII. *Places publiques.* 133
Ch. CCCXLIV. *Le Parlement.* 136
Ch. CCCXLV. *Le Clergé.* 142
Ch. CCCXLVI. *La Galerie de Verſailles.* 146
Ch. CCCXLVII. *De la Cour.* 153
Ch. CCCXLVIII. *Les Extrêmes ſe touchent.* 155
Ch. CCCXLIX. *Sages du Monde.* 159
Ch. CCCL. *Apologies des Gens de Lettres.* 160
Ch. CCCLI. *Querelles Littéraires.* 161
Ch. CCCLII. *Belles-Lettres.* 166
Ch. CCCLIII. *Les trois Rois.* 170
Ch. CCCLIV. *De l'Influence de la Capitale ſur les Provinces.* 173
Ch. CCCLV. *Que deviendra Paris?* 175
Ch. CCCLVI. *Suppoſition.* 180
Ch. CCCLVII. *Réponſe au Courier de l'Europe.* 181

Fin de la Table du Tome quatrieme.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME CINQUIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon ſujet t'appartient.

TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE CCCLVIII.

Petit Préliminaire.

POSONS un fanal ſur chaque abus; marquons les écueils afin qu'on les évite; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique qui s'oppoſent à la félicité nationale, ſoient repréſentés dans l'eſquiſſe que nous traçons. Ce n'eſt pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce ſiecle; non : mais je me ſuis promis de dire ce que j'avois vu, d'exprimer ce que j'avois ſenti. Jamais ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je ſuis tout auſſi loin de vouloir les bleſſer; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à ſe fixer ſur les principaux abus qui les environnent, des détails qui paroiſſent minutieux, ſont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la ſociété; car la politique en grand eſt ordinairement contentieuſe, deſtructive; ce n'eſt qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaiſante. Les Miniſtres des Cabinets font que les Empires ſe heurtent & ſe déchirent; les Offi-

ciers municipaux établiſſent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le Philoſophe reſpecte donc ces Magiſtrats chargés de l'adminiſtration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'eſt à eux qu'il doit ſa tranquillité. Quand il voit la ſûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de ſon bien-être, & de le regarder comme ſon propre bienfaiteur? C'eſt lui qui ſe charge de la reconnoiſſance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils ſoient communs à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & ſanglantes, qui ſoulevent les Etats pour des chimeres diplomatiques; ces Magiſtrats populaires, qui, dans l'enceinte des villes, veillent au repos & à la ſubſiſtance des citoyens, lui paroiſſent bien préférables; car les conquérants armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laiſſeroient ſubſiſter de tels Magiſtrats. Ce ſont eux enfin qui ſont le fondement & le ciment des ſociétés.

Le Philoſophe qui eſt juſte, regarde comme une vraie propriété la jouiſſance des choſes publiques. Bien différent de certains hommes avares, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils ſont obligés de partager avec d'autres, ainſi les fontaines, les promenades, les ſpectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les poſtes, les bureaux, &c. ſont autant d'objets de ſa reconnoiſſance, parce qu'il ſent que les grandes & véritables commodités ſont celles qui appartiennent à tout le monde; il en jouit en entier, & elles ont beau ſe diviſer, elles ſatisfont autant le particulier que le public.

A l'inſtant du déſaſtre épouvantable de Lisbonne, lorſque les maiſons s'écrouloient, & que tout

s'abymoit, on vit une infinité de brigands ſe répandre de tous côtés, & s'adonner au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écraſés ſous les ruines. Ces gens ſans aveu, ces fainéants ne ſongerent qu'à profiter du déſordre de cette ville infortunée; ils augmenterent le trouble & la déſolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maiſons royales, les édifices particuliers furent ſpoliés par ces hommes effrénés, qui, ſur les débris même de la ville, attentoient à la derniere propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans pluſieurs endroits de la ville, pour maintenir ces hordes vagabondes; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeſte, puiſque tous les plus forts liens de la ſociété alloient être rompus.

Si le frein de la Police ſe briſoit à Paris pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel ſeroit le moyen d'arrêter le crime? Un ſeul moment de licence produiroit des déſordres infinis.

Mais tout Ecrivain qui veut dire la vérité, ne ſauroit remuer la plume ſans bleſſer néceſſairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéreſſés à la prolongation de certains abus, tant de droits uſurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de ſimulacres impoſteurs qu'encenſe le préjugé, qu'on ſe fait même à ſon inſu des ennemis cruels, qui vous haïſſent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous perſécuter perſonnellement. Il faudroit qu'un Ecrivain fût impaſſible, pour pouvoir donner un libre cours à ſon ame. Il lui faut du moins le courage le plus ſoutenu; car il doit ſavoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui choquera leurs préten-

tions, leur orgueil & même leurs caprices. C'eſt donc à lui de ſe tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ſes droits.

CHAPITRE CCCLIX.

Le nouveau débarqué.

RIEN n'eſt plus plaiſant à voir, pour le malin Pariſien, qu'un jeune homme échappé de la Province arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maiſon pour laquelle il a une lettre de recommandation; il dit au portier que *ſon couſin* l'attend; il ſalue profondément les domeſtiques, & penſe en entrant culbuter la Dame qui le reçoit : s'il s'aſſied, c'eſt de côté & ſur l'encoignure d'une chaiſe. Vous le diſtinguerez à ſon air étonné de tous les objets; il craint qu'on ne ſoupe point, parce qu'il eſt neuf heures & demie; & quand l'homme au triple menton & à panſe large vient annoncer qu'on a ſervi, il ne ſait ce que cela veut dire.

A table, il ne reconnoît plus les mêts, ils ont changé de nom. Ce n'eſt plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le deſſert paroît, il s'imagine que c'eſt un projet de décoration; s'il touche un fromage glacé, il fait cinq ou ſix grimaces plaiſantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres riſques que de ſe brûler. Si une Dame bienveillante lui marche ſur le pied, il jette un cri, en diſant : *Eh, Madame, vous m'eſtropiez!*

Quel paſſage, en effet, de la triſte maiſon de Province à l'hôtel de ſon couſin le Financier! La

femme-de-chambre eſt mieux miſe que la Dame du lieu qu'il quitte.

Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le décraſſer! Le chapelier, le fourbiſſeur, le perruquier lui donnent une nouvelle exiſtence; & ſous cette décoration, qui ne riroit de l'étonnement que lui cauſe ſa métamorphoſe? Il a grand ſoin d'aller ſe montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne ſait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir? menez-le à l'Opéra ſans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre; à peine oſera-t-il y monter : examinez ſon viſage avant que la toile ſoit levée : comme il eſt émerveillé de la confuſion d'âges, d'état, de figures! Obſervez-le encore quand la toile eſt levée : il laiſſe échapper une exclamation qui fait rire ſes voiſins; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante; mais il eſt ſtupéfait, avide, & la diverſité des tableaux le plonge dans une ſorte d'ivreſſe.

A la ſortie du ſpectacle, il ſe perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & ſon habit ſera couvert de cire.

Rentré à la maiſon, il s'agira le lendemain de ſe promener à cheval. On lui amene la bête la plus douce; à peine eſt-il en ſelle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais; il eſt dans cette maiſon ſans en connoître les reſſorts; il ne connoît rien aux tracaſſeries régnantes; il n'a aucune idée des caracteres. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de ſpectacles, il eſt muet; il faut qu'il entre dans le ſervice militaire pour perdre ſon air gauche & ſon maintien niais.

Au bout de ſix mois qu'il eſt au régiment, il eſt déja tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois, il prend un maintien aſſuré; de ſorte que ſon pere, ſon oncle, ne le reconnoîtroient pas.

Une femme acheve de le former; il prend l'eſprit du corps, & ce même jeune homme, qui ne ſavoit ni entrer, ni marcher, ni ſaluer, porte la tête haute, ſourit aux femmes, prend le ton décidé, & cette étrange métamorphoſe a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE CCCLX.

Auvergnats.

Les Auvergnats ſont à Paris le métier de chaudronnier, de raccommodeur de faïance, de paraſols, de rémouleurs. L'enfant dès l'âge de huit ans ſuit ſon pere, qui, quoiqu'il traverſe toute la France, s'arrête plus volontiers dans la Capitale. Semblables aux oiſeaux que le froid chaſſe dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ſes montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à ſa femme, la laiſſe entre les mains des vieilles & du Curé, & parcourt enſuite le Royaume ſans avoir un domicile fixe.

Chaque Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans ſa triſte patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les couſent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfants mendient le long des chemins.

Ces hordes voyagent ainſi depuis Jules-Céſar & plus anciennement encore.

Les Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs &

ſcieurs de bois; les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau; les Limouſins maçons; les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes; les Normands tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE CCCLXI.

Étameurs.

Ces Auvergnats, étameurs ambulants, ſuivent bien peu les ſages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, ſi dangereux dans l'étamage de nos uſtenſiles de cuiſine. Leur but principal eſt de ſouſtraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y ſubſtituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'eſt-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats ſavent bien qu'ils volent; mais ils ne ſe doutent pas qu'ils empoiſonnent leurs concitoyens. Toutes les caſſeroles des auberges recellent ce malheureux & groſſier étamage; & il ſeroit temps que le gouvernement le proſcrît entiérement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent, qui, ne prêtant pas à la diſſolution, deviendroit un préſervatif ſûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'origine inconnue prend ſa ſource dans ce dangereux métal.

L'homme inſtruit frémit en voyant la main des Auvergnats l'étendre dans tous les vaſes qui ſervent à la nourriture de l'homme; mais ils ſont les premiers à y manger; & l'aubergiſte & eux rient groſſiérement des craintes ſalutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur eſt le grand fléau de l'eſpece humaine.

L'alliage de l'étain avec de l'argent eſt une découverte récente, & cet étamage eſt revêtu de lettres-patentes. Mais ce qui vaut mieux encore, les chymiſtes en ont approuvé l'uſage.

CHAPITRE CCCLXII.

Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.

Les boutiques de pâtiſſiers, de charcutiers, de rôtiſſeurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enſeigne eſt la choſe même; on voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de graſſes poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout ſucrés qui ſont ſur le devant: on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il eſt vrai, (comme dit Boërhaave) que la préſence des mêts peut influer ſur les fibres de l'eſtomac.

Si à dix-ſept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies perſonnes, à huit & à dix on fixe l'œil ſur ces pâtiſſeries.

Saint Louis, en donnant des ſtatuts aux pâtiſſiers au mois de Mai 1270, confirma d'ancien uſages dont ils étoient en poſſeſſion de travailler tous les jours des fêtes ſans aucune diſtinction, les feſtins, les repas, ſe faiſant ordinairement les dimanches & les fêtes; car on célebre de temps immémorial la Saint-Martin, les Rois & pluſieurs patrons, par différents banquets.

C'eſt ce qui ſe voit encore aujourd'hui: les pâtiſſiers ſont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au ſoir ces jours-là; & les marmitons ſont plus excédés en ſe

couchant, que tout autre jour de la ſemaine.

Les rôtiſſeurs vuident leurs boutiques, & il ne leur reſte pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre, envoyent aux fours des pâtiſſiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de ſoupers cuiſent dans le même four. Le pâtiſſier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'alloyau ; mais il n'eſt pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en ſont plus ſucculents.

On donne *deux ſols* pour la cuiſſon de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix ſols* de bois ; mais ſon rôti eſt ſec, noir & preſque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du ſoir, on voit, ou plutôt l'on ſent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons craſſeux repoſent le ſouper ſur le coin de la borne, répandent un peu la ſauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il eſt toujours agréable d'avoir à ſa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre ſignal pour paſſer à la broche & de-là ſur votre table. Par ce moyen, l'ami qui vient vous viſiter ne vous gêne jamais ; vous l'accueillez ſans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés ſucculents ; mais à Paris, douze cents cuiſiniers ſont du matin au ſoir à vos ordres ; en un clin d'œil vous êtes ſervi ; rien de plus commode, rien de plus propre à ſerrer les doux liens de la confraternité ; la table eſt auſſi-tôt garnie qu'elle eſt dreſſée, & l'appétit ſourit à l'amitié.

CHAPITRE CCCLXIII.

Du Fouet du Charretier.

Qui n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au riſque de perdre un œil ?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes eſſieux qui ſaillent groſſiérement du milieu de chaque roue : il eſt impoſſible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunes piétons ſelon leur hauteur. En Angleterre, l'eſſieu, au-lieu d'être ſaillant, eſt creux ; deux roues peuvent ſe toucher & ſe frotter ſans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait auſſi parmi nous un écart, le charretier le redreſſe à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui ſe trouve dans la ligne circulaire que décrit ſon aveugle & impitoyable bras.

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, diſtrait ou penſif, s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le viſage. Le charretier jure toujours comme un enragé, quoique le ſang coule, & le pauvre bleſſé qui voit couper & ſangler les chevaux, n'oſe encore parler à ce diable furieux, & ſe ſauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont ſans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne les gâte pas juſqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure ſous le poids de la ſurcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoreroient un légiſlateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que

nos charretiers; mais tout dépend des maîtres. Les ſubalternes ſont matés par les gros directeurs des roulages & meſſageries, fiers de leurs privileges. Tous ces ſubalternes matent leurs valets; & le lourd charretier maté par la miſere, mate auſſi ſes chevaux. Tout dépend des maîtres; qu'on y réfléchiſſe bien.

Il n'eſt pas vrai que le deſpotiſme d'un ſeul (ainſi que l'avoit voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruiſe le deſpotiſme de pluſieurs; au contraire, il l'établit. Eh bien, que vous en ſemble, Lecteur? Ne voilà-t-il pas une aſſez bonne réflexion à l'occaſion du *fouet du charretier?* Comme tout s'engrene!

CHAPITRE CCCLXIV.

Brouillards.

Ils ſont fréquents, la ville étant coupée par une riviere qui a pluſieurs bras. J'ai vu des brouillards ſi épais, que les flambeaux ne ſe diſtinguoient plus; les cochers deſcendoient de leurs ſieges, & tâtoient le coin des rues pour avancer ou reculer. On ſe heurtoit dans les ténebres ſans s'appercevoir; on entroit chez ſon voiſin au-lieu d'entrer chez ſoi.

Dans une année, les brouillards furent ſi denſes, qu'on s'aviſa de louer à l'heure des quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna juſqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoiſſant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou deſſiné le plan. Et voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours: on tenoit le quinze-vingts par un pan de ſa robe,

& d'une marche plus ſûre que celle des clair-voyants, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez à faire.

Les quinze-vingts ſont dans toutes les Egliſes, & ſe font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils vous naſillent une priere monotone, vous vous dérangez en leur faveur; vous mettez un liard dans leur taſſe; ils vous heurtent ſans miſéricorde, parce qu'ils ſavent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poëte *La Motte*, l'auteur d'*Inée*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha ſur le pied d'un homme qui ſe retournant lui appliqua un grand ſoufflet. *La Motte* avec ſon ton doux, répartit: *Ah! Monſieur, vous allez être bien fâché; je ſuis aveugle.*

CHAPITRE CCCLXV.

Meſquinerie.

DANS une auſſi grande ville que la capitale d'un grand Royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fuſſent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune; & ſouvent la lune eſt obſcurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une miſérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées ſont plongées dans une obſcurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a preſque plus perſonne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire,

& une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuſe prodigalité prouve la vigilance du ſervice public.

CHAPITRE CCCLXVI.

Entrepreneurs.

TOUT ſe fait aujourd'hui par *Entrepreneurs*. Les vivres, les bâtiments, les fournitures de toute eſpece; c'eſt toujours une compagnie excluſive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au Roi, & qui enſuite travaille à ſon profit.

De-là ſont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les ſources de l'induſtrie. Vous avez une idée heureuſe, payez encore ſi vous voulez la mettre en exécution.

On uſe tellement de ce terme, que, dans l'ordonnance qui veille à la proprété des Tuileries, il étoit dit littéralement: *Sa Majeſté ayant permis à des Entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aiſance, pour la commodité du public, veut, &c.* (1) On donne deux ſols à ces *Entrepreneurs*, & l'on ſe débarraſſe dans le *jardin royal* du ſuperflu de ſon dîner. Si le Suiſſe vous ſurprenoit voulant frauder les droits de l'entrepriſe, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le Gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terraſſes & ſervoient de cabinets, parce que leur om-

(1) On a ſenti le ridicule de cette expreſſion, & on l'a effacée; mais elle a ſubſiſté imprimée pluſieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à pluſieurs.

brage cachoit le ſoir & protégeoit des vices honteux qu'il importoit à la police de déraciner de tout ſon pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne ſoupçonnent même pas les vices, ſont obligé d'avoir deux ſols en poche pour faire monter cet adage. *Néceſſité n'a point de loi.*

Enfin, on a vu le Sieur Pankoucke ſe nommer publiquement *Entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique;* & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à-peu-près comme un entrepreneur de bâtiments ſoudoie à la toiſe maçons & hommes de peine. Le libraire eſt encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuſe horde de Limouſins, pour qu'on lui bâtiſſe un palais ou une Egliſe. Ainſi le produit des œuvres du génie, du réſultat des connoiſſances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les Auteurs & les ouvriers à la caſſe. Oh! revenez au monde Socrate, Ariſtote, Platon, Hippocrate : l'auriez-vous jamais imaginé qu'il exiſteroit un jour un auſſi gros livre, & que ſon matériel exigeroit une forte ſomme pécuniaire avant qu'on pût lire *la ſcience?* Vous la circonſcriviez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner, chacun a raiſon. Les maximes de Socrate ſont bonnes; mais je ne hais point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé : Bibliotheque complete de toutes les connoiſſances humaines; c'eſt un océan où j'aime à puiſer. Laiſſons donc Pankoucke gagner de l'argent comme *Entrepreneur* de cette maſſive Encyclopédie, qu'il ne lira point.

Un homme, jadis maçon, s'eſt rendu *Entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ſes yeux les moëllons, & les mains de ſes ouvriers ſont noires d'encre, au-

lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faiſant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit eſt pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE CCCLXVII.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des frippiers ayent des reſſources menſongeres pour en impoſer à la crédulité du paſſant, qui entre & ſe laiſſe tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande; on doit s'y attendre. L'aviliſſement où eſt tombée cette race judaïque, à raiſon de ſes fripponneries journalieres, avertit aſſez l'acheteur pour qu'il ne ſoit pas dupe. Mais que des marchands, futurs Echevins, ſous prétexte d'avoir un jour plus vrai, ſe ſervent de ces moyens trompeurs; qu'en penſer & qu'en dire?

Quoi! chez un Juge Conſul, bientôt Chevalier & membre de l'Hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le frippier des piliers des Halles! Non; cela ne durera point, j'en réponds; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de ſon magaſin cette fenêtre perfide qui faiſoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ſes marchandiſes; il ſonge à la gloire de l'échevinage, & laiſſe au quartenier obſcur cette croiſée inſidieuſe, qui déſormais ne déshonorera plus le quartier honoré.

CHAPITRE CCCLXVIII.

Coureurs, Chiens-coureurs.

La mode des coureurs étoit à Paris beaucoup plus en uſage qu'à préſent. On voyoit deux hommes leſtement vêtus, devancer deux courſiers fougueux, & courir dans les rues de Paris, en ſouliers plats & en bas blancs qu'ils ne ſaliſſoient pas tout en courant ſur le bord des ruiſſeaux; c'étoit ſans doute une curioſité. Mais faire courir ainſi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté?

Un gros homme opulent, gonflé de ſon or, tapis dans ſa voiture, attachoit ainſi deux eſclaves, deux de ſes ſemblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux; mais au-lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des levriers qui ne ſemblent précéder la voiture que pour renverſer les gens, & les expoſer à être foulés aux pieds des chevaux, ou briſés ſous les roues. Les fantaſſins dans des rues étroites avoient déja à ſe garantir des peſantes charrettes, des carroſſes, des cabriolets; ils voyent aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en jappant, en aboyant; ils caracolent, ils bondiſſent au milieu de la rue; ils font ſi bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches ſe croyent propriétaires abſolus des paſſages publics, tant ils multiplient les incommodités déſagréables & les dangers imminents pour ſatisfaire quelques fantaiſies frivoles.

CHAPITRE CCCLXIX.

Tueries.

Quoi de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les beſtiaux, & de les dépecer publiquement? On marche dans le ſang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait paſſer le bœuf ſous l'étalage des viandes: l'animal voit, flaire, recule; on le tire, on l'entraîne; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'aſſomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups ſuccomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue; le ſang lui ruiſſeloit par les yeux; tout-à-coup une jeune fille en pleurs ſe précipite ſur lui, ſoutient ſa tête, qu'elle eſſuye d'une main avec ſon tablier, & de l'autre un genou en terre, ſupplie le boucher, dont le bras étoit déja levé pour frapper encore. Cela n'eſt-il pas à peindre? Quand verrai-je ce petit tableau au ſallon du Louvre?

En traverſant les rues de Paris, regardant & écoutant tout, ſelon ma coutume, j'ai entendu un mot ſublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de ſon bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de ſa mere, foible, ne pouvoit avancer; la femme lui cria: *Tue-le, barbare, mais ne le frappe point.*

Lorſqu'on rapproche ces images de ſang & de carnage des mœurs des *Gentoux*; quand on lit qu'un *Gentou*, à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf fut déshonoré, anathématiſé, banni de la ſociété, abandonné de ſa

femme & de ſa fille, qui refuſerent de communiquer avec lui, parce que ſa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant, on obſerve avec ſurpriſe la différence qui ſe trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE CCCLXX.

Portiers.

TOUTE porte-cochere a ſon *portier* bien ou mal ſoudoyé. Dans les maiſons particulieres, le portier eſt cordonnier, tailleur ou écrivain; il travaille à ſon métier ſédentaire, & n'a que le *cordon* à tirer (1). Dans les groſſes maiſons, le portier n'a rien à faire; oiſif, il boit & ſe chauffe toute la journée dans ſa loge.

Portiers & *Suiſſes* ſont devenus ſynonymes en France. Les Suiſſes ont le privilege de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des Egliſes, de devenir ſentinelles ſous le veſtibule des palais, & d'être comme inhérents aux hôtels de la capitale. Le baudrier eſt une prérogative dont ils ſont ſi jaloux, qu'ils l'arracheroient de deſſus le corps de celui qui oſeroit garder une porte principale ſans être des treize Cantons, ou du moins de leurs alliés.

> Ce large Suiſſe à des cheveux blancs,
> Qui ment ſans ceſſe à votre porte.

A dit Voltaire.

(1) Le plus ſouvent le portier eſt inviſible, & il faut crier : *Le Cordon*; il le tire, & la porte s'ouvre. En ſortant, on la referme.

Les Suiſſes, en qualité de portiers, aſſiſtent aux aſſemblées publiques, aux ſéances académiques, aux concerts, aux ſallons de peinture, aux ſermons courus, aux ſolemnités de toute eſpece; mais ils ſont inſenſibles à la muſique, aux vers, aux diſcours, aux tableaux. Leur lourde phyſionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorſque le buffet eſt copieuſement garni. Ils ſemblent tous porter écrit ſur leurs fronts : *Nous n'aimons qu'à boire.*

Dans les aſſemblées publiques, ils ſe rangent en haie, gardent les entrées, & font raiſonner la hallebarde; deux ſuffiſent pour boucher la porte la plus large, & il n'eſt plus beſoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets; & tour-à-tour ſont faciles ou récalcitrants, ſelon l'habit qui ſe préſente.

Quand les flots du peuple les preſſent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule la plus nombreuſe. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui eſſayeroit de ſe gliſſer courroit riſque d'être comprimé & étouffé entre deux maſſes helvétiques. J'ai vu un pauvre Abbé mignon criant miſéricorde, qu'il fallut dégager comme ſi l'éléphant de la ménagerie l'eût preſſé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu'argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suiſſes conſervent leurs mœurs étrangeres au milieu de Paris; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers; leurs manieres ſont toujours un peu brutales; mais le Suiſſe le plus groſſier devient poli vers le temps des étrennes. Ceux qui ſont placés à la porte des Miniſtres ſont careſſés, & jouiſſent même de quelque crédit. On tremble d'entendre ſortir de leur bouche le *oui* ou le *non*; on ne les bruſque jamais,

& l'ambitieux commence dès leur loge à ſourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Verſailles, on les voit le plus ſouvent bâiller, étendus ſur des banquettes. L'inaction ſemble leur peſer, & l'ennui ſe peint dans tous leurs mouvements.

Aux portes des jardins royaux, les Suiſſes ne laiſſent paſſer ni domeſtique, ni ſervante, ni ſoldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence ſont repouſſées avec dédain. Le Suiſſe, ſans ſe déranger, crie: *on ne paſſe pas*; & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un malaiſe intérieur quand je vois un homme chaſſé de cette maniere.

Les filles de joie qui, à l'entrée de la nuit, ſe gliſſent dans les jardins, ſont renvoyées par les Suiſſes, ou même arrêtées quand il y a du ſcandale; mais pluſieurs obtiennent grace & vaguent librement, quand elles ont ſu partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE CCCLXXI.

Audiences.

S'IL eſt curieux, en traverſant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de lire ſur les phyſionomies les paſſions qui les agitent; d'exercer ſa pénétration ſur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent; de ſe former à la ſcience de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou ſtupide; il l'eſt encore plus de voir de près ces grouppes de demandeurs, qui vont careſſer le Miniſtre puiſſant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir ſalué juſqu'au Suiſſe)

ſe preſſer, ſe coudoyer, ſe porter en foule dans les anti-chambres qui précedent le ſanctuaire où Monſeigneur repoſe & prend ſon chocolat (1).

C'eſt un jour d'audience, jour d'inſpection philoſophique; ne le manquons pas. Voyons l'eſprit d'eſclavage & la baſſeſſe de la cupidité, ſous l'air de la préſomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugeoient ſi impérieuſement le Miniſtre, compoſer leurs viſages & leur maintien, fendre avec effort une preſſe incommode, & ne parvenir qu'à faire une humble & oiſive révérence devant le perſonnage qui diſtingue à peine ce ſalut à travers la multitude d'hommages de la même eſpece.

Si l'homme en place daigne récompenſer d'un coup-d'œil cette pratique ſervile, le protégé l'interprete comme le gage non équivoque du ſuccès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le Miniſtre a bien voulu le payer de cette monnoie ſtérile, qu'il diſtribue gratuitement, & dont il n'eſt pas avare.

Que de mouvements de tête entre l'auguſte perſonnage & ceux qui le ſollicitent! Que de geſtes des bras & des épaules! Que de menſonges dans ces yeux tantôt baiſſés, tantôt careſſants, & qui regardent tous de côté *Monſeigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame! Combien de fois le corps ſe penche, ſe releve, ſe repenche, ſe redreſſe encore! Quelle ſoupleſſe dans ces attitudes ſuppliantes!

(1) Quatre valets ſont alors employés au ſervice de la taſſe de chocolat; l'un tient la cafetiere, l'autre le fait mouſſer avec le trémouſſoir; celui-ci étend la ſerviette, & le maître-d'hôtel verſe. La compoſition du deſſert eſt bien une autre choſe; mais cela tient à l'hiſtoire importante de l'office.

Combien la langue prodigue-t-elle de ſoumiſſions, de flatteries, d'adulations ! Les placets & les mémoires ſurchargent les mains de l'immobile Secretaire, beau mannequin ambulant, l'ombre de Monſeigneur, & qui ſemble n'avoir ni yeux ni oreilles.

Conſidérez comme celui-ci ſe gliſſe pour arriver ſous l'œil protecteur; comme celui-là marche à reculons; comme cet autre courbe l'épine du dos; comme ce dernier qui ſemble admirer réellement Monſeigneur, invite & appelle ſon regard.

Mais que penſe-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces compliments apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette aſſommante répétition, à toutes ces louanges bannales? Dans ce moment, n'apperçoit-il pas les hommes ſous un jour humiliant, & n'eſt-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance?

Mais comment ce mortel qui fait comparoître tous ſes ſemblables, & qui, moteur de leurs deſtinées, les ſubjugue par l'étalage de ſa puiſſance & l'oſtentation de ſa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adreſſer une phraſe diſtincte à cent perſonnes différentes, pour les congédier avec une adroite préciſion, pour les renvoyer tous à-peu-près contents? avec le grand reſſort du Cardinal Mazarin, des eſpérances & des promeſſes?

Quel profond génie, quelle préſence d'eſprit, quelle juſteſſe merveilleuſe ne faut-il pas, s'écriera un nouveau débarqué! Il ne connoît pas le protocole; il ne ſait pas que toutes les réponſes ſont préparées dès la veille; que *Monſeigneur* n'aura beſoin que d'un peu de mémoire; qu'en paroiſſant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes ſuperficielles dans la tête, & que le reſte ſera rempli par ces monoſyllabes miniſtériels, auxquels

l'aiſance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux ſolliciteurs, moi qui n'ai rien à dire à ſon excellence? C'eſt aſſez, ſortons... Mais *Monſeigneur* fait un pas en-avant; tout s'ouvre ſur ſon paſſage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'aſſemblée; le voilà environné de tous les humbles clients qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous? C'eſt le moment de généraliſer ſon attention; ſon œil embraſſe le cercle; c'eſt alors qu'il diſtribue le ſourire gracieux & marqué; qu'il adreſſe des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent: le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur ſuprême, & l'on conſidere avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les poſtulants qui ſont derriere le cercle ſe dreſſent ſur la pointe du pied pour être apperçus; il en eſt qui ont beau faire, on ne les enviſagera point; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera ſur eux; plus ils ſe fatiguent à interroger la bienveillance du Miniſtre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétonne, grimace, s'étonne de mon calme; & me voyant dompter avec peine un imperceptible ſourire, il s'éloigne avec une humeur caractériſée, car il eſt fort ſurpris de ne me pas voir dans les tranſes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de ſolliciteurs; je n'en porte pas la phyſionomie; cela le fâche & l'intrigue.

Monſeigneur continue le dialogue intéreſſant, coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers, pourſuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers ſon cabinet; voilà le dernier coup de

théâtre. Le cercle s'ouvre avec docilité; c'eſt une adreſſe que d'avoir ſu s'emparer du côté de la porte ; mais Monſeigneur plus fin adreſſe la derniere parole à celui qu'il apperçoit dans un coin, comme derniere preuve d'une attention univerſelle. A un certain geſte ſon cabinet s'ouvre ; il rentre: le voilà éclipſé; la porte ſe ferme, & la répétition de cette comédie ne ſe fera que dans quinze jours, au même lieu & à la même heure. O Moliere! Moliere!

C'eſt un vrai ſpectacle; car cette audience ſi auguſte, ſi prolongée, ne détermine pas l'expédition d'une ſeule affaire. Le Miniſtre a repréſenté ; mais il n'a rien fait, rien décidé : & quand il ſembloit vous écouter & ramaſſer ſon attention, il occupoit ſes regards à deviner un autre, & méditoit ſa réponſe pour celui qui ſe trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouiſſent d'un certain crédit. Ils ſingent le Miniſtre à-peu-près comme un Prince dans ſon château ſinge le Monarque de toutes ſes forces: ſa meſſe, ſa chaſſe, ſon ſouper; il voudroit imiter tout cela. Le Prince ne parvient qu'à rappeller à la mémoire le palais du Monarque.

CHAPITRE CCCLXXII.

Les petits Soupers.

Ah! ah! mes grands hommes d'Etats, mes graves plénipotentiaires, mes fameux Miniſtres, je vous tiens; mais je ſerai diſcret. Etes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui ſoupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où ſortoit le

bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifeſtes, murmure agréablement de petits mots doucereux. Le Miniſtre a raiſon; & pourquoi ſe fatigueroit-il tant la tête, ſi ce n'étoit pour jouir à ſon tour?

Vous vous adreſſez à ſa perſonne, à ſes commis hautains, à ſes alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh! & non: allez droit à ſa maîtreſſe; c'eſt elle qui, dans un ſouper, ſous l'air de l'ingénuité lui fera promettre ou ſigner tout ce qu'elle voudra.

Depuis le Miniſtre qui arrange la perte de telle puiſſance, juſqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le ſoir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits ſoupers?

Un Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe fortune, voulant en jouir ſelon ſon goût, avoit acquis une petite maiſon magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ſes compatriotes qui avoit été témoin de ſon genre de vie.

„ M. B. s'étoit fait une regle de ſatisfaire cha-
„ que jour ſes cinq ſens, juſqu'au plus haut dé-
„ gré de jouiſſance dont ils étoient ſuſceptibles.
„ Une table exquiſe, des parfums, les charmes
„ de la muſique & de la peinture, enfin tout ce
„ que l'art, aidé de la nature, peut créer d'en-
„ chanteur, flattoit ſucceſſivement ſon goût, ſon
„ odorat, ſes oreilles & ſes yeux. Quelque re-
„ cherchés que fuſſent ſes plaiſirs, ceux du ſixie-
„ me ſens les ſurpaſſoient encore davantage. Dans
„ un ſallon ſuperbe où il me conduiſit, étoient
„ ſix jeunes beautés, habillées d'une maniere ex-
„ traordinaire, dont au premier coup d'œil la fi-
„ gure ne me parut pas étrangere; il me ſem-

„ bloit avoir déja vu ces phyſionomies-là plus
„ d'une fois, & j'alloïs les aborder en conſéquen-
„ ce, lorſque M. B. ſouriant de mon erreur,
„ m'en expliqua la cauſe. J'ai dans mes amours,
„ me dit-il, un goût particulier, la plus rare
„ beauté de Circaſſie n'a aucun prix à mes yeux,
„ ſi elle ne reſſemble au portrait de quelque fem-
„ me célebre des ſiecles paſſés; & tandis que les
„ amants font cas d'une miniature qui rend fidé-
„ lement les traits de leur maîtreſſe, je n'eſtime
„ les miennes qu'autant qu'elles ſont reſſemblan-
„ tes à d'anciens portraits.

„ D'après cette idée, j'ai fait voyager l'inten-
„ dant de mes plaiſirs par toute l'Europe, avec
„ des portraits choiſis, ou des gravures copiées
„ d'après les originaux. Il a réuſſi dans ſes re-
„ cherches comme vous le voyez, puiſque vous
„ avez cru reconnoître ces Dames que vous n'a-
„ vez jamais vues, mais dont vous aurez ſans
„ doute rencontré les figures. Leur habillement
„ doit avoir contribué à votre mépriſe; elles ont
„ toutes le coſtume du perſonnage qu'elles repré-
„ ſentent; car je veux que toute leur perſonne
„ ſoit pittoreſque; par ce moyen j'ai regagné plu-
„ ſieurs ſiecles, & je ſuis en poſſeſſion des beau-
„ tés que le temps avoit placées bien loin de moi.

„ On ſervit le ſouper. M. B. s'aſſit entre la
„ *Reine d'Ecoſſe* & *Anne de Boulen*; je me
„ plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés *Ninon de*
„ *Lenclos* & *Gabrielle d'Eſtrées*; plus bas étoient
„ *Roſamonde* & *Nelly Gwinne*; (1) il y avoit au
„ haut de la table un fauteuil vuide, ſurmonté
„ d'un dais, & deſtiné à *Cléopâtre* qui venoit

(1) Maîtreſſe de Charles II.

„ d'Egypte, & dont on attendoit l'arrivée au pre-
„ mier jour ".

Les grands dans leurs petites maiſons ou petits appartements ne ſont pas ſi originaux dans leurs plaiſirs : des *priapées* ſont bientôt faites & bientôt entendues. Il ſemble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorſqu'il y mettroit quelque choſe d'ingénieux, de neuf, ou du moins de ſingulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas ſu encore diverſifier ſes jouiſſances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à ſe perfectionner, en lui payant le tribut renaiſſant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous ſerons encore imitateurs juſques dans nos plaiſirs ?

CHAPITRE CCCLXXIII.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a ſur un homme eſt toujours flatteur pour ſon amour-propre, mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui, à l'orgueil de ſon ſexe, joint l'orgueil de voir un Miniſtre à ſes genoux ; un Miniſtre aimable encore & puiſſant, & qui doit chaque jour reporter à ſes pieds le crédit qu'il va puiſer dans le Conſeil des Rois ! Comment le feu de ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit ne s'animeroient-ils pas lorſqu'ils ſe voyent portés dans le tourbillon des affaires, & mêlés aux intrigues de l'Etat ? Ses graces ont plus de nobleſſe, ſon caractere devient élevé ; & comme dans la domination une femme eſt dans ſon élément, elle ſemble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes

qu'elle n'a jamais vus ; & l'eſprit de cour ne ſemble qu'une nuance, non encore apperçue, & qui tenoit à ſon caractere. Ses protégés ſemblent ſes ſujets, & ne ſont point avilis. Peut-être dans ce haut rang eſt-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorſque loin de la grande route elle jettoit indiſtinctement ſes filets ſur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris eſt ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en ſont pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes ſur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent ſur pluſieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames ſenſibles ; la beauté ſolitaire, dans une ville de Province, n'a que peu de rapports, & ſon triomphe eſt incomplet. Ici, quelle que ſoit ſa naiſſance, ſi la nature l'a pourvue de ces attraits qui ſubjuguent, elle enflamme le Duc, le Préſident, le Maréchal de France, l'Ambaſſadeur, le Miniſtre, le Monarque. L'amour ſe plaît à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de fortune, & place la fille d'une cuiſiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang ſi élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ſes attraits, bientôt pour quelques complaiſances un équipage eſt à ſes ordres. Le millionnaire la ſupplie à genoux d'accepter ſon or, veut enrichir ſa famille ; & ſon vieux pere, ſous ſes cheveux blancs, plein de ſon antique probité, voit l'abondance refluer vers ſon obſcure chaumiere. Il craint d'accepter ; il ne ſait s'il commet un crime ; mais la voix de la miſere plus forte, l'oblige à répandre ſur de petits enfants à demi-nuds les ſecours qui lui ſont offerts. Il eſt peut-être plongé dans l'erreur ; mais quand il n'y ſeroit pas, il regarde ces

bienfaits, arrivés d'un pays lointain, comme un préſent que le ciel lui accorde dans ſa vieilleſſe. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour; & de peur d'être obligé de s'y refuſer, il n'arrête pas ſa penſée ſur ces dons de l'amour filial. Ainſi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppreſſives, en paſſant par les mains du vice, retourne du moins abreuver quelques ſillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une iſſue, & la beauté pauvre, ſortie d'un village, reprend tout ce que le Subdélégué & l'Intendant ont enlevé à ſon territoire. Elle eſt foible; mais elle n'a pas le cœur endurci: elle ſemble reſtituer à ſa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ſes triſtes & malheureux ancêtres.

Tels ſont les jeux de la fortune & de l'amour; ſi prompts, ſi bizarres dans le ſein de la Capitale, que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphoſe journaliere étonne ceux même qui ſont le plus accoutumés à ces ſpectacles occaſionnés par les paſſions des riches & la détreſſe des pauvres.

CHAPITRE CCCLXXIV.

Monſieur.

TITRE du frere du Roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre diſtinctif, lorſque tout homme en France a droit par l'uſage de faire précéder ſon nom du *Monſieur*. Ciel, que d'uſurpateurs de ce titre excluſif! Cependant quand on parle à *Monſieur*, frere du Roi, on l'appelle *Monſeigneur*. Un Poëte moderne, M. Ducis, lui dédiant une

tragédie, finit ſon épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.; & les étrangers ont beaucoup ri de cette ſingularité.

J'ai vu au théâtre François qu'on n'avoit pas voulu paſſer à l'Auteur des *Arſacides* (M. Peyraud de Beauſol) le mot *Madame*, mot uſité ſur la ſcene depuis Garnier, & dont il eſt l'inventeur dans notre tragédie; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne penſe. Nous avons qualifié à Paris de *Madame* les Princeſſes des quatre parties du monde; *Chinoiſes*, *Américaines*, *Africaines & Hongroiſes*. Dans le *Bajazet* de Racine, (qui ne s'eſt guere mis au fait du coſtume du ſerrail) ce mot eſt répété ſoixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il eſt vrai, eſt fort commode, & aide merveilleuſement à la terminaiſon du vers dans un piece racinienne où il eſt toujours queſtion de flamme. On ne trouve le mot *Madame* que trente-huit fois dans les Arſacides de M. Peyraud de Beauſol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois Princeſſes, dont deux ſont amoureuſes, & que cette tragédie a quarante-quatre ſcenes. Nous ne ſavons guere, nous l'avouons, comment on appelloit la *Reine des Parthes*, *la Reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui ſe trouvoit alors à Artaxate : mais nous ſavons que *Madame Andromaque*, *Madame Jocaſte*, *Madame Phedre*, ſont d'un ridicule achevé. Il eſt vrai qu'en revanche la femme d'un Procureur ſe nomme auſſi *Madame*, même dans notre comédie.

Si dans un ſallon on annonçoit Monſieur ***, & que l'introducteur, faute de mémoire, reſtât

court, un provincial nouvellement arrivé & mal endoctriné, pourroit s'attendre à voir ſubitement entrer *le frere du Roi.* Point du tout, ce ſeroit *Monſieur Gorgibus* avec ſon habit de velours noir, ſa perruque ronde, ſon épée au côté, & ſes quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiſſes que le frere du Roi s'appelloit *Monſieur* tout court, & que moi je m'appellois auſſi Monſieur ***. Comment, me diſoient-ils, oſe-t-on mettre ſur l'adreſſe de vos lettres à Monſieur ***. Et ſi *Monſieur*, *frere du Roi*, vous faiſoit la grace de vous adreſſer la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en ſortant de chez lui, je reprendrois mon titre de *Monſieur* que perſonne dans la ſociété ne me diſpute & ne me diſputera.

Les Cours ſouveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *Sieur.*

La gazette de France, depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* a tout le monde ; mais c'eſt une innovation. J'ai été appellé *Monſieur* dans la gazette de France.

Le nommé eſt une expreſſion dédaigneuſe que certains tribunaux ſe permettent, quoique chacun doive être appellé par ſes noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rouſſeau ſe ſignoit à la tête de ſes livres, *Jean-Jacques Rouſſeau* ; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât ſon nom ſans y ajouter le mot *Monſieur.*

CHAPITRE CCCLXXV.

Sages-Femmes.

QUAND une fille eſt devenue mere, elle n'avertit perſonne, malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas beſoin de ſortir de la ville, même du quartier pour ſe cacher & faire ſes couches. Chaque rue offre une *ſage-femme* qui reçoit les filles groſſes. Un même appartement eſt diviſé en quatre chambres égales au moyen de cloiſons, & chacune habite ſa cellule, & n'eſt point vue de ſa voiſine. L'appartement eſt diſtribué de maniere qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois; elles ſe parlent ſans ſe voir.

On ne peut forcer la porte d'une ſage-femme que par des ordres ſupérieurs. La fille attend là le moment de ſa délivrance; un mois ou ſix ſemaines, ſelon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle ſort après la quinzaine, & rentre dans ſa famille & dans la ſociété. Elle a pu accoucher dans une rue voiſine, voyant de ſa fenêtre celles de ſon pere ſans que celui-ci s'en doute, & voilà ce que la Province ne ſauroit concevoir.

La ſage-femme ſe charge de tout, préſente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux enfants-trouvés, ſelon la fortune du pere & les craintes de la mere.

Combien ces réduits ſecrets ont-ils vu de malheureuſes & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives, leur couche ſolitaire! Quelle ſituation affreuſe que celle de la jeune beauté qui, preſſée entre le remords,

remords, le déſeſpoir & la honte, paye avec uſure un moment de foibleſſe! Elle ne peut nommer ni ſon amant ni ſon fils en les chériſſant tous deux; fugitive de la maiſon paternelle, elle ſe trouve iſolée dans cette immenſe ville, & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle dépoſera le fruit de ſes amours.

On la cherche de tous côtés; elle ne ſortira de cette priſon clandeſtine que quand elle pourra reparoître. La faute ſera oubliée & même pardonnée, pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces ſages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs ſecours; ils ne ſont pas déſintéreſſés; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu pluſieurs filles aſſez habiles pour cacher leur groſſeſſe juſqu'au dernier inſtant, aſſez heureuſes pour accoucher promptement, aſſez intrépides pour revenir dans leur foyer domeſtique ſans éveiller les ſoupçons de leurs pere, mere, frere & ſœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de préſence d'eſprit & de courage! Ainſi les ſages-femmes ſauvent la réputation des amantes infortunées; elles ſont vouées à la diſcrétion; le plus ſouvent, il eſt vrai, elles ne connoiſſent pas les perſonnes qu'elles accouchent. L'enſeigne d'une ſage-femme eſt parlante; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maiſon, cette enſeigne empêche que des Demoiſelles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voiſinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverſer la rue, & alors tout eſt dans l'ordre.

Le Prêtre qui baptiſe eſt accoutumé à voir arriver la *ſage-femme*; & il diſtingue ainſi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hy-

men. Les droits du Prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptiſtaire, & le déclare enfant naturel, c'eſt-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes ſingulieres, intéreſſantes, piquantes, ſavoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruſes qu'il invente, toute la force & tout le courage dont il eſt ſuſceptible, qu'il faſſe la connoiſſance de quatre ou cinq ſages-femmes; il apprendra des aventures uniques preſque incroyables, & les noms des perſonnages y manquant, le lecteur ſera intéreſſé ſans que les acteurs ſoient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt de voir quelquefois la fille d'une ſage-femme ſervir ſa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foibleſſes, conſerver ſa chaſteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne ſera pas faute d'avoir eu ſous les yeux des motifs propres à la retenir ſur le bord du précipice.

Pluſieurs filles qui ont viſité une ou deux fois l'appartement obſcur & impénétrable de la *ſage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que preſque toutes les filles & même les plus ſottes poſſedent par inſtinct. Puis dans cette ville immenſe, qui peut conter l'hiſtoire de tel ou tel individu? Le changement de quartier ſuffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux inveſtigateur.

Les filles pauvres & ſans reſſources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu; on les y reçoit dès le ſixieme mois. Cette partie de l'adminiſtration eſt très-bien ſoignée; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inſpectent journellement la maniere dont elles ſont traitées juſqu'à leur parfait rétabliſſement. La choſe vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces ſages-femmes qui reçoivent toutes celles qui ſe préſentent, ſans s'enquérir de leurs noms & qualité, & l'hôpital *des Enfants-trouvés* font que l'infanticide eſt un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce ſage établiſſement; & voyez s'il n'eſt pas plus commun en Suiſſe que dans toute la France.

L'édit de Henri II eſt tombé en déſuétude; & ſur cent filles qui accouchent clandeſtinement, à peine il y en a-t-il une ſeule qui ſache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé ſa groſſeſſe.

On compte à Paris deux cents maîtreſſes ſages-femmes; il y naît environ vingt mille enfants : diviſez.

CHAPITRE CCCLXXVI.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, ſans rang, ſans fortune, ſans crédit, ſans talents ſpirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous ſaurez pourquoi. C'eſt que ce *Blunet* fit à ſa femme vingt-un enfants en ſept fois de ſuite; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité ſi prodigieuſe. C'eſt l'Hercule Pariſien que ce *Blunet*.

Ces enfants tri-jumeaux furent baptiſés, vécurent les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois; & il en reſta douze des plus forts, tous grands; & en bonne ſanté.

Comme le public émerveillé ne ſavoit à qui attribuer cette eſpece de prodige, & qu'on diſputoit à qui de ſa femme ou de lui on en attribueroit

l'honneur, *Blunet* coucha avec une ſervante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfants mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'eſt dommage qu'on n'ait pas ſuivi l'hiſtoire de ſes deſcendants ; mais alors on avoit l'eſprit moins porté à l'obſervation des phénomenes qui tiennent à l'hiſtoire naturelle.

Qu'on ſe moque encore chez l'étranger de la molleſſe des Pariſiens ! Ils n'auront qu'à répondre, *& Blunet ! où eſt parmi vous ſon pareil ?*

CHAPITRE CCCLXXVII.

Loueur de Livres.

USÉS, ſales, déchirés, ces livres en cet état atteſtent qu'ils ſont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuiſe en réflexions ſuperflues, devroit aller chez le *Loueur de Livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, & auxquelles on revient de préférence. Il s'inſtruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il étaie ſes frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui ſont ſimples, naïfs ou touchants, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville ; & de tous les étages des maiſons. Mais dites à ce Loueur de livres : *Donnez-moi en lecture les Œuvres de M. de la Harpe ;* il ſe fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de muſique, confondant (ſous le veſtibule même de l'académie) l'auteur & l'inſtrument.

Grands auteurs ! allez examiner furtivement ſi

vos ouvrages ont été bien ſalis par les mains avides de la multitude; ſi vous ne vous trouvez pas ſur les ais de la boutique du *Loueur de livres*; ou ſi vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliotheque vierge; dites-vous à vous-même: *J'ai trop de génie*, ou *je n'en ai pas aſſez.*

Il y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation, que le bouquiniſte eſt obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empreſſement des nombreux lecteurs; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels ſuccès? Ce n'eſt guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces Loueurs de livres n'en connoiſſent que les *dos*, & ils reſſemblent en cela à pluſieurs bibliothécaires & à quelques Princes, qui ont une bibliotheque ordinairement aſſez utile aux autres.

Une mere dit à ſa fille, je ne veux point que vous liſiez. Le deſir de la lecture augmente en elle: ſon imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe; elle ſort furtivement, entre chez un Libraire, lui demande la nouvelle Héloïſe, dont elle a entendu prononcer le nom; le garçon ſourit; elle paie, & va s'enfermer dans ſa chambre.

Quel eſt le réſultat de cette jouiſſance clandeſtine? Je dois mon cœur à mon amant; quand je ſerai mariée, je ſerai toute à mon époux.

CHAPITRE CCCLXXVIII.

Le Catéchiſte de Paroiſſe.

Je traverſe une Egliſe; j'apperçois un homme en ſurplis, le bonnet quarré en tête; une ſoixantaine

de petites filles, assises sur des bancs, l'environnent. Il parle, & c'est comme s'il ne parloit pas; un petit caquet aigre, sourd & continu, m'annonce sans le voir quel est le sexe qui est là. Je m'approche, & j'entends ce qui suit.

LE CATÉCHISTE.

Levez-vous, Javotte, dites-moi quelle est la fin du Sacrement de mariage?

JAVOTTE.

La fin du Sacrement de mariage, est la naissance des enfants qui renaissent spirituellement par le baptême, pour remplir l'Eglise & le Ciel.

LE CATÉCHISTE.

Et vous, Manon : qu'est-ce que Dieu défend par le sixieme commandement : *Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement?*

MANON.

Le sixieme commandement nous défend toutes sortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

Pourquoi dites-vous, toutes sortes d'impuretés?

MANON.

Je dis toutes sortes d'impuretés, parce que ce péché se divise en plusieurs especes, selon la diversité des matieres, ou la différence des personnes avec lesquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

A votre tour, Babet. Qu'est-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *L'œuvre de la chair ne desireras qu'en mariage seulement?*

BABET.

Dieu, après avoir défendu par le sixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme, tous les desirs & les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites

filles ſont obſcures, qu'elles ne ſavent point elles-mêmes ce qu'elles diſent, & qu'elles ont toute autre choſe en tête; mais enfin, pourquoi de telles interrogations?

Mais qui nous fera donc un catéchiſme de morale? Il eſt vrai qu'il eſt plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner ſur ce petit livre utile & à la portée des premieres années de la vie. O inſtruction publique! inſtruction! tu es encore à naître parmi nous!

CHAPITRE CCCLXXIX.

Cris de Paris.

Non, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuſes des rues ayent une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élancer leur voix par-deſſus les toîts; leur goſier ſurmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il eſt impoſſible à l'étranger de pouvoir comprendre la choſe; le Pariſien lui-même ne la diſtingue jamais que par routine. Le porteur d'eau, la crieuſe de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuſe de marée, c'eſt à qui chantera ſa marchandiſe ſur un mode haut & déchirant. Tous ces cris diſcordants forment un enſemble, dont on n'a point d'idée lorſqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulants eſt tel, qu'il faut en faire une étude pour bien diſtinguer ce qu'il ſignifie. Les ſervantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'Académicien; elles deſcendent l'eſcalier pour le dîner de l'Académicien, parce qu'elles ſavent diſtinguer du quatrieme étage, & d'un bout

de la rue à l'autre, ſi l'on crie des *maquereaux* ou des *harengs frais*, des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales ſont à-peu-près du même ton, il n'y a que l'uſage qui enſeigne aux doctes ſervantes à ne point ſe tromper, & c'eſt une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE CCCLXXX.

Muſique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas ſenti un vif plaiſir en entendant le ſoir du fond de ſon lit le ſon mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égayent les ténebres & abregent les longues heures de l'hyver. C'eſt une vraie jouiſſance pour l'étranger. Emerveillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de muſique, exécutés ſous ſes fenêtres, comme pour le diſpoſer doucement au ſommeil; il prête l'oreille à ces ſons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueuſement, en répétant l'air chéri qui a parlé à ſon ame.

Je penſe que rien ne ſeroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & de perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, ſi chaque ſoirée, ſi après le ſoupé chaque rue avoit ſa muſique particuliere! L'humeur & la fatigue de la journée diſparoîtroient ſoudain, & l'homme de peine, en ſe couchant, craindroit moins le jour ſuivant embelli à ſon déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuſer ſa piece de deux ſols à l'orphée qui porte

ſur ſon dos cette machine harmonieuſe? Certes, il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me ſemble, ſi j'étois en place, que j'employerois cette muſique ambulante & délicieuſe, prolongée & diverſifiée, comme un moyen pour changer, en grande partie, les mœurs du peuple, & l'attacher encore plus à ſon gouvernement; mais on m'appelleroit le *rêveur*, & cela m'avertit de clore le chapitre.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Accoucheurs.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, les *Accoucheurs* étoient preſqu'inconnus. Pendant plus de ſoixante ans, les têtes couronnées, toujours ſupérieures aux regles, oſerent ſeules donner l'exemple d'un uſage que les laps des temps, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin ſembloient à jamais devoir proſcrire.

L'ignorance & l'inattention des ſages-femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres; & par leur faute, quelques membres furent luxés, quelques têtes furent applaties, (de-là des ſots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux ſages-femmes ſuccéderent les *Accoucheurs*.

Les femmes en couche regretterent pendant quelques temps les mains douces, délicates & ſouples des accoucheuſes; mais par des huiles, par des oins préparés, les Accoucheurs y ſuppléerent bientôt.

La ſcience des accouchements ſe perfectionna;

on acquit des notions plus certaines ſur les ſignes caractériſtiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement; on diminua le nombre des fœtus morts; on calma les inquiétudes des femmes enceintes; de jour en jour l'opération céſarienne devint plus rare, & juſqu'à la petite bourgeoiſe pudibonde, toutes les femmes ceſſerent enfin de redouter la main des Accoucheurs.

Les peuples du Midi, les Eſpagnols ſur-tout, moins philoſophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes, conſervent encore pour les Accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchements d'un autre homme des charmes, des formes qu'eux ſeuls veulent voir & palper, eſt pour eux l'idée la plus déſeſpérante. Ils ne réfléchiſſent pas que quelque ſéduiſantes que ſoient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelqu'attendriſſants que ſoient ſes cris, ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs, cette fonction ſérieuſe devient, pour ainſi dire, ſacrée, & inſpire aux Accoucheurs une circonſpection religieuſe, qui les rend inſenſibles, aveugles & muets.

La pudeur n'eſt donc jamais violée; & malgré le livre intitulé *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes* (1) par le ſavant Hequet, les femmes, ſix ſemaines après leurs couches, dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s'aſſied à côté du mari; elles ne rougiſſent point de ſa préſence.

---

(1) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708, *in*-12°, chez Etienne.

La ſection de la ſymphiſe, cette opération hardie & récente, n'eſt pas pleinement accréditée. Il paroît que, malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il eſt, ſemble moins effrayant; & comme on peut perfectionner ſa ſtructure & ſon jeu, il paroît plus convenable de l'employer que de ſcier une femme en deux.

La pratique des accouchements a des cours publics; & tandis que les campagnes & les petites villes ſont privées des perſonnes parfaitement verſées dans cet art, elles abondent dans la capitale; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

CHAPITRE CCCLXXXII.

Dentiſtes.

La plus belle bouche n'eſt plus belle ſi les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélene, la guerre de Troyes n'a plus lieu, & la divine Illiade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la ſanté, & c'eſt un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres! Les voluptueux ſeront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent, fait mille grimaces pour voiler ce défaut; elle n'oſe rire que ſous ſa main ou ſous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la ſanté qu'à l'agrément de la figure, il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentiſtes s'attachent plus à conſerver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus ſi fréquemment leurs mains de l'acier douloureux.

Le plus étonnant dans ſon art ſe nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légéreté de la main, il a réuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines; enfin, il eſt créateur d'une eſpece de merveille. Il vous fera (tant en cette partie ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues,) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broyerez tous les aliments ſans gêne & ſans efforts. Il a ſu deviner le jeu de la maſtication; il a ſu l'imiter à un tel point de perfection, que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiſte.

Si une rage de dent vous ſaiſit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enſeigne qui repréſente une dent molaire, groſſe comme un buiſſon, vous dit *montez*. Le dentiſte vous fait aſſeoir, releve ſa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leſte, & vous offre enſuite un gargariſme; vous le payez, & vous continuez votre chemin ſans douleur. Cela n'eſt-il pas commode?

CHAPITRE CCCLXXXIII.

Cuiſiniers.

Et tout pour la tripe, a dit Rabelais. Le délicat paraſite, ſybarite efféminé, ſi voluptueux, ſi ſenſuel, dont la table eſt chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût, qui va au-devant de toutes les ſenſations agréables, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, eſt-il à votre avis, de la même eſpece que le Lapon, qui

boit en place de vin de Tokay l'huile puante qu'il exprime de la graiſſe des poiſſons? Et cette belle femme parée, traînée dans un char tranſparent qu'emportent ſix nobles courſiers, habite-t-elle la même terre que la Samojede, aux mamelles noires & pendantes, errante ſur la mer Glaciale, ou reſpirant l'air humide & étouffé d'une taniere?

Après cela verrez-vous ſans étonnement ſur le même globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monſeigneur?* Celui-ci le jette avec dédain: Toujours les mêmes plats! Mais vous n'avez point d'imagination; voilà des répétitions qui me donnent des nauſées. — Mais on variera les ſauces, Monſeigneur. — Tout cela eſt déteſtable, vous dis-je, je ne puis manger. — Eh bien, Monſeigneur, je vous préparerai un ſanglier à la crapaudine. — Quand? — Demain: il aura bu ſoixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger enſuite une tortue de la Jamaïque. — A la bonne heure! Et quand? Où eſt-elle? — A Londres. — Qu'on prenne la poſte; qu'on aille la chercher.

On prend la poſte, & l'on apporte la tortue. Grand conſeil pour ſavoir comment on l'apprêtera: on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue eſt ſervie; c'eſt un plat qui revient à un millier d'écus: ſept ou huit gourmands s'en gorgent; & tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un payſan pour vivre. Ils décident que trois ſols par jour lui ſuffiſent; on accorde dix-ſept ſols aux bourgeois des villes. Monſeigneur & ſes adhérents ont décidé qu'au-delà c'eſt un vrai ſuperflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuiſine; c'eſt un idiôme abſolument neuf. Les Languedociens ſont les meilleurs cuiſiniers; on leur

donne le quadruple des appointements d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les domeſtiques ſont gros & gras; ils ſont bien meilleure chere que l'ordre de la bourgeoiſie; ils le ſavent; ils en ſont fiers. Le domeſtique d'un Seigneur rencontrant un de ſes camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore ſur ſa veſte un peu de poudre à mettre ſur le papier, lui dit d'un ton avantageux : *Secoue donc cette poudre; on te prendroit pour un commis.*

Un ſanglier *à la crapaudine!* s'écrie-t-on. Oui, je l'ai vu de mes yeux ſur le gril; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un braſier ardent; on le larde de foie gras; on le flambe avec des graiſſes fines; on l'inonde avec des vins les plus ſavoureux; il eſt ſervi tout entier avec ſa hure devant *Monſeigneur*, qui ſourit à l'énorme ſervice.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on diſſerte ſavamment ſur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les Rois de France ont rendu des ordonnances ſur le *potage*, la *régalade;* ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier ſiecle, on ſervoit des maſſes conſidérables de viande, & on les ſervoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne ſait manger délicatement que depuis un demi-ſiecle. La délicieuſe cuiſine du regne de Louis XV fut inconnue même à Louis XIV; il n'a jamais tâté de la *garbure.*

Un entremêt étoit autrefois un ſpectacle entre les ſervices qui coupoient le repas ou le feſtin. Qui s'en douteroit aujourd'hui?

Si l'on pouvoit détailler au juſte de quelle maniere ſe nourriſſoient le payſan, le ſimple citoyen, le noble campagnard, le grand Seigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l'aiſance particuliere, & cela ſeroit bon à ſavoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conſéquence, on met tout en *bouillies* & en *conſommés*. Une Ducheſſe vous avale un aloyau réduit en gelée, & ne veut point travailler comme un harangere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui deſcendent proprement dans ſon eſtomac ſans l'effort ni la gêne de la maſtication. La viande de boucherie n'étoit déja bonne que pour le peuple; la volaille commence à devenir roturiere; il faut des plats qui n'ayent ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange; & ſi l'œil n'eſt pas ſurpris d'abord, l'appétit n'eſt plus ſuffiſamment excité. Nos cuiſiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la ſemaine-ſainte, il y a un repas chez le Roi, où l'on imite avec des légumes tous les poiſſons que l'Océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poiſſons que l'on imite.

J'ai goûté des mêts accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait ſi bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre eſt le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuiſinier ne prenne le titre d'*artiſte en cuiſine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faiſoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les appaiſe quand ils ſont fâchés, & tous les au-

tres domeſtiques leur ſont ordinairement ſacrifiés.

Les recherches de cet art ſont telles, que Trimalcion apprendroit de nos cuiſiniers modernes; & que Marc-Antoine, qui, pour un repas donné à la Reine Cléopâtre, accorda une ville pour récompenſe à ſon cuiſinier, ne ſauroit quelles largeſſes lui faire.

Le Roi de Pruſſe a adreſſé une épître en vers à *Noël*, ſon maître-d'hôtel, en actions de graces d'un excellent ragoût à *la Sardanapale*. Qu'eſt-ce qu'un ragoût à la Sardanapale? Je ne le connois pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une ſervante, dont le chef-d'œuvre eſt une fricaſſée de poulets, quand il a goûté d'une ſauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille hiſtoire du cuiſinier, qui fit manger ſa vieille culotte à ſon maître, tant il avoit ſu apprêter le vieux cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétiſſants. Il fait ſa cour à un maître-d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche; c'eſt pour lui une connoiſſance chere & précieuſe, qu'il cultive avec le plus grand ſoin. Il tâche de l'avoir pour parrein de ſon fils, afin de pouvoir l'appeller mon compere. De bons goûters doivent en réſulter.

Des ſenſations que nous pouvons éprouver, la plus groſſiere, à mon gré, eſt celle que nous procure notre palais. Les plaiſirs des gourmands ſont aſſurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là ſa ſuprême volupté! Cependant voyons encore la richeſſe & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroiſſent diſgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Déſyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai ſous les yeux; voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mêts ou une liqueur étrangere. Il conſidere l'objet & ſa couleur;

couleur ; il le flaire, il l'approche à plusieurs reprises de l'organe du goût ; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la sensation. La langue & toutes les parties de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolements*, il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore assez analysé tout ce qu'elle a de délicieux ; il promene encore voluptueusement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle un variété prodigieuse ; & quand il a bu, son estomac goûte encore.

S'enlever adroitement un cuisinier, est donc un tour affreux que l'on ne pardonne point ; & qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE CCCLXXXIV.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille, pendue à une large crémaillere : là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble, & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurants. A toute heure du jour, vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à

quatre pas de-là, en l'arroſant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on ſe trouve dans un ingrat pays, où l'on ne ſait point élever la volaille; où l'art de la nourrir & de l'engraiſſer n'a jamais été connu ni même ſoupçonné; alors on ſonge aux chapons ainſi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette conſolation n'eſt bonne que pour le naturaliſte qui vous dit froidement: Ici l'on mangeoit des huîtres & des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras & huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez; & ailleurs on ne trouve point pour ſon argent ni huîtres ni chapons au gros ſel.

CHAPITRE CCCLXXXV.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richeſſe & la dignité de notre langue! Nous diſons, *porte-faix*, *porte-feuille*, *porte-crayon*, *porte-baguette*, *porte-étrier*, *porte-vent*, *porte-verge*, *porte-manteau*, *porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu*. Porte dieu! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue!

C'eſt un pauvre Prêtre, un habitué de Paroiſſe, qui veille le jour & une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le ſommeront d'aller prendre au tabernable le pain euchariſtique que l'on porte aux malades.

Un dais uſé, ſale, mais portatif, que les deux premiers galopins ſoulevent; une lanterne ou un

flambeau de poix-réſine, un porte-ſonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire eſt habillé de quatre petits morceaux d'étoffe; la ſonnette avertit le peuple de ſe mettre à genoux; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne deſcendent pas de voiture; on baiſſe les glaces, & l'on s'incline légérement à la portiere. Quand les cochers ſont ſourds, le porte-ſonnette redouble le ſon de ſa petite cloche (1). L'hérétique, ou celui qui craint de ſe crotter, en eſt quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de ſuivre le Viatique dans la maiſon où il eſt entré, & juſques dans la chambre du malade. On a ſoin de voiler les miroirs, afin que le St. Sacrement ne ſoit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le Prêtre fait d'une conſole un autel; il aſperge d'eau bénite la chambre, en exorciſant les eſprits malins; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le Prêtre adminiſtre le malade, le porte-ſonnette leve adroitement le chandelier, & ſaiſit la piece d'argent qu'on y dépoſe ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le Prêtre bénit l'aſſemblée, & s'en retourne comme il eſt venu.

Quelquefois le trajet eſt long; une pluie abondante ſurvient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre; le porte-ſonnette ſe met devant, & ſonne à la portiere. Le bedeau, ſon flambeau à demi-éteint, de-

(1) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* & d'un porte-ſonnette renverſés avec le dais; mais ce fut un accident.

vient laquais ; le cocher, par reſpect, met ſon chapeau ſous le bras, fouette de l'autre, & reçoit l'eau des gouttieres ſur ſa tête nue.

A la porte de l'Egliſe on paie le fiacre ; & le Prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il eſt ſanctifié lui & ſa voiture, & de tout le jour il n'oſera jurer après ſes chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le ſoir, il l'accompagne la baïonnette au bout du fuſil juſqu'au temple qu'il habite, & pour récompenſe il eſt béni ſur les marches de l'autel.

Louis XV revenant du Palais de la juſtice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le Parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le Viatique de la paroiſſe Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout ſon cortege royal s'arrêta ; il deſcendit précipitamment de ſon carroſſe, ſe mit à genoux dans les boues, & le Prêtre ſortant de deſſous ſon dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaiſoit, & ſe mit à crier : *Vive le Roi !* Et tout le long du jour il répéta : *Il s'eſt mis à genoux dans les boues !*

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une penſion de la Cour.

Quand on porte le Viatique chez une perſonne de conſidération, alors l'appareil change. Tous les domeſtiques de la maiſon ſont armés de flambeaux ; le dais orné & propre ſort de l'armoire ; le porte-ſonnette a un ſurplis blanc, deux clercs ſupportent le dais, le Suiſſe de la Paroiſſe précede le cortege, & le Curé mettant ſa magnifique étole, vient adminiſtrer lui-même le malade.

Cette faveur ſinguliere eſt rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du Roi de France s'eſtime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de Saint-Euſtache.

Selon l'Evangile de St. Mathieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu*.

CHAPITRE CCCLXXXVI.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoiſie un tracas extraordinaire; cette époque eſt toujours embarraſſante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confeſſe & de faire ſes pâques. Remontrances du pere aux enfants, au garçon de boutique, à la ſervante. Comme une confeſſion peſe aux incrédules en herbe! Comme ils ſe ſentent gênés, ne ſachant quel parti prendre!

Entrez dans les Egliſes & dans les Couvents, quelle beſogne! Les Prêtres & les Moines ſont tous en l'air. Prédications, exhortations, retraites, conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfants la paſſion du Sauveur; elle eſt bien longue; ils pleurent; on les met en pénitence; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain & à l'eau. Les ſpectacles ſont fermés, les mauvais lieux ne le ſont pas; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les aſſemblées de charité, l'office des ténebres qu'on égaie par de la muſique, les belles voix que l'on affiche, les promenades de Long-champ, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette ſemaine exceſſivement bruyante. Les valets & les ſervantes interrompent leur ſervice, aſſiegent les confeſſionnaux. On court en-

rendre le matin & le ſoir la paſſion; les temples ne ſont plus aſſez vaſtes; la nappe des communiants borde le baluſtre des autels; le ciboire ſe promene toute la matinée; il faut que le vendeur d'*hoſties* en jette dans le moule une plus grande quantité; les *confiteor* frappent inceſſamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amendement, la quinzaine finie, les Egliſes redeviennent déſertes; le peuple reprend ſon train accoutumé; il ne ſongera à la confeſſion que l'année ſuivante. Aux plats de légumes, déja la viande a ſuccédé; quand le plat de légumes reparoîtra ſur la table, les devoirs de ſa religion lui reviendront en mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir *ſon homme à deux chemiſes*, & c'eſt pour dire ſon confeſſeur.

CHAPITRE CCCLXXXVII.

Prônes.

On y récite encore les anciennes prieres eccléſiaſtiques, qui ſe font pour chaſſer le diable. Le Prêtre exorciſe les ſorciers, les magiciens, les devins, & ramene la pratique des ſiecles les plus ignorants & les plus barbares.

Ceux qui gémiſſent encore ſur ces exorciſmes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées ſaines, peuvent pardonner à cet abus, en ſongeant qu'en Eſpagne la ſuperſtition, ſi difficile à déraciner, s'y manifeſte d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement, je penſe, que le 7 Novembre 1781, (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis,) on brûla

à Séville une femme accuſée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & Saint Auguſtin ont cependant dit poſitivement que la choſe étoit impoſſible. Cette malheureuſe étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquiſiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de ſa figure ne puſſent plus intéreſſer à ſon ſort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui, cette horrible ſcene n'eſt pas plus ancienne que le 7 Novembre de l'année derniere. Lecteurs, peſez l'époque.

L'ancien axiôme, *tout vice eſt iſſu d'âneries*, mérite bien d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire des hommes.

Pauvre eſprit humain, que tu as beſoin de lumieres ! Tu es près à chaque inſtant de tomber dans les plus viles ſuperſtitions. Tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire ; & tes erreurs politiques, non moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement.

CHAPITRE CCCLXXXVIII.

Œuf de Poule.

Une poule pond un œuf le 15 Mars. Le lendemain le Parlement s'aſſemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Pariſiens de manger cet œuf. L'Archevêque qui ſoutient que ce point de diſcipline eccléſiaſtique ne doit point regarder des juges ſéculiers, des profanes, publie de ſon côté un mandement, où, après avoir bien tonné contre l'incréculité du ſiecle, il gémit ſur la néceſſité où il ſe trouve d'accorder aux tiedes fideles la permiſſion de manger cet œuf, défendu conſtamment

dans les beaux jours de l'Egliſe. Ce mandement eſt rempli de longues exclamations contre la perverſité des mœurs régnantes ; mais jamais il n'y eſt queſtion de l'opulence de l'Egliſe gallicane, des Abbayes en commande, des honneurs & des richeſſes qui accompagnent la fainéantiſe du Clergé, & la grêle tombe ſur les pauvres philoſophes qui n'ont ni revenus ni maîtreſſes, mais qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*, & ſans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'eſt la philoſophie qui fait tout le mal de ce bas monde ; elle eſt bien coupable ; car elle a fait remarquer (lorſqu'on n'y ſongeoit pas encore) l'ambition, le deſpotiſme & la politique des Prêtres & des Evêques. Après que le bon Prélat a fait afficher ſon *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journaliſtes à ſes ordres l'ont loué outre meſure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & juſqu'à la *poule-d'eau*, paroiſſent en abondance ſur toutes les tables dévotes & ſcrupuleuſes. Le *brochet* pour y figurer n'a pas beſoin de permiſſion comme l'*œuf*, & l'on peut en conſcience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie ſur ſoi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

Voilà une des principales fonctions du Prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il ſignale ſon zele apoſtolique contre les œufs : les poules continuent à pondre malgré le mandement de Monſeigneur ; le Prélat lui-même ne ſait pas que cette défenſe eſt un rite emprunté des Prêtres Egyptiens ; que comme chymiſte (& non comme Archevêque) il pourroit avoir raiſon de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printemps, parce qu'alors toute la nature en travail, ſubit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'ex-

pliquoit en naturaliſte, on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des Prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le ſens, ni le but. La croix qu'il porte eſt encore un emblême qu'il ne ſait pas mieux expliquer.

L'uſage du beurre eſt auſſi toléré par le même écrit ; mais la ſaine phyſique le permet dans tous les temps ; & le beurre ne fut jamais défendu ſur les bords du Nil par les hommes les plus verſés dans les connoiſſances des opérations les plus myſtérieuſes de la nature.

Cependant tous les membres du Clergé & ceux du Parlement, qui, ſe piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poiſſon pendant tout le mois d'Avril, tomberont malade pour en avoir mangé ; & le Clergé & le Parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'eſprit de la loi qui défendoit autrefois l'uſage des *œufs*, de la *viande* & même de la *chair de poiſſon* dans les premiers jours du printemps, dans cette ſaiſon ſi riante, mais qui fait ſubir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *Noſſeigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'Archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappellant la ſageſſe profonde des anciens légiſlateurs qui avoient concentré dans le *ſacerdoce* le dépôt des ſecrets les plus utiles à l'univers ; mais le ſacerdoce qui ne ſait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire ; & nageant dans le vague, il frappe au haſard *l'œuf de la poule.*

CHAPITRE CCCLXXXIX.

Le Livre de bois.

Le Livre de bois eſt un meuble d'Egliſe qui, dans les Paroiſſes, eſt mis en dépôt dans la ſacriſtie. Il en ſort à la Fête-Dieu, pour la proceſſion ſolemnelle de ce jour. Il eſt entre les mains du maître-de-cérémonies; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice aux Thuriféraires. Pour les ranger de front ou ſur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre temps. A ce ſignal les encenſoirs jailliſſent, & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions ſacerdotales ſe combinent d'une maniere toute nouvelle. Ce *Livre* eſt une eſpece de claquette qui figure une *imitation de Jeſus-Chriſt*, reliée en maroquin & dorée. Le maître de cette ſacrée claquette parcourt ainſi les rangs des porte-chapes & porte-chaſubles, & diſperſe ou réunit les membres chantants du Clergé. Tantôt il les aligne, tantôt il les range en bataillon quarré. Souvent il eſt tout en eau; & comme il ne parle que par ſon *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ſes mouvements de dépit, d'impatience & de colere. Il en impoſe auſſi aux cenſeurs qui font du bruit, en faiſant réſonner *le livre* ſur un ton précipité. Il rallie ainſi les troupes éparſes & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange ſacrée.

Rien de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainſi des mains. Comme la joie brille ſur ſon viſage, quand on a répondu parfaitement aux ſignes de ſon *livre de bois!* Il treſſaille, il triomphe. Les enfants de chœur, qui

jettent des roſes, ne perdent pas de vue le moindre de ſes mouvements ; ils s'y conforment avec docilité. Jamais Général n'eut plus de ſatisfaction à la tête d'une armée obéiſſante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour-là ſa claquette pour le bâton de Maréchal de France.

CHAPITRE CCCXC.

La rue du Pied-de-Bœuf.

Aux belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis-au-Marais, oppoſez la rue *du Pied-de-Bœuf*, ſituée tout au cœur de la ville ; c'eſt bien l'endroit le plus puant qui exiſte dans le monde entier. Là eſt une juriſdiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet* ; puis des voûtes ſombres & l'embarras d'un ſale marché ; enſuite un lieu où l'on dépoſe tous les cadavres pourris, trouvés dans la riviere, ou aſſaſſinés aux environs de la ville. Joignez-y une priſon, une boucherie, une tuerie ; tout cela ne compoſe qu'un même bloc empeſté, emboué & placé à la deſcente du Pont-au-Change. De ce pont ſi ſurchargé de vilaines maiſons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis ? Les voitures ſont obligées de faire un détour par une rue étroite, où ſe trouve un égout puant ; & preſque vis-à-vis de cet égout eſt la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de ſang de beſtiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaiſon peſtilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chûte du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on eſt obligé de retenir ſa reſpira-

tion & de paſſer vîte, tant l'odeur de ces ruelles vous ſuffoque en paſſant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté groſſiere vont ſe loger là, au-deſſus des victimes qu'on égorge; & que, dans un lieu ſi puant, ſi abominable, elles ſe proſtituent au bruit des hurlements, des bêlements lamentables des troupeaux égorgés, des coups d'aſſommoirs & à la fumée de leur ſang! Ces créatures ſont à la fenêtre tout le jour; le jaune de leur figure eſt couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monſtres femelles? Les garçons bouchers.

CHAPITRE CCCXCI.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE inſigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le ſalut du public. Très-dangereuſe porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y eſt dans un péril inévitable par la deſcente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour ſe ſauver des roues qui effleurent la muraille.

Dira-t-on qu'il étoit difficile & diſpendieux d'élargir cette entrée? Non: le feu a conſumé la foire; on en a rebâti bien vîte une autre; mais le feu n'ayant pas conſumé cette déteſtable entrée, on n'a pas daigné y donner des ſoins, & on a laiſſé ſubſiſter l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froiſſements, contuſions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour aller voir *Jérôme pointu*.

On va enfin élargir ce paſſage; on n'y verra

plus la compreſſion des équipages & du peuple. Cela vient un peu tard; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des adminiſtrateurs.

CHAPITRE CCCXCII.

Rue Quincampoix.

Cette rue ſera à jamais célebre par le jeu effroyable que Law fit jouer à toute la France ſous les auſpices du Régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On ſe portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les eſpeces monnoyées; il falloit expulſer le ſoir les porteurs de ſacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans ſa poche des millions; tel croyoit en poſſéder douze, vingt, trente. Le boſſu qui prêtoit ſa boſſe aux agioteurs en forme de pupître, s'enrichiſſoit en peu de jours; le laquais achetoit l'équipage de ſon maître; le démon de la cupidité faiſoit ſortir le Philoſophe de ſa retraite, & on le voyoit ſe mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

Un jeune Seigneur Flamand aſſaſſinoit dans une auberge le porteur d'un riche porte-feuille, & montoit ſur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliards; & quand le rêve fut fini, il ne reſta de toutes ces richeſſes imaginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce ſyſtême alla mourir de miſere à Veniſe, après avoir poſſédé le mobilier d'un Monarque, & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enri-

chirent; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse. Leurs possesseurs furent réduits au désespoir, & leurs enfants à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulsions du délire, auroit pu servir l'Etat, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les ressources étonnantes d'une circulation rapide, propre à le revivifier. La machine, quoique brisée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens; car ils doivent tour-à-tour arroser différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies; tout fut assujetti à un calcul nouveau.

Le Régent, qui avoit du génie, témoin des bons effets du système, ne pouvoit se résoudre à l'abandonner; il pleura sur ses débris.

On a fait monter à six milliards la masse de cette richesse idéale; mais si ce fut le comble de la stupidité de croire à cette fortune prodigieuse, ce seroit une sottise non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l'industrie de la nation.

CHAPITRE CCCXCIII.

Plaisirs du Roi.

On appelle *plaisirs du Roi* tout le terrein réservé pour les chasses de Sa Majesté. Ce terrein comprend tous les environs de Paris; & le fusil est une arme aussi étrangere aux habitants de cette

ville qu'à ceux de Pékin. Auſſi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiariſées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorſqu'il paſſe. Les lievres y ſont moins fugitifs qu'ailleurs; on diroit qu'ils ſavent que les Pariſiens doivent les reſpecter; ils s'aſſeyent ſur leur derriere, & vous regardent paſſer.

Le Roi eſt quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de ſa préſence telle plaine couverte de gibier. Il paroît; c'eſt une deſtruction de quinze à dix-huit cents pieces: mais les perdrix & les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après en ſûreté, & pluſieurs meurent de vieilleſſe.

Les gardes-chaſſes exercent leur emploi avec beaucoup de ſévérité, la plus petite contravention en ce genre eſt rigoureuſement punie. Un bourgeois n'oſe acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de paſſer pour complice de ſa mort. Si la perdrix bleſſée vient expirer dans votre jardin, il faut la reſtituer. Les gardes-chaſſes font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fuſillent à côté de leurs belles maîtreſſes, malgré leurs larmes & leurs ſupplications. Auſſi, quand on ſe promene un peu loin, prend-on ſoin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe ſous le plomp vengeur des plaiſirs de Sa Majeſté.

Par la même raiſon, il eſt des ſentiers que vous ne pouvez traverſer. A chaque pas vous rencontrez les inconteſtables loix de la chaſſe, qui n'appartient plus qu'aux Princes; ceux-ci imitent ſur leurs terres les réglements qui ſont en vigueur autour de la Capitale: il faut faire trente lieues pour ſe dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incurſions que font en-

ſuite les Financiers, les Seigneurs, les Évêques dans leurs terres de Province : ces chaſſes font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpentoit les vaſtes plaines de la Picardie ou de la Beauce, eſt ſervi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du Roi ou de celles des Princes ; ce n'eſt donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre ſous ſa dent. Les Princes ont chaſſé pour la fourniture de ſa table.

CHAPITRE CCCXCIV.

La funeſte Patache.

PARIS eſt entouré de barrieres de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables ſur les aliments néceſſaires à la vie. On a mis quelqu'augmentation ſur ces droits pour ſoutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore, depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* eſt ſur la riviere un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandiſes ; elle barre pour ainſi dire un bras de la Seine. Le 2 Février 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ſes commis, qui, montés ſur le tillac, crioient miſéricorde.

Ce bâtiment aſſez lourd & aſſez large, ſuivit le courant avec les glaçons, & briſa ſur ſon paſſage tous les bateaux qui, faute de gare, ſe trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité

quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandiſes, furent mis en pieces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame; on ordonna de déménager ſur l'heure. Heureuſement la gelée arrêta dans la nuit la ſuite de la débacle: ſans cette gelée qui condenſa la riviere, ſon cours alloit entraîner ces immenſes débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers ſe renouvellent; on a beau porter ſur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus ſolides par cette charge précipitée, ils ſubiront un jour la cataſtrophe dont ils ſont ménacés. C'eſt alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuſes maiſons qui les défigurent & qui expoſent la vie des citoyens! Quand toutes les cheminées avec les entreſols ſeront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE CCCXCV.

Quine.

La preuve la plus ſûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diſeuſe de bonne-aventure, c'eſt que le quine de la Loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philoſophale?

La veille & le jour du tirage de cette Loterie, on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promeſſes emphatiques. Le porte-faix s'arrête; il héſite; il porte enfin la main à ſon gouſſet, & en tire le prix de ſes ſueurs.

Le laquais & la ſervante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur groſſe miſe & de leur eſpoir, regardent par la maiſon s'il n'y auroit pas quelque choſe à ſouſtraire, pour convertir ce larcin en une groſſe fortune. Les vols domeſtiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne ſont plus attachés à leurs domeſtiques, ils les conſiderent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à-peu-près comme les filles le ſoir provoquent le jeune homme inexpérimenté, & qui a des ſens (1).

C'eſt l'inſtant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aſpect des numéros ſortis, & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reſte immobile; & les bras croiſés, il ſonge à ſa perte, & dit: *j'avois envie de mettre ſur celui-là.* L'homme en carroſſe paſſe la tête par la portiere pour lire auſſi ſon ſort; & tout riche qu'il eſt, on voit qu'il ſe renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ſes dents de doubler & de tripler la miſe juſqu'à ce que ſon numéro ſorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuſe le moindre ſecours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

Il y a tel numéro qui, pour le nourrir, a plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la ſubſiſtance de cent familles preſſées par le beſoin.

Pauvre! renonce à cette eſpérance illuſoire.

---

(1) De belles Dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Petites-maiſons; dans l'eſpérance qu'il nommeroit les numéros gagnants. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choiſir quatre, les fait tracer ſur le papier, les avale & dit: *Attendez, Meſdames, vous le verrez ſortir.*

Laiſſe le riche courir ces chances haſardeuſes; lui ſeul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

Pauvre! ton lot eſt dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies ſatisfactions.

CHAPITRE CCCXCVI.

Sonneries.

Ah! plaignez, plaignez les voiſins des Egliſes à ſonneries. Quel tintamare! Il n'eſt pas permis d'être indiſpoſé. Plus de ſommeil pour les malades; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux?* Je le demande à qui a entendu ce miſérable & dur carillon.

Preſque toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une meſſe, pour un mauvais ſermon, ont un ſon aigre & mordant. C'eſt alors qu'il faut du coton dans les oreilles; & quelle tête aſſez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette diſcordance! Les enfants du bedeau s'amuſent à ſonner les cloches; l'Egliſe eſt vuide, les femmes en couche périſſent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de ſacriſtain.

Paſſe encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui, élevés dans les airs, ont un ſon mâle & majeſtueux qui remplit l'oreille & ne la fatigue point; mais quand à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie, ou du moins de l'hu-

manité, faire ceſſer leur aigre & inutile tapage.

Le Roi à Verſailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne ſonne qu'à l'heure de la chaſſe. Mais un pauvre moribond préſenteroit vainement requête à l'Archevêque de Paris, pour obtenir une heure paiſible de ſommeil.

Puiſque la cloche d'Egliſe eſt *baptiſée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du Marquis de Bievre? Qu'on me le pardonne; la contagion quelquefois nous gagne.

CHAPITRE CCCXCVII.

Deſtruction du linge.

Il n'y a pas de ville où l'on uſe plus le linge qu'à Paris, & où il ſoit auſſi plus mal blanchi. Telle chemiſe d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, paſſe tous les quinze jours ſous la *broſſe* & le *battoir*; & les huit ou dix chemiſes du pauvre here ſont bientôt limées, trouées, déchirées, & diſparoiſſent pour les manufactures de papier.

Il faut du papier pour les lettres miniſtérielles & pour l'impreſſion des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemiſe du précepteur. Auſſi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au *battoir* des blanchiſſeuſes; il ſe fait blanchiſſeur lui-même, pour conſerver ſa chemiſe. Et ſi vous en doutez, paſſez le dimanche dans l'été ſur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin, vous verrez ſur le bord de la riviere, au coin d'un bateau, pluſieurs particuliers, qui, vêtus à crud d'une redingotte, lavent leur unique chemiſe ou leur ſeul mouchoir.

Ils étendent enſuite cette chemiſe au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endoſſer que le ſoleil l'ait ſéchée.

D'autres ſe tiennent au lit juſqu'à ce que la blanchiſſeuſe ſoit arrivée. Ils ont déja la tête bien poudrée ; mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu ſur la terre, je le répete, où l'on uſe plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* rétentiſſant des blanchiſſeuſes ; elles font aller enſuite la *broſſe* à tour de bras ; elles rapent le linge au-lieu de le ſavonner ; & quand il a été cinq à ſix fois à cette leſſive, il n'eſt plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les muſiciens, les peintres, les graveurs, les poëtes achetent du drap, du galon, & même des dentelles ; mais ils n'achetent point de linge. Un *beau Monſieur* ne met une chemiſe blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles ſur une chemiſe ſale, ſaupoudre ſon col au point qu'on en voit la marque ſur ſon habit de velours. Voilà le Pariſien en gros ; il paye le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchiſſeuſe ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances ſur les chemiſes délabrées, qui vont tomber en loques ſous les coups de battoir ; le maître des chemiſes trouées temporiſe, & en ſa préſence, revêt à crédit un habit de vingt piſtoles ; il ne dépenſera pas deux louis chez la lingere ; il remettra toujours cette dépenſe à l'année prochaine.

Le Pariſien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni draps de lit, ni ſerviettes, ni chemiſes ; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de ſoie, des dentelles ; & quand il ſe marie, il faut qu'il faſſe l'emplette totale du

linge juſqu'aux torchons. Des ménages qui ne ſont pas dans l'indigence, vous donnent bien à dîner; mais la nappe de la table eſt groſſiere & rapiécée. Horreur du linge; voilà la deviſe du Pariſien. C'eſt appparemment parce qu'on le déchire inceſſamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *broſſe* des blanchiſſeuſes.

CHAPITRE CCCXCVIII.

Caiſſe de Poiſſy.

MONOPOLE qui en enfante pluſieurs autres; uſure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais ſans détruire les racines, & qui s'eſt promptement régénérée lors de ſon départ.

On mange à Paris des bœufs de Suiſſe; ils ſont meilleurs que dans le pays même. C'eſt que ces animaux qui ſortent de ces abondants pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graiſſe qui ſe mêle à leurs chairs; elles en acquierent un ſuc particulier; auſſi le bœuf eſt-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caiſſe de Poiſſy*; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la ſûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéreſſés font des gains trop conſidérables; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & le contre,) ſans eux peut-être les fournitures ne ſeroient pas ſi régulieres ni ſi abondantes; le prix de la viande hauſſeroit & baiſſeroit; il n'y auroit rien de fixe; ce qui ſeroit exceſſivement dangereux pour Paris.

En politique, le bien ſort du mal; rien ne doit

être asservi à des regles trop exactement rigoureuses; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalieres. La caisse de Poissy, malgré l'impôt incessamment renouvellé, fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n'est pas excessif; elle vaut neuf à dix sols la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation & aux épizooties, on est encore étonné qu'elle soit réguliérement fournie dans tous les temps à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd, & que les riches mettent sur les pauvres.

Les bouchers fourniſſent les grosses maisons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre, & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouissances*. D'ailleurs, leur balance, quoique romaine, n'est pas toujours scrupuleuse. J'ai vérifié le délit plusieurs fois, & je le dénonce aux magistrats. Puis la pauvre servante d'un petit ménage est assez mal reçue, son chétif achat rend le boucher impérieux; il livre ce qu'il veut, il pese comme il l'entend, il rudoie la domestique; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le Commissaire, peu curieux d'écouter les servantes, elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allege le joug imposé aux petits ménages, c'est-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas; & n'est-ce pas assez de ce que le Parisien paye, sans que le boucher le vexe encore?

CHAPITRE CCCXCIX.

Vieilles enſeignes.

Chez les marchands de ferrailles du quai de la Mégiſſerie, ſont des magaſins de *vieilles enſeignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des fauxbourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les Rois de la terre dorment enſemble; Louis XVI & George III ſe baiſent fraternellement; le Roi de Pruſſe couche avec l'Impératrice de Ruſſie; l'Empereur eſt de niveau avec les Electeurs; là enfin la thiare & le turban ſe confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au haſard la figure du Roi de Pologne, l'emporte, l'accroche, & écrit deſſous : *au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une Impératrice; il veut que ſa gorge ſoit bourſoufflée, & le peintre ſortant de la taverne voiſine, fait préſent d'une gorge rebondie à toutes les Princeſſes de l'Europe.

Le même peintre coëffe d'une couronne de laurier une tête de Louis XV, lui ôte ſa perruque & ſa bourſe, & voilà un Céſar.

Toutes ces figures royales ont d'étranges phyſionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces Souverains ne ſourit au peuple, même en peinture; ils ont tous l'air hagard ou burleſque, des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, ſoit morts, ſoit vivants.

La populace va boire & danſer ſous les auſpices de ces Princes qui ſe font la guerre, parce que (ainſi

que le disoit un sage & profond riboteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enseignes* pêle-mêle confondues, comme on les change, comme on les marchande ; quand je songe aux destinées qui promenent de cabarets en cabarets ces grotesques portraits de Souverains, au vent qui les balotte, aux épithetes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui est de guider les pas chancelants des ivrognes, il me prend envie de composer sur ces métamorphoses & sur ces vicissitudes de la royauté, un petit dialogue où ces augustes enseignes converseroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais pas ici du moins je le propose à quelqu'un de mes confreres. Quel plaisir d'entendre le Roi de *** apostropher le Roi de ***, & lui dire : — *Cousin ! si l'histoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur, hem ! — Eh bien, quel mal ? ainsi fait la gazette. — Mais si le vrai peintre survenoit, cousin ! serions-nous alors plus jolis ? — Oh ! la ressemblance exacte, qui la saura ? — Ne peut-on pas la deviner ? — Non, jamais. — Jamais ; vous croyez ? — Oui, je le crois. — Oh ! tant mieux, cela me rassure ; il est moins déplaisant d'avoir la pluie sur le corps toute l'année & de faire la grimace aux passants, que de rencontrer une plume....* Eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue ; qui vous empêche ?

CHAPITRE CCCC.

Paſſe-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maiſon où il y a une allée, ſe trouve obligé de porter ſur ſoi un paſſe-par-tout; il ne faut pas qu'il y manque, ſous peine de coucher à la porte; car il aura beau frapper, ſon voiſin qui ne le connoît pas, qui ne ſe ſoucie point de lui, ne ſe relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié ſon *paſſe-par-tout?* Il ne veut point aller s'expoſer dans un mauvais lieu; il veut dormir, il a ſommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tirechappe*; là eſt un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un ſemblable caſuel. Trente lits ſont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépoſſédé de leur couche accoutumée. Mais, hélas! comment dormir? Des myriades de puces, de punaiſes, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traverſins de ces mal-faiſantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure, on crie, on appelle, on demande de la lumiere, on ſe releve tout ſtigmatiſé.

Si le ſommeil eſt plus fort que la piquure de ces inſectes, la ſonnette bruyante qui retentit pour chaque ſurvenant, fait un carillon qui vous éveille en ſurſaut; puis les chiens, dont la maiſon eſt pleine, martyriſés par la même eſpece qui vous dévore, jappent ou ſautent alternativement ſur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous? arrive une visite de police. L'Exempt tire effrontément votre couverture, & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, se sauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée invisible d'insectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel *dit garni.* Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh! ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d'avoir un établissement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un asyle du moins convenable? Cette commodité nécessaire manque au public, & ne seroit pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs.*

CHAPITRE CCCCI.

Perruque à trois marteaux.

Cette perruque frappe singuliérement tout étranger; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte est en habit noir, avec une veste brodée en or; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écrasé. S'il pleut, il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire, & en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau, enflé par les gouttieres, se présente; un décrotteur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes; l'homme en perruque passe sur ce pont chancelant, glisse, trébuche, se releve tout mouil-

lé, ſe ſauve, & le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le paſſage.

Ce pont mobile eſt enlevé chaque fois qu'il paſſe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont, & il eſt fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroſer des jambes à la tête.

Celui qui paſſe ſur ce pont a l'air de danſer ſur la corde, tant il eſt obligé de ſe tenir en équilibre. Il échoue quelquefois ſur l'arc-boutant qui eſt un pavé irrégulier. S'il eſt habile & heureux, il en eſt quitte pour faire un grand ſaut & retomber ſur un paraſol voiſin, qu'il creve au riſque de ſe crever lui-même un œil.

On s'arrête malgré ſoi, on ſe met aux fenêtres lorſqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des friſures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C'eſt preſque le pont aigu dont parle Milton. La lutte de deux paraſols inhabiles à ne pas ſe croiſer, comme il faut, ſurvient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s'embraſſent dans leur élan, tournent ſur le talon, & s'envoyent réciproquement aux deux bouts oppoſés. Le maître du pont tend les deux mains pour attraper ſon *liard ;* il crie après celui qui le fraude, & veut l'obliger à repaſſer. Pendant ce temps, il perd quatre à cinq péages, & vu la foule, il n'eſt plus maître de ſa planche ; il crée ſur-le-champ un commis, mais qui bientôt eſt obligé, comme lui, de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce ſpectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticqueronne, la premiere fois qu'une averſe aura fait enfler le ruiſſeau, qui n'a là ni pente, ni cours.

CHAPITRE CCCCII.

Coëffure des Enfants.

ENFIN, l'on ne défigure plus la tête des enfants en les ſaupoudrant à blanc comme on faiſoit autrefois. La nature ayant aſſorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a ſenti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus ſur les têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles; ce plâtrage que nos yeux faſcinés par l'uſage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de ſept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourſe, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau ſous le bras, & l'épée au côté. Le petit *Monſieur*, ou *Monſeigneur*, ſe tenoit déja bien droit, faiſant une révérence grave, & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il ſavoit s'aſſeoir & danſer le menuet. Un petit Monſeigneur de cette eſpece tranſporté en Angleterre, introduit près du fils d'un Lord de ſon âge, les cheveux blonds & flottants à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps ſouple & robuſte, que paroiſſoit-il? que devenoit-il? Le petit Monſeigneur ſembloit tout noir; mais en revanche, il étoit tout galonné. Il ſe tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, ſelon l'uſage François, le petit Monſeigneur vouloit lui donner l'accolade, l'autre ſe retiroit en faiſant une gambade. Non, non, diſoit-il à ſon pere, ce n'eſt pas là un enfant; on m'attrape; ce n'eſt qu'un ſinge.

On a coëffé les enfants convenablement à leur âge : point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere ſimple de ſon âge aimable.

CHAPITRE CCCCIII.

Etiquette des Deuils.

On ſait à point nommé le temps précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere & grand'mere, mari & femme, frere & ſœur. Non-ſeulement le terme eſt calculé, mais encore l'expreſſion graduée de la douleur; toutes les nuances ſont prévues & gravées, c'eſt-à-dire, imprimées. Le deuil a trois temps à-peu-près égaux. On ſait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamants; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent, ou avoir les ſouliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batiſtes, bas de laine, habit de ſoie, manchettes brodées, garnies d'effilé, larmes plus ou moins abondantes! Juſqu'aux carroſſes ont des harnois noirs pendant les premiers mois, & puis ſe blanchiſſent pendant les ſix dernieres ſemaines. Le deuil, tant des hommes que des chevaux, s'éclaircit dans une marche progreſſive, & qui a ſes loix.

Une femme eſt ſi affligée de la mort de ſon mari, qu'elle en porte le deuil pendant un an & ſix ſemaines. Cette veuve déſolée ne peut paroître à la Cour qu'au bout des ſix premiers mois. Elle ſe prive auſſi du plaiſir de ſe regarder au miroir, & les glaces de ſon appartement gris ſont cachées.

Mais qu'elle ſera belle lorſqu'elle ſera ſortie des ombres du grand deuil ! Quel ajuſtement pour elle quand elle portera la coëffure & les manches de gaze brochée, les agréments ou tout noirs ou tout blancs à ſon choix !

Les maris toujours ingrats, ne portent le deuil de leur femme que ſix mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuſes* après les trois premieres ſemaines, & ils peuvent paroître à la Cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que ſans doute le métier de courtiſan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere ſix mois, de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi ; de frere & ſœur, deux mois ; d'oncle & tante, trois ſemaines ; de couſin-germain, quinze jours ; de couſin iſſu de germain, huit jours.

Conſidérez bien cette échelle : avec quelle art elle eſt graduée ! C'eſt le thermometre de l'affliction. Vous ſavez d'avance combien dureront les heures de triſteſſe.

Les regles ſont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorſqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere, qui n'étoit que de deux mois, s'allonge juſqu'à ſix mois ; & c'eſt ainſi que l'on remercie le défunt de ſa ſucceſſion.

Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamants, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira enſuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours ſont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié ſe porte en noir, & que ſi le deuil, par exemple, eſt de quinze jours, on prend le noir huit jours, & le blanc les ſept jours ſuivants.

On porte à Paris le deuil pour ſes parents, pour

les Monarques, Princes & Princeſſes de l'Europe ; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attriſter à la mort d'un Souverain ; les papiers publics vous diſent que le deuil eſt ſuſpendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois ſemaines, attendu un bal couleur de roſe qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coëffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde eſt en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits ſont alors très-ſatisfaits.

Lorſque toute la Cour eſt en noir, le Roi ſeul eſt en violet.

Quand un homme diſtrait ou non averti ſe trouve en couleur au ſpectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jettant les yeux ſur lui-même ; chacun le regarde, & il ſe ſauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il ſe préſentoit ainſi dans un cercle ?

C'eſt une dépenſe dans les groſſes maiſons qu'un deuil ; il faut tout teindre en noir, habiller les enfants, les domeſtiques, draper les voitures. Les femmes de condition ſurpriſes mettent leurs diamants en gage juſqu'au *petit deuil* ; alors la ſucceſſion eſt ouverte, & l'on a honoré le mort avec ſon argent.

Dès qu'on eſt héritier, on prend le deuil du décédé ; il eſt réputé votre proche parent ſi-tôt qu'il vous a laiſſé un legs.

Il eſt triſte de penſer que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere, d'un Caligula, dont néanmoins on déteſteroit la mémoire ſi de tels monſtres reparoiſſoient aſſis ſur des trônes. Le deuil tient ſon rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblêmes de la

douleur

douleur publique ſont pour le ſcélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poſte; la cire noire eſt employée; & ſi par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE CCCCIV.

Lettres aux Miniſtres.

PLUSIEURS perſonnages ignorent ſans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux Miniſtres, il eſt illicite de mettre ſur l'écriture du ſable fin ou de la poudre de métal; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres ſont reſtées ſans réponſe, uniquement parce qu'elles étoient impregnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE CCCCV.

College des Quatre-Nations.

LE plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des Colleges de l'Univerſité de Paris, & en même-temps le plus pauvre en Profeſſeurs habiles & en écoliers inſtruits.

On l'appelle ainſi, parce que dans l'origine il fut deſtiné à élever gratuitement, au nombre de ſoixante (1), les enfants des Gentilshommes pau-

(1) Sous le ſpécieux prétexte de la dureté des temps, on réduiſit à trente les penſionnaires du College.

eres de quatre Provinces Proteſtantes, conquiſes par les armes de Louis XIV.

On oſa compter aſſez peu ſur l'honneur de ces quatre Provinces, pour croire que les peres indigents brigueroient une place pour leurs fils dans une maiſon où l'on devoit élever les enfants au ſein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établiſſement eſt dû aux remords un peu tardifs du Cardinal Mazarin expirant. Il penſa pouvoir racheter les brigandages de ſon miniſtere, en fondant une école publique, où l'on enſeigneroit à une génération nouvelle à reſpecter & bénir ſon nom, ſi mal famé parmi ſes contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnaſe complet. Il devoit y avoir un manege & des ſalles d'eſcrimes ; & c'eſt en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux aîles que les bourgeois de Paris, & ſur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles reſſerrent & obſtruent la voie publique.

On a ſupprimé les acceſſoires, & l'on n'a conſervé que la bibliotheque, formée en partie de celle même du Cardinal, raſſemblée à grands fraix & avec beaucoup de ſoins par le ſavant *Gabriel Naudé*, Bibliothécaire de Son Eminence.

L'Egliſe eſt d'une architecture recommandable par ſa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux perſonnages de ce College fuſſent choiſis dans la maiſon & Société de Sorbonne.

Le premier ſe qualifie de Grand-Maître du College : *Summus moderator.* C'eſt ainſi qu'Homere appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi.* Cette circonſtance a peut-être donné lieu à ce

vers de Voltaire, qui rendit ſi fameux l'un des Grands-Maîtres de ce College :

Craignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.

Pour l'ordinaire, on ne parvient à ce grade ſuprême qu'après avoir géré l'emploi de Procureur de la maiſon.

C'eſt une retraite honorifique, & où l'on digere en paix.

Il y a un ſous-Principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, ſemblable aux chiens de bergers, ſon emploi eſt de contenir la gent ſcholaſtique dans une grande cour, juſqu'au moment de l'ouverture des claſſes. Il a droit de moyenne & baſſe juſtice.

La chaire de mathématiques eſt la plus conſidérée & la mieux remplie. Elle fut moins ſouillée de pédants que les autres. Le célebre Aſtronome *La Caille* la remplit long-temps, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de ſa vie. Il mourut en ſortant de donner leçon.

Les deux plus hautes claſſes ſont celles de logique & de phyſique, ſous la dénomination générique de *philoſophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, & qui ſont pour la plupart des Séminariſtes de Saint-Sulpice, ſe donnent aſſez ridiculement le nom de *Meſſieurs les Philoſophes*.

La claſſe appellée *rhetorica* a deux Régents à elle ſeule, qui tour-à-tour ſe chargent de faire des Poëtes & des Orateurs. C'eſt là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *gradus ad Parnaſſum & de Boudot*, des harangues & des vers ſoi-diſant Latins. Ces deux Régents, mais eux ſeuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à ſe faire *monſeigneuriſer* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédants, à qui la tête avoit tourné, ſe croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuiſtre de College, parvenu avec le temps à cette dignité. Quand il ſe promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préſide, il ſe croit à la tête des ſciences humaines. Le premier coup-d'œil qu'on jette ſur cet individu violet, gonflé de pédagogie, eſt de dériſion, le ſecond eſt de pitié.

On a vu auſſi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers, qui paſſoient tout le temps de la claſſe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils compoſoient à tant la feuille. Ils levoient la férule ſur les écrivains les plus célebres, auſſi effrontément que ſur les doigts de leurs écoliers.

Les autres Régents des claſſes inférieures ſont à l'avenant, c'eſt-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu Françoiſe de *Profeſſeurs d'humanités*; mais aſſurément ils ne le ſont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces Régents une cruauté gratuite, & que l'Univerſité devroit leur interdire. Ce n'eſt plus un châtiment, c'eſt un ſupplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui ſe traîne au pied de la chaire en ſanglottant, que deux correcteurs ſaiſiſſent & frappent de verges juſqu'au ſang. Souvent le Profeſſeur d'*humanités* exige que l'innocent martyre compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'eſt point une exagération : pluſieurs enfants de ma connoiſſance ont été déchirés à la lettre ſous les ordres de ces pédants barbares, que les parents devroient punir de leur lâche attentat; & comment concedent-ils cette

portion de leur autorité à un cuiſtre, qui, le plus ſouvent, n'eſt pas fait pour être admis dans leurs maiſons?

C'eſt à ce College qu'il eſt arrivé à ce ſujet une ſcene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit ſoumettre à cette peine honteuſe, mit en déroute Régents & Correcteurs. On appella un robuſte Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça long-temps, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil Latiniſte, qui porta ce jeune homme à ſe rendre coupable d'un homicide à l'entrée de ſa carriere! Eh! ces pédants oſeront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite? Eſt-ce ainſi qu'Orphée humaniſa les ſauvages de la Thrace? Quoi! frapper du châtiment des eſclaves une jeuneſſe innocente, qui ſe deſtine à la culture des Belles-Lettres! Et l'individu violet qui fait tant de mandements, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'inſtruction de l'univerſité?

La bibliotheque Mazarine eſt dans ce College. Tous les livres philoſophiques en ſont proſcrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut; on prête volontiers Rabelais; mais qui demanderoit l'Emile de Rouſſeau, ou les Œuvres de Boulanger, ſeroit fort mal reçu par le Bibliothécaire, Docteur de Sorbonne.

La bibliotheque compoſée de près de ſoixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y a fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Janſénius, Queſnel & Molina, y trouvent tout ce qui a été imprimé ſur ces trois Ecrivains.

Quand Franklin vint viſiter cette bibliotheque, on ne put lui montrer ſes Œuvres.

Cette bibliotheque a trois mois & demi de vacances, & n'ouvre préciſément ſes portes qu'au moment ou la ſaiſon devenue rigoureuſe, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immenſe où le feu eſt interdit. Et voilà comme on eſt venu à bout de rendre illuſoire la ſeule bonne œuvre que le Cardinal Mazarin ait faite en ſa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs claſſes, laiſſent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils ſont triſtes quand le terrible inſpecteur de la Cour les a reconnus! Il les arrache à tous les livres modernes, & les renvoye impitoyablement écouter les ſottiſes de leur Régent.

On fait en tout genre de ſingulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit: *Donnez-moi un livre qui enſeigne à faire de l'or*; un autre: *Prêtez-moi le volume le plus amuſant des Œuvres de Saint Auguſtin*; un homme en cheveux blancs demande à emprunter l'*Art d'aimer d'Ovide*; un ſoldat poſe ſon ſabre, & veut qu'on lui prête *l'Hiſtoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les Ecrivains les plus bizarres n'ont jamais ſongé.

D'aſſidus compilateurs ſont là, copiant inceſſamment une multitude d'ouvrages vuides de ſens; on ne ſait ce qu'ils cherchent; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc, & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE CCCCVI.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale;* le rôtiſſeur met ce mot en lettre d'or à la porte de ſa boutique ; le charcutier vend des jambons, des ſauciſſons à la *royale*, on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gants*, les *bottes* & *bottines*, & le vendeur de tiſanne crie *à la royale.*

Derniérement un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale.*

Ainſi, *à la royale*, veut dire au figuré, *bon*, *excellent*, *excellentiſſime*, parce que le petit peuple ne ſuppoſe pas que le médiocre, en quelque genre que ce ſoit, puiſſe avoir la témérité d'approcher de la Cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de ſon adminiſtration ; eſt réputé *excellent* ; & pourquoi ? parce que le pâtiſſier du Roi eſt le plus *excellent* des pâtiſſiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le Roi, depuis les idées politiques juſqu'aux tartelettes ſucrées, ne ſoit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Pariſiens aſſemblés : *Le Roi l'a voulu voir.* Le Pariſien alors trouve que ce rat a quelque choſe de remarquable. Enfin, *à la royale* me paroît devoir exprimer, pour les générations futures, le véritable caractere du peuple qui boit l'eau de la Seine.

CHAPITRE CCCCVII.

Poſte Royale.

Il faut qu'elle ſoit plus longue & plus fatigante qu'une poſte vulgaire, car vous payez le double; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le Roi eſt toujours cenſé faire ſa réſidence. *Compiegne*, *Fontainebleau*, deviennent *poſtes royales* quand Sa Majeſté y réſide.

Fournir des chevaux aux voyageurs eſt un *privilege excluſif.* Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas; puis il rend la lieue arbitraire, & les poſtillons exigeants. Si l'on comptoit par *mille*, la meſure ſeroit inaltérable, & c'eſt ce que le *privilege excluſif* ne veut pas.

L'Intendant des ponts & chauſſées vous tranſporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de-là; elle ſe fait comme par enchantement: vous ne manquez pas de routes larges & ſpacieuſes aux environs de la capitale; vous en avez à choiſir; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrein enlevé à l'agriculture, & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été aſſujetti aux corvées.

Doubler les fraix de poſte à l'entrée de la capitale, n'eſt-ce pas vous avertir que vous y dépenſerez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs? L'avis eſt clair, je crois; en profitera qui ſaura l'entendre.

Le gouvernement s'eſt réſervé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la courſe de tous les étrangers nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poſte, tous ceux qui jouiſſent d'une certaine fortune voyagent peu; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur ſera preſqu'inconnue. Ils ſe logeront à Paſſy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de ſe rendre l'hyver dans la Province, ou ſous le beau ciel de Montauban; de parcourir l'été les bois de l'Alſace, de viſiter au printemps les bords du lac de Geneve?

Les riches ne ſavent point jouir des ineſtimables avantages de la chaiſe de poſte. C'eſt le pauvre qui la voit paſſer avec envie, c'eſt le pauvre qui l'employe le plus ſouvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureuſement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40,000 livres de rente. Il a viſité tour-à-tour les belles villes de ce ſuperbe Royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE CCCCVIII.

Combien cela peut-il valoir par an?

QUESTION perpétuelle que l'on fait ſur les charges, ſur les emplois, ſur les places, ſur les rangs de toute eſpece. On dira bientôt *combien vaut la royauté* (1)?

---

(1) Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinſéquement? De combien ſont les revenus réels du Roi de France, conſidéré d'abord comme homme, enſuite comme Roi? Un jour j'ai beaucoup étonné

Quand un Evêque paſſe à un Archevêché, toute la remarque qu'inſpire ce changement, c'eſt de dire *il gagne à cela deux cents mille livres de rente.* On demande encore *combien valent par an les jettons de l'académie?*

Cette queſtion eſt moderne; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuſe dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle ſe fait publiquement: & le commentaire dit intelligiblement: cette dignité ne ſeroit rien ſans l'or qui l'accompagne. *Virtus poſt nummos.*

CHAPITRE CCCCIX.

Attitude des Pariſiennes.

LA foibleſſe ſied à une femme, elle le ſait: elle ſent qu'elle intéreſſera davantage en paroiſſant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à graſſeyer, à faire la malade, à ſe plaindre de leurs nerfs. La nature leur inſpire l'art de paroître éloignées du ſentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle? C'eſt qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui eſt témoin de cette modeſtie. Une belle femme eſt toujours touchante; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un

---

mon cordonnier, en lui aſſurant que les revenus annuels du Roi de France paſſoient *quatre cents vingt millions.* Sa forme lui tomba des mains; & ſe relevant, il me dit, avec un viſage à peindre: *Bon Dieu! & combien paie-t-il ſes ſouliers?*

intérêt qui va jusqu'à fléchir l'avare & désarmer le tyran. Pourquoi ? C'est que la foiblesse est à son dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du temps de *Tronchin* se donner quelqu'exercice, monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'est au bal qu'elles reprennent des forces presqu'incroyables ; là elles sont des héroïnes, ainsi qu'aux tables de jeu où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude & demandent quartier.

CHAPITRE CCCCX.

Académie des Sciences.

Sans les sciences, l'homme seroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie, l'art de la culture n'existeroit pas. L'homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, soit rôtie avec de grandes broches de bois, soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice, la gratitude & la miséricorde dépendent d'avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue, la serpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes sont intimément liées à la découverte des sciences. Ce n'est que par eux qu'ils deviendront forts, puissants, heureux ; ou les tenebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mêlange douteux seroit la situation la plus funeste.

Dès qu'un peuple est arrivé au point d'avoir goûté

les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Eloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient très-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agréments poſſibles: il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de beſoins l'homme a à ſatisfaire! ils effrayent au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque des travaux & des ſervices au milieu d'une conſtitution qui paroît compliquée, établiſſent l'ordre, l'harmonie. Ces beſoins ſi multipliés ſe trouvent ſatisfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, ſont même adoucis & quelquefois métamorphoſés en plaiſirs. Ainſi, grace à ſa perfectibilité, l'homme par des gradations inſenſibles peut parvenir à rendre l'état ſocial plus doux & plus deſirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romaneſques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les ſciences ne ſont rien lorſqu'elles ſont ſéparées; ce n'eſt que par leur rapprochement qu'elles ſe prêtent un appui mutuel & ſolide. Le ſpectacle de l'univers paſſe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où

ſe prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement inſenſible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des connoiſſances particulieres; elles ſe fondent, ſe mêlent & produiſent alors cette clarté qui diſtingue les Empires & les ſiecles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conſéquence juſte de l'impoſſibilité qu'il y auroit à lier enſemble les arts & les ſciences.

L'eſprit d'un ſeul s'épuiſe & non l'eſprit humain,

a dit un poëte, & ce vers ſenſé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la ſurface des ſciences, avant d'en approfondir une ſeule : car jamais on n'en poſſédera une, même imparfaitement; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoiſſances, ſi l'on s'eſt borné à un ſeul point. C'eſt de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la penſée. La morale eſt fondée ſur la phyſique; la phyſique dépend des mathématiques; tout eſt ſoumis à la métaphyſique, & tout doit ſe diriger vers la politique, c'eſt-à-dire, la perfection de la ſociété.

Cependant l'eſpece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle; le temps ſeul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le temps, & juſqu'où n'éleveroit-il pas ſes travaux? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme ſur un autre homme, comme on ente un jeune rejetton ſur un arbre déja vieux? Figurez-vous Bacon, Deſcartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penſer. Ils travailleroient avec la nature, & ſurprendroient à la longue tous ſes ſecrets. Mais à peine éleve-t-on quelqu'édifice, que la main

de l'architecte se glace, & que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succedent, les travaux se recommencent : mais semblables aux toiles d'araignées, le réseau fragile est percé lorsqu'à peine il s'étend.

L'Académie des sciences mérite notre respect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réseau, s'appuie constamment sur une base solide, & c'est la seule Académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l'étranger.

Elle a un grand avantage sur les autres sociétés connues ; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau ; à se rendre très-attentifs à lier les observations, à rejetter les systêmes, pour ne s'attacher qu'aux faits avoués dans la physique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un Monarque libéral qui puisse donner aux arts & aux sciences cette liaison & cette correspondance intimes & nécessaires. Quels que soient la fortune d'un particulier, ses lumieres & ses soins, il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'esprits différents dans un seul & même but.

L'Académie, attendant des jours plus favorables, se préserve de l'esprit de systême, & n'en admet aucun, parce qu'un systême reçu devient une opinion despotique, qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite, & c'est une plaie faite au génie observateur.

Pourquoi les autres sociétés ne se pénetrent-elles pas de l'esprit vraiment philosophique, qui anime & dirige les observations, les travaux & les prononcés de l'Académie des sciences ?

CHAPITRE CCCCXI.

Prôneurs de l'antiquité.

Ils n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration. Ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre meſure; mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre temps. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule; c'eſt quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philoſophes, ſont les hommes qui nourriſſent les préjugés les plus bizarres, & qui s'oppoſent le plus au progrès des arts. D'ailleurs, on oppoſe une maſſe de vingt ſiecles à un ſiecle unique; des Orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des Avocats plaidants à la barre de la Cour pour quelques écus; des hommes libres dans une république, aux ſujets d'un Monarque; des langues hardies, poétiques, audacieuſes, à une langue que l'Académie françoiſe a malheureuſement fixée dans ſa premiere enfance; & malgré ces obſtacles, ces entraves, ces chaînes de toute eſpece, (je ne parlerai pas du ſiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, penſionnés,) je dirai que la fin ſeule du regne de Louis XV, dans l'eſpace de trente années, a produit des Ecrivains éclairés, ſenſibles, éloquents, vraiments patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens: vérité qui ne ſera ſentie que lorſque les haines, l'eſprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains ſeront enſevelis avec eux; alors la juſtice & l'impartialité prononceront.

On ne ſauroit donc trop combattre la manie de

ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les siecles, de louer prodigieusement les morts; le tout pour conteſter aux vivants leurs ſuccès, ſans ſonger que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les mêmes talents ne peuvent préciſément ſe reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particuliere, & le cachet eſt alors à jamais briſé. Mais il y a des équivalents; & ſi tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre, il peut faire quelque choſe qui, dans un genre différent, en approche en bonté. Si l'homme né pour peſer reſpectivement le mérite des ouvrages, exiſtoit, peut-être que, dans ſa balance, il trouveroit une égalité qu'on ne ſoupçonne pas; car les noms en impoſent toujours plus que les choſes.

Nous n'avons plus, ſi l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Boſſuet, &c. Mais il y a aujourd'hui des Gens-de-Lettres non moins éloquents & plus utiles, que ne l'ont été ces grands hommes, conſéquemment plus reſpectables par l'uſage qu'ils font de leurs talents. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs penſées; ils diſſipent autant qu'il leur eſt poſſible les erreurs plus funeſtes encore dans des temps de lumieres que dans des temps abſolument barbares. Ce ſont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'eſpérer une plus grande félicité; & ſoit qu'ils écrivent l'hiſtoire, ſoit qu'ils traitent la morale, ils font ſervir les événements paſſés à la ſituation actuelle des choſes.

CHAPITRE CCCCXII.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s'y intéreſſoit beaucoup, en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par ſon architecture, & perſonne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnants, & qu'on admire avec raiſon. Il eſt moins incertain que la médecine. On ne ſauroit refuſer des applaudiſſements à la dextérité & aux ſuccès de tant de mains habiles.

Mais il eſt néceſſaire aux chirurgiens d'être ſenſibles ; ils ont beſoin d'une vertu pratique bien importante, du reſpect profond que l'on doit à tout être ſouffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repouſſer la pitié ? Eh ! qui ne l'as pas connue la douleur ? qui n'eſt pas expoſé cent fois le jour à ſes nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourments qu'il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la ſouffrance. Qu'importe un art ſalutaire s'il a l'aſpect du ſupplice ; ſi le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un ſang-froid déteſtable, ſe rapproche d'un bourreau ! La ſenſibilité eſt donc auſſi néceſſaire que l'adreſſe. Il faut voiler aux yeux de la victime l'inſtrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoiſſes & les terreurs de l'ame ſont bien plus cruelles que la douleur phyſique. Ce n'eſt donc pas aſſez

que la main du chirurgien ſache opérer, il faut que ſon œil ſache fortifier, conſoler, encourager; il faut que ſon cœur ſoit éloquent; & s'il eſt vraiment ſenſible, il ſaura par quel charme on trompe l'infortuné, & comment on diminue pour lui les inſtants & l'horreur du ſacrifice.

O qu'il eſt reſpectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois ſûre & compatiſſante, une voix qui ſait tempérer la dureté de l'action! Il arrache les racines du mal preſqu'à l'inſu de la victime, & c'eſt au moment du ſalut qu'il mêle ſes larmes aux ſiennes. Qu'il eſt différent de ces barbares, qui, courbés ſur des êtres vivants, croient tenir encore le ſcalpel inſenſible de l'anatomie, le promener ſur des cadavres, & dont l'indifférence eſt encore plus horrible que les couteaux tranchants qui déchirent & mutilent!

Mais pour que le chirurgien parvienne à ſoulager doublement ſes ſemblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il paſſe! Et qui oſera enſuite être ingrat envers des hommes, qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obſtacles, quand on aura réfléchi ſur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir?

Dompter l'horreur ſecrete & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux; avoir la bouche & les yeux inceſſamment fixés ſur les débris de l'homme; les interroger avec une patience courageuſe; maîtriſer l'averſion des ſens, tous révoltés à la fois, & placer dans ſa mémoire une langue preſqu'infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides, & ne réveille que des idées triſtes; paſſer de-là dans ces réceptacles des miſeres humaines, où les vivants ſont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l'air, où le

moindre contact devient dangereux; braver l'exhalaiſon de ces corps languiſſants, & avoir à combattre l'abattement du moribond & ſa propre défaillance; porter la main, & ſans frémir, dans des plaies effroyables; ſuivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption; commander à ſon viſage au milieu de ces ſcenes d'horreurs, & ſavoir encore méditer quand tout laſſe, fatigue, rebute & décourage : voilà les forces preſque ſurnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Eſt-ce l'argent? ſeroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux? Non : il n'y a que la conſcience, que la ſatisfaction pure & intime d'avoir ſervi l'humanité; récompenſe peu familiere à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui ſait la goûter. On a vu des hommes qui, toujours empreſſés, toujours compatiſſants, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient ſoulager, comme d'autres cherchent les plaiſirs & les fêtes.

Dévoués à leurs ſemblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main plus ſouple, plus légere; à ravir un quart de minute à une opération cruelle, à faire diſparoître un appareil effrayant. Leur tendre ſollicitude s'occupoit de l'inſtrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une poſition plus ou moins douloureuſe. Ils conſultoient avec la plus grande prévoyance; ils interrogeoient la ſenſibilité du malheureux, & la pitié ſainte qui les dirigeoit, leur inſpiroit ces paroles inſinuantes, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuſes victimes de la douleur? Sous les toîts entr'ouverts qu'habite l'indigence; & après s'être armés

du fer ſalutaire, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit ſoulagé & guéri.

C'eſt ſous un tel rapport ſans doute qu'il eſt glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes ſont mes ſemblables & mes freres!

On ne veut croire à la vertu que lorſqu'elle attend & enviſage des récompenſes. Hommes froids & ſtériles! apprenez qu'il en eſt des récompenſes pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puiſqu'on donne ce nom à la vertu) leur orgueil, ſi l'on veut, ſera ſatisfait; ils pourront dire : tel homme languiſſoit ſur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve-toi & marche;* ce pere de famille alloit laiſſer une veuve & des orphelins; nous avons raffermi ſa maiſon ébranlée, nous avons ſauvé du déſeſpoir ſa femme & ſes jeunes enfants. Sans doute ils reſſentent ce plaiſir délicat & inconnu, dont nous avons parlé; ce plaiſir qui ſuit l'accompliſſement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouiſſent dans la retraite, dans la ſolitude; il fait le repos conſolateur de leur vie; & quand leur tête ſera couronnée de cheveux blancs, ils pourront ſe dire à eux-mêmes : c'eſt par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte exiſtence parmi nos ſemblables.

Le chirurgien doit ſupporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & ſent la ſanté circuler de nouveau dans ſes veines, il n'exiſte plus dans le paſſé, c'eſt un rêve qui s'efface. La tombe s'eſt fermée ſous ſes pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Echappé au péril, il méconnoît la main qui l'a ſauvé du précipice; il oublie ſon bienfaiteur, & ſouvent plus ſes ſoins ont été longs & conſidérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de re-

connoiſſance, & d'effacer de ſa mémoire l'importance du ſervice.

C'eſt alors que le grand homme a beſoin de tout ſon courage; & lorſqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en friſſonnant le glaive de la mort étinceler une ſeconde fois ſur ſa tête; que, rempli de terreur & abhorrant ſa deſtruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeller à ſon ſecours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci, toujours tranquille & magnanime, doit voler à ſon ſecours, détourner le coup, rendre le calme à ſes ſens, lui épargner juſqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

Belle ſpéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu; victoire chimérique, faite pour les diſcours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappants les uns que les autres, illuſtrent les faſtes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, & l'on rejette comme menſongers les actes de la bienfaiſance & de la compaſſion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer faſtueuſement; on les révoque en doute, tandis qu'elles exiſtent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur, & que pluſieurs artiſtes ont atteint à leur hauteur ſublime.

La diſcorde des Rois a ordonné les batailles. C'eſt le moment terrible qui manifeſte la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie! Quand les foudres de la guerre ont ceſſé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flammes & de fumée, qui déroboient la vue du carnage, ſe diſſipent à meſure que l'air s'épure & s'éclaircit, on

avoit vu les rangs preſſés d'une armée brillante, on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà & là ſur une terre enſanglantée. Le tonnerre des combats s'eſt tû; on entend des cris & des gémiſſements; voyez-vous accourir de toutes parts ſur ce théâtre des fureurs inſenſées, les conſolateurs de l'humanité? Ils s'avancent; ils entrent dans les rangs qui fument encore; ils promenent leurs regards pour diſtinguer ceux qui reſpirent; on dégage les mourants de deſſous les corps morts, on les enleve; on ne diſtingue plus l'ennemi du citoyen, tous ſont hommes : la généroſité active ſurpaſſe la rage meurtriere; on les porte avec reſpect; les enfants d'Eſculape ſont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats, le reſte de ſes victimes. L'Etat devra à leur zele la conſervation de pluſieurs de ſes braves défenſeurs : voyez comme ils ſe multiplient, comme ils donnent des ordres ſûrs, précis, & fidélement exécutés! Ce nouvel héroïſme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre? Sous leurs mains bienfaiſantes, le ſang ceſſe de couler, le plomb ſort des plaies, les os briſés ſe rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, & la lancette utile prévient la dangereuſe efferveſcence des liquides. Si pour ſauver la tige il faut faire tomber les branches, c'eſt qu'il n'y a alors d'autres guériſons que le fer; & c'eſt ſous l'œil de la patrie que l'on ſoumet au tranchant deſtructeur les bras qu'il eſt impoſſible à l'art de conſerver.

On a vu de ces actifs, de ces généreux conſervateurs qui méritoient ſans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés, expirer de fatigue & de laſſitude dans les hôpitaux; d'autres être frappés ſur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli

& expirant ; ceux-ci refuſer les dons de la plus juſte reconnoiſſance, mépriſer les préſents qui leur étoient offerts, & oublier juſqu'au nom & au viſage de ceux qu'ils avoient ſauvé de la mort au péril de leur vie.

Enfin, ſi tous les êtres ſouffrants ont également droit à la pitié, le chirurgien ſenſible (& ſon cœur le lui preſcrit avant tout) doit des ſoins particuliers à ce ſexe délicat, qui ſembleroit devoir être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ſes graces & ſes attraits. Sa conſtitution paroît formée pour donner & recevoir le plaiſir, & elle eſt aſſujettie à une foule d'infirmités qui attaquent ſa délicate organiſation. D'ailleurs, ſon imagination eſt plus prompte à voler au-devant des ſouffrances, & des ménagements ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeſte, qu'un excès de ſenſibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne ſeroit ému du tableau qu'offre une épouſe jeune & timide, & qui pour la premiere fois va être mere ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en ſon ſein ; elle tremble pour elle-même. Inquiete, agitée, elle devine juſques dans les embraſſements d'un époux ; qu'un double péril l'environne. Les premieres douleurs ſe font ſentir, troublent ſon ame aimante, & qui voudroit être plus courageuſe. La joie de donner un fils à ſon époux combat ſes ſouffrances ; mais quelquefois auſſi elles ſont plus fortes, & le doux ſourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ? Sa délivrance eſt-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec uſure la volupté de ſes chaſtes amours ? Quel tigre ne ſeroit attendri ! Ses gémiſſements plaintifs, quoique adoucis par la tendreſſe, ſont encore aigus & déchirants. On recon-

noît l'accent d'une ame douce juſques dans les cris que la douleur lui arrache. Moments de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger? Qui pourra expliquer le coup-d'œil maternel qu'elle jette ſur le chirurgien qui attend le terme indiqué! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération ſacrée de la nature il eſt ce qu'il doit être, attentif, zélé, compatiſſant, il ménage cette tendre mere; il ſoutient, il ranime, il redouble ſon courage; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon; la douleur eſt déja loin; il n'y a plus que la joie d'une mere, les baiſers d'un époux, & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l'hiſtoire naturelle; toutes branches néceſſaires de l'art de guérir, & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE CCCCXIII.

Inſtituteur.

ORANG-ZEB, Empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé, qui, le voyant monter ſur le trône, ſortit de ſa retraite, & vint importuner ſon diſciple de demandes & de ſollicitations indiſcretes. L'Empereur, qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, il lui tint un langage plus

ouvert. „ Que veux-tu de moi, Docteur? quelle
„ eſt ton aveugle prétention? Que je te faſſe un
„ des premiers Omrahs de ma Cour. Ce n'eſt pas
„ aſſez d'avoir de l'ambition; il faut poſſéder les
„ talents qui en font une vertu. Que ſais-tu? hé-
„ las! ce que tu m'as appris. Et certes, jamais
„ enſeignements ne furent plus minces. Tu m'as
„ d'abord fait voir mon pays comme le ſeul de
„ l'univers qui méritât quelqu'attention, & tu m'as
„ enſeigné à mépriſer les autres Rois comme de
„ petits Gouverneurs, qui trembloient au nom
„ de l'Indoſtan. Tu abuſois ainſi de la crédulité
„ de mon enfance, & tu me diſpoſois à nourrir en
„ moi-même un orgueil auſſi dangereux que puéril. Hors quelques pratiques minutieuſes, quelques mots ſans idées, quelques faits ſecs & décharnés d'une prétendue hiſtoire de mon pays,
„ tu as étendu un voile ſur tout ce qu'il m'importoit de ſavoir. Que ne confiois-tu le dépôt de
„ mon éducation à un homme plus habile & plus
„ intelligent que toi? Ne ſavois-tu pas que la nature ne doue un enfant d'une heureuſe mémoire,
„ que pour qu'on mette à profit ce temps précieux, comme le plus propre à graver dans ſon
„ cerveau ſouple & obéiſſant, les belles connoiſſances qui doivent y demeurer fortement imprimées pour la conduite de l'homme pendant le
„ reſte de ſa vie? Au-lieu de diriger mon eſprit
„ avide, & qui s'élançoit par inſtinct vers les grandes choſes, tu l'as reſſerré; tu l'as preſqu'éteint
„ dans la froide & ſeche ſpéculation de miſérables
„ mots & de queſtions vaines qui ne ſatisfont en
„ rien, & qui ne peuvent m'être d'aucun uſage,
„ ni dans mon conſeil, ni dans le cours de ma vie;
„ tu as gâté mon naturel heureux; tu as deſſéché
„ mon imagination, & tu allois faire de moi un

„ ſot dangereux, ſans le ſecours de la Providence
„ qui a permis que mes yeux s'ouvriſſent. Il eſt
„ vrai que tu ne pouvois me donner ce que tu
„ n'avois pas en toi-même, & que mon pere
„ t'avoit choiſi tout exprès ; mais du moins tu pou-
„ vois me mettre ſur la route ; & reconnoiſſant
„ ton inſuffiſance, me livrer à ces bons livres que
„ j'ai lu depuis, qui forment l'eſprit au raiſonne-
„ ment, l'ame aux choſes élevées, & le cœur au
„ ſentiment de l'humanité. J'aurois appris alors
„ quelque choſe des devoirs de l'importante & re-
„ doutable fonction où le Ciel m'a appellé. J'au-
„ rois pu comprendre ce qu'étoit un Prince à la
„ tête d'un peuple, & la chaîne qui lie le Trône
„ à l'Etat, & le Souverain au ſujet. Bien-loin de-
„ là, tu a mis dans ma tête que j'étois un être
„ iſolé, fort & puiſſant, & que je ne dépendois
„ que de ma volonté. Ainſi tu m'as voulu inſinuer
„ la plus groſſiere des erreurs & le plus dange-
„ reux des menſonges. J'allois me briſer ſur l'é-
„ cueil, & en hâtant ma perte, fatiguer des mil-
„ lions d'êtres ſenſibles, qui, au-lieu de me bénir,
„ m'euſſent juſtement déteſté. Si dans le nombre
„ de tes idées meſquines, viles & fauſſes, une
„ ſeule eut germé dans ma tête, la guerre, la fa-
„ mine & l'étranger dévaſteroient actuellement cet
„ Empire, le ſang couleroit pour favoriſer une
„ de ces ſottes rêveries pour laquelle ta langue
„ diſputoit avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pi-
„ tié de moi & de mon peuple ; il m'a envoyé des
„ conſeillers ſages, qui, en me révélant ma foi-
„ bleſſe, m'ont appris mes véritables forces. Je
„ dois à leurs maximes ſimples, lumineuſes & amies
„ de l'homme, la délivrance des ſtupides opinions
„ qui alloient faire de moi un fou barbare. C'eſt
„ par miracle que j'ai ſauvé ma raiſon du naufrage ;

„ & je frémis des maux dont, ſans la Providence,
„ j'allois être l'exécuteur & la victime. Retire-toi
„ donc, pauvre imbécille; va retrouver le village
„ qui t'a vu naître; acheves-y en paix cette végé-
„ tation que l'on honore en toi du nom de vie;
„ ma clémence qui répugne à ſe figurer un mé-
„ chant, te fait grace; bois, mange, dors; mais
„ loin de te confier le moindre emploi de mon
„ Royaume, je te défends, ſous peine de la vie,
„ de vouloir enſeigner quelque choſe à l'enfant du
„ dernier ſujet de mon Empire ".

CHAPITRE CCCCXIV.

Naiſſance d'un Prince.

Il étoit ſix heures du matin; *Aletophile* (1), logé ſur le Port-au-bled, avoit veillé juſqu'à qua-

(1) Il ſera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'oppoſer ce morceau (publié le 23 Octobre 1781, de la Lune le 7, ſous le titre : *le Philoſophe du Port-au-Bled*,) aux vers de MM. *Sancy*, *Groubert*, *de Groubenthall*, *Mayeur*, *Métard de Saint-Juſt*, *Guerin*, *de Piis*, *de Limoges*, *Chabeauſſiere & Patrat*, tous grands Poëtes, comme on ſait, qui ſe crurent obligés en conſcience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgerent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en proſe; ce qui fit dire à l'Auteur dans ſon avertiſſement : *C'eſt un tort irréparable que m'ont fait les Rédacteurs de cette feuille quotidienne; car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale, où ſe forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui ſeront penſionnés peut-être, tandis que je ne ſerai ni lu, ni connu. Qui, à ma place, n'auroit pas un peu de mauvaiſe humeur contre les inflexibles Auteurs du Journal de Paris, qui ont pris à tâche de rejetter mes productions, & de me fermer ainſi la carriere à l'immortalité? J'en appelle au public; car je vois que je ne pour-*

tre heures; une bruſque décharge d'artillerie le réveille en ſurſaut; elle tonne ſur la Grêve; le canon de la Baſtille lui répond; ſon grabat tremble, la maiſon tremble, & ſon *Tacite* tombe de ſa table écloppée. Il ſe leve à ce bruit; des voix confuſes percent à travers les ais mal-joints de ſon étroit domicile; il ouvre ſa porte, il entend des femmes ſur ſon pallier... *Un Prince eſt né d'hier!*... Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera ſix cents filles. — Deſcendons, diſoit la troiſieme, on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des cervelats & des petits pains. — La plus jeune diſoit, on danſera ce ſoir en place de Grêve. — La cinquieme, eſt-ce qu'il n'y aura pas une amniſtie, pour que je revoye mon frere le déſerteur, qui eſt un ſi bel homme? — Eſt-ce qu'on ne délivrera pas tous les priſonniers pour dettes? diſoit la derniere.

L'idée des fuſées volantes, de la bombance groſſiere, des violons aigres perchés ſur des trétaux, des illuminations, le tintamarre des cloches; voilà ce qui occaſionnoit leur joie déſordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings ſur les hanches, & qui crie : *Je l'ai vu, je l'ai vu.* — Tu l'as vu? — *Oui.* — Eh bien? — *Il pleure, l'enfant royal! il pleure!*... Il pleure! (reprit tout bas le Philoſophe) & rentrant à ces mots dans ſa chambre, prenant une plume, il écrivit ſur ſa table vermoulue, & ſon *Tacite* à ſes pieds, qu'il ne releva pas :

Il pleure, l'enfant royal!... Oui, pleure! un

---

rai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris, qu'à l'article enterrements, *moi qui étois ſi jaloux de figurer entre* la hauteur de la riviere & le prix du foin & de l'avoine.

jour tu ſeras Roi... Pleure ! tu hériteras d'une grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſera le maître d'un vaſte Empire, & le plus aſſujetti à de miſérables uſages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions ; & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible* : chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un Dieu. Tu ſeras inquiet de tout ce qui ſe paſſera dans ton Royaume & hors de ton Royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c'eſt toi ; & il te faudra des efforts ſurnaturels pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance la repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira ; c'eſt à toi à la chercher : pleure !

On t'a déja porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne, & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du palais ; mais puiſque tes mains enfantines, quand ta bouche ſuce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le ſoldat achete de ſon ſang, ſonge que tu dois le commander un jour : oui, tu ſeras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des

voluptés : pleure ! Que te reſtera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaiſirs, le plus grand eſt de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaiſir te l'enſeignera-t-on ?

Tu auras des tréſors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces tréſors ſera légitime : mais tu auras des tréſors ſuperflus pour ta maiſon... Pleure ! Ici, une veuve apporte ſon denier, là, un ouvrier vient avec le ſalaire de ſa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre, il achete un pain groſſier pour ſa femme & ſes enfants.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend ſon lit pour éloigner le collecteur ſévere qui ne fait grace de rien, & qui n'oſe point en faire. L'hyver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images ſont fauſſes & outrées, & ce ſera le premier menſonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur deviendra immenſe, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui, par fineſſe, ont adopté une louange groſſiere. Quand tu feras ce que le fils de ton eſclave fait dix fois par jour auſſi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paſſions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le ſang de tes ſujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien.* Si tu te venge cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien.* Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre, dans l'ivreſſe, porta le poignard dans le ſein de ſon ami !

Les faiſeurs de vers & les panégyriſtes d'Académie vont te ſaiſir au berceau, & ne te lâcheront

qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te ſuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'hiſtoire avec ſon burin immortel & profond : ſonges-y!

L'hiſtoire! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt la chérir? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere. Sois homme quand tu ſeras Roi; aſpire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plus douce encore; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent; franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques-unes de nos jouiſſances; mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas? Pleure!

Si ma franchiſe te déplaît un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des Monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence, qui a organiſé l'aîle du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtruction des Etats, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juſte... Mais quel mot ai-je prononcé! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon, ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le far-

deau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le mensonge, l'orgueil, ta propre grandeur! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songe dans tout ce que tu signeras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas signer!) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri; car telle est la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême seroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui ait dit en politique, *la nécessité est mere de l'industrie*, a créé un adage pour un tyran. L'industrie ne sera jamais la fille de la nécessité. La misere abat, énerve ou désespere, pousse au crime; & tous ceux qui désolent la société, sont plutôt mus par le besoin extrême, que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le moindre des forfaits? Sache multiplier les subsistances, & laisse à chacun son industrie, sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le pauvre, poussé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton Empire; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs qui, sous ton nom, fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puissante & plus sacrée. Mais si, par erreur ou par foiblesse, tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi... oh, quelle domination plus formidable que le despotisme même! Pleure!

Que

Que l'éternel Moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa force. Tu es né dans une heureuſe époque : béni le ſiecle ! Le ſiecle travaille pour toi, le ſiecle s'éclaire de jour en jour, le ſiecle te prépare, t'amaſſe des idées neuves & ſaines. *Fréderic* & *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à ſavoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, ſous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine* & *Fréderic*.

Quel tréſor pour ta puiſſance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eſt connue enfin. Quel que ſoit ton orgueil, ces lignes ne le bleſſeront pas. Ce n'eſt plus un homme qui te parlera, c'eſt un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, ſi.... ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & reſpectueuſe, la vérité, dont le ſon direct auroit effarouché ton oreille ſuperbe, pénétrera ton ame à loiſir ; & comme il te ſera aiſé de jetter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen ſimple, deſcendront juſqu'aux claſſes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le ſuperbe feuillage dont l'arbre ſe glorifie. Ton opulence ſort de ces canaux ſecrets & vivifiants ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis, quand ce ne ſeroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuſe pas à ce contraſte. Qui te parlera ſans fard & à chaque inſtant, quand tu voudras l'écouter ?

Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui eſt dans la tombe, ou près d'y deſcendre. Il t'apporte ce que ſes yeux, ſon expérience, ſon entendement ont colligé; il te l'offre gratuitement: il te donne ces vrais & libres avertiſſements, dont nulle condition d'homme n'a ſi grand beſoin que ceux-là qui ſoutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu ſeras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué, que l'adminiſtrateur doit reſter dans une irréſolution éternelle; & c'eſt ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur ſubtil amour-propre. Il eſt important néanmoins que l'adminiſtrateur d'un vaſte Empire ſe décide, & avec fermeté; car l'indéciſion eſt la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un Etat a de poids, plus les balancements obliques lui font perdre de ſa majeſté, de ſon équilibre & de ſa force.

Lis & compare dans un ſecret examen. N'oublie pas l'hiſtoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conſeillers. L'imprimerie, préſent d'une main divine, t'enſeignera le métier de Roi, l'art de faire marcher la perſuaſion avant les actes légiſlatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de deſſous la preſſe, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expreſſion citoyenne (qui s'enflamme à notre inſu) ne ſeroit pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire.

Tu le compareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis, choiſis tes amis parmi les livres; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régénerent les Empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe; les étincelles jailliſſent ſur des points jadis obſcurs; ton Royaume eſt inondé de lumieres utiles; elles veulent monter juſqu'à ton trône; appellerois-tu la nuit? Il n'eſt plus temps, tu y perdrois. Sans nos lumieres, que pourrois-tu; & ſans ton pouvoir que ſeroient nos penſées les plus ſublimes? Des rêves.

Lis; commence une glorieuſe aſſociation : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſois point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaicteurs, promets au ſiecle de lire, & le ſiecle te donnera une légiſlation généreuſe & toute formée. Ecrie-toi: Venez à moi, amis éclairés de l'humanité! & ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité; elle n'aura ni titres ni cordon; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite

& particuliere, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir à zéro? C'eſt que, loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfants, des ſyſtêmes meſquins, & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera. Les livres, les livres! voilà les vrais précepteurs; l'inſtruction publique, voilà ton conſeil; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout eſt percé à jour; on a tout vu, tout peſé, tout calculé. De la correſpondance dans toutes les parties, un reſſort unique, une force d'unité & du bon ſens, voilà ce qui l'emportera avantageuſement ſur la vieille routine, les ruſes, les formules, les chimeres diplomatiques, & les dogmes ridicules de cabinet.

Puiſſent mes yeux te voir dans l'adoleſcence, lorſque tes cheveux tomberont en boucles flottantes ſur tes épaules, errer dans tes boſquets avec *Plutarque*, *Rouſſeau* & *Raynal!* Et puiſſe le ſuprême Modérateur des Empires veiller ſur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'eſt-à-dire, remplis par le travail conſolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conſéquence qui la fait aimer! Qui ſait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puiſſes-tu goûter enfin la pure félicité qui ſera due à ton zele pour la grande proſpérité d'un peuple qui mérite le bonheur!...

Et tandis que le philoſophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé ſous une lourde cadence, ſe précipitoit autour des roues d'un carroſſe, le viſage crotté

& ſanglant, pour ramaſſer quelques pieces de monnoie; le tocſin ſonnoit, les verſificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentiſſoient de cantiques ſalariés; tous les habitants de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Grêve & celui de la Baſtille, il jettoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles de poëtes, & qui les accuſeront devant la poſtérité (1).

CHAPITRE CCCCXV.

Latiniſte.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne ſait pas lire) veut faire abſolument de ſon fils un *latiniſte*. Il dit d'un air capable à tous ſes voiſins auxquels il communique ſon ſot projet : *Oh! le latin conduit à tout; mon fils ſaura le latin.*

C'eſt un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : ſorti du college, c'eſt un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui ſe croit plus ſavant que toute ſa famille, & mépriſe l'état de ſon pere. On l'entend décider ſur tout.

Cependant il faut qu'il vive; quel état va-t-on lui faire prendre, à quoi eſt-il propre? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuſe d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui poſtule une place de clerc, de commis, d'homme d'affaires : le plus

(1) Cet article devoit précéder l'article *Inſtituteur*.

ſouvent il ne l'obtient pas. *Oh ! le latin conduit à tout.*

Au bout de douze ans, le pauvre pere eſt détrompé, il ne ſait plus que faire de ſon fils ; il lui reſte à charge à la maiſon ; le latiniſte ne ſait plus ſe ſervir de ſes bras, il eſt trop tard pour embraſſer un métier ; puis ce docteur qui ſait quatre phraſes de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout ſollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des thêmes & des verſions ſous la dictée de quelques pédants qui font leur claſſe machinalement, & qui s'intéreſſent fort peu à leurs diſciples, parce qu'ils ſont toujours payés, ſoit que les écoliers apprennent, ſoit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devroit interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation ; elle ſemble gratuite ; elle pompe les plus précieuſes années de la jeuneſſe. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfants dans ces claſſes ſtériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus ſots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un payſan, qui du moins leur auroit donné l'éducation phyſique & la connoiſſance du potager.

N'eſt-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artiſans, des domeſtiques même, vouloir élever leurs enfants ainſi que font les premiers citoyens, ſe repaître d'une profeſſion imaginaire pour leurs deſcendants, & répéter imbécillement d'après le régent de ſixieme : *Oh ! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice, indiſcrétement ouverts à tout le monde, ne font que verſer ſur le pavé de Paris une multitude d'inutiles ſujets qui,

avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend & se propage, & menace la société d'un déluge de fainéants & d'oisifs. Je le répete avec entiere & pleine connoissance de cause; il seroit temps de fermer ces *colleges*, si le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Parisiens ne soit composée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les spectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle sort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfants, au-lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tous ces vils régents volent au Roi son argent, & à la jeunesse le temps le plus propre à apprendre des choses utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitres plus importants que celui-ci; & tous les gens sensés & instruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le lisant, dira en gémissant: *Il a raison, mon fils a perdu son temps & ses mœurs, parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoisie; le mal presse, & il est temps que l'on y porte remede sérieusement.

Les études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques esprits privilégiés, qui, dans la suite, en tireront quelques fruits; mais il n'y a aucun avantage pour l'Etat ni pour les disciples, à enseigner indistinctement à tous ceux qui se présentent l'*Enéide de Virgile* & les *Décades de Tite-Live.*

L'Université de Paris, qui, au-lieu de sortir de la

ſange de ſes honteux préjugés, s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré dernièrement qu'il falloit enſeigner par-deſſus le marché à un petit écolier de ſixieme, *la ſyntaxe grecque*, pour le diſpoſer à la lecture d'Homere? Un pauvre enfant revient à la maiſon avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démoſthenes, & il les dépoſe ſur le comptoir graiſſeux de ſon pere l'*épicier-droguiſte*, ou ſur le poële du *portier* d'un hôtel.

CHAPITRE CCCCXVI.

Francs-Bourgeois.

Espece de pauvres honteux, toujours endimanchés & complétement vêtus de noir, coëffés d'une groſſe perruque très-poudrée. Ils vous accoſtent dans les Egliſes & aux promenades, & vous content à voix baſſe leur prétendue miſere. Ils ont le don des larmes & l'art de la perſuaſion. Pluſieurs ſe contentent de ſoupirer avec un geſte ſuppliant, & ce geſte muet & expreſſif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refuſez, ils n'inſiſtent pas, & vous quittent avec un véritable ſigne de douleur; vous êtes ému malgré vous; vous revenez ſur leurs pas, & leur donnez quelque choſe.

Tandis qu'ils jouent leur rôle ſilencieux, leur femme ou leur maîtreſſe, miſes en demi-dévotes ou en plaideuſes, s'introduiſent dans les maiſons avec des lettres particulieres, qui commencent par faire l'éloge du cœur compatiſſant de la maîtreſſe du logis. A l'aide de quelques circonſtances dont elles ſont bien inſtruites, elles demandent quelques ſecours pour alléger la ſituation déplorable où elles ſe trouvent. Le plus ſouvent elles ne parlent pas

pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un priſonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hiſtoire eſt tiſſu de maniere que vous écoutez avec intérêt juſqu'au bout, & que vous déliez les cordons de votre bourſe.

Un de leurs ſtratagêmes eſt de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu, & qui crie qu'il a faim; la mere éloignée le ſuit de l'œil, une bonne ame recueille l'enfant, & le ſoir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumeſnil*, une ſcene attendriſſante. Elle s'excuſe, dans ſon prétendu déſeſpoir & en ſe frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner ſon enfant; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler ſur ſes traces & de le reprendre, dût-il partager encore ſa profonde miſere & expirer de beſoin entre ſes bras.

La famille attendrie ſoulage de ſon mieux la mere & l'enfant. Juſqu'à de faux Abbés ſe mêlent de ce métier, dont les ruſes enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réſervé.

Il eſt de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne ſubſiſtent que par le rôle journalier d'indigent, & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyants.

Il eſt donc aſſez difficile de diſtinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois, qui ſont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les ſources de la charité, trop peu abondantes pour qu'elles puiſſent s'égarer ſans cauſer un dommage conſidérable à la portion de l'humanité qui ſouffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable ſache encore à Paris à qui il adreſſe ſon aumône, afin de ne point répandre ſur un comédien ce qu'il deſtinoit à l'infortune toujours timide, cachée & étrangere à toute eſpece de rôle.

CHAPITRE CCCCXVII.

Le nouvel Enrôlé.

On a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le Roi faiſoit ſa revue. Le ſpectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les caſques, les drapeaux ſéduiſent la jeuneſſe; & l'ouvrier obſcur, ennuyé d'un travail ſédentaire & journalier, brûle de quitter l'attelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui paſſent ſous les regards du Roi.

Il va ſigner ſon nom dans un cabaret de Neuilly, & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artiſan a vu tant de ſoldats aſſemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le Roi ne faiſoit pas la revue tous les ans, avec ce grand appareil, il perdroit à coup ſûr beaucoup de ſoldats.

Quand cet ouvrier s'eſt donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas, le recrûteur lui dit le lendemain : Mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne ſais pourquoi; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la premiere journée, le recrûteur dit au pauvre fantaſſin harraſſé : Nous entrerions bien dans cette auberge; mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché; entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le Roi lui a recommandé de nous bien traiter; s'il ne nous

traitoit pas bien, le Miniſtre le ſauroit & en informeroit le Roi.

On entre dans la maiſon nue; & l'éloquent recrûteur ajoute : Mes amis, le Roi vous fait ſervir de la chair crue, parce que chacun ſuivra ſon goût; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie, celui-ci plus cuite; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau; c'eſt aſſez pour vous rafraîchir; le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : Mon ami, vous avez parcouru hier la ville; quand vous vous promeneriez encore demain, vous verriez toujours la même choſe, autant vaut vous amuſer autrement; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet; on le redreſſe; on lui abat les épaules, & on lui dit : Vous en aurez meilleure grace devant les Dames.

La charlatanerie de recrûteur eſt non-ſeulement autoriſée, mais encore récompenſée. Et ce même homme qui, pour la premiere fois, touche une épée, quand il aura été plongé dans *l'eſprit de corps*, n'en deviendra pas moins un brave ſoldat, capable des actions les plus héroïques. Qu'eſt-ce que *l'eſprit de corps*, qui métamorphoſe un doreur ſur cuivre, un marmiton de cuiſine en zélés défenſeurs de leur patrie, qui, à ſix mois de-là, leur fera planter la baïonnette dans la muraille, pour, en défaut d'échelle, eſcalader ainſi une haute fortereſſe ? *L'eſprit de corps ?* C'eſt ce qu'on voit, ce qu'on ſent, ce qu'il eſt preſqu'impoſſible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où perſonne ne recule quand il a bu une fois *à la ſanté du Roi* dans un cabaret de Neuilly, le jour d'une revue.

CHAPITRE CCCCXVIII.

Promenades publiques.

Les Parisiens ne se promenent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour-là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala, dont elle arrache un lambeau; tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points*, & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se met-

tre très-décemment; & ſi elles continuent, il faudra les connoître pour ne point ſe tromper, & pour les diſtinguer d'une honnête bourgeoiſe.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand beſoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui ſeul preſque toute la phyſionomie. Point de viſages gracieux, quelques réguliers qu'ils puiſſent être, ſans l'expreſſion du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui ſont des figures fort inſipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'eſprit. L'œil doit être tranſparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou abſolument oblongs, ou ſaillants, ont peu d'agrément. Comme c'eſt l'ame qui fait le regard, & que les belles ames ſont en petit nombre, les beaux yeux ſont aſſez rares. Il y a le feu de la jeuneſſe qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce ſont des yeux paſſionnés, & non des yeux qui ayent l'expreſſion du ſentiment.

Lorſque les plumes flottoient ſur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terraſſe des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyants, qui brilloient parmi les flots des promeneurs.

Il n'eſt pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros Procureur foule peſamment la terre, & briſe la chaiſe ſur laquelle il s'aſſied; un Abbé légérement penché, ſourit à propos, & ſa face joyeuſe & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît inſenſible à tout ce qui ſe

paſſe autour d'elle. Ici, l'on voit des viſages étourdis; là, des fronts ſoucieux. L'un vient pour ſe repoſer, l'autre pour ſe diſtraire d'un ſombre déſeſpoir.

On s'entaſſe quelquefois dans la partie la plus déſagréable du jardin, & là les grouppes tumultueux, qui vous piétinent ſans miſéricorde, obligent le convaleſcent & le goutteux à ſe réfugier dans des allées écartées & ſolitaires.

Depuis peu, des filles publiques & bien vêtues ſe rangent en plein jour ſur des chaiſes au coin d'un arbre, & de-là raccrochent les paſſants, non avec le bras, mais avec un regard qui vous fait baiſſer la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup; il y a toujours quelques Officiers en ſemeſtre, quelques libertins déſœuvrés qui s'en emparent: elles ſe rallient entr'elles, & ſe prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudents, & former ce qu'on appelle *parties quarrées.*

Cette imprudence ſi viſible, qu'éclaire encore l'œil du ſoleil, au milieu d'un jardin où l'honnête bourgeoiſie eſt obligée de détourner ſes regards, ce mépris non voilé des bienſéances eſt ce qui révolte le plus le partiſan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre & les ténebres, comme elles faiſoient ci-devant, afin que le déſordre n'eût point ce front ſcandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à ſortir précipitamment de telle allée, & à n'oſer aller s'aſſeoir ſur tel banc. La jeune fille à ſes côtés, qui tient l'aiguille toute la ſemaine, n'oſe lever les yeux; elle n'apperçoit que la chauſſure de l'altiere courtiſane, & cette chauſſure ſuffit pour lui inſpi-

rer des envies qu'elle n'avoit pas. Où eſt donc la récompenſe de la vertu, ſe dit-elle à elle-même?

CHAPITRE CCCCXIX.

Hauteur des panaches.

Il n'y a pas long-temps que les hautes coëffures, les plumes, panaches, &c. étoient ſur toutes les têtes de femmes. Et au ſpectacle, une rangée de femmes, placées à l'orcheſtre, bouchoit la vue à tout un parterre; la même choſe à l'amphithéâtre & dans les loges. C'étoit un vrai déſeſpoir pour les ſpectateurs : on murmuroit tout haut; mais les femmes en rioient, & la politeſſe pariſienne ſe contentoit de gronder, mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un ſeul homme, Suiſſe de nation, & fort impatienté, qui, tirant une longue paire de ciſeaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir; alors, pour s'y ſouſtraire, la Dame fut obligée de ſe mettre derriere, & de laiſſer paſſer à ſa place l'homme qui y conſentit très-bien. Ce n'eſt donc plus le temps où le parterre crioit *place aux Dames*, & où l'on ne pouvoit être ſûr d'avoir une place au ſpectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fut-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir; aujourd'hui l'on ne ſauroit entendre; le caquet de ces mêmes femmes à panache ne diſcontinue pas pendant toute la piece. On entend ſortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire; c'eſt un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs; on en fait la remarque tout haut; les cauſeuſes

l'entendent très-bien, elles se taisent, & puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne, & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe, on les considere, & le grondeur désarmé, finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE CCCCXX.

Déménagement.

Les déménagements ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 jusqu'au 20, des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, décelant son ancien service, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promene ainsi depuis dix années qu'il suit son maître errant ; & il faut que toute la ville, bon gré mal gré, voye la chaise percée qui voyage. La Ducheſſe qui passe n'en est pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faisant de nouvelles connoissances, ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. L'un fuit un désagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne soupçonnoit pas. Tel garçon, dans l'espace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne se trouve pas bien encore ; il faut le suivre à la piste ; il

à ſauté de rue en rue, ainſi que fait l'oiſeau ſur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les ſous-locataires. C'eſt une ſous-diviſion qu'il eſt difficile quelquefois en juſtice de débrouiller. Le même pallier a juſqu'à quatre locataires différents, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé ſix ſemaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vuider le plancher. Le terme le plus dur & le plus déſagréable pour ces mutations eſt celui de Noël.

Déménager le 8 ou le 15 Janvier, tranſporter ſes meubles parmi les brouillards, la neige & les glaces, dans l'eſpace d'un jour très-court, c'eſt une rude pénitence impoſée aux locataires. Malade ou moribond, il faut néanmoins décamper avec ſon lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles ſur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de Noël*, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, & rendre une ordonnance de Police, qui remettroit tous les déménagements forcés au printemps? Les rues de Paris ſeroient moins embarraſſées dans ce mois d'allées, de venues, de viſites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulants du petit peuple couverts de neige, & auxquels il faudra plus de ſix ſemaines pour perdre leur malfaiſante humidité.

Le petit peuple eſt plus pauvre le 8 Janvier que dans tout autre temps de l'année, & c'eſt à cette époque que les hôpitaux ſe rempliſſent.

Un pauvre manœuvre s'eſt enrichi ſinguliérement il y a quelques années. Paſſant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrieme étage, & lui ordonne de ſceller dans le

mur un pot de grès assez pesant. Dix-huit mois après, passant dans la même rue, il apperçut un de ces écriteaux branlants, qui pendent à presque toutes les boutiques : *Chambre à louer présentement.* Il entra dans la maison, & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'occupoit *s'est laissée mourir* (1) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : Cette chambre me conviendra, & il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, & là, tout à son aise, il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

Moralistes, Jurisconsultes, Philosophes, la succession étoit-elle légitime ? répondez. Je sais bien que vous allez tous dire sur le papier, *non ;* & vous ferez tous bien de le dire.

Mais pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui, dans un cas pareil, adjugeroit à l'homme integre une portion de la somme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entiérement à son profit, & à l'insu de tout le monde ? La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons présents & futurs ne s'emparent du tout.

CHAPITRE CCCCXXI.

Courses de Chevaux.

Nous les avons copiées des Anglois ; c'est la bête qui remporte les prix : on fait jeûner le jockei

(1) Expression populaire, fort usitée à Paris.

qui doit conduire, afin qu'il peſe moins. Les paris s'ouvrent, & il ſe perd beaucoup d'argent.

C'étoit auſſi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la vîteſſe des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célebre. Qu'on eût couronné celui qui conduiſoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adreſſe ; mais le vainqueur parmi nous, n'eſt-il pas un peu ridicule lorſqu'il ſe vante d'avoir ſu acheter une cavale plus légere que celle de ſon adverſaire ?

Euripide autrefois ſe moqua complétement de ce ſingulier vainqueur dans une ode même à ſa louange. Il lui dit en propres termes : *O fils de Clinias, la plus belle des victoires eſt celle dont les Dieux n'ont favoriſé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudiſſements, ſans avoir pris la moindre peine.*

Sans avoir pris la moindre peine ! Qui ſe ſeroit attendu à une pareille chûte ?

Il eſt dommage que nous ne ſoyons pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais auſſi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

On ne parle donc plus *du cheval barbare*, *du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a ſuccédé à l'eſprit de la chevalerie entiérement éteint. On ſe tranſporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui paſſent comme un trait, tous couverts de ſueur au bout de ſix minutes ; & nous mettrons enſuite dans les diſcuſſions qui réſultent de ces courſes, un air de profondeur & une importance qui ont quelque choſe de burleſque.

Cette ſingerie de nos voiſins n'a pas rétabli, comme chez eux, ainſi qu'on l'eut d'abord ima-

giné, la perfection des races; c'eſt que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux Princes & aux grands Seigneurs. Ils euſſent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le ſujet eſt une femme qu'on diſpute & qu'on gagne à la courſe, & ce ſujet n'a point paru ſortir des bornes de la vraiſemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton*, y dit : *Veux-tu recourir la Comteſſe?* Et comme telle eſt la maniere de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE CCCCXXII.

Rats.

La quantité de rats qui ſont dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) ſurpaſſe l'imagination. Cachés pendant l'hyver le long des quais dans des piles de bois, ils deſcendent en été au bord de la riviere : là ils ſont d'une groſſeur démeſurée. Des peuplades entieres vivent dans ces ſouterreins, & y forment des excavations remarquables; ils entrent dans les caves quand la riviere hauſſe, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Auſſi dans ces quartiers voiſins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci ſont d'une telle ſtature, qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat ſe livre à forces preſqu'égales.

Les ſervantes ſont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de ſoins pour dérober la proviſion de chandelle & les aliments à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point, que

plusieurs maisons en sont incommodées, & de maniere à redouter le sort de l'ancienne Egypte.

En vain un grand homme se promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés; le remede est pire que le mal. L'arsenic ou la *mort-aux-rats* indiscrétement répandus dans des caves presque bannales, occasionne trop d'accidents pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*historiographe*. Aussi tandis que le bas des maisons est habité par une espece rongeante, les toîts regorgent de chats & de chates, qui, par leurs miaulements, interrompent votre sommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez sur le dos un matou vaincu que son fort & heureux rival a précipité d'une gouttiere.

L'histoire des *chats perdus* est infiniment intéressante. Dans plusieurs maisons, on rappelle les déserteurs, & il seroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruse; il est défendu même de les amadouer. On affiche de tous temps les *chiens perdus*; une dévote a donné l'exemple d'afficher *son chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de rose, & l'on voyoit au bas de cette affiche : *Permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

Quelquefois dans le cimetiere des Innocents, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéâtre, il apparoît un prodige; c'est une tête de mort qui remue ou qui roule toute seule, & le peuple d'accourir. C'est un rat qui s'est logé dans le crâne, & qui ne peut en sortir aussi facilement qu'il y est entré. Sous ces charniers dont le coup d'œil est le plus effrayant qui soit dans l'univers, les rats vivent parmi les ossements humains, les

dérangent, les ſoulevent & ſemblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération préſente la place qu'elle occupera ſur ces gradins, où les débris de l'humanité ſont placés, non plus ſelon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur phyſique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le plus ſuperbe potentat, en donnant la main à l'homme de la derniere claſſe. Mais où m'ont conduit les *rats?*

CHAPITRE CCCCXXIII.

Portes des Couvents.

L'Evangile l'a dit: *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or, voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'aſſemblent le matin à la porte du couvent. Ils ſont déguenillés. Le moine ouvre; il ne les fait pas entrer chez lui, mais il jette dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux ſe chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette ſoupe.

Eſt-ce là manger ſon pain avec les pauvres ſelon l'intention de l'Evangile?

Je voudrois qu'on fît entrer ces malheureux, qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traitât charitablement; car ce n'eſt pas manger ſon pain avec les pauvres, que de leur jetter dans des cibilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des aſſiettes du couvent.

CHAPITRE CCCCXXIV.

Surfaire.

Tout petit marchand vous ſurfait ſa marchandiſe de près du double : c'eſt une choſe ſcandaleuſe ! Qu'arrive-t-il ? L'acheteur méſoffre. La plus petite vétille eſt ſujette à une longue diſcuſſion. Le marchand offriroit ſa marchandiſe à moitié de ſa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir, dans le débat, au prix juſte ? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot ; il temporiſe, & ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légere.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'impoſaſſent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes ? Le tarif une fois arrêté, la confiance reſpective renaîtroit.

Paſſez devant une petite boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur, les mots *ſur ma conſcience*, *ſur mon honneur* ; ils ſont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre ; les geſtes répondent aux paroles, & l'on ſe parjure pour quelques ſols. Voilà le négoce d'une infinité de miſérables détailleurs qui uſurpent les noms de marchands & même de commerçants.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur, qui, ayant offert un prix, s'eſt en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra ; & quand il ne revient point ſur ſes pas, il dit à ſon garçon : *Cours-tôt après lui.*

CHAPITRE CCCCXXV.

Proceſſion des Huiſſiers.

CAVALCADE aſſez plaiſante. Le lendemain de la Trinité, les huiſſiers à cheval & à verge, & les huiſſiers priſeurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaiſe grace, & tout le peuple rit de voir ces ſuppôts de la juſtice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc ſaiſir le crin des chevaux. Cette main qui griffonne & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur ſtyle de grimoire eſt empreint ſur leur phyſionomie; ils vont ſaluer les principaux magiſtrats. On dit que les particuliers qui auroient à ſe plaindre de quelque mauvaiſe manœuvre, pourroient dénoncer le coupable ſubalterne; mais les chefs les puniſſent ſi rarement, que ſur cent plaintes une à peine eſt admiſe.

Comme il faut que la maſſe du papier timbré ſe débite, toutes ces mains qui le noirciſſent ſeront toujours encouragées à en vuider les magaſins; & ſi on leur fait quelque réprimande, le plus ſouvent c'eſt pour la forme, & ſix mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendroit le riche produit de la ferme?

CHAPITRE CCCCXXVI.

Débiteurs du bon ton.

Un débiteur qui veut être inacceſſible eſt très-commodément à Paris. Il occupe une maiſon à portier où le créancier eſt conſigné; jamais Monſieur ne ſera au logis pour lui. Quand les huiſſiers viendront pour ſaiſir, ils ne paſſeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires; c'eſt à lui que s'adreſſent toutes les complaintes. Comme il eſt lui-même intéreſſé à ne point payer, il eſt encore plus inſenſible & plus inexorable que ſon maître.

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de ſurſéance! Il mourra de faim contre la porte repouſſée par le portier, ou bien il ſera éconduit par l'homme d'affaires.

Si l'huiſſier en portant une ſignification oublie de laiſſer au portier la piece de douze ſols, la ſignification eſt miſe au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'eſt ſi dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'eſt ſacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition.* S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à-compte, ils ſemblent faire une grace.

Telle Ducheſſe doit à des marchands ſon linge, ſes robes, le drap qui couvre ſes domeſtiques; elle s'en moque, & ce n'eſt qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur préſence des rouleaux de louis pour le jeu du ſoir, & on les congédie aſſez impoliment.

Un boulanger, à qui un Marquis devoit en mourant une forte ſomme, diſoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires : *Hélas ! ce grand Seigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faiſoit aſſeoir du moins à côté de lui. A préſent on ne paye pas davantage, mais on n'eſt plus ſi honnête.*

CHAPITRE CCCCXXVII.

Muſique des Gardes Françoiſes.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans pluſieurs cérémonies publiques. Le Colonel permet que ſes ſoldats muſiciens exercent leurs talents dans toutes les maiſons honnêtes où ils ſont deſirés.

Dans les beaux jours de l'été, la muſique des Gardes donne des ſérénades ſur le boulevard; le peuple accourt, les équipages ſe preſſent, & tout le monde ſe retire très-ſatisfait. Cette muſique imprime au régiment une diſtinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par ſon indiſcipline & ſa mauvaiſe conduite; aujourd'hui il eſt conſidéré. Son Colonel l'a totalement métamorphoſé, & ces mêmes ſoldats qui commettoient une infinité de déſordres, ſont devenus honnêtes & utiles.

Rien n'eſt plus propre à attacher le ſoldat à ſon métier qu'une muſique militaire.

On a trop négligé parmi nous la muſique militaire; nous n'avions pas il y a vingt-cinq ans un ſeul trompette qui ſonnât juſte, pas un ſeul tambour qui battît en meſure, pas une clarinette qui ne fût fauſſe.

Auſſi durant les dernieres guerres, les payſans de Bohême, d'Autriche & de Baviere, tous muſiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées euſſent des inſtruments ſi faux & ſi diſcordants, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriſerent; & l'on ne ſauroit calculer à combien de braves gens des inſtruments faux & des muſiciens ignares ont coûté la vie. Tant il eſt vrai que dans l'appareil de la guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les ſens.

Et ſi, comme le dit l'Abbé Raynal, le Roi de Pruſſe a dû quelques-uns de ſes ſuccès à la célérité de ſes marches, il en doit auſſi pluſieurs à ſa muſique vraiment guerriere.

CHAPITRE CCCCXXVIII.

Louvre.

Le Louvre ſemble condamné à ne jamais être fini; c'en eſt fait. La deſtinée de ce ſuperbe monument ſera de reſter inachevé, comme pour immortaliſer à jamais l'eſprit des François, ſi par haſard l'Europe vouloit revenir un jour de ſes premieres idées.

Devant cette ſuperbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air ſur la place, des guenilles, des haillons: ce contraſte dit encore quelque choſe à l'œil obſervateur; c'eſt l'image de tout le reſte; grandeur & miſere, côte à côte.

Les trois Académies (ſans compter celle d'Architecture) ſont logées dans ce Louvre, qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

Quelques académiciens & quelques particuliers

y ont obtenu un logement; mais il faut bâtir une eſpece de maiſon en charpente dans ces vaſtes enclos. On trafique de ces logements qui ſont peu commodes, ſur-tout par les eſcaliers qui ne répondent point à la majeſté de l'édifice.

Pluſieurs peintres de l'académie y ont leurs atteliers, & une multitude de rats leur domicile; c'eſt le cortege ordinaire des talents.

Celui qui vient à décéder dans les logements du Louvre, ne peut faire attacher à ſa porte une aune de teinture noire. Il faut qu'il déloge ſans cérémonie; on enleve le corps ſans qu'il ſoit expoſé, & il eſt interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de ſa famille.

Du Freny diſoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre ſans m'écrier : *Superbe monument de la puiſſance de nos plus grands Rois, vous ſeriez achevé, ſi l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendiants pour y tenir ſon chapitre & loger ſon général!*

C'étoit un ſi beau plan que ce Louvre! Le château de Verſailles l'a fait abandonner; l'état des finances, les laps de temps, & peut-être même la politique, empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive ſa pleine & entiere exécution. Les Rois de France, ſelon toute apparence, n'habiteront plus la capitale; & ce palais qui ne convient qu'à un Monarque, n'offrira dans les ſiecles qui vont ſuivre qu'une demi-ſplendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE CCCCXXIX.

Bréviaire.

Un Prêtre régulier a toujours ſon bréviaire en poche, ou ſous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois de le lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cauſe en donnant à cette pratique une ſorte d'oſtentation.

Depuis que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde eſt diminuée. Eh! n'eſt-il pas ridicule de voir dans un carroſſe public, un Prêtre qui marmotte du mauvais latin pour mendier des aſſiſtants une certaine vénération?

Si cette lecture du bréviaire eſt faite pour ſe ſanctifier, c'eſt dans la retraite & ſeul que le Prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le temps de la promenade ou d'une aſſemblée pour ſe faire remarquer.

Cette infructueuſe momerie n'eſt plus en uſage que chez les Prêtres ſtupides ou hypocrites. Ceux qui ſe reſpectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs ſignes de croix, & leurs coup-d'œil vers les cieux. Qu'un Prêtre diſe journellement ſon bréviaire, qu'il ſe pénetre de ſes charmes touchants, rien ne l'en empêche, mais qu'il ſe tienne à l'écart ou dans ſa maiſon.

Il faut bien quatre ou cinq heures de temps par jour pour dire le bréviaire du Dioceſe de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer, ſous peine de pécher. Les Evêques & les Abbés commandataires le diſent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confeſſer, diſoit-on à un Prélat. — *Sans doute, & c'eſt bien mon deſſein; car j'ai plutôt fait de confeſſer que je ne le dis pas, que de le dire tout entier.* A l'exemple du Prélat, certaines jeunes Pariſiennes (quoiqu'elles ne diſent jamais tout) ont opiné que les plaiſirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confeſſion. Elles ſe confeſſent donc dans la quinzaine de Pâques, & jouiſſent enſuite de leurs amants onze mois & demi. Que dites-vous de ce calcul?

CHAPITRE CCCCXXX.

Viande en Carême.

Les boucheries ſont ouvertes en plein carême, tant à l'uſage des Proteſtants & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il eſt vrai que le bigot en paſſant y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce ſcandale; mais heureuſement que l'adminiſtration a ſenti qu'il convenoit de laiſſer à chaque eſtomac & à chaque conſcience, la liberté du gras ou du maigre. Les Curés des Paroiſſes ſe prêtent eux-mêmes facilement à la diſpenſe. On remplace l'abſtinence par une légere aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

Où eſt le temps où l'on étoit obligé, lorſqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boîte à perruque? Dans ma jeuneſſe, j'ai vu arrêter le dîner du Prince de Condé, qu'on lui portoit de ſon hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les eſtafiers de je ne ſais quelle

juriſdiction, avoient ſaiſi le potage & les poulardes de Son Alteſſe Séréniſſime. Ces puérilités ont pris fin : mais quelques fots gémiſſent encore ſur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE CCCCXXXI.

Attrapes.

UNE des bêtiſes du peuple de Paris, c'eſt ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui ſortent pour aller aux prieres de quarante heures (1), des plaques blanches qui ont la forme de rats; on leur attache des torchons, on ſeme des fers brûlants & des pieces d'argent clouées au pavé; ce qu'on peut imaginer de plus ignoble, divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante ſur ce chapitre mille groſſieres équivoques, alors elle rit aux éclats. Un *maſque* ſe promene dans tous les beaux quartiers, ſous les fenêtres des Dames & des Demoiſelles, ayant l'air d'être en chemiſe & ſans culottes; le derriere de cette chemiſe eſt chargé de moutarde; d'autres maſques qui ſuivent, s'empreſſent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudiſſant à ces dégoûtantes plaiſanteries.

(1) Prieres publiques, où l'Egliſe expoſe le St. Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le Gouvernement tolere.

C'eſt cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus ſuivent en foule ces farces qui font vomir; & qu'on reproche enſuite à l'auteur du *Miſanthrope*, (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple) qu'on lui reproche encore la *proceſſion des ſeringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ces jours-là, ne manquent point de donner *Dom Japhet d'Arménie* (1) & autres *ſcarronnades*, & les ſpectateurs s'amuſent fort d'un pot-de-chambre vuidé ſur la ſcene, d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garde-robe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde ſur les banquettes de velours de l'orcheſtre & de l'amphithéâtre. Préville, comédien du Roi, joue la dégoûtante maſcarade, tout auſſi bien & avec autant de feu que le poliſſon des rues, & leurs geſtes licencieux ſont à-peu-près les mêmes.

Parmi ces déteſtables plaiſanteries, une m'a paru plus mauvaiſe encore. On fagotte un enfant poſtiche; il a le dos tourné, le corps baiſſé; il ſemble vouloir ramaſſer à terre une pomme tombée de ſa main; vous paſſez, & ſouffrant de ſon attitude, vous ramaſſez la pomme, & la préſentez à l'enfant. Auſſi-tôt la canaille vous hue; mais n'eſt-ce point là huer une bonne action? Cela ne me ſemble pas indifférent.

Je

(1) Piece de Scarron, d'une bouffonnerie aſſez indécente. La veuve de ce Poëte burleſque a épouſé Louis XIV; Louis-le-Grand, ſucceſſeur de Scarron! Jamais l'auteur de *l'Enéide traveſtie* n'eut une idée plus groteſque. Oh, comme il en auroit ri!

Je ne ſais ce qui ſe paſſoit aux *bacchanales* du peuple Romain ; perſonne n'a fait le *tableau de Rome :* mais dans aucune ville du monde ancien, on ne retrouvera, je crois, les amuſements vils & groſſiers de la populace pariſienne. Les vendeurs d'eſtampes n'affichent alors que des figures de garde-robe, & les colporteurs qui vendent les billets de loterie, vous en offrent d'imprimés, (je ne ſais ſi c'eſt avec approbation) où il y a deſſus : *Loterie d'étrons*, *gros lot*, 100,000 liv. Signé, *Gobe-tout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ſes divertiſſements ont une empreinte de ſottiſe & de vilenie qui approche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne ſonge point à recourir déſormais à de plus ingénieuſes inventions, peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh ! Grecs ! Grecs ! ſi ſouvent & ſi mal-à-propos cités par nos pédants, puiſqu'on compare inceſſamment Paris à Athenes, dites, vos bouquetieres & vos artiſans, du temps de Démoſthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaiſirs ce mêlange honteux ? Non : & pourquoi ? Parce qu'il y avoit à Athenes une tribune, & des orateurs publics, qui euſſent fait rougir les vendeuſes de poiſſon, ſi.... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit auſſi des *attrapes* chez les confiſeurs de la rue des Lombards : celles-ci n'ont qu'un caractere enfantin. On donne aux boîtes à *bon-bon* toutes ſortes de formes ; *artichaud*, *tiſon-brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'aſperges*, & les boîtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événements du jour. Un de ces confiſeurs ne s'étoit-il

pas avisé, il y a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles? La police n'eut que le temps de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, Général, tout est à croquer; le même dessinateur préparoit déja le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.

CHAPITRE CCCCXXXII.

Mêts hideux.

Au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces assiettes mutilées? Quels sont ces restes où la moisissure a déja déposé sa premiere empreinte? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un Evêque qui s'est arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres, aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle, & les ont vendus à des regrattiers qui les exposent à l'air. Hélas! qui en sera friand? Voyons: *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais il a des yeux. Sur le soir, un indigent enveloppé d'une redingotte, descend de son grenier, & vient acheter ces restes dégoûtants, sur lesquels la valetaille a bavé; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur; il est bien moins nourri, moins bien couché, moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable, mais qui craint de mal placer ſon aumône, devroit ſe faire l'honorable eſpion de ces échoppes; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en perſonne. A coup ſûr, ce ſont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triſte nourriture; à coup ſûr, ces acheteurs ſont dans le beſoin, & dans un beſoin réel. Ces graillons, dont la vue offenſe notre délicateſſe, perdroient de leur vileté, & deviendroient la pierre de touche qui ſerviroit à diſtinguer l'homme ſouffrant de la faim. Donner à propos, eſt le vrai ſynonyme de libéralité. Que d'argent dépenſé ſur le pavé de Paris! Et parmi tant de riches prodigues, combien diſtingue-t-on de perſonnes libérales? Qu'elles ſe mettent en embuſcade près de ce regrat que la miſere ſilentieuſe vient enlever à l'approche des ténebres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Verſailles, le regrat n'a point cet aſpect révoltant. Ce qui ſort de deſſus la table du Roi & de celle des Princes eſt en entier, & le Bourgeois ne rougit point de s'en nourrir; puis ce qui a été ſur la table des Princes, eſt toujours réputé un morceau ſain & délicieux. Le quart de Verſailles ſe nourrit donc des plats ſervis ſur les tables royales, & les cuiſiniers de Sa Majeſté ont apprêté les viandes pour des eſtomacs vulgaires, auxquels ces mêts, chef-d'œuvre de leur art, n'étoient pas deſtinés. Des poiſſons immenſes, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un ſaut de la table de Monſeigneur le Comte d'Artois ſur celle d'un chapelier, & vont régaler ſa petite famille. Elle ſe nourrit de mêts ſucculents, & n'a plus beſoin de faire une cuiſine particuliere.

Ce regrat de Verſailles n'eſt donc point déſert

en plein jour comme celui de Paris ; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot, d'une hure de saumon, morceau fin & rare, qu'il n'auroit pu trouver ailleurs sans dépenser beaucoup d'argent; il se vante d'avoir été *au regrat de Versailles*. S'il parloit des *assiettes publiques* de la capitale, il souleveroit le cœur. Et voilà de ces distinctions qu'il est de mon emploi d'apprendre aux étrangers ; car tout a ses nuances & à l'infini ; nuances instructives, & qui peuvent jetter du jour sur les ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui, ils doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu'habite le Roi, tel Officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le Ministre, se munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner, tant mieux, son poulet lui servira pour son souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue, & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliste de Neufchâtel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n'en sache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets*, qui, plaçant sa poële à frire sur un réchaud exposé en plein air, & dont en passant vous recevez la fumée au nez, emploie, au-lieu de beurre, d'huile ou de sain-doux, un *cambouis*, un *vieux oing*, qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poële, & le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête & dit : *Il a le gozier pavé.* Au reste, on distingue par-tout le Parisien en ce qu'il mange sa soupe presque bouillante.

Dois-je auſſi parler des *vendeuſes de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapiſſent du matin au ſoir ; criant : *Tout chauds, tout brûlants.* On dit qu'attendu que les Fermiers-généraux nous vendent le ſel treize ſols la livre, (falſifié encore) elles verſent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un ſel qui leur eſt propre, qui ne vient ni de l'océan, ni des mines, & n'eſt pas encore aſſujetti à aucun droit.

Vous conduirai-je, enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obſcures & enfumées, où les maçons tenant ſous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainſi que leurs perſonnes, vont le plonger dans un chaudron bannal ; ce qui s'appelle *tremper ſa ſoupe.* Il leur en coûte trois ſols pour cette immerſion. Quel chaudron ! quelle ſoupe ! Mais j'apperçois que j'offenſerois votre délicateſſe ſi j'allois plus loin. Raſſurez-vous, délicats ſybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera ſans doute à d'autres de ſavoir comment le peuple qui travaille le plus vit & ſe nourrit.

Paſſez enſuite devant la porte d'un hôtel ; on ſent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On ſe nourriroit preſque à la fumée épaiſſe que la cuiſine exhale par les barreaux qui donnent ſur la rue. Avancez la tête, trente caſſeroles ſont ſur des braſiers ; des cuiſiniers en veſtes blanches les agitent avec grace ; chaque ſauce eſt interrogée dix fois ; toutes ſortes de mêts vont couvrir une table où s'aſſeyeront cinq ou ſix épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuſe, & qui ne ſongeront ſeulement pas s'il exiſte des hommes à qui le néceſſaire manque, à raiſon du haut prix où les riches, qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE CCCCXXXIII.

S'écrire aux Portes.

Le beau monde conſacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la ſemaine à faire des viſites. Les équipages courent toutes les rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire;* on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maiſons; c'eſt le jour de la Maréchale, de la Préſidente, de la Ducheſſe; il faut paroître au ſallon, ſaluer, s'aſſeoir tour-à-tour ſur le fauteuil vuide, & l'on croit ſérieuſement pouvoir cultiver la connoiſſance de cent ſoixante à quatre-vingt perſonnes.

Ces allées & venues dans Paris diſtinguent un homme du monde; il fait tous les jours dix viſites, cinq réelles & cinq en blanc, & lorſqu'il a mené cette vie ambulante & oiſive, il dit avoir rempli les plus importants devoirs de la ſociété.

En entrant dans ces différents ſallons, on y entend les mêmes futilités; répétitions uniformes, point de franchiſe; toutes les opinions ſont maſquées, & ce n'eſt jamais au ſallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour ſe recommence à chaque viſite; on conte huit fois de ſuite la même hiſtoire, & la politeſſe ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'eſt emparé de la converſation, ſe haſarde à dire.

Le ſallon s'ouvre & ſe ferme ſoixante fois; les noms entrent; les robes & les habits s'examinent; on garde le ſilence; on s'eſquive, on remonte en

voiture pour aller trouver des perſonnes tout auſſi indifférentes, & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on ſait déja, & ce qu'on a appris ſans intérêt.

Cette vie ambulante & oiſive, ſuite du déſœuvrement, annonce le vuide profond du cœur & de l'eſprit; & c'eſt ainſi que ſe paſſe la vie des gens à équipage. Eſt-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naiſſance & de la fortune, pour prodiguer ainſi ſon exiſtence? Et ces perſonnes affecteront encore du dédain pour des ſociétés qu'elles ne connoiſſent pas : & pourquoi? Parce qu'elles dédaignent réellement les ſociétés qu'elles connoiſſent.

Quand le jour tombe dans le *ſallon*, le Notaire & le gros Commis diſent aux valets, *des bougies*, les Maîtres des Requêtes & les Préſidents diſent, *des lumieres*; mais les grands Seigneurs & les Princes diſent, *apportez des chandelles*; & pourquoi? c'eſt que le Roi dit toujours, *des chandelles*.

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne diſe bientôt en Province dans ſon châtel démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occaſionné un trait comique; tant mieux, il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va réguliérement tous les matins ſavoir comment ſe porte Madame une telle; mais il eſt de ſon devoir de ne jamais rendre compte à ſa maîtreſſe de ſa miſſion. On s'envoie des ſalutations, des compliments réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce ſont des amitiés exceſſives, des tranſports; on ne ſauroit vivre l'une ſans l'au-

tre ; on déclare ſon intimité ſentimentale à la face de l'univers. Au bout de ſix mois, on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes ſi affolées ne ſe reconnoiſſent plus.

Depuis long-temps, on ne fait plus les incommodes viſites du jour de l'an ; il n'y a plus que les Commis du bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs ſupérieurs qui les attendent ce jour-là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune viſite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domeſtiques.

La petite-poſte ſe charge auſſi des viſites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & ſouleve le marteau des portes cocheres ; elles bâillent & ſe referment quand la carte eſt gliſſée. Rien n'eſt plus aiſé, perſonne n'eſt viſible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer ſa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il eſt le commettant.

On ſe rejette le ſurlendemain dans la ſociété, & on laiſſe le cordonnier & le tailleur ſe donner l'accolade vraie ou fauſſe, qui étoit encore familiere au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on a détruit inſenſiblement ces gênes futiles qui nous tyranniſoient à des époques renaiſſantes.

CHAPITRE CCCCXXXIV.

Sœurs Griſes.

AINSI nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes Paroiſſes. Elles

ſoignent les pauvres malades, & ſe répandent partout où leurs ſoins ſont néceſſaires. Ces Sœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité ſouffrante, miſérable, dénuée, trouve, par leur miniſtere, des ſecours, des remedes, des conſolations. Eh, quelle différence d'une Sœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inacceſſible, paſſent une vie entiere à chanter au chœur des cantiques ſtériles & inintelligibles à elles-mêmes.

L'eſprit de zele & de charité qui les anime, me pénetre de reſpect, & me fait deſirer que ce vénérable inſtitut ſe propage.

Au moment univerſellement plus deſiré & peu éloigné ſans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuſes) on reſpectera l'établiſſement des Sœurs Griſes; & l'exercice pénible & aſſidu de leurs fonctions, leur méritera conſtamment la reconnoiſſance publique.

Si dans les hôpitaux, les Sœurs qui environnent les lits de ſouffrance, au milieu de tant de jeunes Chirurgiens, Pharmaciens, Médecins, preſqu'empriſonnées dans des ſalles où les atômes ſubtils, les corpuſcules actifs abondent, & ſoulevant à chaque minute des corps nuds, ont contracté le goût trop vif du plaiſir & de la volupté, leurs jouiſſances ne ſont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs ſoins renaiſſants & pénibles. Le rigoriſme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus? Ces Sœurs hoſpitalieres n'en ſont que plus compatiſſantes lorſqu'elles s'attendriſſent. Elles entendroient moins l'accent de la douleur, ſi leur ame

étoit fermée à la voix du plaiſir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit ſuffiſamment expier des foibleſſes que le lieu, l'âge, les fonctions, la ſolitude, l'occaſion rendent preſqu'inévitables.

Elles vivent ſous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle, qui ſouffre, & qui reprend bientôt ſes couleurs, graces à leurs ſoins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voyent tour-à-tour les ſcenes touchantes de la maladie, de la convaleſcence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie ſemble leur en enſeigner l'emploi. Leur ſenſibilité ſi fréquemment exercée, s'arrêteroit-elle lorſque la préſence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaiſirs devenus néceſſaires pour contre-balancer l'aſpect perpétuel des ſouffrances, & qui ſeuls, ſans doute, font ſupporter des devoirs devant leſquels les trois quarts des hommes frémiſſent & reculent?

Qui m'expliquera pourquoi toutes les perſonnes appliquées ſpécialement à guérir les plaies, à ſoigner les malades, & qui vivent avec les êtres ſouffrants, ont pour les plaiſirs des ſens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes?

CHAPITRE CCCCXXXV.

Financiers.

Si un Auteur comique a le deſſein de faire une piece intitulée, l'*Impertinente*, qu'il aille de ce pas viſiter deux ou trois financiers. Les femmes de qualité ont de la nobleſſe, de l'eſprit

& du tact. Leurs mots piquants ſont aſſaiſonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres ſont hautaines & dures, par inſtinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriſer, a paſſé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aiſé des femmes de qualité, l'or ſemble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le juſtifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la ſuprême impertinence, l'impertinence raiſonnée.

La comédie de *George Dandin* n'a point guéri les roturiers de la ſottiſe d'épouſer des filles de conditions. Telle, ſouſtraite à la miſere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon Financier en lui donnant la main. Elle ſe diſtingue de ſon mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands ſoupers qu'elle donne à de petits Seigneurs, elle rougit preſque de le voir à table. Elle ne permet pas à ſon époux de traiter ſes enfants comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfants ne ſeroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit preſqu'ouvertement) procedent du levain vicieux de leur pere. Tout ce qui n'eſt pas de qualité la fait tomber en ſyncope. Elle ne ſait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de ſon époux calculateur. Son nom lui cauſe le plus grand chagrin; & pour lui faire plaiſir, il faut, en lui parlant, la nommer par ſon nom de fille. Tous les jours elle ſoupire ſur l'opulante roture de ſon mari. Elle l'écarte autant qu'il lui eſt poſſible, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire.

Il ſeroit trop au-deſſous d'elle de demander de l'argent à ſon mari ; elle lui donne des *mandats* qu'il paye comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George Dandin?* Rien pour le temps actuel, où la finance ayant pris les connoiſſances & les mœurs du ſiecle, n'a plus trop de diſcordance avec le ton de la nobleſſe : les dehors rebutants ont diſparu, mais le fond eſt demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce ſujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant ſa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui ſe proſterne en eſprit devant les aïeux de ſa femme, & qui ſemble demander grace à ſes parents d'oſer coucher avec elle, tant il eſt la dupe de ces impoſantes expreſſions, *condition*, *famille*, *maiſon*, *naiſſance*, qu'on fait inceſſamment réſonner à ſes oreilles pour faire couler ſon or ſur les derniers rejettons d'un arbre généalogique entiérement deſſéché.

Cette extravagance de vouloir épouſer une femme qui n'a que des titres, & qui, vaine & fiere, a l'eſprit gâté par ſes parents, qui lui enſeignent à dédaigner l'autorité maritale, eſt encore aſſez commune pour être peinte & rajeunie ſous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manieres du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit ſubir tous les trente ans une entiere métamorphoſe. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui détermine l'exacte reſſemblance. Aucun perſonnage de Moliere n'a plus parmi nous ſa phyſionomie complete.

CHAPITRE CCCCXXXVI.

Domeſtiques de louage.

Vous arrivez à Paris ſans domeſtiques, vous en trouvez un ou pluſieurs pour 40 ſols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers, qui, ne connoiſſant pas la ville, leur remettent le ſoin des marchés & des emplettes.

Que font ces domeſtiques de louage? Ils vont chez le marchand, & lui impoſent la loi de partage du bénéfice. Le marchand hauſſe le prix, & l'étranger achete l'objet au-deſſus de ſa valeur. Ces domeſtiques mettent à contribution juſqu'au traiteur; ils ſe font payer par le loueur du remiſe (1) juſqu'à vingt ſols par jour; ce profit eſt paſſé en uſage.

Ces domeſtiques, par l'habitude où ils ſont d'avoir affaire aux étrangers, les ſervent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoiſſent toutes les allures des différentes maiſons de la Capitale; ils ſavent où ſont placés les ſerrails, ce qui les meuble, & leurs taux reſpectifs. Ils vous volent un peu d'un côté; en revanche, ils empêchent de l'autre que vous ne le ſoyez outre meſure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas; & les valets de l'ancienne comédie ne ſe retrouvent plus que dans cette claſſe. Habiles, adroits, intelligents, ils iront au-devant de tous vos deſirs; ils connoiſſent les banquiers, les eſcompteurs, les uſuriers, les avanceurs; ils vous offrent chez les

(1) Carroſſe de louage qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture diſtinguée.

marchands un crédit immenſe. Ils ne manqueront pas ſans doute d'eſpionner vos actions ; c'eſt un ſurcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce ſoit eux ou de mauſſades ſerviteurs, que vous importe.

Les autres domeſtiques ſont des machines en comparaiſon de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Auſſi dédaignent-ils d'entrer dans les maiſons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, ſachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils ſoupirent ardemment après la paix, temps de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Pluſieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont ſervis par haſard, & montrent au Nord étonné toute l'aſcendance d'un eſprit gaſcon ou d'un génie languedocien, qui, après avoir commencé ſon cours en Dauphiné, eſt venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de pays.

Tout vu, tout conſidéré, il vaut mieux encore qu'un étranger ſe laiſſe conduire par un domeſtique de cette eſpece, que de tomber entre les mains de ces abbés ſouples, & de ces égrefins ſubtils, qui ſont à la piſte des nouveaux débarqués, & qui les conduiſent dans des maiſons, ſoi-diſant honnêtes, où la maîtreſſe & les filles du logis complotent vertueuſement contre leur bourſe, & ſe moquent enſuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE CCCCXXXVII.

Enlevements.

Je marche tranquillement dans la rue; un jeune homme assez bien mis me précede. Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille; l'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours, un tranquille témoin me dit froidement : *Laissez, ce n'est rien, Monsieur, c'est un enlevement de Police.* On met les menottes au jeune homme, & il disparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, Monsieur? *Rien*, répond-il, *c'est une trentaine de filles publiques qu'on enleve d'un coup de filet*; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des soldats du guet, qui les tiennent galamment par la main, le fusil baissé.

Il est onze heures du soir ou cinq heures du matin; on frappe à votre porte, votre domestique ouvre, votre chambre se remplit d'une escouade de satellites, l'ordre est précis, la résistance est superflue; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous servir d'armes, & l'Exempt, qui n'en vantera pas moins sa bravoure, prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

Le lendemain un voisin, qui a entendu du bruit dans la maison, demande ce que ce pouvoit être: *Rien, c'est un homme que la Police a fait enlever. — Qu'avoit-il fait? — On n'en sait rien; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure*

ſuſpecte. — Mais, Monſieur, il y a quelque différence entre ces deux délits? — Cela ſe peut; mais il eſt enlevé.

On vous a arrêté, mais on ne vous a point montré l'ordre, on vous a mis dans une voiture fermée, vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire; vous irez viſiter les murs & les cachots, où de la Baſtille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Ciſe, ou du Château-du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proſcription? Vous ne pouvez le deviner au juſte.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *c'eſt un acte arbitraire*, on en peut tirer ſans peine toutes les conſéquences poſſibles. Mais tous les enlevements ne ſont pas également injuſtes; il eſt une multitude de délits ſecrets & dangereux qu'il ſeroit impoſſible au cours ordinaire des loix de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le Miniſtre n'eſt ni ſéduit, ni trompé, qu'il n'obéit pas à des paſſions particulieres, à une prévention aveugle, à une ſévérité déplacée, il a pour but ſouvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent; & la Police, telle que la machine eſt montée, ne ſauroit marcher aujourd'hui ſans cette force prompte, active & réprimante.

Il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il y eût enſuite un tribunal particulier, qui peſât dans une balance exacte les motifs de chaque enlevement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudence & le crime, la plume & le ſtylet, le livre & le libelle.

Les Inſpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlevements ſubalternes, en ce qu'ils ſont crus ordinairement ſur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la derniere claſſe du peuple,

peuple, on leur concede facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiſſent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui ſait ſi la cupidité n'entre pas auſſi dans leurs démarches, & s'ils ne favoriſent pas ſouvent celui qui paye aux dépens de celui qui ne paye pas? Ainſi la liberté des miſérables & derniers citoyens auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impoſition la portion nombreuſe des *proſtituées*, des *joueurs de profeſſion*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *eſcrocs*, des *chevaliers d'induſtrie*, &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir; mais qui en font encore davantage quand ils ſont obligés de payer & d'acheter pendant un certain temps le privilege de leurs déſordres.

Pourquoi telle malheureuſe ſe vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *Monſieur l'Inſpecteur de Police?* Pourquoi marche-t-elle tête levée au-deſſus de ſes compagnes en les menaçant même de ſon crédit? Elle ſe tairoit ſi l'expérience ne lui avoit pas appris, ainſi qu'au *joueur*, à *l'eſcroc*, que la balance de *Monſieur l'Inſpecteur* a pluſieurs poids & meſures, & qu'on faiſoit adroitement tomber *l'exemple néceſſaire* ſur ſon voiſin, quand on avoit ſu le détourner de deſſus ſa tête en faiſant à *Monſieur l'Inſpecteur* un petit préſent ou une petite délation particuliere; car il ſe contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre choſe: & comme c'eſt la lime qui ronge le fer, de même c'eſt la canaille qui ſert à dévoiler & à réprimer les turpitudes, les excès, les violences ſourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Wauxhall, leur Ranelagh, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courſes de chevaux, leurs jockeis,

leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme, par exemple, la loi *habeas corpus?*

CHAPITRE CCCCXXXVIII.

Trottoirs.

Absolument inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la Capitale, malgré l'exemple de Londres; l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théâtre François; mais la faute que l'on a commise, c'est d'y avoir mis mal-à-propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent soigneusement, crainte d'accrocher; ce qui fait qu'au-lieu du passage aisé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-temps, dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible? & comment répete-t-on une erreur aussi capitale?

Les trottoirs de Londres sont très-bas, & tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus: le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de six pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout aussi bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-temps

cette retraite, pour marcher plus paiſiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il eſt poſſible d'en établir dans pluſieurs; il en eſt d'aſſez ſpacieuſes pour cela; mais c'eſt en dalle de pierre, & non en pavé qu'il les faudroit.

Ces trottoirs ſeroient ſur-tout néceſſaires aux approches de cette Capitale. Dans les mauvais temps, les chemins à côté de la grande route pavée ne ſont pas praticables. Si l'on marche ſur la chauſſée, l'on riſque d'être écraſé; on eſt donc réduit à cheminer ſur la terre fangeuſe & gliſſante: l'homme qui porte des fardeaux tombe & ſe bleſſe.

Il eſt ſur-tout un mur funeſte qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* juſqu'à *la Chapelle.* Toutes les hottes à denrées arrivent par-là: pluſieurs femmes s'y ſont caſſées bras & jambes, & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les Religieux de Saint-Lazare devroient bien faire conſtruire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce préſent fait à cette foule de porteurs & de porteuſes qui nous amenent les légumes de toute eſpece, ſeroit digne de leur bienfaiſance, & leur terrein en acquéreroit une nouvelle valeur; car, prenez-y garde, tout bienfait au public eſt ordinairement récompenſé.

CHAPITRE CCCCXXXIX.

Echoppes.

On vient d'en établir une longue file ſur les quais, à raiſon du profit qu'elles rapportent; mais elles ne ſont pas toutes avantageuſement ſituées. Celles qui ſont ſur le *quai de la Ferraille* & à la deſcente du Pont-Neuf, maſquent le coup-

d'œil. Ces échoppes ont uſurpé la place qu'occupoient deux fois la ſemaine les jardiniers fleuriſtes; de ſorte que les jours de marché, ils viennent encore dépoſer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute eſpece. Ce quai déja étroit, ſe trouve donc fort embarraſſé, & la confuſion devient ſi grande, qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jetté dans cette route, il faut pourſuivre juſqu'au bout; car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures, ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs, le ſoir, ont beau jeu. Ils s'eſquivent par l'*Arche-Marion*; & comme le guet ne peut y faire paſſer ſes chevaux, ce quai eſt dangereux la nuit.

Ces échoppes ſont d'une grande incommodité ſur le quai le plus paſſager de Paris; mais ſi ces petites boutiques rétréciſſent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompenſe la bourſe de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs ne doit-il pas paſſer avant la ſûreté & la commodité publique?

C'eſt toujours ſur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégiſſerie* que ſe promene le recrûteur, pourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier, il reparoît ſur cette arene en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée ſur la hanche; il bat le pavé précédé d'un tambour, vante à chaque homme de taille les avantages du ſervice; cajole la jeuneſſe, fait rougir le payſan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

Un de ces Officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de ſon habit, celui-ci le regarda froidement, & lui dit: *Allons, c'eſt aſſez, n'achevez pas de me déchirer.*

Ces petits détailleurs entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'obſervance du dimanche. Il ſe fait ce jour-là, entre les défenſeurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'eſt pas étrangere à nos crayons.

Une eſcouade de guet à pied ſe promene d'heure en heure pour ſaiſir les quincailleries & les vieilles culottes qui apparoiſſent en forme d'enſeignes; mais devant l'eſcouade marche un vigilant précurſeur ſoudoyé par les détailleurs, & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique; mais il reparoît ſoudain quand les fuſiliers ont paſſé.

C'eſt le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu ſa paie le ſamedi ſoir ou le dimanche matin, achete des boucles, des ſouliers, des chemiſes, une veſte, un marteau; il n'a que ce jour-là pour faire ſes preſſantes emplettes.

On eſſaie les culottes dans les allées, & le marché eſt interrompu par les filles de la maiſon qui deſcendent les eſcaliers pour aller à la grand'meſſe, & auſſi par la garde ſoupçonneuſe qui pouſſe les portes à demi-fermées.

Ce qui eſt une vraie foire curieuſe à l'uſage des déguenillés; on y fait troc d'habillements. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en ſort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes tournant & retournant l'étoffe en tous ſens, préſident à des marchés qu'on ne ſauroit appeller tacites ni clandeſtins. Elles aident d'une main officieuſe aux vêtements trop étroits & même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere; elles ſont entendues en fait de culottes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le

chamois doit avoir. Elles habillent de pied en cap le chaland; & pendant l'entretien, elles se ménagent habilement pour le soir un goûter aux Porcherons.

Les soldats du guet marchent complaisamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, leurs parents dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne sont pas de garde.

O loi antique du sabbat! que d'atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglements! Mais avant tout, la pudeur publique doit être respectée; & c'est bien ici le cas de dire : *Nécessité n'a point de loi.*

Voilà comme rien n'est perdu à Paris, ainsi que dans le système éternel de la nature. L'atome, la chemise usée, la culotte trouée & le soulier déformé ne périssent point encore; rien ne s'anéantit; non, rien; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culottes suspendues invitent les passants, & la tentation est égale au besoin.

Archevêques & Magistrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & son petit-fils, pécheur comme lui, supplée à sa nudité le long du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE CCCCXL.

Dépouilleuses d'enfants.

Je viens de parler de certaines allées; en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait

n'y habillent point ceux qui ſont nuds ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres, & de-là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfants pour s'emparer de leurs habits.

Pluſieurs allées longues, ténébreuſes (& où tous ceux qui entrent ſemblent à l'œil des paſſants être de la maiſon) ne favoriſent que trop dans l'enceinte tortueuſe de Paris & dans une ſi grande population un vol auſſi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfants tout préparés, mais d'une mince valeur: elles épient ceux qui ſont les mieux habillés; & en un tour de main, elles s'emparent du bon drap, de la ſoie, des boucles d'argent, & y ſubſtituent une ſouquenille groſſiere.

Les enfants amadoués ou ſe laiſſent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante, les gourmandes; & les paſſants de dire : *Ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet !* Que dit le pere quand il revoit ſon pauvre enfant ſous un accoutrement étranger deux fois trop large, & où la vermine eſt logée? Ainſi diſoit le vieil Iſaac : *C'eſt la voix de Jacob, mais ce n'eſt point ſa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immenſe & populeuſe. Les plaintes réitérées de quelques parents ont fait pourſuivre un délit, qui ſembloit ne devoir pas ſe trouver dans la liſte des crimes. Une ſentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du Parlement du 8 Juin 1779. Elle condamne une raccommodeuſe de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à l'hôpital de la Salpétriere pendant neuf ans, préalablement miſe au carcan avec un écriteau devant & derriere, portant ces mots: *Dépouilleuſe d'enfants.*

CHAPITRE CCCCXLI.

Directeur.

Un directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le perſonnage le plus important de la ſociété. Diriger les conſciences des femmes de qualité, dégroſſir une confeſſion, tel étoit ſon emploi.

Ils ſont devenus rares & n'exiſtent plus que chez quelques femmes du ſecond ordre; les femmes de qualité n'en connoiſſent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles préſidentes ou conſeilleres, confinées dans un fauxbourg ſolitaire.

Là, ſous le titre de voiſin ou d'ami, vit le béat exilé de la ville. On lui a confié l'inſtruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

Sa phyſionomie quoiqu'auſtere, eſt fleurie, ſa ſoutanne bien étoffée; il retrouſſe avec grace un long manteau; ſes ſouliers ſont lices; il a preſque la contenance & la dignité d'un Prélat. Les mots de vertu, de probité, de piété, ſont inceſſamment dans ſa bouche; il étudie les caracteres, les flatte ſans affectation, & prend peu à peu l'aſcendant auquel il aſpire. Bientôt il décide de tout dans la maiſon, & c'eſt à ſon tribunal que ſe portent les queſtions les plus difficultueuſes.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent; puis il devine tous leurs petits ſecrets; il a ſoin de vanter la diſcrétion, & il en tire un parti aſſez adroit; il ne répond que quand on le conſulte; mais il fait ſi bien qu'on le conſulte

toujours. Auſſi n'y a-t-il plus rien à repliquer dès qu'il a prononcé.

Il aſſigne les Confeſſeurs qu'il faut prendre, les Prédicateurs qu'il faut entendre, les Egliſes qu'on doit fréquenter par préférence ; mais il écarte tout Eccléſiaſtique de l'hôtel ; lui ſeul doit régner, & l'on a ſoin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table, les meilleurs morceaux ſont pour lui, les domeſtiques le ſervent avec attention ; il aime le café, les liqueurs, & il les ſavoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres, il paroît ne rien entendre, & ſa phyſionomie qui prend un caractere de gravité, manifeſte ſeule qu'on profere des paroles inconſidérées ; il eſt civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris ſon parti ſur pluſieurs objets. Si l'on prononce devant lui le nom de *Tartuffe*, on diroit que ce mot lui eſt étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces, mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien : & comme on croit aiſément ce qu'on deſire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles ; il les tient ainſi en haleine avec une préſence d'eſprit incomparable.

Cette eſpece d'hommes, qui occupoit les premieres maiſons, deſcend de jour en jour, & reflue vers la bourgeoiſie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le ſiecle dernier ; leur parole eſt humble & careſſante ; ils n'oſent éconduire ceux qui leur déplaiſent ; ils font ſeulement remarquer leur modération, leur amour de la paix, & la victoire remportée ſur leur humeur. Rien ne les choque ; & mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs dévanciers, ils écoutent, ſans une ſurpriſe trop

caractérisée, les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

Les Curés sont un peu jaloux de ces indépendants qui vont sur leurs brisées ; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun Ecclésiastique.

CHAPITRE CCCCXLII.

Saccoches.

Longs sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur-million* (1), & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas ! n'en sont pas plus riches.

On les rencontroit tous chargés & suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d'escompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de sacs pesants & matériels qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille.*

Cette *caisse d'escompte* est toujours comme une pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance.

(1) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & saccoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts ; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personnifie son idole.

Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque ;* elle n'attache aucun ſens aux mots *crédit*, *circulation ;* elle craint toujours qu'un ſecond Terray ne vienne avec ſa main de fer tout briſer, tout prendre. La défiance preſqu'univerſelle empêche qu'un établiſſement utile ne reçoive les dimenſions qui le rendroient favorable dans un temps ſur-tout où la diſette d'eſpeces monnoyées ſe fait ſentir, & où les capitaliſtes paroiſſent vouloir théſauriſer, pour voir, ainſi qu'ils le diſent, *ce que tout cela deviendra.*

Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paye-t-on à l'Hôtel-de-ville ? Oui*, *quoique un peu lentement.* — *Eh bien*, *nous reporterons notre argent au tréſor-royal.* Voilà les deux extrémités du coup-d'œil dont il embraſſe la *circulation & le crédit.*

Dites à ce peuple que la richeſſe doit réſider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainſi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en ſon particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre ; il donnera tout ſon argent pour des *parchemins-contrats ;* mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque.* Il faudra donc changer les noms, ſi on veut lui être utile malgré ſon aveugle oppoſition.

CHAPITRE CCCCXLIII.

Fantaiſies.

C'EST ce qui deſſeche, ruine & conſume les groſſes fortunes; c'eſt ce qui rend dur & avare; ce qui empêche d'être compatiſſant, ſouvent même d'être juſte. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un ſallon doré & mauſſade, abſorbent l'argent qui auroit donné des jouiſſances réelles.

Telle femme a des fantaiſies de robes, de bagues, de dentelles, qui ſurpaſſent toutes ſes autres dépenſes. La fantaiſie devient paſſion. A peine ſatisfaite, la femme capricieuſe en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miſeres détournent l'homme des devoirs & des plaiſirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

Tel eſt le fléau des riches; ils ſont preſque tous fantaſques; & comme les fantaſques font des projets qui n'ont ni baſe ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes; ils ne jouiſſent point, ils ont fermé la ſource de la conſolante bienfaiſance, pour ſe livrer à de courtes ſenſations fauſſes & illuſoires.

CHAPITRE CCCCXLIV.

L'air de Cour.

LA Cour eſt le centre de la politeſſe, parce qu'elle y donne le ton des uſages & des manieres. L'air de Cour s'imprime dans un garçon de la

Chambre, dans un petit Contrôleur ; & à l'inſtar des grands Seigneurs, ils affectent une contenance modeſte, puis paroiſſent fiers & ſuperbes. Les valets prennent un ton qui, par-tout ailleurs, ſeroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la Cour. Le courtiſan ſalue légérement, interroge ſans regarder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide aux cercles juſqu'à ce qu'il paroiſſe un nom qui le réduiſe au ton général.

La politeſſe de la Cour eſt-elle ſi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiſſance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

Le langage y eſt plus élégant, le maintien plus noble & plus ſimple, les maximes plus aiſées, le ton & la plaiſanterie y ont quelque choſe de plus fin ; mais le jugement y a peu de juſteſſe, les ſentiments du cœur y ſont nuls ; c'eſt une ambition oiſive, un orgeuil prêt à faire des baſſeſſes, un deſir immodéré de la fortune ſans travail, une crainte ſervile de la vérité.

Là on redoute la vertu du Prince ; on lui ſouhaiteroit des vices, on n'eſpere qu'en ſes foibleſſes ; & ce vernis ſéduiſant qui maſque l'attitude & orne la parole, cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtiſans ſe mêlent des aventuriers qui ſe lancent dans la foule, ſont partout, publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courſes précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? On n'en ſait rien ; ils mourront ſans rien obtenir.

Le courtiſan qui vous a ſalué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la Meſſe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Verſailles ! Plus d'un courtiſan meurt éthique devant l'objet qu'il pourſuit, & qu'il adore.

Ces courtiſans oiſifs que l'intérêt dévore,
Vont en poſte à Verſailles eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.

VOLT.

Le jour que l'on nomme un Miniſtre : c'eſt le plus grand génie qui ait jamais exiſté ; rien n'égale ſa pénétration, ſon déſintéreſſement ; l'éloge eſt outré ; il ne peut l'entendre ſans rougir, tout retentit de ſes louanges. A quelque temps de-là il chancelle ; le dédain, le blâme, l'aigreur attaquent ſa perſonne & ſes opérations. On n'a plus rien à attendre de lui, on le déchire avec fureur.

Le Miniſtre, le lendemain de ſa nomination, ſe trouve des parents qu'il n'a jamais vus, & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle ſur toutes ces phyſionomies de Cour, l'inquiétude que tout l'apprêt du viſage ne déguiſe pas parfaitement ; le ris n'eſt pas vrai, & les careſſes ſont contrefaites. Le courtiſan s'exerce en tout temps à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas, pour ſavoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie.*

CHAPITRE CCCCXLV.

Liſeurs de Gazette.

VOYEZ-LES aſſis ſur un banc aux Tuileries, au Palais-Royal, à l'Arſenal, ſur le quai des Auguſtins & ailleurs. Trois fois par ſemaine ils ſont aſſidus à cette lecture, & la curioſité des nouvelles politiques ſaiſit tous les âges & tous les états.

Mais tous les lecteurs ardents & bénévoles ne ſavent pas que ces nouvelles ſont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris; qu'un Cenſeur bien payé a ſur ces papiers politiques une inquiſition illimitée. Ils ne ſe doutent pas qu'un *bureau*, ſuprême inſpecteur des gazettes, prépare celles qui nourriſſent leur crédule ſimplicité. C'eſt là qu'on déchire la page de vérité; qu'on ordonne de déguiſer, de ſupprimer; que les événements ſortent tout arrangés par les mains des *Rédacteurs* & des *Réviſeurs*, qui taillent & habillent les nouvelles ſelon le ſyſtême & les idées du jour. Auſſi la verſion du lendemain ne ſera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidents*, aura effacé, puis réhabilité la même phraſe, ſans trop ſavoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courier fera vingt voyages pour la ſtructure d'une période; mais à coup ſûr on prendra toujours le parti de rayer; car c'eſt le plus court. Oh, comme l'on craint le tocſin d'une période indocile!

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le ſera encore le lendemain. Il eſt tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'appercevra

pas que chaque ordinaire le remet préciſément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimenſions étranges à un peu de vérité, & que tout le reſte a reçu les couleurs ingénieuſes du menſonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre eſt abymée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque ? On entend dans les cafés des gens qui, la *Gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois eſt aux abois, que dans trois mois il n'en ſera plus queſtion. C'eſt un épicier du coin qui ſpécule le ſucre & le café, qui fait ces belles prophéties; il le dira le ſoir à ſa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils ſont hérétiques.

Cependant on a paſſé ſous ſilence, pendant ſix années conſécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui ſent ſes forces, & dont la ſituation politique n'eſt jamais voilée; car dans une feuille véridique, le Gouvernement annonce avec franchiſe les revers & les ſuccès de la guerre ; & l'Anglois après avoir dit tout haut ſa façon de penſer (1), donne volontairement une partie de ſa fortune pour les beſoins de la patrie. Et pourquoi ? C'eſt qu'il a pu avoir un avis, & le produire en citoyen à ſes concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de reſſources,

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvoit pas, publia un pamphlet, ayant pour titre : *Shall j go to war againſt my brethren in America.*

reſſources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes ſorties de ſes ports comme par enchantement, tiennent du prodige, & la poſtérité aura peine à croire ce que l'hiſtoire lui racontera, tant le grand reſſort de la liberté eſt fait pour opérer les choſes le plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées de ce peuple qui offre l'homme ſous ſa plus noble attitude? Sa bravoure, ſes vertus patriotiques ſont dues à ſon gouvernement. L'Angleterre, un bras en écharpe, a combattu la France, l'Eſpagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés ſecrets. Seule elle a contrebalancé trois Puiſſances voiſines. Voilà ce que fait un peuple qui a ſon génie en propre. Le bras eſt toujours ferme quand notre penſée entiere eſt à nous. Légiſlateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoiſſez ce viſible rapport.

Lorſqu'un pamphlet véridique vient par haſard à ſe gliſſer dans la Capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet abſolu* ſur les événements qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, aſſis aux derniers rangs; qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous ayions une autre feuille que la *Gazette de France*, parce que c'eſt là que ſont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité; & que s'il y a par fois quelques omiſſions, c'eſt pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers paiſibles, & ne point inquiéter leur ſenſible patriotiſme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques; mais elles ſeront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra ſon paſſe-port.

Oh! que ce *Renaudot*, qui, dans le ſiecle paſ-

ſé, preſſentit le beſoin de l'oiſiveté, de la vieilleſſe & de l'eſprit d'obſervation ſi rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes!* Tous les commis ont juré de vivre ſur ces gazettes & autres feuilles périodiques, & ils vivront à leur aiſe; car la curioſité du public qui s'imagine toujours qu'on ceſſera de l'abuſer, eſt un fond intariſſable.

Mais qu'arrive-t-il auſſi de tout cet étalage de menſonges?

Un bon mot dit à propos renverſe en un inſtant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le ſiege de Gibraltar? Aſſez bien, il commence à ſe lever.* Ce mot paſſe de bouche en bouche; on le répete au café, au partere; tout le monde rit, juſqu'à l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé ſait enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom mépriſable que celui de *gazetier*, quand on vend le menſonge à la face de l'Europe; que l'on trahit d'une maniere auſſi vile les intérêts de la génération préſente, & qu'on s'abandonne au mépris de la poſtérité qui s'avance, & qui va flétrir bientôt le ſoudoyé & celui qui le ſoudoye!

Ces détails ſi bien vendus, dont on eſt ſi avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence abſolue. A la paix, toutes ces trompettes confuſes ſe tairont; ces chroniques journalieres tomberont dans le plus profond oubli; l'hiſtorien n'y trouvera que des dates, & cherchera ailleurs des mémoires que la puſillanimité, la paſſion & l'ignorance n'auront point altérés.

Que l'Hiſtorien ſera ſur-tout embarraſſé, quand il lui faudra peindre l'eſprit des citadins au milieu de ces grands mouvements qui exprimoient le ſang

des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables ! Comment tout Paris étoit-il insurgent, sans trop savoir pourquoi ? ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ?

Les noms des Généraux Américains, & les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos Dames ; nos élégants confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau, comme s'ils l'eussent monté ; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Francklin* avec la devise : *Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un Exempt subitement entré auroit fait pâlir, oh, quel chapitre grotesque à tracer !

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *Comte de Grasse*, le Parisien jetta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la Ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractere absolument nouveau ; mais le Parisien, après les plaintes & les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des nouvellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur, prépose par la Police, endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue, l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, & s'en rassasier comme si c'étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp, & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardents à se nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du souper de leur famille, pour se livrer à la singuliere manie d'écouter & de dire des sottises en plein air.

La Police ne leur conteste pas ce rare plaisir; c'en est un bien vif pour l'observateur, que d'examiner ces figures grotesques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions & les erreurs des gazettes le plus anti-Anglicanes.

CHAPITRE CCCCXLVI.

Entresols.

Les Architectes, dans la construction de leurs hauts & modernes bâtiments qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espece de cave basse & voûtée, & le plancher est si peu élevé, que la

tête de l'homme de la taille ordinaire y touche preſque.

Celui qui eſt obligé de vivre là-dedans en ménage, riſque ſa ſanté par le peu d'air qui y circule, ſur-tout pendant la nuit lorſque tout eſt clos.

Comment relever d'une maladie dans une eſpace auſſi étroit? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ſes couches?

Tandis que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur faſtueuſe, il a écraſé l'entreſol. Paſſé le troiſieme étage, à meſure qu'il s'eſt élevé, il a diminué l'air inſenſiblement, & le ſeptieme redevient auſſi reſſerré que l'entreſol.

Architectes inhumains! vous avez péché; vous avez adopté l'eſprit du riche; vous avez calculé comme eux: tout d'un côté, rien de l'autre; vous avez peſé l'air dans une balance avare; vous avez dit avec cruauté: Il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de ſix pieds pourra à la rigueur ſe mouvoir & s'étendre dans un cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares! pourquoi vous êtes-vous ainſi prêtés à l'avidité des propriétaires? Complices de leur dureté inſultante, vous avez avili votre art; il conſiſtoit à donner à chaque caſe de la ruche humaine des dimenſions à-peu-près égales. Voyez l'abeille; conſtruit-elle ici des alvéoles très-larges, là des alvéoles exceſſivement reſſerrés? Non: ſon ouvrage eſt régulier; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet inſecte admirable? Que ne corrigiez-vous les idées baſſes & meſquines du bâtiſſeur?

Architectes! vous direz tous: *Il n'eſt pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards*; & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix pieds des ruiſſeaux infects les cages inſalubres où vous ſaviez que vos

ſemblables devoient naître, reſpirer, croître & vivre.

Vous n'êtes pas auſſi coupables que le fondeur qui jetta en moule ſon taureau pour complaire à la tyrannie; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entreſols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumiere, & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces deſſins chiches, & livré ces plans ſordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtiments, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théâtre, à un hôpital, enfin à tout édifice vaſte & majeſtueux, fait par ſon utilité ou par ſa grandeur, pour inſpirer l'admiration à la génération préſente ou future.

CHAPITRE CCCCXLVII.

Vendeur de Tiſane.

Il porte une fontaine de fer-blanc ſur ſon dos; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron; il eſt ceint d'un tablier blanc; il ſe place dans un paſſage public, toujours debout, il crie inceſſamment & interrogativement: *A la fraîche, qui veut boire?*

Deux gobelets d'argent ſont enchaînés à ſa ceinture, de peur ſans doute que le buveur ne les emporte, & ne ſe cache après dans la foule; mais la chaîne longue & courbée pend encore juſqu'à terre. Celui qui boit n'eſt pas ſûr d'avaler juſqu'à la derniere goutte. Un paſſant bruſque marche ſur la chaîne qu'il n'apperçoit pas, fait danſer le gobelet

& la liqueur ; tout le groupe environnant eſt mouillé de l'eau de réglisse qui a échappé aux levres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'eau de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante ; auſſi mouſſe-t-elle d'elle-même ; les enfants, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tiſane ; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une préciſion adroite, & tous boivent dans le même vaſe. Le rincer ſeroit choſe longue & ſuperflue ; les buveurs preſſés de la ſoif n'en donnent pas le temps, on en fait néanmoins le ſemblant.

Vous ſeriez ſur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter juſqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'eſt pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette maniere que d'autres attendent. *Avalez*, vous crie-t-il, *c'eſt du vin de Condrieux, vin de Canarie !*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon temps. Depuis que tout eſt renchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeoiſes économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine, dira l'étranger, au-lieu de boire largement aux fontaines publiques ? Il en parle bien à ſon aiſe, lui ! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris ; c'eſt la choſe impoſſible, point de baſſin, un robinet très-bas, le plus ſouvent à ſec ; en voulant boire, on ſe caſſeroit les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tiſane arpentent le dimanche les Champs-Eliſées & les Boulevards, arroſant les bouches qui ſuffoquent de pouſſiere. Ils vuident

leurs fontaines juſqu'à douze ou quinze fois de ſuite, & gagnent par jour juſqu'à ſept francs dans les mois de l'été.

L'immobile paquet de réglisſe n'abandonne jamais le fond de cette fontaine, tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ſes ſucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les diſtingue de loin ; ils ſont plus fiers que les autres, & la plume de coq plus élevée voltige ſur leur tête ; on les invite & ils font la ſourde oreille.

Si le vendeur ment en criant *à la fraîche*, ce n'eſt pas de ſa faute ; il marche le long du mur tant qu'il peut ; mais il y a loin de la riviere aux promenades publiques, & ſi les rayons du ſoleil ont fait bouillir l'eau de réglisſe, il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé ſa tête d'un panache, comme pour mettre à l'ombre la boiſſon publique ? Peut-il affoiblir l'œil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boiſſon à la glace pour trois deniers ?

En hyver on criera *à la chaude* ; mais le métier ne vaudra plus rien, & le vendeur de tiſane appellant en vain le public ſans ſoif, ſe fera dans ſon déſeſpoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée eſt quelquefois bel-eſprit. Tandis que ſa main diſtribue l'eau mouſſeuſe, ſa langue débite une infinité de *rebus* populaires qui réjouiſſent le buveur, il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le déſaltere & qui l'amuſe : le tout pour un liard.

Anatomiſtes, dites-le-moi, comment ſon gozier docile peut-il ſuffire à crier ſans interruption, à chanter ſa marchandiſe, avec des roulades, des paſſages & des tons qui me ſurprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là eſt bien remarquable, & leur glotte de perroquet doit avoir, ſi je ne me

trompe, une configuration toute particuliere. C'eſt une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reſte du monde.

Muſique, bons mots, régliſſe, ils prodiguent tout; mais auſſi faiſant certaines pauſes, ils diſparoiſſent & vont au cabaret métamorphoſer promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines; en cela, ils reſſemblent aſſez aux vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux; mais qui laiſſent à d'autres le ſoin de la ſavourer.

CHAPITRE CCCCXLVIII.

La Curioſité.

Vous avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra ſur roulette, & qu'on porte à dos d'hommes* (1). C'eſt une caſſette où ſont adaptés ces verres d'optique qui groſſiſſent les objets. Là vous voyez Conſtantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en perſonne par Louis XV, un combat ſur mer, avec la fumée des canons, où le François eſt vainqueur; les images paſſent ſucceſſivement, & l'explication va toujours ſon train; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît; la parole va plus vîte que le carton coloré. Mais le directeur eſt preſſé, il faut qu'il donne douze repréſentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre!

Un rideau couvre le curieux; il eſt bombé par le dos ſenſible des ſpectateurs. Aux beaux endroits, leur ſatisfaction perce, & le rideau eſt ému.

(1) Vers heureux de M. Lemierre.

L'impatience saisit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable histoire est interrompu pour celui qu'on a distrait, & voilà qu'il en commettra toute sa vie une erreur contre la géographie.

Le Parisien a voyagé sans grande dépense & sans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuse tous les pays qu'il ne verra jamais autrement, il se sent plus instruit ; il a une idée de l'océan, d'un vaisseau voguant à pleines voiles sur la mer tranquille ou orageuse ; & la jeune fille, curieuse & réservée, que les vaisseaux de haut-bord intéressent moins, a demandé quand passeroit le *ferrail du grand-Seigneur* ; il passe, elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient sa cousine.

C'est ce qu'elle desiroit de savoir ; mais *l'eunuque blanc* l'embarrasse encore. Elle l'a vu près de la sultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement, & c'étoit-là sur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

On jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos, égalité de places ; il n'y a ni premieres loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle la voix du directeur. Pendant l'intervalle des représentations & des scenes, il joue d'un instrument qui représente tout un orchestre. Il n'y a ni musiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à soudoyer, il est tout lui seul, maître du physique comme du moral ; on voit qu'il a composé l'*explication*, ou le *commentaire* de la décoration changeante, & il a par-dessus le marché les épaules assez robustes pour emporter son théâtre, & le promener dans les différents quartiers où il suppose que le goût regne encore.

CHAPITRE CCCCXLIX.

Sallon de Peinture.

Ce ſallon eſt peut-être la piece la plus régulié-rement vaſte qui exiſte dans aucun palais de l'Eu-rope. Il n'eſt ouvert que tous les deux ans. La poéſie & la muſique n'obtiennent pas un auſſi grand nombre d'amateurs; on y accourt en foule, les flots du peuple, pendant ſix ſemaines entieres, ne ta-riſſent point du matin au ſoir; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte ſpacieuſe, & des minia-tures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le ſacré, le profane, le pathétique, le groteſque, tous les ſujets hiſtoriques & fabuleux y ſont traités & pêle-mêle arrangés; c'eſt la confuſion même. Les ſpectateurs ne ſont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badaud prend un perſonnage de la fable pour un Saint du Paradis; *Typhon* pour *Gargantua*, *Carron* pour *Saint Pierre*, un *ſatyre* pour un *démon*; & comme le dit l'Auteur du Poëme *des Faſtes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre*. Eh bien, ce peuple qui n'a aucune connoiſſance en peinture, va par inſtinct au tableau le plus frappant, le plus vrai; il ne le manque pas. C'eſt qu'il eſt juge de la vérité, du trait naturel, & tous ces tableaux ſont faits pour être jugés en dernier reſſort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'eſt de trouver là une foule de buſtes, de portraits d'hom-mes ſans nom, ou le plus ſouvent exerçant des

emplois anti-populaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces traitants, de ces premiers ou ſeconds commis, de ces dolentes Marquiſes, de ces inconnues Comteſſes, de ces Préſidentes nulles, qui ont les joues enluminées, car il faut peindre les femmes avec leur rouge; il faut de plus les faire rire. De ſorte que le ſallon a l'air d'une aſſemblée de foux, groteſquement habillés, qui ſe rient aux nez, & ſe moquent les uns des autres. Puis ces viſages ſemblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici ſur la toile ou en marbre. Toutes ces phyſionomies, que rien ne fait ſortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette diſtinction? Elle ne devroit être accordée qu'aux perſonnes diſtinguées par leurs vertus, leurs talents ou par des ſervices rendus à la patrie.

Que le pinceau ſe vende à l'oiſive opulence, à la coquetterie minaudiere, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la ſalle ou dans le boudoir, mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt viſiter! Peut-on voir ſur la même ligne le buſte d'un guerrier illuſtre, d'un homme de génie, & celui d'un garde-note?

Pendant l'ouverture du ſallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de ſe connoître en peinture, & les gens de lettres en général ne s'y connoiſſent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur ſtyle beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de ſe porter aux tableaux critiqués; & l'enfant qui ſourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l'Ecrivain prévenu ou difficile.

Quand la jalouſie s'allume une fois entre les

peintres, elle ſurpaſſe encore celle des Poëtes.

Les Peintres d'hiſtoire ſe placent au-deſſus des autres Peintres, qu'ils appellent Peintres de *genre*.

La Peinture dans le ſiecle dernier ſembloit n'appartenir qu'à l'Egliſe & aux Rois; elle ne travailloit que pour le temple & les palais; voilà pourquoi les Peintres d'Hiſtoire ſont encore orgueilleux, & veulent tenir le premier rang. Il leur eſt dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un ſujet noble & intéreſſant.

Si dans notre malheureuſe tragédie il y a toujours un Roi; ſi ce Roi eſt toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter *la vie & la couronne;* de même, la peinture, comme la tragédie amoureuſe de cataſtrophes ſanglantes, a eu la ſombre & longue manie des compoſitions repréſentant des martyrs, des ſupplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une Egliſe, vous ne voyez dans les voûtes que des mines de bourreaux & des ſaints patients que l'on torture à loiſir.

Le pinceau long-temps conduit par l'eſprit fanatique des Moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractériſée, eſt revenu enfin à des compoſitions douces, agréables & touchantes.

Les ſujets ſont mieux choiſis; ils appartiennent à la morale, au ſiecle paſtoral ou au patriotiſme, & l'œil n'eſt plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de ſang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainſi les victimes de la religion: mais ſi elles jouiſſent d'un bonheur ineffable, pourquoi tranſmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatiſſante qui vient adorer & prier?

Les mœurs actuelles nuiſent beaucoup aux jeu-

nes Peintres. Ils ſont devenus moins laborieux que leurs prédéceſſeurs. La trop grande diſſipation dans laquelle ils vivent, abſorbe le temps néceſſaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade auſſi quelquefois l'artiſte & ſon génie. Il étoit fait pour s'élever au ſublime ; il amolit ſon pinceau, le dénature, le rabaiſſe à des ſcenes communes. Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre hiſtoire, fera une *bambochade*, où deux petits amours ſeront groupés près du ſémur d'une nymphe.

On voit au ſallon que les Peintres François ont été fort embarraſſés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées : mais quand il faut que leur pinceau rende un *Conſeiller en robe*, alors c'eſt bien autre choſe. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le viſage baſané, une perruque vaſte & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de ſi diſcordant en couleur, la nature n'a rien fait de ſemblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus groteſque, de plus bizarre, que ces tableaux de l'*Hôtel-de-Ville* & de *Sainte-Genevieve*, où l'on voit de pied en cap les *Prévôts des Marchands* & les *Echevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans ſa bizarrerie ne ſauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le coſtume de tous les peuples de la terre, je vous défie de rencontrer quelque choſe de plus riſible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coëffures moutonnées pour une charge extravagante, une fantaiſie inconcevable.

Que le Peintre s'abſtienne donc déſormais de peindre des perruques poudrées & des robes noi-

res. L'habillement des Hottentots ſeroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repouſſeroit pas d'une maniere auſſi dure, auſſi diſcordante.

J'en dirois autant du rouge des femmes; mais cela ſaute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui, par inſtinct, n'ont pu ſe conſidérer long-temps dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque choſe leur diſoit qu'elles pourroient être ainſi dans le monde, vu l'uſage, la mobilité des yeux & des traits du viſage; mais que de plaquer ce *rouge*, ce maſque ſur la toile, c'étoit vouloir immortaliſer tout à la fois le mauvais goût & une tâche défigurante.

Le ciel de Paris, dans ſa teinte demi-ſombre, eſt peu favorable à la couleur. Les Peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante, la perdent inſenſiblement; & l'on diſtinguera toujours l'école du Louvre à ſon coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE CCCCL.

Boueurs.

Ils enlevent les immondices que le balai domeſtique pouſſe dans le coin des bornes; mais ce balai eſt mou & inſuffiſant; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adreſſe pour paſſer vîte entre leur pelle & leur tombereau. Si vous ne prenez pas bien votre temps, ſi votre élan manque de juſteſſe, la pelle du boueur ſe verſe dans votre poche. Il faut avoir l'œil preſte & le pied ſûr; car les boueurs en ſouquenilles, ennemis nés des habits propres, n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne ſoyez point diſtraits en paſſant à côté d'eux,

ils ne vous voyent pas, ils ne ſongent point à vous, ils flanquent la boue épaiſſe comme de l'eau bénite; & s'ils nettoyent les rues, ils n'ont point ordre de ne pas faire jaillir ſur les paſſants de larges éclabouſſures.

Le tombereau voiture une boue liquide & noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert diſtribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout eſt de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aſpirent à imprimer la même teinte ſur tous ceux qui paſſent. Le danger eſt ſur-tout du côté où le boueur n'eſt pas; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous deſcend ſur la tête.

La putridité morale accompagne, pour ainſi dire, l'infection des ruiſſeaux. Oh, ſi la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces armes de boue qui infeſtent la ſociété, & les charier hors de la ville, quelle heureuſe découverte, & combien elle ſeroit précieuſe à la police!

Les Inſpecteurs font au moral ce que les boueurs font au phyſique. Mais ils n'enlevent pas tout; il eſt impoſſible de vivre dans cette grande ville ſans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la baſſeſſe; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, ſe laver & ſe taire.

Paris, depuis quelques années m'a paru plus mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence? Le bourgeois tenu de balayer ſa porte, ne la balaie pas, ou la balaie lâchement. La Police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maiſon une légere contribution:

tion : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il ſait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'eſt refuſé au payement. On attend ſans doute que le bourgeois récalcitrant en ait juſqu'aux oreilles, & qu'il crie. Alors il ſe ſoumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me ſemblent de toute néceſſité. Les ſervantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maiſons; & puis le balai ne va point juſqu'au ruiſſeau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun eſt pour ſoi, & qu'on s'y inquiete peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bourgeoiſie & la Police ſoit vuidé, le riche qui va en carroſſe s'en moque, & la boue ferrugineuſe vole ſur celui qui ne veut pas payer & ſur celui qui payeroit bien volontiers. Les dégraiſſeurs y gagnent; mais ſouvent leur art diſparoît devant certaines taches indélébiles, tant les ſouillures, au phyſique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corroſive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE CCCCLI.

Charrettes.

Elles ſont toujours trop chargées, & au-delà de ce qu'il eſt poſſible à des chevaux de traîner. Si le pavé eſt gliſſant, & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'eſt un train d'enfer; rien n'égale la brutalité, la ſtupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincelle ſous les nerfs tendus &

impuiſſants des malheureux chevaux, qui ne peuvent dompter la réſiſtance du fardeau. Les coups de fouets déchirants qui retentiſſent tandis que les pieds des chevaux frappent & briſent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourments pour le plus utile de tous les animaux.

Il n'y a point d'Anglois qui ne treſſaille d'effroi & qui ne ſoit ſaiſi de douleur, en les voyant traiter ſi inhumainement. Les charretiers lui paroiſſent fort au-deſſous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté eſt ce qui retarde leur courſe; les mieux nourrir, les charger moins, voici ce qui rendroit leur ſervice plus prompt & plus durable.

Une ordonnance de Police, favorable aux chevaux, ſeroit-elle déplacée?

CHAPITRE CCCCLII.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainſi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les meſſageries du Royaume, à l'aide d'un privilege excluſif.

La gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fauſſe d'un Miniſtre exacteur. La caiſſe de ces carroſſes eſt étroite, & les places y deviennent ſi preſſées, que chacun redemande ſa jambe ou ſon bras à ſon voiſin lorſqu'il s'agit de deſcendre. Le marche-pied trop haut eſt incommode & impraticable pour les femmes.

Si malheureuſement il ſe préſente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules, tout

le monde eſt ſupplicié, il faut gémir ou déſerter.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hyver, afin de dépenſer le temps dans des bureaux vers les quatre heures du ſoir, & ce pour la viſite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carroſſée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuſe, durant tout le temps de la décharge immenſe des marchandiſes; & quand on ſe plaint, on vous répond que *telle eſt la volonté du Roi.* Le Commis inſolent ſe moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le Miniſtre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes ſauces.*

On attele de maigres chevaux de poſte, ſouvent écorchés, à cette machine monſtrueuſe, chargée de monde, & ſurchargée de coffres & de valiſes. Il n'y avoit que des foux qui puſſent imaginer de faire courir la poſte à des voitures ſi lourdes; mais les inventeurs ſe ſont fort peu embarraſſés de faire crever des chevaux, & pâtir des hommes; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal gré, qu'elle roulât ſur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poſte.

Ces voitures privilégiées ont de ſi beaux réglements, que l'intérêt de la marchandiſe paſſe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convaleſcents, les perſonnes d'une conſtitution délicate trouvent les ſoupentes ſi rudes, les places ſi ſerrées, les deſcentes ſi dangereuſes, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en ſortir.

Ainſi, tandis que les méchaniciens s'exercent à Londres à conſtruire des voitures plus légeres,

quoiqu'avec la même ſolidité, afin d'épargner la fatigue des chevaux, nous avons augmenté la groſſière peſanteur des nôtres ; & ce n'eſt plus une voiture, c'eſt un globe qui ſe meut.

Son paſſage devient effrayant ; un bruit tumultueux le précede & l'annonce. S'il deſcend avec rapidité, il riſque de ſe renverſer ; quelquefois l'accident arrive, l'énorme carroſſe tombe, & vous avez beau demander au directeur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre froidement ſon privilege, & regarde votre perſonne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas ſupporter les accidents, vu la loi éternelle du choc des corps & des frottements.

Si quelqu'un s'aviſoit de vous fournir une voiture commode, bien ſuſpendue, qui vous laiſſât les heures du ſommeil, les adminiſtrateurs s'empareroient de la voiture, & ruineroient à coup ſûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en ſanté doit être gêné, foulé, briſé, livré pendant quatre jours à l'inſomnie, parce qu'une compagnie excluſive aura donné de l'argent au Roi ; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt ? C'eſt toujours toi, pauvre public ! paye & de ta bourſe & de ton ſommeil ; paye chaque jour davantage, & tais-toi : ainſi le veut le privilege excluſif.

CHAPITRE CCCCLIII.

Grandes Routes.

RIEN de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chauſſées à perte de vue & en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'ar-

bres. Non-seulement elles sont multipliées, mais encore leur largeur est considérable ; on voit qu'on n'a pas épargné le terrein. Un Philosophe étranger & instruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier : *Oui, j'y suis ; c'est ici la main d'un Monarque ; il a dit : Que ce terrein soit coupé comme un damier ; point de sinuosités ;* & le terrein docile a obéi, les champs se sont ouverts, les héritages ont été traversés, & pour quelques pertes particulieres, il en a résulté un très-grand bien, un bien qui sera durable.

Mais la chaussée du milieu, c'est-à-dire, le pavé, porte un caractere mesquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire assez large pour que deux voitures puissent y passer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte sur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade, elle retombe sur une terre molle ; la voiture, glissant sur le pavé qui est en dos-d'âne, souffre de la pente, & sur-tout de l'enfoncement de la terre argilleuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des *turgottines*, chercher à en éviter le choc en faisant pencher précipitamment leurs voitures, & souvent au risque d'être brisées toutes deux.

Point de péages, il est vrai ; point de barrieres établies de distance en distance ; on a fait ces routes comme à plaisir ; on les a recommencées autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre se détournent plutôt que d'écorner la chaumiere d'un paysan ; ici le paysan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous passez sur le terrein qui fut sa grange, & qu'il a arrosé de ses sueurs, pour planter ces cailloux quarrés qui vous portent, & vous ne lui donnez en passant ni un regret, ni une obole.

Le mal eſt fait. En politique le bien ſort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne ſervent qu'à un commerce libre, & n'aboutiſſent plus à ces douanes repouſſantes, qui devroient être jettées à l'extrêmité du Royaume; comme la griffe chez les animaux eſt éloignée du cœur.

CHAPITRE CCCCLIV.

Huiſſiers-Priſeurs.

La charge d'*Huiſſier-priſeur* (car tout eſt charge: qu'eſt-ce que les Rois n'ont pas vendu?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de néceſſiteux. Le combat ſourd de l'aiſance & de la pauvreté occaſionne une multitude de ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout eſt favorable aux *Huiſſiers-priſeurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changements de lieu & d'état ſe terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *Huiſſiers-priſeurs* gagnent donc à tous les événements qui agitent la vie humaine. L'immenſité des beſoins qui tourmentent la moitié de la Capitale, l'oblige à troquer inceſſamment toute marchandiſe quelconque contre de l'argent; l'argent devient enſuite marchandiſe comme tout le reſte, & l'Huiſſier-priſeur le ſait encore.

Ainſi que les temps ſoient, proſperes ou défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*Huiſſier-priſeur* trouve ſon compte dans tous les beſoins ou les profits du commerce; & lui & la

bourſe de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baiſſer de prix; quelque vil qu'il ſoit, il a une valeur ſûre pour la *bourſe* de communauté.

Il y a enſuite les petites ruſes du métier. Tel *Huiſſier-priſeur* eſt ſouvent marchand tacite ou bien aſſocié avec des marchands; & dans les adjudications, il fait conſéquemment *couper la broche* à propos, c'eſt-à-dire, adjuger ſuivant qu'il lui plaît, d'après ſes vues ſecretes ou celles de ſes commettants cachés.

L'adjudication eſt un *prononcé* irrévocable; mais que de clameurs avant le *mot* définitif! L'*Huiſſier-priſeur* eſt obligé d'avoir un crieur à gages, un *Stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un ſol*, *un ſol*, tandis que l'Huiſſier de ſon côté crie, *une fois*, *deux fois*, *trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé ſur le champ; car l'Huiſſier dit toujours : *Pour la derniere fois*, *en voulez-vous*, *n'en voulez-vous pas? Un ſol*, *un ſol*, répete l'aſſemblée; & voilà l'objet qui, de ſol en ſol, remonte ſubitement à mille livres au-deſſus du premier prix. Un ſol a fait pencher la balance; un ſol la fixe invariablement.

L'Huiſſier en habit noir, avec ſa voix flûtée, & le crieur déguénillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vîtres, uſent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le Poëte Rouſſeau dans ſa plaiſante épigramme; l'oreille eſt fatiguée par cette répétion continuelle & aſſommante. Les *paix-là* du *Stentor* enroué ſurmontent à peine le bruit confus de la multitude qui ſe paſſe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, ſelon l'envie ou le beſoin.

Quand vous avez assisté à l'une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

On adjuge de cette maniere, depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux juste-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinseque des objets apparoît là dans son évidence philosophique ; & d'après leur utilité, les chemises, les matelats, les chaises, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de partisans que les diamants, les bijoux, les livres, &c.

Dans les ventes après décès, les chauderonniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance ; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamants, ses meubles de *Boulle*, & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funebre ; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licentieux & les estampes obscenes sont mises à côté par l'*Huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement ; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit : mais quand aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée

des ſcellés; les différentes manies des hommes paroiſſent au grand jour, & la confeſſion du défunt ſe trouve viſiblement écrite dans ſes armoires.

Le public acheteur fait tout haut ſes libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut ſe dire de ſon vivant: *Ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, ſeront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira! Il métamorphoſeroit ces ſuperfluités... Mais que fais-je? l'*Huiſſier-priſeur* entend-il la morale?

Tout l'homme eſt donc alors à découvert; vices cachés, manies, goûts bizarres; le jugement univerſel n'en annoncera guere plus un jour. Il ſe trouve quelquefois des objets ſi fantaſques, ſi inconnus, qu'il n'y a que l'*Huiſſier-priſeur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puiſſe en deviner l'emploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'enorgueilliſoit le poſſeſſeur, ſont diſperſées dans un inſtant; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, mépriſant la paſſion de ſon pere, voit partir avec une dédaigneuſe indifférence les objets dont l'aſſemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuſes. Les cabinets coûteux ſe fondent, & il n'en reſte aucune trace. Voilà où aboutit la ſcience ou l'engouement.

Les *Huiſſiers-priſeurs* ſont ſujets à gagner des fluxions de poitrine; l'air étouffé d'une ſalle pleine de chauderonniers, de revendeurs, de revendeuſes, &c. leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un miniſtere de rigueur, lorſqu'en plein air, ſur la place *Saint-Michel*, ils

vendent les meubles saisis d'un pauvre débiteur, qui regarde en soupirant le lit où il ne couchera plus. L'inexorable Huissier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamants, les vins exquis du traitant, de l'Evêque & de la Ducheſſe, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*Huissier-priseur* n'a qu'une seule vocation; il n'a pas besoin du secours de son crieur; la foule empressée ne se rassemble pas; l'appartement est désert, ou peu s'en faut; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamants, ni même batterie de cuisine. Des portraits d'anciens philosophes, estampes enfumées, quelques livres latins étalés sur des ais & des manuscrits que la critique respectera, voilà son héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine; rien chez lui ne tentera le desir des vulgaires mortels: mais si le bureau même de l'auteur est dédaigné, l'amitié le pleurera, & la gloire conservera son nom.

Il m'est venu, en assistant à ces ventes, une réflexion qu'un professeur de l'université auroit dû faire à ma place; c'est qu'il seroit impossible au plus fameux latiniste des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Térence* & même de *Plaute*, l'*inventaire* ou le *procès-verbal* d'un *Huissier-priseur*. Je ne parle pas du grec; car qui le sait ?

Fin du Tome cinquieme.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. CCCLVIII. *Petit Préliminaire.* Page 1
CH. CCCLIX. *Le nouveau débarqué.* 4
CH. CCCLX. *Auvergnats.* 6
CH. CCCLXI. *Etameurs.* 7
CH. CCCLXII. *Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.* 8
CH. CCCLXIII. *Du Fouet du Charretier.* 10
CH. CCCLXIV. *Brouillards.* 11
CH. CCCLXV. *Meſquinerie.* 12
CH. CCCLXVI. *Entrepreneurs.* 13
CH. CCCLXVII. *Abat-jour chez les Marchands de draps.* 15
CH. CCCLXVIII. *Coureurs, Chiens-coureurs.* 16
CH. CCCLXIX. *Tueries.* 17
CH. CCCLXX. *Portiers.* 18
CH CCCLXXI. *Audiences.* 20
CH. CCCLXXII. *Les petits Soupers.* 24
CH. CCCLXXIII. *Devinez.* 27
CH. CCCLXXIV. *Monſieur.* 29
CH. CCCLXXV. *Sages-Femmes.* 32
CH. CCCLXXVI. *De Blunet.* 35
CH. CCCLXXVII. *Loueur de Livres.* 36
CH. CCCLXXVIII. *Le Catéchiſte de Paroiſſe.* 37
CH. CCCLXXIX. *Cris de Paris.* 39
CH. CCCLXXX. *Muſique ambulante.* 40
CH. CCCLXXXI. *Accoucheurs.* 41
CH. CCCLXXXII. *Dentiſtes.* 43

Ch. CCCLXXXIII. *Cuiſiniers.* 44
Ch. CCCLXXXIV. *Marmite perpétuelle.* 49
Ch. CCCLXXXV. *Porte-Dieu.* 50
Ch. CCCLXXXVI *Quinzaine de Pâques.* 53
Ch. CCCLXXXVII. *Prônes.* 54
Ch. CCCLXXXVIII. *Œuf de Poule.* 55
Ch. CCCLXXXIX. *Le Livre de bois.* 58
Ch. CCCXC. *La rue du Pied-de-Bœuf.* 59
Ch. CCCXCI. *Entrée de la Foire de Saint-Germain.* 60
Ch. CCCXCII. *Rue Quincampoix.* 61
Ch. CCCXCIII. *Plaiſirs du Roi.* 62
Ch. CCCXCIV. *La funeſte Patache.* 64
Ch. CCCXCV. *Quine.* 65
Ch. CCCXCVI. *Sonneries.* 67
Ch. CCCXCVII. *Deſtruction du linge.* 68
Ch. CCCXCVIII. *Caiſſe de Poiſſy.* 70
Ch. CCCXCIX. *Vieilles enſeignes.* 72
Ch. CCCC. *Paſſe-par-tout.* 74
Ch. CCCCI. *Perruque à trois marteaux.* 75
Ch. CCCCII. *Coëffure des Enfants.* 77
Ch. CCCCIII. *Etiquette des Deuils.* 78
Ch. CCCCIV. *Lettres aux Miniſtres.* 81
Ch. CCCCV. *College des Quatre-Nations.* ibid.
Ch. CCCCVI. *A la Royale.* 87
Ch. CCCCVII. *Poſte Royale.* 88
Ch. CCCCVIII. *Combien cela peut-il valoir par an?* 89
Ch. CCCCIX. *Attitude des Pariſiennes.* 90
Ch. CCCCX. *Académie des Sciences.* 91
Ch. CCCCXI. *Prôneurs de l'antiquité.* 95
Ch. CCCCXII. *Académie royale de Chirurgie.* 97
Ch. CCCCXIII. *Inſtituteur.* 104
Ch. CCCCXIV. *Naiſſance d'un Prince.* 107

Ch. CCCCXV. *Latiniſte.* 117
Ch. CCCCXVI. *Francs-Bourgeois.* 120
Ch. CCCCXVII. *Le nouvel Enrôlé.* 122
Ch. CCCCXVIII. *Promenades publiques.* 124
Ch. CCCCXIX. *Hauteur des panaches.* 127
Ch. CCCCXX. *Déménagement.* 128
Ch. CCCCXXI. *Courſes de Chevaux.* 130
Ch. CCCCXXII. *Rats.* 132
Ch. CCCCXXIII. *Portes des Couvents.* 134
Ch. CCCCXXIV. *Surfaire.* 135
Ch. CCCCXXV. *Proceſſion des Huiſſiers.* 136
Ch. CCCCXXVI. *Débiteurs du bon ton.* 137
Ch. CCCCXXVII. *Muſique des Gardes Françoiſes.* 138
Ch. CCCCXXVIII. *Louvre.* 139
Ch. CCCCXXIX. *Bréviaire.* 141
Ch. CCCCXXX. *Viande en Carême.* 142
Ch. CCCCXXXI. *Attrapes.* 143
Ch. CCCCXXXII. *Mêts hideux.* 146
Ch. CCCCXXXIII. *S'écrire aux Portes.* 150
Ch. CCCCXXXIV. *Sœurs Griſes.* 152
Ch. CCCCXXXV. *Financiers.* 154
Ch. CCCCXXXVI. *Domeſtiques de louage.* 157
Ch. CCCCXXXVII. *Enlevements.* 159
Ch. CCCCXXXVIII. *Trottoirs.* 162
Ch. CCCCXXXIX. *Echoppes.* 163
Ch. CCCCXL. *Dépouilleuſes d'enfants.* 166
Ch. CCCCXLI. *Directeur.* 168
Ch. CCCCXLII. *Saccoches.* 170
Ch. CCCCXLIII. *Fantaiſies.* 172
Ch. CCCCXLIV. *L'air de Cour.* ibid.
Ch. CCCCXLV. *Liſeurs de Gazettes.* 175
Ch. CCCCXLVI. *Entreſols.* 180
Ch. CCCCXLVII. *Vendeurs de Tiſane.* 182
Ch. CCCCXLVIII. *La Curioſité.* 185

Ch. CCCCXLIX. *Sallon de Peinture.* 186
Ch. CCCCL. *Boueurs.* 191
Ch. CCCCLI. *Charrettes.* 193
Ch. CCCCLII. *Turgottines.* 194
Ch. CCCCLIII. *Grandes Routes.* 196
Ch. CCCCLIV. *Huiſſiers-Priſeurs.* 198

Fin de la Table du Tome cinquieme.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME SIXIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Neme omnes, neminem omnes fefellerunt.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CCCCLV.

Décrotteurs.

On ſait que Paris ſe nommoit jadis *Lutetia*, *Ville de boue*; mais on ne ſait pas au juſte à quelle époque l'induſtrie enfanta l'*art du décrotteur*, ſi néceſſaire de nos jours dans cette ſale & grande ville. On a beau marcher ſur la pointe du pied, l'adreſſe & la vigilance ne garantiſſent point des éclabouſſures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches ſur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une broſſe officieuſe, une main prompte; il vous met en état de vous préſenter chez les hommes en place & chez les Dames; car on paſſera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poëte.

C'eſt ſur le Pont-Neuf qu'eſt la grande manufacture; on y eſt mieux décroté; on y eſt plus à ſon aiſe, & les voitures qui défilent ſans ceſſe n'interrompent point l'ouvrage. La célérité, la propreté

diſtinguent ces décrotteurs-là ; ils ſont réputés maîtres ; ailleurs vous riſquez de rencontrer un apprentif ignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui prenant le poliſſoir au-lieu de la vergette, étend ſur un bas de ſoie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchiſſeuſe ne pourra effacer. Quel déſaſtre pour celui qui n'a que cette paire de bas de ſoie blancs, & qui eſt invité à dîner chez une Ducheſſe, pour lui lire enſuite une petite comédie ou un poëme érotique !

Auteurs qui craignez ce revers, ne vous adreſſez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut, ou ſi le ſoleil eſt ardent, on vous mettra un paraſol en main, & vous conſerverez votre friſure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chauſſure.

Les décrotteurs ſont libres ; ils ne paient rien au Roi. Dès qu'ils ont acheté une ſellette & deux broſſes, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

Souvent celui qui ſait parler & écrire, ne peut ni écrire ni parler au barreau ; des uſages tyranniques enchaînent le talent. Point de *ſtage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croiſés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la broſſe, & ils diſent comme ce peintre célebre : *Et moi je décrotte auſſi.*

Point de jalouſie parmi eux ; vous appellez un décrotteur, quatre ou cinq accourent la ſellette à la main, & dans leur zele la pouſſent un peu rudement contre votre jambe. Vous faites un choix, & les autres s'en vont gaiement & ſans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiſer ſon confrere. Voit-on la même égalité dans les illuſtres académies & autres ſynodes du Royaume ?

Les honoraires de la broſſe ſont fixés; & plût à Dieu que ceux des Secretaires des Rapporteurs le fuſſent auſſi. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards vaguants. De temps immémorial; dans toutes les ſaiſons, à la porte des ſpectacles ou ailleurs, quelles que ſoient les variations des comeſtibles ou le hauſſement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour ſe faire ôter la crotte des bas & des ſouliers.

Ces décrotteurs ſont bons citoyens; leur empreſſement à crier *vive le Roi*, met ſouvent en train le peuple qui étoit froid & diſtrait; & ils ne ſe ſervent jamais de *cire angloiſe*, à cauſe de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la ſuie de cheminée dans de l'huile; ce qui fait que de jolies Dames, montant en voiture avec des décrottés de cette eſpece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne ſe mêlent guere d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs ſuivants la *cire angloiſe* qui ne tache point.

A la convaleſcence de Louis XV, lorſque tout Paris, dans la convulſion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu ſon précieux Monarque, un décrotteur voulant partager l'allégreſſe publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre, & en illumina les quatre coins de ſa ſellette, *le ſeul eſpace qui fût à lui.* Un autre décrotta *gratis* lorſque les comédiens donnoient *gratis* une repréſentation de Cinna, & que l'Hôtel-de-Ville dans ſa munificence jettoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chaſſé, acteur de l'opéra, ſe faiſant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient ſeulement aux actrices,) la beſogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc ?* lui dit Chaſſé. — *Entre confreres, il ne faut rien prendre; je fais les*

monſtres à l'opéra comme vous faites les Rois. Voyez ce drôle qui mettoit ſous la même ligne ſon rôle de *monſtres* avec le rôle d'un *Agamemnon !*

Si les décrotteurs animent les *monſtres*, ils font auſſi les *dieux* voltigeants & deſcendants de l'Olympe. Quand un dieu aîlé doit franchir l'eſpace des airs, que l'on craint que le célebre acteur ne ſe rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement ſemblable à celui du dieu, il traverſe le théâtre ſur la corde horiſontalement tendue ; l'œil eſt trompé, & l'acteur ſort de la couliſſe ſans avoir expoſé au jeu d'une poulie ſon exiſtence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modeſtes & toujours utiles, ont ſans le ſavoir, rendu depuis peu un ſervice eſſentiel au public. Lors de la conſtruction de la nouvelle ſalle de l'opéra ſur les boulevards, il s'agiſſoit de conſtater ſa ſolidité. Pour en faire l'eſſai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoiſſances. Ils remplirent les loges, l'orcheſtre, l'amphithéâtre ; ils foulerent les eſcaliers, les foyers, les couliſſes, les corridors, d'un pied non léger ; c'eſt ce qu'on vouloit. Quand on vit que la ſalle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s'y aſſeoir avec ſécurité.

On appelle cela *eſſayer une ſalle.* Or ſans les décrotteurs, vous qui l'aviez bâtie, & vous ſi conſommés en prudence, ſi intelligents en moyens, dites comment auriez-vous fait pour raſſurer le beau monde ſur la chûte problématique de l'édifice ? Mais les décrotteurs aiment à viſiter *gratis* une ſalle d'opéra, ſur-tout quand elle eſt neuve... Vous leur en avez ouvert les portes ſans les faire payer, & Dieu voulut que leur admiration ne leur

coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous, races futures, de la profonde invention de notre ſiecle, pour prouver à la cour & à la ville qu'une ſalle ne culbutera point ?

CHAPITRE CCCCLVI.

Gouvernante.

Se marier n'eſt pas choſe aiſée à Paris, ſur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux beſoins, aux fantaiſies que la mode amene chaque jour. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches, ou qui ſont économes, ou qui veulent conſerver leur liberté, prennent une gouvernante, c'eſt-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domeſtiques, prend ſoin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorſqu'il eſt ſeul.

Rien de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la diſſipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoiſie dédaigner les ſoins de l'intérieur de la maiſon, les abandonner à des valets, frémir au ſeul nom de cuiſine, & dire à leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir ſoin du linge. Or vous ſaurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoiſe impertinente, & fait qu'elle compte avec ſa marchande de mode, mais jamais avec ſon boucher.

L'épouſe d'un Maréchal de France, d'un pre-

mier-Préſident, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut néceſſairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artiſan ſoit un peu la ſervante de ſon mari.

Fiere de ſa dot, la bourgeoiſe, faiſant dreſſer ſon contrat de mariage ſur le même modele que celui d'un Prince ou d'un Duc, & apprenant que les Princeſſes & Ducheſſes n'obéiſſoient pas toujours à leurs auguſtes époux, n'a pas voulu de la ſoumiſſion. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baiſſés & parloit d'un ton doux; la diſcorde & le déſordre s'établiſſent au lieu où la ſubordination auroit dû régner; & comme le nœud eſt indiſſoluble, le mal eſt ſans remede (1).

Quand les hommes ont vu ce renverſement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînoit, pour ainſi dire, qu'eux ſeuls. Ils ont cherché des femmes qui ſuſſent obéir & ſe charger des détails domeſtiques pour leſquels elles ſont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui conſtitue le bien-être & la douceur de la vie, c'eſt un aſſemblage de petits ſoins toujours renouvellés, qui, pris en particulier, ne ſont rien, & qui raſſemblés, forment une ſuite d'agréments. Ces légers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la baſe eſt le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & faſtidieuſe fait la félicité complete d'un homme qui la préfere à toute autre, parce que à chaque

(1) En 1769, la Tournelle criminelle du Parlement de Paris, prononça ſur vingt-neuf procès pour crime de poiſon ou d'aſſaſſinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accuſée de pareilles atrocités.

heure il voit naître un petit ſervice qui produit un petit plaiſir : or les petits plaiſirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuiſent ; ils délectent & ne fatiguent pas.

L'homme de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui ſe trouve ſeul, l'eccléſiaſtique que ſon état iſole, ſe remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire ſouple & adroite, prend de l'aſcendant ſur l'eſprit de ſon maître, qui paye par ſa complaiſance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes, abuſant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouſer ; d'autres ont dicté le teſtament, & ce n'eſt pas peu de choſe que d'être la gouvernante d'un vieillard riche ; les neveux qui la déteſtent & la craignent lui font la cour, chacun d'eux ſollicite ſes recommandations ; l'oncle meurt, elle ſe retire avec une bonne rente & ſes épargnes, & les laiſſe ſe diſputer l'héritage.

Quand les loix ne peuvent plus ſervir de frein aux mœurs, elles doivent les ſuivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte ; il a été ſupprimé mal-à-propos ; il renaît parce qu'il eſt néceſſairement lié à une grande population. Il eſt impoſſible que le même contrat ſoit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indiſſolubilité du mariage entraîne des inconvénients ſans nombre, & la ſéparation que les tribunaux établiſſent eſt plus dangereuſe que le divorce, en ce qu'elle laiſſe deux êtres iſolés. Tout enfin néceſſite un changement dans cette partie de notre légiſlation, pour l'intérêt de la Religion & de l'Etat. Il ne dépend que du Souverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant, jugeons avec équité : ſi ces fem-

mes n'ont point de rang dans la ſociété, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce ſentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonſtances ont amenées à un état qu'il eſt encore poſſible à elles d'ennoblir. Il ne faut point careſſer le vice; mais il ne faut pas décourager la foibleſſe, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'eſtime des hommes & à l'eſtime d'elle-même, en effaçant ſa faute par des vertus? car la foibleſſe n'étouffe par les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a ſu ſe rendre eſtimable dans ſon emploi; celle de Jean-Jacques Rouſſeau, devenue enſuite la femme de ce grand homme, avoit acheté le ſingulier aſcendant qu'elle avoit ſur lui par des ſoins infatigables, & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, ſont deſtinés à être gouvernés par des femmes qui ſemblent n'avoir rien de commun avec eux?

CHAPITRE CCCCLVII.

Peintres en Portraits.

Ils ſont les plus occupés; car l'amour-propre le veut ainſi. Après s'être regardé au miroir, on veut ſe voir ſur la toile. Qui ſe voit même au miroir tel qu'il eſt? qui ne s'embellit pas dans un coup-d'œil particulier à lui-même? La phyſionomie du ſot n'eſt pas ſotte à ſes propres yeux. Il pourra faire l'aveu de ſa ſottiſe; jamais il ne dira, j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail; ils prodiguent toujours des coups de gra-

ces en faveur des femmes; les hommes même aiment à être flattés.

Les femmes ſe font peindre fréquemment; elles vont chez leurs peintres; & l'épouſe de l'artiſte qui ſait vivre, ſait qui doit ſe trouver-là pour donner des conſeils & diriger le pinceau qui éterniſera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner ſon avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'œil qui ſait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil auſſi fin que l'appréciateur; il adopte toutes ſes remarques avec une attentive complaiſance. Telle femme eſt trois mois à ſe faire peindre. Mais on aime tellement les beaux-arts, qu'on ne peut ſe détacher de l'attelier où brille le ſavant pinceau. D'ailleurs, les appartements voiſins ſont meublés avec un goût & un art infini; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & ſort à propos. Le peintre eſt homme d'eſprit encore, & ſa femme eſt charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les ſéances, juſqu'à ce que le portrait ſoit aſſez reſſemblant, pour qu'il puiſſe être offert à ſon époux. Oh, que la phyſionomie doit être animée & ſatisfaite!

Une femme en faiſant ce don s'écria avec une naïveté très-remarquable : *En vérité, mon cher, ce n'eſt point la copie que je vous donne.*

Pour le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui; il appelle le premier qu'on lui enſeigne. Il ne manque pas d'être préſent, lorſque le pinceau vulgaire défigure ſa femme à bon marché : il lui ſourit niaiſement pour mettre en jeu toutes ſes graces. La femme minaude, & le pein-

tre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'eſt réellement.

Le portrait achevé, le mari prend la place de ſa femme à ſa recommandation, & fait peindre ſon large viſage avec ſa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un braſſelet que ſa femme portera toute ſa vie. Rien de plus mal peint; la gaucherie du pinceau ſurpaſſe encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne ſoient pas exempts de reſſemblance, n'en ſeront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent la maiſon : & ces burleſques effigies feront l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le peintre eſt quelquefois témoin du tranſport que ſon ouvrage excite, & il s'en applaudit : on mouille de larmes ſa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baiſe & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace ſur la boîte du mari, & le mari fait la moue ſur le riche braſſelet de ſa femme. Il eſt des inſtants dans le ménage où la reſſemblance devient exacte.

Une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui ſont aſſortis à une claſſe nombreuſe; ils peignent comme certains perruquiers coëffent. Mais tout cela paſſe, & la tête mal peinte & mal coëffée n'en ſera pas moins tranſmiſe aux générations futures; car chez la bourgeoiſe, le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLVIII.

Joueurs d'inſtruments.

LOUIS XIII eut toutes les peines du monde à compoſer un médiocre orcheſtre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faiſoit pas néanmoins aller une ſymphonie à coups de nerf de bœuf, ainſi que le pratiquoit le Czar Pierre : mais celui qui battoit la meſure, avertiſſoit tous les ſymphoniſtes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les muſiciens ſont partout. Des chanteurs & des cantatrices montés ſur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burleſques, & des airs de l'opéra-comique ; on y exécute facilement de bonnes ſymphonies. Un garçon tailleur, en prenant ſon verre de liqueur, y jouit d'un çoncert que n'ont point eu ſoixante Rois de France.

Les talents pour la muſique ſont devenus ſi communs, que la même main qui tient l'archet vous tend une taſſe ſuppliante ; on y jette quelques pieces de monnoie ; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de ſa voix, devient quêteuſe ; l'art eſt un peu avili par ces quêtes publiques ; c'eſt que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'eſt pas juſte néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout ſe paye à Paris, juſqu'au ſon qui s'envole des inſtruments.

Tel oiſif auditeur en profite, il n'a pas le ſol dans ſa poche, & il s'aſſied dans ce café, s'y chauffe, entend de la muſique toute l'après-dînée, & ne ſort de cet aſyle qu'à onze heures du ſoir, quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maiſons vîtrées ne lui reprochera

d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il ſera toute l'année régalé de muſique & chauffé, ſans rien débourſer ; ſon oreille jouira plus que ſon eſtomac, & la ſymphonie lui tiendra lieu de ſouper. Tout cafetier des boulevards fait *un don gratuit* de ſon poële, de ſes chaiſes & de ſon orcheſtre à une infinité de gens qui, ſoit pareſſe, ſoit déſœuvrement, végetent dans une oiſiveté abſolue.

L'habitude confirme encore cette vie inactive, & l'on voit diſtinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui les jours ſont d'une longueur aſſommante. Ils ſemblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens-là ne ſemblent pas mourir, mais ceſſer ſeulement d'aller au café.

CHAPITRE CCCCLIX.

Curés.

Ils ont une réputation de probité qui, en général, eſt bien fondée. Ils ſont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les Prêtres qu'ils ont ſous leurs ordres. Leur ambition eſt à-peu-près ſatisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue ; conſéquemment ils deviennent calmes & modérés. On peut les conſidérer, chacun dans leur Paroiſſe, comme de petits Evêques, ſur-tout quand elles ſont conſidérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue, & dans la rétribution. Le vaſte faux-bourg Saint-Antoine n'a qu'une Paroiſſe, ainſi que

le fauxbourg Saint-Germain, & dans la Cité, quatre ou cinq Paroiſſes ſont adoſſées l'une à l'autre. & telle maiſon appartient à deux patrons différents.

Le Clergé des grandes Paroiſſes me paroît trop nombreux ; c'eſt un régiment en ſurplis. Que ſont tous ces Prêtres ? Ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand'meſſes ; ils allongent les proceſſions. Il y a trop de Prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs ſuperflues, ainſi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le Clergé de ces Paroiſſes ; mais comme il forme une eſpece de cour auprès du Paſteur, & que celui ci eſt flatté de ſe voir environné de cette milice ſacerdotale, il ne ſera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces Prêtres habitués vivent comme des ſéculiers. Ils habitent des maiſons bourgeoiſes peuplées de femmes & de filles ; ils les confeſſent, les diſpoſent à la premiere communion, à la confirmation. Ils ſe gliſſent dans les ſociétés, & point de maiſon qui ne voye le ſoir le Prêtre de Paroiſſe faire ſa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu ſa meſſe le matin.

Le Curé ſait une infinité de choſes ſecretes par le moyen de ſes Prêtres courtiſans, qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour ſervir les intérêts de l'égliſe.

Les aumônes que la charité répand ſur l'indigence, paſſent ordinairement par leurs mains, & leur préſence eſt un ſignal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes Paroiſſes, c'eſt un Prêtre ſubalterne qui eſt chargé de ces fonctions auguſtes ; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compaſſion & la grace qu'y mettroit le Paſteur lui-même.

Depuis l'affaire du refus de Sacrements, mainte-

nant à-peu-près aſſoupie, les Curés de Paris ſe ſont comportés avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

Comme toutes les cures ſont à la nomination de l'Archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a ſur tous les vicaires, ſous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ſes ſentiments; ils s'agitent, ils poſtulent; ils intriguent charitablement; c'eſt à qui viendra révéler un fait myſtérieux. Une fois nommé, le Curé, affermi dans ſa place qui ne peut lui être ôtée, reprend ſon avis, & barre celui de l'Archevêque tant qu'il lui plaît.

Un Curé, nommé *Chapeau*, tenant la place inamovible, tourna ſubitement caſaque à feu Chriſtophe de Beaumont, qui l'avoit regardé comme ſon bras droit; ce qui fit dire aux plaiſants, que l'Archevêque avoit perdu ſon chapeau. Feu Chriſtophe de Beaumont n'admettoit point à ſa table les Curés de Paris, afin d'établir entr'eux & lui une certaine diſtance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & pluſieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec perſévérance, & ils obtiennent. Languet, Curé de Saint-Sulpice, obtint des ſommes conſidérables & ſans peine, pour la conſtruction de ſon égliſe. Il ſupplioit, & perſonne n'oſoit le refuſer.

Dans un ſiecle où l'on a ſecoué le joug de pluſieurs pratiques religieuſes, ils doivent être plus embarraſſés que ne l'étoient leurs devanciers; ils ont beſoin de beaucoup plus d'art pour ménager les eſprits. Il ſe trouve des cas difficiles, où il faut ſavoir paſſer à côté de l'incrédule ſans le heurter & ſans choquer la dévotion des ames foibles.

Ils diſſimulent leur mécontentement, & ſe renferment dans un ſilence prudent. Ils ſont même les

premiers à étouffer les ſcandales, au-lieu d'en pourſuivre la punition. Auſſi tranquilles qu'ils étoient turbulents du temps de la Ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractériſe leurs actions, & l'amertume n'eſt plus ſur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des Evêques; & plus populaires, ils ſavent à la fois conſoler & ſecourir leurs paroiſſiens. Ils verſent le baume ſur pluſieurs plaies ſecretes qu'eux ſeuls connoiſſent. Ils tolerent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils ſentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'oppoſer à la tolérance civile.

La concorde n'eſt jamais parfaite entre le Curé & les Marguilliers; la fabrique le contredit toujours un peu; mais cette diſcorde inteſtine entretient les droits reſpectifs, & empêche que le Curé & ſon clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont pluſieurs parties de l'adminiſtration auroient peut-être à ſouffrir.

CHAPITRE CCCCLX.

Emeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en ſédition, eſt devenue moralement impoſſible. La ſurveillance de la police, les régiments des Gardes-Suiſſes & Françoiſes, cazernés & tout prêts à marcher; la Maiſon du Roi, les villes de guerre dont Paris eſt environné, ſans compter un nombre immenſe d'hommes attachés aux intérêts de la Cour, tout ſemble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un ſoulevement ſérieux.

Dans l'eſpace de plus de cinquante années, on

n'a vu à Paris que deux émeutes promptement diſſipées. La ville a été généralement tranquille depuis le temps de la Fronde. Les maréchauſſées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Iſle-de-France, l'impoſſibilité du ralliement par les ſéditieux, tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus aſſuré, qu'il dure depuis long-temps.

Il eſt défendu aux payſans de s'aſſembler en nombre; & où iroient-ils? que feroient-ils, en les ſuppoſant furieux? La maréchauſſée les environne; après la maréchauſſée ſont les régiments; après les régiments arriveroient les armées.

Si le Pariſien, qui a des moments d'effervescence, ſe mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immenſe qu'il habite; on lui refuſeroit du grain; & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il ſeroit bientôt réduit à demander pardon & miſéricorde.

Le Chancelier Maupeou a marché avec une foible eſcorte au palais de la juſtice, pour y établir un Parlement de ſa façon, ſur les débris de l'ancien Parlement. Il ſavoit bien que perſonne ne bougeroit : ce ne fut qu'un ſpectacle, malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

Une eſcouade du guet diſſipe, ſouvent ſans peine, des pelottons de cinq à ſix cents hommes, qui paroiſſent d'abord fort échauffés, mais qui ſe fondent en un clin-d'œil, quand les ſoldats ont diſtribué quelques bourrades, ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une ſédition, en la ſuppoſant univerſelle, ſeroit bientôt connu & étouffé, & Paris eſt à l'abri de l'allarme & de la terreur que George Gordon jetta dans Londres derniérement.

Au ſpectacle même, lorſque les flots du parterre ſe

ſe paſſionnent vivement pour ou contre tel hémiſtiche, qu'on en veut aux geſtes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante aſſemblée, prend le parti du mauvais poëte ou du plat comédien; & après quelques clameurs, la raiſon du fuſil devient la meilleure.

La ſédition excitée à Londres par Lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Pariſiens; & quand ils ont appris que dans ce déſordre il y avoit encore une eſpece de retenue, qu'on brûloit telle maiſon, & qu'on épargnoit la maiſon voiſine, ils s'étonnoient encore plus; car s'ils franchiſſoient eux certaines bornes, ils ſeroient capables de plus grands excès.

L'habitant de Londres, dans une ſédition, garde encore ſon ſang froid; commande à ſa fureur, & la dirige ſur tel ou tel point, ne paſſant point la ligne qu'il s'eſt preſcrite, & dont il peut ſe rendre compte à lui-même.

Mais ſi l'on abandonnoit le peuple de Paris à ſon premier tranſport, s'il ne ſentoit plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le Commiſſaire & l'Exempt, il ne mettroit aucune meſure dans ſon déſordre; la populace délivrée du frein auquel elle eſt accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne ſauroit elle-même où s'arrêter.

C'eſt peut-être parce que les émeutes ſont rares à Paris, qu'une émeute ſérieuſe (ſi toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendroit d'une conſéquence allarmante.

Si néanmoins elle arrivoit, une grande prudence dans le premier moment, une modération abſolue, éviter de répandre une goutte de ſang, & je ſoutiens que la chaleur de la populace s'évaporeroit d'elle-même. C'eſt ce qu'ont ſenti les Magiſtrats

dans les deux dernieres émeutes ; & cette impaſſibilité, très-bien raiſonnée, a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

Cette liberté dont jouit le peuple de Londres, qui ſe ſouleve preſque à volonté, eſt importune & dangereuſe ; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maiſons, on tire des ſoldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple ſous la férule d'une police chatouilleuſe, il ne ſaura plus ſe battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il ſera toujours difficile d'avoir tout à la fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-ſoumis dans l'enceinte des villes.

Lui laiſſer cette portion d'audace qui releve ſon caractere, ſans qu'il puiſſe ſe porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas encore ſu mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des criſes importantes, l'inſolence ou la fierté du peuple. Et quelle diſtance entre une émeute & une rebellion ?

Chaque génération, politiquement parlant, pourroit avoir ſes fêtes ſaturnales, & ſans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vîtres caſſées de temps en temps, à quelques Exempts fuſtigés, à quelques pommes cuites jettées à la têtes d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations inviſibles ? qui a calculé combien une police trop inquiete & trop réprimante abâtardiſſoit une foule d'eſprits & de caracteres ?

CHAPITRE CCCCLXI.

Le Diacre Pâris.

PENDANT ſon vivant, il ne ſe douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après ſa mort. Le parti des Janſéniſtes voulut à toute force en faire un ſaint, & ils allerent en foule grimacer & convulſionner ſur ſon tombeau. L'enthouſiaſme communiqué au peuple auroit eu des ſuites, ſans l'aurore de la philoſophie qui diſſipa ces extravagances, ridiculiſa les novateurs & le thaumaturge, & ſervit le gouvernement aſſez inquiet ſur cette épidémie morale. Les eſprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient pu aller loin, tant le délire devenoit univerſel. Une Princeſſe douairiere que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du Diacre, pour s'en frotter les yeux; mais il y eut quelque choſe de plus étonnant encore, ce fut un gros livre in-4°., avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'Abbé Pâris. Ce livre d'un M. de Mongeron, eſt excellent en ſon eſpece; c'eſt-à-dire, pour humilier l'eſprit humain, & l'avertir des écarts dans leſquels il eſt toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthouſiaſtes ont continué leurs convulſions clandeſtinement; ils ont eu recours à des preſtiges fort étonnants, il faut l'avouer; & ſi la raiſon n'étoit pas toujours au-deſſus du rapport trompeur des ſens, on ſeroit tenté de croire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'é-

pée, rôtir à la broche, ſe pendre en croix, c'étoit ainſi que ces illuminés annonçoient leur miſſion. Pluſieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu : mais quelle ſecte n'a pas eu ſes prodiges ou preſtiges fondés ſur des ſecrets particuliers, ou ſur la force extrême de l'imagination?

Paſcal eût-il deviné que la ſecte dont il avoit embraſſé les idées, finiroit par donner un ſpectacle de convulſionnaires? Mais, ſi je ne me trompe, il avoit un peu de leur phyſionomie.

Paſcal étoit un bon écrivain, précis & nerveux; il avoit du génie pour les mathématiques: mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux ſérieux, un de ces maniaques qui pouſſent leurs raiſonnements à l'extrême. Il ſe félicitoit d'être malade, parce qu'il connoiſſoit, diſoit-il, les dangers de la ſanté, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien; & qu'on étoit là, comme on devroit toujours être, exempt de toutes les paſſions qui travaillent l'homme qui ſe porte bien. Il avoit un ſoin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaiſirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes; & quand il prenoit quelque plaiſir à la converſation, alors il preſſoit ſa ceinture, & redoubloit la violence des piquures, afin de détourner ſon ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il ſe mettoit dans une grande colère quand on lui diſoit qu'on avoit rencontré une belle femme: ce ſeul mot faiſoit pécher, diſoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé, *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il atteſtoit que réſiſter à l'ordre du Roi (quel qu'il fût) c'étoit réſiſter viſiblement à l'ordre de Dieu, & que la puiſſance du Monarque étoit *une participation de la puiſſance divine*. Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce

qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu ſeul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conſéquent il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'eſt pas étonnant qu'il apperçût un abyme à ſes côtés. Ainſi, la folie touche au génie : une tenſion trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raiſonnements s'en reſſentent ; ils deviennent des objets de dériſion pour une tête bien moins pénétrante, mais auſſi beaucoup plus ſaine.

CHAPITRE CCCCLXII.

Roué.

C'EST un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement? On va juſqu'à dire un aimable roué. Qu'eſt-ce donc qu'un *roué aimable?* demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes ; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſants, qui les ennoblit à force de grace & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués*, dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

On dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué :* ſon effronterie, ſon audace, juſtifieront ſes vices & ſon ambition ; s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable ; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil mot ait

pu ſe naturaliſer dans notre langue, qu'ils apprennent que de déteſtables plaiſanteries, des plaiſanteries de bourreaux, ont circulé long-temps, & circulent encore dans toutes les bouches.

Un Abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *Allons, montez donc, Monſieur l'Abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne ſort d'un cabaret, place de Greve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit ſur la roue, la douleur lui arrachoit des jurements & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut : *Ce n'eſt pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot inſenſé ; il fit fortune dans tous les cercles.

Lors du ſupplice de Damiens, un académicien fendit la preſſe avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuſes des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes œuvres, l'apperçut ; il dit : *Laiſſez paſſer Monſieur, c'eſt un amateur.* Encore un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

Madame du Châtelet voyant M. de Voltaire triſte, & ne diſant mot depuis pluſieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *Vous ne le devineriez pas ; mais je le ſais. Depuis trois ſemaines, on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de ſa tragédie ; il eſt jaloux du roué.*

Il faudra donc que l'Académie Françoiſe admette ce mot dans ſon dictionnaire, comme un des

termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe ; c'eſt une gentilleſſe que l'on ſe prête & que l'on ſe rend. Les mots *traître*, *perfide*, *méchant*, ont pâli ; on n'oſe point dire de prime-abord, c'eſt un ſcélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit, *c'eſt un roué* ; & chacun apperçoit les vices brillants & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François ! ſi ces preux & loyaux Chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petits-fils employer ce langage ?

Ainſi les expreſſions deviennent outrées à meſure que la ſenſibilité s'émouſſe. Mais comment nos voiſins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ?

Que diront-ils encore, lorſqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait ſuivant. Une femme eſt accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari qui dépériſſoit de langueur ; elle s'écria : *Qu'on l'ouvre, on verra que rien n'eſt plus faux.*

Le ſupplice de *Damiens* & les atrocités de *Deſrues* reviennent fréquemment dans les converſations, avec les réflexions analogues ; le caractere, les paroles des fameux aſſaſſins ſont analiſés ; & comme on s'occupe, au ſortir de l'opéra, de la réforme de la juriſprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Grêve comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes ſe paſſent mutuellement de leur eſtime, ils s'offenſent moins des termes par leſquels on les caractériſe. On a dit de l'auteur des *Liaiſons dangereuſes*, c'eſt la plume d'un *roué* ; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaiſe part. Le voilà aſſimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie, & l'on peint ainſi d'un ſeul mot l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLXIII.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux ſortes ; les uns lamentent de ſaints cantiques, les autres débitent des chanſons gaillardes ; ſouvent ils ne ſont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un ſcapulaire béni qui chaſſe le diable, peint en habit rouge dans ſon tableau avec la queue qui paſſe ; l'autre célebre la fameuſe victoire remportée ; tout cela eſt mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le ſacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'eſt métamorphoſé pour ſéduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanſon ſur la valeur héroïque de tel Général qui s'eſt battu *en perſonne*. Celui qui parle en faveur des *choſes ſaintes* a les cheveux plats & l'air niais ; celui qui chante les batailles a l'air d'un luron, ſa trogne eſt enluminée ; le groupe eſt plus nombreux près de ce dernier, & ce contraſte repréſente aſſez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle, montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amant, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, & affichent ſur leurs

tableaux : *Par permiſſion de Monſeigneur le Lieutenant-Général de Police;* car tout charlatan, le *monſeigneuriſe.* Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *Lieutenant-Général de Police* eſt le maître abſolu de la ville, & que ſa ſeule volonté y fait tout; il n'apperçoit que ce Miniſtre qui tient la verge, & les autres adminiſtrateurs n'exiſtent pas pour lui; il n'a point d'idée d'un miniſtere où l'Exempt & l'Inſpecteur ne ſont plus rien.

Ces cantiques, ces chanſons, ces vaudevilles ſont tous préalablement *lus & approuvés* par le cenſeur S***, qui fait lui-même des *chanſons* & des *couplets;* mais point auſſi naïfs, auſſi riants, auſſi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le cenſeur eſt inférieur au poëte.

Il y a encore les complaintes ſur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empreſſement. Quand, par bonheur pour le poëte du Pont-Neuf, quelque perſonnage illuſtre monte ſur l'échafaud, ſa mort eſt rimée & chantée avec le violon. Ainſi à Paris tout eſt matiere à chanſon; & quiconque, Maréchal de France ou pendu, n'a pas été chanſonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je ſoutiens ici que Deſrues dans les carrefours de la capitale eſt plus illuſtre que Voltaire.

CHAPITRE CCCCLXIV.

Lait d'âneſſe.

L'USAGE du lait d'âneſſe eſt recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il répare les tempéraments affoiblis par l'incontinence & la débau-

che. Dans les fauxbourgs, il eſt des troupeaux d'âneſſes, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du Monſieur dont la poitrine eſt délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon; il en rit, & l'on en rit auſſi. La Marquiſe parle très-affectueuſement de la chere âneſſe qui rétablira ſa ſanté. Après ce bienfait inſigne, elle ſera généreuſe; elle doit l'envoyer dans une de ſes terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, ſans être aſſujettie à aucun travail. Ce projet de bienfaiſance eſt arrêté dans ſon ame ſenſible & reconnoiſſante; elle en a pris l'engagement devant une nombreuſe aſſemblée avec une ſorte d'oſtentation qui fait ſourire & qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

CHAPITRE CCCCLXV.

Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil; il veut crayonner auſſi le frere de lait du jeune Seigneur. M. de Buffon dit qu'il eſt joli; mais l'a-t-il vu comme moi, lorſqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleurs; lorſqu'il eſt conduit par une fraîche jardiniere, ſe promenant avec lui aux premiers jours du printemps? L'attirail forme un groupe qui plaît à l'œil; le gentil animal paſſe auprès du cheval preſſé par le fouet, & mordant ſon frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre; il rencontre le chien crotté, le bœuf qui va ſe faire aſſommer : mais pour lui, propre & ſvelte, ſans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il ré-

jouit la vue & l'odorat. Leſte comme ſa conductrice, il a marché ſur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maître en équilibre ; aucune tache ne défigure ſon ſabot. Il dépoſe aux portes les fleurs dont il eſt paré plutôt que chargé, & revole enſuite à la campagne. Le plus fortuné Pariſien n'y va que le ſamedi au ſoir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le ſoleil ſe couche, il a déja pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roſes, ſans trouble & ſans ſouci, après avoir été flatté de ſa belle main.

La courſe ſur le dos des ânes a eu ſon temps. Les Princeſſes montoient le paiſiblé animal que Buffon s'eſt plu à venger de nos dédains. Il ne ſoupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faiſoit ; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une Reine qu'une vendeuſe de fleurs ; il ne ſentoit pas la différence qu'il y a entre une Majeſté & une villageoiſe ; c'étoit toujours une cuiſſe féminine qui preſſoit doucement ſes flancs. Une foule de plaiſanteries naquirent de ces cavalcades ; & quand la matiere fut épuiſée, les courſes de cette eſpece prirent fin. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs de ce monde, les plus vifs deviennent enfin les plus faſtidieux : ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le triomphe des ânes à la Cour de France ſeroit déja tombé dans l'oubli.

CHAPITRE CCCCLXVI.

Accouchée.

Etendue, à demi-couchée ſur une chaiſe longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle ſe perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artiſtement pliſſées & de groſſes touffes de rubans. Elle attend ſur ce trône les viſites de tout le monde; elle a tout préparé pour qu'on admire juſqu'à ſon couvre-pied.

Une garde ſe tient aſſiſe près de la porte, & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete inceſſamment, *n'avez-vous point d'odeurs?* Une femme de qualité s'écrie en paſſant, *non, je dois ſentir la graiſſe.* Elle entre; une athmoſphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

Il eſt dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a ſouffertes eſt ſi grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment eſt renouvellé par toutes les femmes qui arrivent. Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ſes dentelles, & de la façon dont elle eſt miſe. On dit à chaque inſtant, *parlons bas;* & celle qui vient de donner le conſeil, eſt la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois; aujourd'hui ils ſont du cercle; ce n'eſt que dans ces circonſtances que les hommes diſent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille compliments ſur ſon teint, dont les roſes n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle; mais quand le mari vient à entrer, il ſourit d'une façon ſi particuliere,

il a un air toujours si étrange, que, malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne sauroit soutenir les regards de l'assemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à son front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragments de l'opéra, & l'on se plaint dehors d'être victime des bienséances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéressant & qui donneroit à son état un air plus respectable : l'enfant dans son berceau & attendant du sein maternel sa premiere nourriture. Pendant un temps, les femmes ont nourri elles-mêmes ; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a passé. La vie de Paris sera toujours un obstacle à l'accomplissement de ce devoir sacré. J'ai remarqué que personne n'osoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

Quand une femme se porteroit assez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit jusqu'au vingt-unieme pour reparoître. Jusqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber sur sa chaise longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente visites, au-lieu de se promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

Il est encore dit aujourd'hui, qu'une femme malade doit recevoir du monde jusqu'au moment qu'elle expire. On ne laisse entrer, il est vrai, que les amis de la malade : mais elle en a tant que l'appartement est toujours plein.

Le protocole d'un mourant est de n'être jamais seul ; & c'est un devoir d'étiquette, que d'aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parents & d'amis, dans toutes les crises d'une fievre : ont vient jusques sous

vos rideaux. Il faut que les têtes ſoient devenues beaucoup plus fortes, puiſqu'autrefois nos peres, lorſqu'ils étoient malades, ſe trouvoient incommodés ſeulement par le mouvement indiſpenſable du ſervice.

Ceux qui ne viſitent pas envoyent deux fois par jour demander des nouvelles, & ſur-tout le nom du médecin. Il devient un pronoſtic, les gens du monde ſavent combien de jours une Ducheſſe pourra réſiſter ſous les ordonnances de tel docteur. Il eſt des maladies où le médecin expédie ſon malade infailliblement ; & le cocher lui-même ſait qu'au bout de huit jours, il n'aura plus beſoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel : auſſi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il ſecoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE CCCCLXVII.

Bacchantes.

On nomme ainſi les femmes qui tout récemment ont affecté du déſordre dans leur coëffure & dans leur habillement ; il paſſe dans leur maintien & dans leurs diſcours. On ſe coëffe ainſi pour les tables de jeu ; où les paſſions ſont en mouvement ; & alors il eſt permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On ſort avec fureur de la ſalle ; & ſi l'on ſe permet quelques horribles ſerments, ils ne ſont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu ſe piquent de ſtoïciſme ; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant viſage tant qu'elles veulent, ſans rien perdre de leur renommée.

Une bacchante marche comme un dragon, en a le geſte & le regard, fait aſſaut de paroles avec tout ce qui ſe rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin, un homme, qui, après avoir paſſé vingt ans dans ſon château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de ſon voiſin : dans quelle piece eſt le rôle que joue Madame ? voilà une ſinguliere folie qui l'agite !

Elle eſt réjouiſſante ; mais elle n'a pas pris univerſellement ; c'eſt bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien & dans leurs diſcours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le ſexe hardi & fier ; elles avoient des diſpoſitions admirables, & n'auroient pas mieux réuſſi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE CCCCLXVIII.

Cachets.

Se donne qui veut des armoiries ſur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illuſtres maiſons. On demande à un graveur de déployer toutes les richeſſes du blaſon, & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loiſir avec lui. Le graveur payé imprime ſur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Perſonne ne vous dit mot, euſſiez-vous épuiſé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainſi firent, après la guerre des croiſades, les écuyers, les pages des chefs de pluſieurs maiſons

anciennes ; ils héritèrent des écuſſons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres, alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apportèrent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprièrent, & les tranſmirent à leurs deſcendants, qui, quoique fils de ces *valets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſtés, on paru légitimes à l'aide du temps.

Notre vanité eſt bien riſible ; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des aïeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeveſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain eſt capable, celle-ci me paroît la plus miſérable & la plus ridicule.

Sur cent lettres, dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier : mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du temps des croiſades, que la poſſeſſion avec le temps deviendra un titre inconteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque que pour un trophée d'amour ; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon, ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les Nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il

Il n'y a que Paris pour receler cette foule de beaux petits Meſſieurs, qui, le plumet ſous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle eſt dans un coin, à ſolliciter le payement d'une penſion accordée à des ſervices que rejette & que dédaigne le ſecond ordre de la nobleſſe.

CHAPITRE CCCCLXIX.

L'Ours.

Né dans les Alpes, deſcendu des montagnes neigeuſes, arraché au magnifique amphithéâtre qui domine l'Europe, on le ſaiſit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suiſſe, que Berne éleve & nourrit dans ſes remparts, danſe ignominieuſement ſur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuſe les badauds de ſa figure étrangere.

Il ſemble regretter le ſéjour des frimats, les forêts de ſapins où il erroit librement; il gémit en faiſant ſon menuet ſous le bâton; ſon air ſérieux tient du pays où il eſt né.

Que diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suiſſes des douze autres cantons, que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, ſa robe faite pour les âpres hyvers, ſalie de la boue pariſienne, & lui tournoyer peſamment, au milieu des éclats de rire de la populace réjouie par la danſe lourde de l'animal républicain?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation, il déchireroit de ſes griffes, conducteurs & ſpecta-

teurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ſes pas cadencés. Il graviſſoit, le nez à l'air, les ſommets du mont Jura; muſelé, il poſe ſa lourde patte ſur l'échellon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainſi? Il ne s'eſt pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, ſe ſervir de ces animaux pour dépouiller les paſſants; on les avoit dreſſés à ce coupable uſage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le Gouverneur d'un ſot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois, qui fait voyager ſon éleve pour le décraſſer, *un meneur d'ours*. Les Suiſſes font volontiers ce métier-là.

CHAPITRE CCCCLXX.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juſte d'un ſiecle de grandeur. On ne voit plus les ſoldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reſte, mendier leur pain le long des Royaumes que leur valeur a ſauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'eſt de voir ceux qui ne peuvent plus porter des aliments à leur bouche, être ſervis par des mains officieuſes & journalieres. Ces triſtes reſtes de la fureur inſenſée des batailles; ces corps, ſelon l'expreſſion d'un poëte, *dont le tombeau poſſede la moitié*, ne peuvent plus accuſer la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une diſcipline trop auſtere; car puiſque cet hôtel eſt un aſyle de paix & de repos, puiſqu'il eſt une ré-

compenſe, il faut en éloigner les ordonnances triſtes & ſéveres qui conviennent aux ſoldats guerroyants & campés ſous la tente.

Ce vaſte bâtiment eſt en pierres; le vieux ſoldat eſt enfermé dans des murailles épaiſſes. Ces voûtes où le ſoleil ne pénetre pas même en été, paroiſſent rendre ce grand lieu, bien froid, bien ſombre, bien ennuyeux pour la vieilleſſe. De longs corps de bâtiments, des eſcaliers noirs, des corridors glaçants, impriment à ce grand édifice quelque choſe de triſte.

Les ſoldats y ſont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces ſalles ſpacieuſes. Mais les Officiers y ſont bien en comparaiſon du ſoldat, les Officiers m'ont tous paru aſſez contents de leur ſort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les champs. Chacun s'iſole, & l'indifférence la plus abſolue regne entre ces êtres jadis ſi unis. C'eſt qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la ſociété d'armes, ni le poids des fatigues à ſoutenir; les régiments mêlés, les ſoldats ne ſe reconnoiſſent plus. De-là peu d'échanges de bienfaits; l'eſprit militaire ne s'y manifeſte plus que par des rêveries ſur la gloire; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une ſorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le préſent, & ne ſe repaît plus que des fantômes du paſſé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur: il faut donc adoucir leur état; c'eſt ce qu'on a fait depuis quelques années. Une adminiſtration qui n'a rien de rigoureux, leur a laiſſé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à ſa guiſe & eſt content: avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient em-

braſſer. Rediſons-le ; puiſqu'il s'agit de ſe repoſer, il faut à ces ſoldats du repos dans toute ſon étendue ; & c'eſt-là leur principale récompenſe.

Le dôme eſt ſuperbe, & fait l'objet de la curioſité & de l'admiration des étrangers.

La cuiſine eſt remarquable par ſes immenſes chaudieres, par ſes broches nombreuſes, par la diſtribution prompte & égale des plats. Le ſervice du vin dans des chopines de plomb a quelque choſe de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujettiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble ; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouiſſances ſans gêne plaiſoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouiſſances qu'on leur apprêtoit avec une ſorte de régularité.

Louis XIV laiſſa par teſtament ſon cœur aux Jéſuites de la maiſon profeſſe, qui l'ont placé dans leur Egliſe, comme un monument de ſon affection royale pour leur ſociété.

Aujourd'hui qu'ils ne ſont plus, ſeroit-ce aller contre l'intention du feu Roi, que de le tranſporter à l'hôtel des Invalides ? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple ſuperbe ?

Louvois avoit deſtiné les magnifiques ſouterreins placés ſous l'Egliſe à la ſépulture de nos Rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

Le Cardinal de Bouillon, Ambaſſadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artiſtes un mauſolée au Maréchal de Turenne, ſon neveu. Ce monument,

propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le sein de la France sa patrie : mais la disgrace du Cardinal suspendit ce projet ; l'ouvrage fut déposé dans les granges de l'Abbaye de Cluny, où il est encore dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

Ne seroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il seroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'est là qu'est la postérité de ce grand Général.

Il y a des bouches à feu contre les petits fossés des Invalides. Ces canons se font entendre au passage de Leurs Majestés. A ce bruit, toutes les oreilles parisiennes sont aux écoutes ; le nouvelliste descend, & croit déja apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'est le Roi qui passe pour aller à la chasse tuer des lievres ; alors il remonte tout honteux, pestant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE CCCCLXXI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embrasse le civil, la police & le criminel. Le Prévôt de Paris est chef du Châtelet, & n'y paroît jamais ; il a encore le droit d'assister aux Etats généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la Capitale du Royaume* ; mais personne, comme on le sait, n'est moins occupé que lui.

Ses trois Lieutenants font tout ; ils ont un crédit & une autorité dont le Prévôt n'a pas l'ombre. Ils agissent tous trois sous son nom à-peu-près comme

les Maires du Palais agiſſoient jadis ſous le regne des Rois fainéants.

La charge de *Lieutenant-Général de police* a été démembrée de la charge de *Lieutenant civil*; & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le Lieutenant civil & même le Prévôt de Paris ne voyent goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès ſe ſont amoncelés dans cette juriſdiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent ſi facilement, que rien ne finit; & l'on peut aſſurer qu'il y a impoſſibilité que tout finiſſe dans l'état où ſont les choſes; c'eſt un déſordre ſérieux, auquel il faudra dans peu remédier; ſans quoi cette juſtice n'en aura plus que le nom, & ſera vaine & illuſoire.

Le Lieutenant civil, quand il remplit ſes devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ſes heures ſont déterminées par des fonctions urgentes, qui ſans ceſſe ſe renouvellent. C'eſt la charge la plus triſte, la plus ennuyeuſe, la plus monotone dont un Magiſtrat puiſſe être revêtu. Celle de *Lieutenant-Général de police*, par comparaiſon, eſt amuſante; elle appelle du moins des circonſtances rares, curieuſes, des faits étrangers & particuliers, qui ſoutiennent le Magiſtrat dans ſon travail, donnent à ſa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéreſſer tout à la fois ſa tête & ſon cœur. Le Lieutenant civil n'a qu'un travail ſec, rebutant, épineux. Il eſt ſans ceſſe tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ſes ſentences. Son bon ſens & ſa miſéricorde ne lui appartiennent pas en propre; il eſt ſubjugué par la loi, & la loi le plus ſouvent eſt bizarre.

On lui adreſſe tout le papier timbré qui ſe barbouille dans Paris : *ſcellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *teſtaments*, *contrats d'atermoyements*, ſi fréquents de nos jours ; *aſſemblées de parents*, *interdictions*, *ſaiſies*, *ſéparations*, *priſes de corps ;* & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit auſſi que les jours euſſent pour ce Magiſtrat ſoixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du Parlement, où le Lieutenant civil tint ſeul en échec le Chancelier & les Miniſtres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuſe en levant le ſiege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huiſſiers, &c. tout reſtoit dans une immobilité fort embarraſſante. On ſentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux ſupplications. Qu'eſt-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, juſqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres reſſorts ?

Que l'on entaſſe enſuite les mots de deſpotiſme, de monarchie, d'ariſtocratie, d'olygarchie ; mots ſans idées nettes. Tous les gouvernements ſont mixtes, & admettent dans leur ſein des éléments oppoſés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raiſonnement.

On a vu derniérement les juges du Châtelet faire les inquiſiteurs, & vouloir juger un livre de phyſique & de morale, qu'à coup ſûr ils ne ſavoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour ſoutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils ſe ſont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, le fera rentrer ſans doute dans les diſcuſſions qui ſont de leur reſſort.

CHAPITRE CCCCLXXII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaiſſeau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fuſſent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

On s'eſt jetté dans de longues diſcuſſions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus ſimple. Un peintre aura métamorphoſé un miſérable bateau en vaiſſeau de haut-bord, & le batelet ſera devenu un navire.

Une erreur de peintre n'eſt pas dangereuſe ; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des Marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

Paris, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'Etat. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ſes habitants ignorent ce que c'eſt que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation ſemblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui deſcendent, qui partent majeſtueuſement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle, voilà toute la marine qui juſtifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine ſe gonfle, les flottes ſont en grand danger. Le vaiſſeau voguant à pleines voiles, n'en reſtera pas moins ſur la façade de l'hôtel-de-ville,

& cet aſpect ne laiſſe pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE CCCCLXXIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

ENFIN, ce vieil édifice qui avoit quelque choſe de hideux, barbare monument du ſiecle de Dagobert, conſtruction monſtrueuſe au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conſeil des Seize fit arrêter & pendre Briſſon, Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrein à la voie publique.

J'ai paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterreins, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſants les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds; l'on ſe diſoit : Eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivants?

Ces cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondements. Mais les murs y doivent être encore impregnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera placer là ſon tonneau de vin? qui pourra le boire ſans ſe rappeller les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourments du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore?

Puiſſent les dernieres traces de la barbarie s'effacer ainſi ſous la main vigilante d'un gouvernement ſage!

CHAPITRE CCCCLXXIV.

L'Arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville, eſt une arcade auſſi triſte que dangereuſe, & par où cependant doit défiler tout ce qui deſcend de la belle rue St. Antoine. Ce paſſage eſt extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuſe & inégale, juſques vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

Il ſeroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue St. Antoine. Il faudroit du moins un trottoir pour les gens de pied ſous cette mauſſade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

Cet endroit, quoique voiſin de la Greve, eſt favorable aux voleurs qui attendent ſous cette voûte ſolitaire.

Un voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant ſous la gorge un piſtolet, & lui demandant *la bourſe*. La main du voleur, qui ſans doute en étoit à ſon apprentiſſage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fît partir la détente, lui dit avec le plus grand ſang-froid : *Ne tremblez pas, Monſieur, je vous donnerai.* —

CHAPITRE CCCCLXXV.

Saints défigurés.

Le portail des égliſes offre nombre de figures gothiques; mais à préſent ſi noires & ſi hideuſes, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

Il manque à ces Saints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs aîles; l'archange du jugement dernier ſouffle encore, & n'a plus de trompette. Ces viſages céleſtes, criblés par les injures du temps, font des mines affreuſes. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces ſtatues enfumées d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies? Ce contraſte afflige l'œil. Le Saint prend la phyſionomie d'un démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portrait de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures; mais le tout, ſelon lui, ſeroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE CCCCLXXVI.

Samaritaine.

PETIT vilain bâtiment quarré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt *un gouvernement.*

Le fameux Gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ſes immenſes parties la fonction de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſants, eſt des mois entiers ſans marquer les heures. Le carillon eſt auſſi défectueux que l'horloge; il déraiſonne publiquement: mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le Roi paſſe. Le Roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſaïeul; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carillon & ſon horloge; mais c'eſt un *gouvernement;* c'eſt tout dire: les clochettes n'y ſeront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelques baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année?

CHAPITRE CCCCLXXVII.

A trois pour un liard les Anglois.

Un Anglois qui arrive à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *A trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

Ce cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire des petites poires qu'on nomme d'Angleterre ; & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passants & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les Anglois*. Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs, mais plus ingénieux.

CHAPITRE CCCCLXXVIII.

Monter à Cheval.

Le Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles, & des voitures roulantes ; il saura escamotter son ventre, s'applatir comme un Gascon, il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux ; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumiere ; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'eſpace lui manque pour cet exercice. Les académies ſont très-coûteuſes & en petit nombre ; elles ont encore des privileges excluſifs pour enſeigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux : de ſorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun uſage du cheval. On prend des fiacres pour la petite promenade, & le Pariſien eſt & ſera conſtamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE CCCCLXXIX.

Chaiſe-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuſes & embarraſſées de la capitale, n'eſt pas choſe facile. Auſſi les chaiſes ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paiſibles. Les douairieres vont ainſi à la meſſe, & le laquais ſuit portant *les heures* dans un ſac de velours rouge brodé. La vieille Préſidente veut qu'on remarque le ſac ſur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de ſa jeuneſſe.* Ailleurs les chevaux diſputent le pas à l'homme.

Deux robuſtes mercenaires, tout en ſueur & s'arcboutant ſur leurs larges ſouliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils ſe trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçants. Une corne ſaiſit le brancard & renverſe la boîte : le gros individu qui l'emplit de ſa rotondité, reſte là juſqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les têtes de bœufs en paſſant le ſaluent à la portiere ; il ſe rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé ; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la

porte. La colere que cet accident lui cauſe, a gonflé ſes veines; on a peine à le dégager. Il veut battre avec ſa canne les porteurs qui ſe ſont déja ſauvés; & dans ſa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu ſa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement ſur le côté; mais auſſi quand elle ſe renverſe les brancards en-haut, & qu'une Demoiſelle parée, ajuſtée ſe trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude! Elle eſt obligée, de conſcience, de ſe pâmer pour voiler ſon déſordre, & ne point entendre ce que diſent les ſpectateurs.

CHAPITRE CCCCLXXX.

Fouette Cocher.

C'EST le mot que dit encore le Provincial en montant dans un *remiſe*. Oui, oui, *fouette cocher*; tu crois d'arriver comme cela, mon bel ami. As-tu calculé les embarras qui arrêteront les pas de tes chevaux? Ici les boueurs barent la rue, & reſtent deux heures à relever les ordures; là eſt une charrette chargée d'une pierre ſi lourde, que les chevaux ne font que la retenir; le limonnier en arrête ſeul tout l'effort : c'eſt à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre eſt conſidérable, obſtruent le paſſage. Elles ſe rangent de travers pour donner de l'eau dans les maiſons. Pluſieurs charettes couvertes (1), dans leſquelles les conducteurs ſont enſevelis & où

(1) Ces miſérables charettes ſont encore plus dangereuſes que les cabriolets, parce que c'eſt un manan aveugle & brutal qui les conduit.

ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'oppoſent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvements de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

Quand arrivera la débacle, c'eſt le cahos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui reſtent des mois entiers irréguliérement rangées dans des rues déja étroites, interceptent le paſſage.

Cependant les cochers ſerrent le plus qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation ; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrein.

Tu veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du payſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe, qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux : ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le temps perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant ? Car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déja ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines, il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'étoit bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de montrer publiquement

publiquement ſur ſon front le mêlange du vil libertinage & de la férocité barbare! Voilà comme l'un conduit preſque toujours à l'autre.

Pauvre provincial, prends patience dans ta voiture! tu as calculé la diſtance, mais non le temps qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la viſite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE CCCCLXXXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des ſervantes, & que le maître le plus avare ne leur diſpute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers; mais ce crieur en eſt ſurchargé de maniere qu'on cherche ſa tête & ſes bras. On le ſent avant que d'entendre ſa voix; il vit dans l'exhalaiſon infecte de ces peaux; il y réſiſte. Son cri eſt extrêmement dur. Les chats fuient à ſon aſpect; car il eſt homme à prendre leur robe, & les chats ſemblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures des quadrupedes.

Il a de plus dans ſa poche un couteau toujours prêt à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maiſon, que les chattes ne ſe ſauvent ſur les gouttieres, en exprimant par des miaulements plaintifs, combien la figure de ce barbare leur eſt déſagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraſte avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre: il commence encore en poil à être annoncé par le

crieur, *peaux de lapins;* & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines : viciſſitude éternelle !

CHAPITRE CCCCLXXXII.

Porcs.

Il ſe conſomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphoſent le porc en cent manières différentes ; & ce qu'on appelle *ſauciſſes*, *boudins*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y eſt d'un goût excellent, qu'on n'attrape point d'ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, diſtribuent les morceaux de petit ſalé, renfort journalier des dîners & ſoupers des demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze ſols & le morceau de petit ſalé, les repas de la petite claſſe bourgeoiſe manqueroient les trois quarts du temps.

Mais tandis que les bouchers ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres ſont pâles & d'une carnation moins belle. C'eſt que l'exhalaiſon des viandes chaudes n'eſt favorable ni à la beauté, ni à la ſanté.

Le fils de Louis le Gros traverſant Paris, un cochon s'embarraſſa dans les jambes de ſon cheval qui s'abattit, & ce jeune Prince mourut de la chûte.

Les fils de France aujourd'hui traverſent rapidement la ville en carroſſe attelé de huit chevaux ;

les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur courſe.

CHAPITRE CCCCLXXXIII.

Placards.

AUTREFOIS il étoit aſſez ordinaire de trouver quelques placards critiques ſur les affaires du jour. On a mis tant de ſurveillance dans la pourſuite des afficheurs, que cet uſage eſt devenu impraticable. Paris n'a point la ſtatue mutilée de Rome où l'on attache des *paſquinades*. Le railleur le plus déterminé ſent expirer ſes bons mots, lorſqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui empriſonne ou qui exile avec un petit avertiſſement. Les bons mots & les ſatyres circulent de bouche en bouche, ſe copient même, mais ne s'affichent plus.

Dans le temps que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit ſervi pour appoſer les placards au coin des rues.

Un homme chargé d'une grande hotte, en la repoſant s'arrêtoit ſur une borne, contre laquelle il reſtoit appuyé, la hotte toujours ſur le dos & l'air fatigué. Pendant ce temps, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à paſſer les deux mains pour plaquer contre la muraille l'affiche enduite de colle. Il étoit maſqué par les deux rebords. Il ſe renfonçoit bien vîte en ſe voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laiſſant l'écrit à la vue des curieux.

Les caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles; elles ont paſſé dans des brochures ſubtilement diſtribuées.

Mais un placard aujourd'hui ne ſignifieroit rien pour le peuple, occupé de ſes beſoins preſſants & de ſa ſubſiſtance journaliere : il eſt étranger à tout ce qui ſe fait ; il a perdu depuis long-temps le fil des événements publics : il ne ſait plus qui mene les affaires ; il ne s'en embarraſſe point. Que lui importe qui tient le gouvernail ? Le ſillage du vaiſſeau eſt toujours le même pour lui. Enfin, il n'a plus envie de rire.

On trouve de temps en temps quelqu'emblême relatif à l'adminiſtration de la police, qui n'eſt point parfaite. Le chef en homme d'eſprit ne fait qu'en rire. Eh ! qu'importent à l'adroit écuyer les henniſſements de ſon courſier moriginé par ſon frein, dès qu'il peut, à l'aide d'une légere houſſine, régler tous ſes mouvements.

Plus de traits ſatyriques que dans les brochures ; le beau monde s'en amuſe, ſans trop y ajouter foi ; mais l'épigramme vraie ou fauſſe arrive ordinairement une année révolue après la ſottiſe. Or l'épigramme eſt comme la correction des colleges, quand elle eſt tardive elle eſt moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité : ils acheveront leur paiſible carriere ſans être moleſtés dans leurs fonctions. L'hiſtoire ne les ſaiſira qu'à leur mort, & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il y eſt ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne les aboient ; ſouvent même on leur dit des injures lorſqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles ſatyriques qui ne nuiſent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en ré-

compenſe, l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen, ni réprimande. Oh! c'eſt un beau droit.

Les Papes ont laiſſé *Paſquin* & *Marforio* parler & ſe répondre. Des railleries, des lardons amuſent le peuple & l'aſſoupliſſent. Ne vaut-il pas mieux encore que la ſatyre ſoit dans la bouche de la ſtatue, que de reſter concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit? La mauvaiſe humeur d'un peuple s'évapore ainſi, & jamais le bras ne ſe leve, quand la langue a pu ſe ſoulager pleinement.

CHAPITRE CCCCLXXXIV.

Afficheurs.

Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'Académie Françoiſe; & pour une plus grande ſimilitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne ſait lire & écrire. On diſpenſe l'afficheur de tout autre talent, ainſi qu'il arrive quelquefois dans l'illuſtre compagnie créée par le Miniſtre deſpotique & verſificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une broſſe. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette ſage modeſtie.

Un afficheur eſt l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un viſage égal le ſacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu; il ne lit jamais de ce qu'il plaque contre les murailles, que la permiſſion du Magiſtrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit ſa propre ſentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont

mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction, & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des Egliſes & Monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivoque, & les colonnes des temples ſont tolérantes; elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne; c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive: ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix; mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hauteur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE CCCCLXXXV.

Eſtampes licencieuſes.

Elles ſe ſont multipliées le long des quais & ſur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'allarmer la pudeur, attitudes & poſtures laſcives, qui inſpirent à la jeuneſſe le goût de la débauche & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelque-

fois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnable de laiſſer les filles, gorge découverte, arrêter le ſoir les hommes & les ſolliciter par de preſſantes invitations; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'eſt vouloir qu'une nouvelle race d'hommes achevé de s'éteindre dans ſa ſource.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtiſannes. Mais ſon gendre Baûdouin, peintre cynique, l'a ſurpaſſé en licence, & n'a preſque rien fait qui ne ſoit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blaſées, s'étudient à préſenter à l'imagination des idées libertines & quelquefois même dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* eſt aſſurément loin du pinceau des graces.

Les eſtampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendriſſantes. Ainſi que les livres obſcenes ſont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les eſtampes licencieuſes ſuivront ces volumes déshonorés. Artiſtes! pourquoi renoncez-vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie ? Ce qui eſt décent, voilà ce qui ſubſiſte, voilà ce que vos enfants pourront avouer.

On a beaucoup ſévi contre les livres philoſophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'eſt point en état de comprendre. La

gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en eſt frappé ; celui de l'innocence ſe trouble, & la pudeur rougit. Il eſt temps de reléguer ſévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'imprudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE CCCCLXXXVI.

Tapiſſeries.

A la proceſſion de la *Fête-Dieu*, les tapiſſeries des rues offrent, ſur le paſſage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déeſſes de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, careſſe Junon. Bacchus s'enivre ſur le ſein d'Erigone. Salmacis ſerre dans ſes bras amoureux le jeune homme qui lui réſiſte. Apollon pourſuit Daphné. Vénus ſourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints*.

Les métamorphoſes d'Ovide ſont ſous les yeux des Prêtres adorateurs. Le paganiſme fait tous les fraix des hommages rendus au plus redoutable de nos myſteres ; & ſi un payen, tout-à-coup ſorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, aſſiſtoit à l'une de ces proceſſions, il reverroit de toute part ſes dieux & ſes idoles.

Qui l'eût dit que les faſtes de l'idolâtrie triomphante orneroient le frontiſpice des maiſons catholiques, & que les Prêtres qui portent le Dieu vivant, ſe promeneroient religieuſement au milieu des figures de la théologie payenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent juſ-

qu'au pied du repoſoir (1). Jupiter, armé de ſon foudre, y entre; il ſemble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muſes reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapiſſiers n'y entendent point fineſſe. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrſe tout au-deſſus de l'autel; & l'œil, à travers les rayons du *ſoleil*, apperçoit l'enlevement de Proſerpine.

Quels étoient à Rome les ornements publics lors de la marche des Prêtres de Cybele & de Cérès? Différoient-ils beaucoup des nôtres?

Lorſque Louis XV, dans ſa fameuſe convaleſcence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapiſſa les rues, comme pour la fête la plus ſolemnelle du catholiciſme.

On a banni des appartements ces tapiſſeries à grands perſonnages que les meubles coupoient déſagréablement, & elles ſont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartiments égaux, a pris la place de ces figures qui, maſſives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieuſement à l'imagination des femmes. Les tapiſſeries deſcendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie auſſi à la campagne pour garnir les manſardes.

Au reſte, il faut voir les tapiſſiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & gliſſer le long de leurs échelles. Toutes les portes ſont tapiſſées. La proceſſion défile, & la queue eſt encore dans la rue, que voilà les hommes clouants & les tapiſſeries mythologiques qui dégringolent tout enſemble. Elles ſont

---

(1) Petite chapelle dreſſée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* ſe repoſe, & que les bourgeois ſe font gloire de bâtir.

ployées, emportées en un clin d'œil : car elles doivent ſervir ailleurs.

Le miracle eſt, qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui ſont en l'air, tant de paſſants qui heurtent les échelons & leur baſe boîteuſe, il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empreſſement des tapiſſiers, qui, ce jour-là, regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE CCCCLXXXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, Régent de France, habita ce palais. Il y gouverna le Royaume avec les principes les plus hardis, mépriſant beaucoup les hommes, & les jugeant tous auſſi faux, auſſi bas, auſſi cupides que ceux dont il étoit environné. Il ſembloit indigne à ſon génie de gouverner cette maſſe d'individus dont il ſe jouoit avec la ſupériorité de ſon caractere.

Les principes de ſon adminiſtration, qui ſuccéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'hiſtoire une couleur bien tranchante. La nation Françoiſe qui ſe plie à tout, fut modifiée en un ſeul inſtant.

Cette époque infiniment curieuſe a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un temps qui paroît devoir être conſidérable. Si la baſe de la morale eſt à demi-renverſee, la régence a occaſionné ce changement rapide dont l'influence n'eſt pas encore à ſon terme.

On ſe raſſemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des déſœuvrés, montre en main, mettent

l'aiguille ſur onze heures ſoixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

Au *Caveau*, d'autres déſœuvrés agitent ces queſtions oiſeuſes & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore ſortir.

Quand le Duc de Chartres voulut convertir ſon jardin en bâtiments, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouiſſance acquiſe, malgré ſes vives clameurs, le Duc fit tomber ſous la coignée ces arbres qui, ſous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandeſtins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades (ſi elles ſont chaſtes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuſe allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle ſalle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il ſe tut. Il paroît d'après le plan adopté par le Prince, que les Pariſiens dans quelques années y auront gagné; (ce qui accuſera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant, le commode; que métamorphoſé au gré du propriétaire, il offrira pour les agréments une promenade ſupérieure à la précédente.

O Pariſiens! toujours ignares & ſottement ennemis des moindres modifications, ſongez donc que votre ville nageroit dans une cloaque, ſans la main qui a rompu vos mauſſades habitudes! Laiſſez les puiſſants en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle eſt? Eux ſeuls. Taiſez-vous, plats bourgeois, & laiſſez les Princes vous conſtruire des monuments agréables. Voyez autour de vous, tous ſont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importants nouvelliſtes, & attendez le

don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal ; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au passage du grand escalier ; si vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais si vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adressez pas aux Libraires du lieu.

CHAPITRE CCCCLXXXVIII.

Coutume.

On nous parle des Tahuglanks, situés au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a aussi ses arts brillants ; mais des coutumes fort extraordinaires.

Un Prince du sang, chez les Tahuglanks, établit sa chaise percée tout au milieu de sa chambre, en présence de sa maison & de ceux à qui il donne audience. C'est une prérogative dont il se montre jaloux. Placé sur ce trône mobile, le Prince constipé ou dévoyé fait publiquement, sans voile & sans paravent, toutes les grimaces que lui commande sa situation. Un grand valet debout & attentif lui présente des pattes de coton avec lesquelles le Prince s'essuie ; le valet les range l'un dessus l'autre comme des beurrées, & sous l'œil ouvert des assistants. On voit les déjections de Monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'armer de constance, il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles Dames qui viennent faire leur cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas; ce ſeroit un manque d'uſage. Elles reſtent & font la converſation de l'air du monde le plus aiſé.

Mais ſi le Seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, ſon maître le lui rendra bien le lendemain; il s'aſſeyera encore plus fiérement ſur ſa chaiſe percée, & embaumera ſon vaſſal. Celui-ci aura beſoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille; il n'oſera pas détourner la tête; la converſation ira ſon train, comme ſi les parfums les plus ſuaves rempliſſoient l'appartement; il n'offrira qu'un nez impaſſible en ſongeant que c'eſt un prêté-rendu, & qu'à trois jours de-là, lorſqu'il prendra médecine, ſa cour particuliere aura le viſage calme & ſerein à l'aſpect des contorſions redoublées, qu'il variera tout à ſon aiſe & dans tout le loiſir poſſible.

Voilà bien le ſujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne ſuis pas aſſez docte pour l'entreprendre. En quel temps a commencé cette coutume? Comment s'eſt-elle perpétuée? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politeſſe & les graces? Eſt-ce une filiation de l'hiſtoire du Grand-Lama, qui fait don de ſes excréments deſſechés à tous les Princes & vaſſaux du Thibet? Mais ils ſont du moins en poudre. Il jouit ſeul de cette glorieuſe prérogative; & parmi les Tahuglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du ſang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au ſpectacle des fonctions journalieres de la garde-robe avec tous leurs accompagnements.

Les témoins prétendent que par l'adreſſe & la promptitude des enleveurs de la chaiſe percée,

l'évaporation eſt preſqu'inſenſible. D'autres ſoutiennent au contraire que les corpuſcules actifs ſe font ſentir dans toute leur énergie ; & le marc du ſouper d'un Prince eſt tout autre que le marc groſſier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reſte, celui qui ne ſera pas ſatisfait du récit que ma qualité d'hiſtorien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, ſe convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'eſt point un conte.

CHAPITRE CCCCLXXXIX.

Commiſſaires.

Ils ont des départements variés & même oppoſés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'appoſition d'un ſcellé ; entre la levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers.

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques déſordres. Ils peuvent les envoyer en priſon ſur-le-champ.

Une multitude de faits particuliers & ſouvent imprévus ſont remis à leur prudence, & exercent leur ſagacité. Les diſputes, les rixes, les accidents, les injures graves vont d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties, & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, ſont auſſi reçues par eux ; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable, & le font empriſonner.

Ils font faire ouverture de portes, lors des ſaiſies de meubles en l'abſence d'un locataire ; lorſqu'un

particulier ſans ſecours eſt décédé dans ſa chambre. Enfin, lors des morts promptes ou ſuſpectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions ſont preſque toujours ou triſtes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, enſanglanté, c'eſt pour les yeux du commiſſaire. Il ſe trouve entre le meurtrier, & celui qui a été aſſaſſiné. Toutes les bleſſures que la perfidie, la fureur & le haſard occaſionnent, viennent ſous leurs regards; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès-verbal devient la baſe de la procédure criminelle; les juges prononceront d'après leur expoſé. Quel emploi ſérieux!

Ils font les interrogatoires des accuſés; & ceux même qui ſont enlevés par des ordres ſupérieurs ſont encore interrogés par eux. Mais on choiſit un commiſſaire habile, qui vous fait mille queſtions captieuſes; & c'eſt un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'eſt pas diſpoſé à vous ſervir.

Il eſt peu d'état qui demande autant de juſteſſe dans l'eſprit, autant de modération, autant de reſſources, autant de connoiſſances particulieres que celui de commiſſaire; & c'eſt un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huiſſier-priſeur, qui le plus ſouvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la ſévérité, les autres craignent de ſe compromettre; ils ſont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur ſur le petit peuple ſans protecteur, ils ſemblent avoir un peu trop de reſpect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches; & cette conduite verſatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur ſituation eſt aſſez embarraſſante : ils marchent entre le Lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils ſatisfaſſent l'un & l'autre; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agiſſent différemment ſelon les temps, les perſonnes & les circonſtances. Ceux qui n'ont point de ſagacité font des fautes, (leur petit code à la main) qu'ils s'obſtinent à ne pas reconnoître.

Les commiſſaires ſont chargés de trop de choſes, trop peu payés. De-là vient que quelques-uns ont commis pluſieurs baſſeſſes.

Trop ſouvent le commiſſaire eſt abſent; il eſt allé à ſes plaiſirs, ou appoſer des ſcellés : car ils en ſont tous friands. C'eſt au clerc, perſonnage aſſez avili, que vous avez à faire. Le guet promene ſouvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commiſſaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le reſpecte.

Un commiſſaire emploie un autre commiſſaire pour faire la police dans ſon quartier, de crainte de ſe faire jetter la pierre par ſes voiſins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la viſite des marchés, la vérification du poids du pain, comme s'il étoit aviliſſant d'y veiller.

Une fréquentation journaliere & néceſſaire avec l'inſpecteur, l'exempt de police, les eſpions, les mouchards, leur a imprimé je ne ſais quelle ſimilitude qui leur a ôté preſqu'entiérement la phyſionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer, & les caſuels de leur état, prélevés quelquefois ſur les filles de mauvaiſe vie qu'ils protegent ou qu'ils pourſuivent, ſelon le degré d'attention dont elles ſont pourvues : les préſents offerts & acceptés par les bouchers, boulan-

gers

gers & autres, qui vendent à poids & à mesures, n'ont pas fait de leur place une place aussi honorable qu'elle devroit l'être.

Voyez un juge de paix à Londres; rappellez-vous celui qui, troublé dans ses fonctions par le fils du Roi, lui ordonna de se rendre en prison, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les saisies, ordonnant les emprisonnements, écrivant sans cesse des procès-verbaux; toujours avec des accusateurs & des accusés, leur ame en a contracté une sorte de roideur, & d'impassibilité, qui passe quelquefois sur leur visage.

Il n'y a point de farce sur le boulevard où l'on ne voye arriver un Commissaire à la suite d'une querelle. Il est en robe salle & trouée; on lui arrache sa perruque; on le bâtonne sur le théâtre aux éclats de rire de la populace. Il en est de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne sur l'eau. Les personnages figurent une rixe; ils se battent, le Commissaire vient, il procede, il verbalise, il interroge: on finit par le jetter à la riviere avec sa plume, son rouleau de papier & son écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'avisât de battre réellement cet Officier de robe longue, on se feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer des commissaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées universelles des spectateurs?

CHAPITRE CCCCXC.

Messe de Minuit.

La veille de Noël, les églises se rempliſſent de monde; mais ce n'est pas toujours la dévotion qui

y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaisant de les voir chanter & prier à l'heure où elles sont ordinairement entre deux draps, occupées à toute autre chose.

On crut que c'étoit les organistes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renversement passager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour. C'est la seule fête nocturne que la religion autorise ; & la licence qui profita de tout, s'y glissa malgré la sainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? Allez entendre une messe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'est le tour de la fermiere ; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache, par les mains de son berger. Une députation de douze filles, tant vierges que bergeres, est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de rose.

La cloche sonne, la procession va commencer : en voici l'ordre & la marche.

Le premier personnage qui paroît est un bédaud ; portant la fameuse étoile des trois Mages dont l'apparition auroit fort embarrassé les *la Lande*, les *Cassini*, & *Newton* lui-même, s'ils avoient existé alors. Les trois Mages suivent : l'un d'eux, le Mage Maure, a le visage barbouillé de noir de fumée ; c'est l'Arlequin ; mais il est sérieux.

On voit ensuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs aîles de carton, que le sieur *Blanchard* avec son vaisseau volant & ses parasols. Les

vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

Gabriël est là, plus beau que les autres ; il se retourne de temps en temps pour saluer Marie qui le regarde tendrement.

Un saint Joseph suit d'un air niais : on a choisi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction est de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ses forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de temps en temps pour faire l'exercice de la houlette.

Enfin, on voit se développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

Leurs vêtements sont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs ; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jessei ; la seconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroscope *Bléton* ; la troisieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain) ; la quatrieme, le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

Cette gentille phalange est accompagnée d'un orchestre ambulant, composé de deux violons, d'une clarinette, d'un serpent & de cinq cornemuses. Le concert de *Rousseau* chez M. de *Trétorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l'Eglise sans en être apperçu, entendant cette superbe harmonie, se met à hurler lamentablement, pour faire sa partie dans le concert. Bédauds & bergers veulent le chasser, & la cacophonie redouble.

Enfin, deux bergeres s'avancent pour chanter

des cantiques pieux, décents, & ſur-tout très-ſpirituels, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriël chez Marie
Vint par compaſſion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

Après la meſſe, qui a été entendue avec dévotion & ſimplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du Bailli; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point!

CHAPITRE CCCCXCI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont impregnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect; mais regardez avec moi à travers une vître caſſée.

Voici un homme ſous la capotte de toile cirée, peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillottes à une tête qui n'avoit pas beſoin d'être défigurée par tou-

tes ces cornes hériſſées. Un fer brûlant les applatit, & l'odeur des cheveux brûlés ſe fait ſentir.

Tout à côté, voyez un viſage barbouillé de l'écume du ſavon; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une criniere épaiſſe. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne diſtingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le raſoir & la houppe. Un apprentif Chirurgien, dit Major, ſorti de l'amphithéâtre où il vient de plonger ſon bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide ſent encore l'onguent ſuſpect, la promene ſur tous ces viſages qui ſollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête friſée & ſaupoudrée.

Des *treſſeuſes* faiſant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque choſe de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles ſemblent pommadées ſous leur linge jauni. Leurs juppes ſont craſſeuſes comme leurs mains; elles ſemblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchiſſeuſe, & les *merlans* eux-mêmes ne ſe ſoucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſques dans la rue. Les poudres ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le triple. Battez-le; je parie pour ſix livres de poudre: il en a bien

avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nud de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

Où va-t-il? A l'opéra, voir danſer Mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coëffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

Lorſqu'il rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtements lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une fête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe.*

Il faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chamberlan eſt conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime, & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier un pareil attentat!

Voilà comment, avec des loix mal-entendues, on ſe joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore St. Louis, légiſlateur & patron des perruquiers, dans la vue de conſacrer de ſi reſpectables privileges!

Oui, pour raſer le viſage d'un fort de la Halle, poudrer une chevelure de porteur d'eau, peigner un ſavant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque choſe encore, qui tout-à-la-fois attire & repouſſe l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'eſt le *pâté de cheveux ſorti du four*. Sa croûte, ſa reſſemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas friſſonner?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémiſſez, têtes chauves!) ſe vendoit juſqu'à mille écus. Il eſt vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller pluſieurs têtes pour en couvrir une ſeule. Aujourd'hui, ſans ſe ruiner, on couronne ſon chef d'une chevelure artificielle pour quatre piſtoles; & cette perruque moins chere eſt mieux faite, mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux Chantres, les Ecrivains publics, les Huiſſiers vétérans n'y regardent pas de ſi près. Ils ne veulent pas en impoſer; ils achetent des perruques de haſard, qui laiſſent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magaſin établi quai des Morfondus. Là eſt un tas de *tignaſſes*; mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement treſſés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoi qu'on en diſe, ſont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs, cette jauge de l'orgueil diſparoît à une légere diſtance.

Le maître d'école de village a embraſſé ce conſolant ſyſtême; il ramaſſe, avec le coup-d'œil ſupérieur de la philoſophie, le premier bonnet chevelu

qui ne jure pas trop avec ſon poil. Dès qu'il fait heureuſement le tour de la boîte où gît ſa haute penſée, il lui convient, il l'adopte. Son prédéceſſeur raiſonnoit-il mieux que lui? étoit-il mieux coëffé? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coëffures? Le maître d'école ne met pas une ſi grande diſtance entre génie & génie, perruque & perruque; il paie trente ſols, & marche ainſi coëffé vers la claſſe où l'on ne ſe moquera pas plus de ſon bonnet que de ſa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un ſeul vieillard aſſez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel ſoumet tout occiput. Cet homme a oſé dire : *Ils n'exiſtent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la Cour ſans perruque. Dès-lors il a paru un grand homme; il n'avoit qu'à ſe coëffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE CCCCXCII.

Femmes-de-Chambre.

UNE femme qui ſert une autre femme, a beſoin de bien plus d'art & de ſoupleſſe qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu; les femmes-de-chambre ſont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante.

Que d'adreſſe il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de ſa maîtreſſe ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui perſuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtreſſe la queſtionne ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au-devant du

caprice, corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

On la gronde facilement; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne ſeroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'eſt un mêlange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

La femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre : c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amis, ou du moins à ſes connoiſſances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainſi que la laquis, parce que la fille qui embraſſe cet état paroît l'avoir préféré à la perte de ſa vertu.

Elles compoſent le cinquieme de l'ordre domeſtique. Quand leurs maîtreſſes ſont jeunes & belles, elles ſont aſſez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à meſure que les femmes avancent en âge, la ſociété d'une femme-de-chambre leur devient plus néceſſaire. Les vieilles qui deſirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent aſſez de leur langage flatteur; l'habitude donnant du poids à la liaiſon, elle ne peut plus enfin ſe rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérents aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles ſervent ; & quand elles ſe marient enſuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en impoſent à cette claſſe, & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles ſe mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui ſont méchantes, l'envie, la jalouſie, la médiſance, le menſonge, la fauſſeté, la flatterie, l'hypocriſie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci ſont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre ſont fréquemment interrogées, & leurs vices ſont voilés.

Les ſoubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état; mais les valets ne ſe voyent plus comme on les met ſur la ſcene. On diſtingue la femme-de-chambre qui eſt chez la Ducheſſe : ſes façons ſont plus aiſées & plus nobles. Celle qui eſt chez la Préſidente a contracté quelque choſe de la morgue de la maiſon; elle met de la préciſion dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui eſt chez la Financiere, parle des plus groſſes ſommes comme d'un rien, raconte les dépenſes que l'on fait à l'hôtel, & qui ne ſe font pas ailleurs.

Quelques femmes-de-chambre, au bout d'un certain temps, copient admirablement leur maîtreſſe; & quelques-unes qui ſont bonnes, s'attendriſſent réellement ſur leur ſort, parce qu'elles voyent de près les tourments que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font ſubir chaque jour.

Si la maîtreſſe traite ſa femme-de-chambre avec indifférence, la paix eſt entre les deux époux; mais ſi une ſorte d'amitié naît entre elles, & que la ligue s'établiſſe, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la diſcorde qui trouble ſa maiſon.

Les femmes-de-chambre ne parlent pas préciſément comme les Poëtes les font parler ſur la ſcene; mais elles agiſſent avec dextérité dans pluſieurs occaſions, & elles ont encore ſur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-temps.

Une femme de qualité dit : *Où ſont mes femmes ?* & ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre ;* expreſſion réſervée à la bourgeoiſie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domeſtiques, enchaînés à la courroie derriere un carroſſe ; depuis que l'on a tenu ainſi quatre hommes ſerrés l'un contre l'autre, ſautillant ſur la pointe des pieds, obligés de monter & de deſcendre lorſque la voiture eſt en mouvement, & de s'élancer avec célérité au riſque de ſe rompre les jambes, les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coëffeur arrange les cheveux.

Ce vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïſme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la ſervitude, le ſarrau de toile couvre à peine le laboureur & le vigneron. La claſſe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de ſoie, même avec quelques petits diamants. Cette malheureuſe claſſe commence à s'eſtimer elle-même fort au-deſſous de l'ordre domeſtique.

CHAPITRE CCCCXCIII.

Comédie clandeſtine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuſes où une jeuneſſe indévote ſe permet des gaietés très-indiſcretes ; où l'on voit le Prêtre diſant la meſſe, qui va cherchant l'hoſtie que la ſouris a emportée pendant le *Dominus vobiſcum*, & déja à demi-cro-

quée. Je ne répéterai point le dialogue de l'Abbeſſe ſe confeſſant au Cordelier; il faut laiſſer ces bouffonneries ſous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuſes qu'on vient d'accueillir en ſecret, comme infiniment propres à débarraſſer les femmes de ce reſte de pudeur qui les fatigue.

Là, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatiſtes, n'eſt plus une régente, le théâtre n'eſt plus une école: on en a chaſſé toute morale; ce n'eſt point l'eſprit aſſommant de Dorat; ce n'eſt point le jargon quinteſſencié de la comédie moderne, c'eſt la peinture aiſée d'un riant & facile libertinage; ce ſont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raiſonnée, & qu'on appelle *décente.*

Un Abbé ſe plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbayes. Les ſoubrettes chantent des couplets qui font hauſſer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaiſanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté poſſible, voilà ce qui diſtingue ces mono-drames qui atteſtent notre eſprit, & la ſinguliere licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils ſont chaſtes, en comparaiſon de ces petites pieces, où la dériſion de la vertu & l'oubli des principes ſont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne ſcandaliſe jamais l'auditoire. Il eſt toujours plus dépravé que le Poëte.

Ces mono-drames font ſortir le talent pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés; elle n'eſt plus que décrépite & froide, auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geſte libertin, qui a réponſe à tout, qui voit tout

avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

Notez que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation, ſont toutes ou Comteſſes, ou Marquiſes, ou Préſidentes, ou Ducheſſes, & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonnifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſie d'avoir des vices diſtingués; le libertinage roturier eſt loin d'un idiôme auſſi fin, auſſi délicat; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuſes des femmes de qualité.

On joue auſſi dans des ſallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médiſance ne frapperoit pas aſſez profondément la victime; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées, & le tout par amuſement.

Voilà donc les *atellanes* naturaliſées parmi nous; elles ne ſe préſentent point ſur les théâtres publics. Tout-à-la-fois licencieuſes & imprudentes, elles ne ſont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curioſité. Les loix ne peuvent les interdire; c'eſt une jouiſſance pour ces êtres blaſés, qui croyent aviver ainſi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté, ne ſera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE CCCCXCIV.

La Fête des Rois.

La fête des Rois & le tirage du gâteau ſubſiſtent toujours. Cette très-ancienne coutume ſe tranſ-

met de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui ſe moquent de l'étoile des trois Mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les feſtins ne rencontrent point de négatifs. C'eſt une branche de commerce pour la pâtiſſerie, dont la vente eſt conſidérable ce jour-là.

On eſt curieux du ſort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être Roi. Cependant ici le Roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours Roi ; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le Préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais ce jour-là il parodie la majeſté : croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les Souverains & les Princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'eſt auſſi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres ſur la royauté. On voit qu'il ne la conſidere que ſous les plus faux rapports, & que toutes ſes idées rétrécies ſont, pour ainſi dire, des idées aſiatiques. Oh, qu'il eſt loin de concevoir ce qu'il devoit entendre !

Fontenelle, tout philoſophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des Rois*. La feve lui échut. *Vous êtes Roi*, lui dit ſon voiſin ; *ferez-vous deſpotique ? — Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers ſur cette royauté de table, laquelle ne reſſemble point aux vers niais que tant de ſots monarques de la feve ont publiés dans pluſieurs recueils faſtidieux.

Tous les gens de bouche ſont fort occupés pendant cette huitaine ; & l'on voit que toute fête fondée ſur la bâfre, ſera & doit être immortelle.

Les proteſtants, hors de la France, ont pouſſé la réformation juſqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux feſtins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE CCCCXCV.

Almanach des Muſes.

C'EST une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnaſſe offre tous les ans au public. On appelle ainſi le rédacteur, parce que pendant toute l'année, il ſollicite les faveurs des enfants d'Appollon, qui contribuent de leurs travaux à former ſon recueil & ſon patrimoine. Il vit de ſa quête.

Frere-Quêteur prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs; il en compoſe un énorme bouquet, à-peu-près comme le fait un payſan mal-adroit à la fête de ſon Bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur ?* Son bouquet n'eſt-il pas fait ?

On s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du moins de Janvier; puis, ſemblables à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoît.

Rien ne prouve mieux combien il y a de petits talents à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier Janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

Il y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes; c'eſt une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſifflage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin, leger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poëtes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter; car tout en diſant aux autres: Allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'allonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui faiſoit des mines: *Trompeuſe, tu mens au rire.*

Quand on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on eſt à table avec eux; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poëtes modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances, & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers; c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

Un jour aſſis, au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéâtres qui élevent l'ame

l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint-Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du temps & des lieux?

Ce recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie & de théâtre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vuides d'eſprit.

Ce rédacteur eſt de plus compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon. C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs, qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſe. Auſſi point de replique; ce ſeroit un procès interminable; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.

CHAPITRE CCCCXCVI.

Bagarre.

Il y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 Mai 1770; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour-là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux boulevards,

pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe la plus déſaſtreuſe. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient ſur la triſte cité.

Cette rue fort large en apparence, ſe terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, pluſieurs équipages, rendirent le paſſage étroit & dangereux.

Tout-à-coup je me ſentis horriblement preſſé. Je perdis la liberté de reſpirer, & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuoſité d'un torrent.

Jetté dans l'angle d'un mur qui me ſauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappellai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue ſpacieuſe, & cette réflexion me détermina à revenir ſur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le ſingulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté oppoſé à la mort.

Sorti à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirants des hommes, des femmes, des enfants ſuffoqués; mais quoique ſaiſi d'effroi, je ne ſoupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épouvantable devoit raſſembler. Je regagnai mon logis; je n'appris le déſaſtre que le lendemain, quand l'amitié tendre & inquiete accourut & vint m'embraſſer avec la joie de me revoir au nombre des vivants.

J'appris alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuſe bagarre; que des ſcenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du

trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau ſe débattre, il paſſoit ſur le corps de ſon fils. On voyoit périr à ſes côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré ſoi l'inſtrument de ſa mort. On portoit ſur ſon ſein le corps ſans vie, juſqu'à ce qu'il tombât pour être foulé ſous les pieds de la rage & du déſeſpoir. Les cris, les hurlements étouffoient les prieres du ſexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

Un grand nombre de cadavres reſterent ſur la place, & aucun d'eux (ce qui eſt ſurprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froiſſement les avoit déshabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & bizarre.

J'ai vu pluſieurs perſonnes languir pendant trente mois des ſuites de cette preſſe épouvantable, porter ſur leur corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette preſſe coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

Une famille entiere diſparut. Point de maiſon qui n'eût à pleurer un parent ou un ami !

On n'a point ſu à quelle cauſe attribuer cet étonnant déſaſtre. Le lieu paroiſſoit ſpacieux, & perſonne ne prévit le danger.

Aucun adminiſtrateur ne fut recherché ; tout fut mis ſur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer, mais cela ne juſtifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations ſuperſtitieuſes, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne ſe ſont pas réaliſées.

Cet exemple fatal a du moins ſervi à établir par la ſuite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus

exact; mais on a passé subitement à une autre extrêmité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y assisteroit pas. On a fait un désert de l'emplacement qui lui étoit destiné; on lui a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin, lorsque le Roi & la Reine se sont présentés aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, pour être salués par les acclamations & les bénédictions du peuple, il n'y avoit point de peuple.

On n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voye une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines?

CHAPITRE CCCCXCVII.

Rêves politiques.

Vous souvenez-vous de cet homme qui voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cents millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer? Vous riez! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force-là. L'un veut enseigner au Roi l'art d'enrichir ses sujets; l'autre trouve que le Roi n'est pas assez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ses revenus. Ces fous raisonnant, calculant, arrangent des mots & des chif-

fres, qui font ſur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui ſe fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour l'art de la *poéſie*. On démontre à un rimailleur inepte, que ſon vers eſt vicieux, qu'il peche contre les regles; mais comment prouver à un rêveur que ſon raiſonnement politique eſt d'un ſot. Son ſyſtême exiſte dans ſa tête; il veut abſolument qu'il exiſte dans l'Etat: il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune réſiſtance, comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas?

Le Cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du Royaume*, juſqu'à celui de mettre *une capitation ſur les chiens*, tous les faiſeurs ont raiſonné ſérieuſement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotiſme.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les détails de ces projets inſenſés ſont ordinairement bien enchaînés, bien ſuivis, bien raiſonnés, & que la folie ne gît que dans le principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiſer cette eſpece d'hommes. Mais il n'eſt peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs ſérieux en adverſaires. La diſcuſſion s'établira, une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raiſonnement. Le gouvernement devroit laiſſer dire, à condition qu'on le laiſſât faire. Pourquoi jetter le gant? Il n'y a plus de ſecte dans un Etat, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune diſcuſſion politique: il doit agir, il a le bras,

qu'il laiſſe la langue ſe remuer. Point de débats, point d'adoption de ſatyres publiques; il y auroit réaction : c'eſt ce que la gravité d'un gouvernement doit ſur-tout éviter. Comme il ne ſauroit rien gagner à la replique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

Ces rêves politiques abondent & paſſent dans des brochures, *ægri ſomnia.* Comme dans les romans les perſonnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui ſeroit ignoble à dire) ne ſont malades que d'amour, & vivent au moyen d'une caſſette toujours ſous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarraſſent jamais du terrein cultivé d'un Royaume. Ils ordonnent à la terre de produire; ils vous peuplent un Empire ſans ſonger ſi les habitants pourront ſatisfaire aux beſoins de premiere & de ſeconde néceſſité. Rien ne les arrête; ils enrichiſſent le Monarque, lui donnent quatre cents mille hommes de troupes & cent vaiſſeaux de ligne. Ils font ſur le papier une nation floriſſante, victorieuſe, riche, donnant la loi à toutes les autres, & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs ſont ſemblables à cet architecte qui avoit bâti une maiſon magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade; mais lorſqu'on voulut monter au premier étage, il ſe trouva qu'il n'y avoit point d'eſcalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jetté tous les papiers que les eſprits à ſyſtême ont envoyés aux Miniſtres. On a écrit au-deſſus de la porte : *Projets des têtes félées.* Tout ces projets diſent en ſubſtance : *Si l'on ne fait pas ce que je dis, la France eſt perdue.*

D'autres ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre allarme : ils vont répétant que les reſſources de la France ſont inépuiſables, qu'on ne ſauroit la ruiner, quoi qu'on faſſe. On renouvelle ces axiômes miniſtériels qui ont régné véritablement; & il eſt vrai que le tempérament robuſte & vigoureux de l'Etat a réſiſté juſqu'ici aux poiſons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuſes conſtitutions propres à ſe moquer éternellement des médecins. C'eſt ce qu'il fait; & les médecins ſcandaliſés voudroient le voir ſérieuſement malade, pour l'honneur de leur pronoſtic.

CHAPITRE CCCCXCVIII.

Toilettes.

Une jolie femme fait régulierement chaque matin deux toilettes. La premiere eſt fort ſecrete, & jamais les amants n'y ſont admis ; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les ſurprendre : voilà la regle. L'amant le plus favoriſé, le plus libéral même, n'oſe l'enfreindre.

C'eſt là que le myſtere met en uſage tous les coſmétiques qui embelliſſent la peau, ainſi que les autres préparations qui, chez les femmes, forment une ſcience à part, oſerai-je dire? une encyclopédie.

La ſeconde toilette n'eſt qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors, ſi l'on grimace devant un miroir, c'eſt avec une grace étudiée. On ne ſe contemple plus, on s'admire. Si l'on treſſe de longs cheveux flottants, ils ont déja leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles ſont bientôt formées; elles

naiſſent ſous une main légere, qui ſemble à peine y toucher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à ſon poli comme à ſa blancheur.

Cette toilette n'eſt qu'un rôle qui favoriſe le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui ſe dérange, une jambe demi-nue qu'on laiſſe entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille inſtants flatteurs à la vanité des femmes. Tout, juſqu'au babil interrompu & coupé qui imite le déſordre & le négligé du moment, prête un jour aux ſaillies vagabondes de l'imagination.

Les femmes à Paris ont l'imagination plus ſouple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaiſons dans leurs diſcours ſont inperceptibles. Leurs tranſitions délicates ſont toutes liées par le ſentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par inſtinct : & j'ai toujours admiré le tour de leur élocution, ſans pouvoir comprendre ni ſaiſir leur ſecret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette : ils ont une expreſſion locale ; ils ſont plus aiſés que ceux du ſoir.

C'eſt là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles ſe font cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de cryſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillants de la parure, à ces Rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir.

Ses yeux s'attachent sur les siens, & y demeurent fixés. Elle sourit amoureusement à l'adorable déesse, unique objet de son admiration, de ses soins, de son respect. A côté de cet autel, où regne le silence attentif, une humble Prêtresse les yeux baissés, prépare les pures essences qui doivent embaumer sa flottante chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des trésors cachés, où la beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégants, sortent mille graces particulieres. Les perles, les diamants, enfants du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or, l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant se trouvent unis & métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle; son front reçoit une nuance plus vive & plus touchante; ses yeux brillent d'un rayon plus animé, son sourire enfin est plus doux. Je ne sais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat, quelle fraîcheur!

Eh! que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas destinée à une Reine; ce miroir célebre, surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir. Le fini, le précieux de tous ces ornements auroit été digne de ses vers; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses? Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où

tout ce qu'a pu imaginer la fantaiſie raffinée du luxe eſt raſſemblé au premier degré.

Ah! ſi l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le Poëte Anglois, & aſſiſter inviſible à telle toilette! On en ſauroit plus en une heure, que n'en diſent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des Etats.

CHAPITRE CCCCXCIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, ſe manifeſte encore dans l'immenſe tas de pierres qu'habite le Pariſien. Il éleve en l'air un petit jardin de trois pieds de long; il place ſur ſes fenêtres un pot de fleurs; c'eſt un petit tribut qu'il envoye de loin à la nature. Un arbre a fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés, & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

Malgré les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'Inſpecteur paſſe; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché. L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les

débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'hommage offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix lapins, éleve huit ſerins, & ſur les rebords de ſa fenêtre fait croître un groſeiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer ſur les balcons où les rayons du ſoleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & ſourit de joie quand le calice d'une fleur iſolée vient à s'ouvrir à l'aſtre du jour. Elle appelle ſa voiſine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE D.

Les Accords.

Le pinceau ſatyrique de Hogarth, peintre Anglois, a repréſenté le Seigneur ruiné épouſant la riche bourgeoiſe. Greuze a fait un tableau dont le ſujet eſt l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, ſimples dans leurs mœurs, & dont les paſſions n'alterent ni les traits du viſage, ni le caractere.

Un tableau différent & plus moral ſeroit celui qui offriroit les accords dans la claſſe que j'ai ſous les yeux. Voyez la figure du futur époux, lorſqu'il traite les articles qu'il a fait ſoigneuſement ſtipuler d'avance. A travers l'air paſſionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe

ſur la dot ! L'accordée, de ſon côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces ſacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire : j'aurai ſoin que cet argent ſe métamorphoſe en plaiſirs, & ſerve ſur-tout à mes jouiſſances particulieres ?

Ce n'eſt plus d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il eſt queſtion ici ; c'eſt d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parents. S'ils ſont tous peints d'après nature, on appercevra des phyſionomies contraintes, avides & diſſimulées. La fille qui ſe marie pour ſortir d'eſclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui ſe débarraſſe de ſoins gênants, un pere qui déja ſonge à éloigner ſon gendre : tout cet enſemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau ? Le notaire le voit tous les jours dans ſon cabinet ; mais il y eſt ſi accoutumé, qu'il n'y ſonge plus.

Oppoſez ces figures qui ſignent ainſi, à un mariage tel qu'il ſe pratiquoit dans un ſiecle paſtoral ; & que ces deux pendants ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? Je le ſais bien. La famille calculante n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE DI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la ſépulture des Rois de France, Princes & Princeſſes de leur ſang. Le plus beau ſonge que puiſſe faire un Souverain, a dit le Roi de Pruſſe, c'eſt de rêver qu'il eſt Roi de France. Ici finit le ſonge.

On dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement ſuperbe & commode, parce que de ce ſite il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

„ Lorſque la mort avoit fermé la bouche des „ flatteurs & les yeux du maître de l'Egypte, un „ tribunal integre s'avançoit pour vérifier ſa vie, „ & l'arrêtoit au bord du tombeau. Là le Monar- „ que, rentré dans la triſte égalité des morts, ſup- „ pliant, dépouillé de ſa grandeur paſſée, implo- „ roit ce dernier aſyle de l'homme, & attendoit „ ſon arrêt. La nation aſſemblée, repréſentant la „ poſtérité, nommoit ſes vertus, ou dénonçoit ſes „ vices. La plainte des malheureux qu'il avoit op- „ primés, rétentiſſoit ſur ſon cercueil, ou bien les „ larmes de la reconnoiſſance publique l'arroſoient. „ C'étoit ſur ces titres ſinceres que ces magiſtrats „ de l'avenir prononçoient ſon jugement irrévoca- „ ble. S'il avoit abuſé de ſa vie & de ſon peuple, „ les reſtes condamnés du Souverain décédé étoient „ détruits, & ſon nom livré à l'immortalité de la „ honte. Mais s'il avoit vécu le bienfaiſteur de ſes „ ſujets, ils l'accompagnoient encore dans cette „ route ſolitaire; ils le conduiſoient en triomphe „ vers ſa tombe; & la gloire y gravoit à la ſuite „ de ſon nom: *Ici il continue de régner.* Tel étoit „ le premier flatteur qu'entendoit le nouveau Mo- „ narque en montant ſur le trône.

„ Ce tribunal n'eſt point anéanti. Indépendant „ de la force & du caprice des coutumes, il ſub- „ ſiſte chez toutes les nations & dans tous les „ temps, inviſible & caché. L'incorruptible, l'im- „ mortelle vérité obſerve en ſilence les Souverains „ du monde, à meſure qu'ils paſſent. Dès qu'ils

„ ſont deſcendus dans la terre, elle apparoît au-
„ deſſus d'eux, donne un démenti éternel à l'im-
„ poſture, interroge les peuples; & ſéparant pour
„ jamais les Titus, & les Nérons, elle charge l'é-
„ quitable hiſtoire d'annoncer ſon jugement aux
„ générations futures, de livrer les mauvais Prin-
„ ces à la juſtice des ſiecles, de recommander les
„ bons Rois à la poſtérité ".

A la ſuite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre ſon éloge de Charles V, me ſera-t-il permis d'ajouter ces lignes?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces auguſtes ſouterreins où l'on dépoſe avec pompe la dépouille mortelle de nos Rois. Un jeune Prince, moiſſonné dans la fleur de ſon âge (1), alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les Rois ſont ſeuls, & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau royal, les cendres des enfants de la terre ſont toutes égales, & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des Monarques pulvériſés. Ah! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu digne de la couronne qu'ils ont portée! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiecles. Leurs noms même étoient à moitié

(1) Le Duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

effacés par la main du temps. Que ce temps eſt un ſage, un éloquent, un judicieux, un fidele hiſtorien! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit aux pieds de Charles V & de ſon Connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un regard fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon Roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtants interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des Monarques décédés ſont rangés ſous ces voûtes. Mais ſeroit-il permis de loger en idée leurs ames? Où placer celles de Louis XI, de Henri III, de Charles IX?

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une égliſe peuplée de refugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ſes enfants innocents expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proſcription épouvantable qu'il ſigna par erreur. Oh, que l'erreur eſt funeſte!

On a tant parlé du tréſor de Saint-Denis, du

ſceptre de Dagobert, de la grande croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguſte, que je ne dirai rien ſur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le tréſor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inſcription à la gloire du Maréchal ; mais la jalouſie de Louis XIV la fit effacer.*

Mânes de Louis-le-Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce diſcours ! Il a dû percer votre tombe ; & c'eſt ainſi que la vérité viendra s'aſſeoir près du cercueil de tous les Rois.

Je ne ſais ; mais après avoir derniérement viſité ce lieu ſi propre à réfléchir, j'ai écrit le ſoir même le chapitre ſuivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaiſon ſecrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Etre au-deſſus des Rois, & les jugeant tous. Quoi ! me ſuis-je dit ſur ces tombes, l'auteur du *Syſtême de la nature* ſeroit-il ſondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a pourſuivi ; je ne voyois plus le genre humain que comme un troupeau bêlant ſous la main des... J'ai fui ; je me ſuis ſoulagé en écrivant ce qui ſuit.

CHAPITRE DII.

De l'Auteur du Syſtême de la nature.

On parle très-ſouvent de l'Auteur du *Syſtême de la nature*. On me demande par-tout ſon nom, comme ſi je le connoiſſois. Je ne le connois point (1). Il

(1) Ces titres de *Syſtême de la nature*, de *Code de la nature*,

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité!

Cette immenſité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendant d'une ſeule & même cauſe, tout ce poids de ſageſſe, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écraſe point l'athée. Il ferme les yeux pour ne pas voir; il durcit ſon cœur pour ne point ſentir. Il défend à ſon ame d'obéir à cette idée douce, conſolante & univerſelle, qui nous porte tous vers un Être ſuprême. Il ne veut point d'un œil ouvert ſur les actions des hommes; il ſemble craindre que la vertu n'ait ſa récompenſe, & que le tyran, oppreſſeur de ſes ſemblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

---

re, de *Livre de la nature*, de *Philoſophie de la nature*, de l'*Interprétation de la nature;* enſuite ces noms reſſemblants de *M. de Liſle*, de *M. l'Abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'eſprit de pluſieurs provinciaux qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

L'Auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'Auteur du *Code de la nature* eſt anonyme; l'Auteur du *Livre de la nature*, eſt M. Robinet; l'Auteur enfin de *la Philoſophie de la nature*, eſt M. de Liſle de la Salle, ex-Oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'Abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de Philoſophie. Cependant comme M. l'Abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Liſle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume, & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil : *Tu ne ſais pas?... Non, eh bien!... on va brûler l'Abbé de Lille pour avoir fait le Syſtême de la nature.* Comme ces ſcribes calomnioient l'Abbé verſificateur! Autre diſtinction. M. l'Abbé de Lille qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'Académie Françoiſe; & M. de Liſle qui compile de la proſe philoſophique, n'en eſt pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'Abbé de Lille ſont-ils plus amuſants à lire que la compilation de M. de Liſle de la Salle? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

On diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs ſecrets pour embraſſer le ſyſtême du déſeſpoir & celui du crime.

Tandis que l'adorateur du Dieu juſte & bon regarde avec joie la voûte des cieux, ſi vaſte, ſi brillante, & la contemple comme le palais d'un Maître puiſſant & magnifique, dont la grandeur eſt le titre irrévocable de notre félicité, l'athée n'apperçoit que des agents bruts, que des atomes liés dans un monde ſuſpendu quelques inſtants au-deſſus du néant. C'eſt l'abyme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triſte & déplorable ſyſtême! Tout pâlit, tout s'efface : beauté, génie, grandeur, vertu, il n'y a plus ſur la terre que déſordre & confuſion. Quoi donc, la nobleſſe de l'ame, l'héroïque ſenſibilité du cœur, la bonté compatiſſante, les lumieres grandes & généreuſes qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le menſonge, la perfidie, la politique verſatile & ténébreuſe, la rage de l'ambition, la ſoif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une ſeule & même ame! La main qui a nourri un pere infirme ne ſe diſtingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

Ah! l'homme ſenſible détournant ſes regards, n'oſe plus ni penſer, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à ſoi-même? Que dire aux adminiſtrateurs des peuples, ſi je vis ſous le ſceptre de fer d'une aveugle fatalité; ſi cette puiſſance ténébreuſe m'environne; ſi la vie n'eſt qu'un aſſemblage forcé d'éléments prêts à ſe diſſoudre; ſi la tombe n'a qu'une profondeur obſcure & muette où je dois m'enſévelir pour jamais? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain; que je quitte un monde où il n'y a plus ni eſpérance, ni conſolation, ni appui; où le pouvoir qui m'a créé ne

m'apperçoit ſeulement pas ; où ma ſenſibilité eſt froiſſée de toutes parts, ſans qu'aucune oreille puiſſe entendre mes cris ni recueillir mes gémiſſements ; où la force écraſante s'appellera impunément juſtice ; où je ne pourrai même lui conteſter le titre qu'elle uſurpe ! Car que devient l'idée de juſtice, ſans un Juge éternel & ſuprême ? Et que dirois-je au tyran qui, me mettant le pied ſur la gorge, me crieroit : *Tu es foible, & je ſuis fort ?*

Ainſi l'athée a renverſé l'ordre qui délectoit mes regards & repoſoit mon cœur. Il a porté ſur la nature, ainſi que ſur lui-même, une main deſtructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ſes ſemblables, comme ne devant conſerver dans les ſiecles aucune marque diſtinctive ; il a tué la grandeur & la généroſité qui vivent de ſacrifices ; il a invité les paſſions, déja ſi terribles, à ne reconnoître aucun frein ; & c'eſt dans le néant qu'il veut faire deſcendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, ſans doute, à le cacher aux yeux de tous, & à le dérober à lui-même.

L'athée porte-t-il donc un cœur criminel ? Et s'il ne l'eſt pas, comment peut-il voir ſans frémir le tyran enſanglanté dormant à côté du paiſible & vertueux Monarque ? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Aurele ou un Caligula ; d'avoir ordonné les ſanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain ? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos ſemblables ? Fuyez, gracieuſes émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres ſenſibles ! Ils ne ſont plus faits pour s'aimer, puiſque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce ſyſtême déſeſpérant eſt détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere : tandis que

tout eſt admirablement lié dans l'univers phyſique, que la feuille a ſon organiſation, que l'atome a ſa tendance, que l'inſecte eſt merveilleux dans la pouſſiere ; le monde moral ne ſera point abandonné à une horrible confuſion. Le ſpectacle des cieux eſt fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue ; il faut repouſſer dans la nuit dont il ſort, ce noir ſyſtême qui ne peut réjouir que le mauvais Roi.

Un autre ſyſtême plus pur, plus radieux, plus vaſte, plus conforme à l'immenſité des objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme univerſel de tous les peuples. Il établit une relation heureuſe entre le Créateur & le cœur de l'homme ; il ſoumet les Monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embraſſerons avec tranſport ce ſyſtême magnifique, & qui conſéquemment doit exiſter ; car tout ce qui eſt grand & ſublime eſt néceſſairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui ſubjugue l'entendement ? Nous aurions donc créé un ſyſtême plus grand & plus généreux que celui qui exiſte, nous foibles créatures. Oui, il exiſte, ce ſyſtême d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le ſens ; je m'y abandonne ; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puiſſant, s'il n'eſt qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imgination, accompliſſant les révolutions céleſtes avec une préciſion qui ſemble obéir au calcul ; tous ces globes de feu qui montent, deſcendent, ſe croiſent, & qu'une chaîne inviſible retient dans l'eſpace qu'ils parcourent ; ce temple de l'univers avec ſon plan,

ſa magnificence, ſa ſuperbe décoration, que ſeroit-il en effet, ſans l'être né pour connoître, pour admirer ſon auguſte appareil, pour meſurer les diſtances, le rapport, le vol des aſtres, & pour avoir le ſentiment profond des prodiges qui ſe déploient autour de lui? Ce temple ſeroit inanimé & déſert, ſi le Prêtre de la Divinité, ſi l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & ſe proſterner devant l'ouvrage de la Sageſſe éternelle.

Sans l'élan d'une ame ſenſible, l'univers eſt froid, mort & ſtérile. L'hommage de ſa penſée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établiſſant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

Que l'homme ſoit donc un moment orgueilleux de ſon origine! C'eſt vraiment pour lui que le monde exiſte. Ces ſoleils immenſes, ils ne ſe connoiſſent pas; & lui il les peſe. Sa penſée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une ſphere d'activité plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui eſt créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en eſt le chef-d'œuvre, puiſque c'eſt ſon ame qui ſent avec tranſport la majeſtueuſe exiſtence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi ſe refuſer à la reconnoître? Il eſt bon, parce qu'il eſt grand. Toute idée lumineuſe, tout ſentiment cher, toute image ſublime ou conſolante, viennent du grand Etre. Adorons, aimons, eſpérons!

CHAPITRE DIII.

Tours de Filoux.

Les filoux ayant à combattre une inſpection vigilante, ont eu beſoin de plus de ruſe & de ſoupleſſe. La défenſe eſt devenue auſſi ingénieuſe que l'attaque. Le chef-d'œuvre ſeroit de s'entendre avec les prépoſés; mais comme cela eſt impraticable, il faut qu'ils ayent recours à des aſtuces toujours nouvelles.

La main qui ſoutire la tabatiere d'or, la montre, la bourſe, eſt légere & ſouple; mais elle s'eſt exercée ſur un mannequin ſuſpendu. Il faut qu'il ſoit volé ſans qu'il vacille. La main ſubtile ſe forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & ſûre; mais la langue du filou qui l'endoctrine ſi bien & ſi à propos, comment a-t-il ſouvent une préſence d'eſprit admirable?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carroſſe de louage. Le cocher ne ſe ſouvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, deſcendit de ſon ſiege, & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A ſa premiere exclamation le monde s'amaſſa. Un filou qui paſſoit, fend tout-à-coup la preſſe, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie: *C'eſt mon pere! Malheureux que je ſuis!* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, ſanglottant, il monte dans le carroſſe, embraſſe le viſage du mort. Le peuple fut touché & ſe diſperſa en diſant: *Le bon fils!* Le filou fit marcher le carroſſe & les ſacs d'argent; en s'arrêtant à une porte, il

dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-temps, s'informa vainement dans la maison, du jeune homme & de sa sœur; on ne connoissoit ni elle, ni lui, ni le mort.

Il fut un temps où, à la réquisition de l'Archevêque, on faisoit la chasse aux Abbés qui alloient voir des filles. Ces Abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron, quelquefois le manteau court & le petit collet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces Abbés accostoient ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en Exempt de police, parcouroit les promenades; & dès qu'il voyoit un de ces Abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'Abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire, il lui disoit : *Vous savez ce que vous venez de faire, Monsieur l'Abbé, je vous arrête de la part du Roi.* Le pauvre Abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Evêque*, répondoit le faux Exempt. *Au Fort-l'Evêque? Ah, Monsieur!* Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui représentant combien sa réputation en souffriroit. Bientôt l'inexorable Exempt composoit avec son prisonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

Il suivoit ce métier lucratif, lorsque le Magistrat en ayant été informé, fit déguiser un Exempt en Abbé, lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux Exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton & l'ordre du Roi, l'Abbé en tira un autre de sa poche, en lui disant: *Voici le véritable, Monsieur; suivez-moi.*

On vit ce qu'on n'avoit pas encore vu, un Exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu, & le conduire réellement au *Fort-l'Evêque*, où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque deſſinateur en belle humeur de faire une eſtampe ſur ce ſujet; il faudra qu'on y voie la phyſionomie d'un Exempt en rabat tranſpirer ſous la calotte; l'impoſteur qui en avoit endoſſé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant, qui devine & en impoſe aux eſcrocs. La ſurpriſe, les deux bâtons croiſés, l'audace terraſſée, tout cela doit faire une eſtampe piquante.

Au mois de Juin de l'année 1754, un banqueroutier, embarraſſé du déſordre & de la confuſion de ſes affaires, s'aviſa du ſtratagême ſuivant. Il fit acheter ſecretement un cadavre de ſa taille & de ſon poil, & le fit porter à ſa maiſon de campagne; il eut ſoin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de ſa diſparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le viſage un coup de piſtolet, de maniere à le défigurer & le rendre méconnoiſſable, il prit la fuite ſous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit ſa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainſi que ce filou ſut payer ſes créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de piſtolet qui ne fit de mal à perſonne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'eſt le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches, il a honte d'une ſubtilité; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruſe du vol eſt plus commune que ſa violence; l'adreſſe veille le jour & la nuit; il faut tout garder, tout ſerrer. Une porte ne reſte pas impunément entr'ouverte; les mains vigilantes des larrons qui ſe gliſſent à pas de loup, ſe portent inviſible-

ment ſur tout, & l'on n'oſeroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE DIV.

Les Rogations.

C'est une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs; où les Prêtres traverſent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliſer la terre, de faire deſcendre la roſée du ciel ſur les ſemences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices.

Quoi de plus auguſte que ces cantiques offerts ſous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être ſuprême, qui implorent les véritables richeſſes, le froment nourriture premiere, & les fruits ſavoureux! La religion alors ſe montre comme nourrice de ſes nombreux enfants, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & ſemble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

La ville eſt devenue ſi grande, que les Prêtres ne peuvent plus viſiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils ſe promenent ſur un pavé ſec ou fangeux; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannieres à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impoſant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes pour rappeller une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice

des éléments, il a craint, il a levé les mains vers l'Être qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui, dans les ſentiers des haies fleuries, auroient fait couler une larme de ferveur & de joie : car l'eſpérance n'eſt que le deſir, & voilà le plus pur tréſor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une ſouveraine indifférence? N'eſt-il pas tenté de rire, quand il rencontre la proceſſion qui demande du pain à celui qui fait croître le bled. Pourquoi donc profaner cette antique & religieuſe cérémonie devant la porte orgueilleuſe de tant d'hommes durs, ingrats & ſans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux ſur la foule ſuppliante pour arriver un inſtant plutôt à la bourſe? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble Curé du village faiſant le tour des champs, eſt alors plus grand que le Pontife de la capitale.

CHAPITRE DV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en uſage, on ſe ſervoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année à *une foire franche*, où le Recteur de l'univerſité alloit en proceſſion. Les écoliers & les régents, ſeuls conſommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès-lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *Landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

Les écoliers cotiſant leurs bourſes, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent

chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués ſur qui tombera le ſort ! C'eſt leur jour de ſupplice.

L'écolier ſe leve avant l'aurore. Sorti des murailles de ſon college, il fait galopper le courſier boîteux. Un autre cheval, compagnon de miſere, traîne avec peine le cabriolet chargé de diſciples & du lourd profeſſeur. Il adoucit ſa voix ſévere, cache ſa férule, & une partie de ſon empire eſt perdue pour vingt-quatre heures.

Le jour, quoique long alors, ne l'eſt pas encore aſſez. L'imagination embraſſe toutes les jouiſſances ; on voudroit les réaliſer toutes à la fois. Le feſtin ſera dreſſé ſur l'herbe ; le vin que l'on boira ne ſera plus gâté par l'eau ſurabondante ; la voix rauque des pédants n'oſera plus tonner ſur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards de fâcheux pédagogues.

Il n'y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le Régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puiſſance ſur terre ? Non : voici la royauté qui s'avance ; le haſard a conduit le Monarque au milieu d'eux ; le Monarque eſt leur camarade ; il a l'air riant ; ils ſe familiariſeront avec le Monarque (1), qui, dans ce jour privilégié, aura daigné ſe mêler à leurs jeux, à leurs courſes, & mettre de côté ſa grandeur, à l'exemple du Recteur violet qui a fait treve avec la ſienne.

L'écolier qui connoît peu la diſtinction des rangs, qui ne ſuit dans ces heures rapides que la voix du

(1) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour *de Landi*, ſe mit à jouer avec eux aux barres ; & les ayant invités enſuite à goûter, ils refuſerent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant ſur l'honneur.

plaiſir, penſe que tout ce qu'il rencontre doit participer à ſa vive allégreſſe. Il n'immolera pas une minute de ſes plaiſirs; toutes ſont comptées. Il s'eſt enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a ſecoué la pouſſiere des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reſte du banquet ſervi ſur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

On voit à regret le ſoleil qui a déja penché vers ſon déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le courſier qui ne prend pas part à la fête. Hélas! quand il reviendra le ſoir, il atteſtera tout poudreux, les jambes roides & immobiles, qu'il a acquitté avec uſure le prix de ſon louage. Le maître a exigé le double, & ſans injuſtice. L'animal fatigué, tout penſif, ſemble craindre qu'une pareille fête ſe renouvelle.

C'eſt le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau ſoleil, que l'étude paroîtra triſte & peſante, que la voix des profeſſeurs deviendra plus haïſſable, & que le rudiment ſemblera le plus déteſtable de tous les livres.

CHAPITRE DVI.

Jurés-Crieurs.

Ils ont une ordonnance de Charles V, qui les autoriſe dans la profeſſion & jouiſſance de fournir aux obſeques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapiſſe la maiſon du mort & le lieu de ſa ſépulture. Un jurécrieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

Quand il voit paſſer dans ſon équipage un être bien vivant, bien portant, il ſonge à ſa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût poſſible, ſa chapelle funéraire.

Les Curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations ſépulcrales; mais les jurés-crieurs ſont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornements du cercueil les regardoient; que c'étoit à eux d'embellir le ſarcophage, de donner des *pleureuſes* aux parents; que le Curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profondis*, d'allumer les cierges; enfin, que *le tarif de leurs droits* leur étoit particulier.

Autrefois le juré-crieur ſe couvroit d'un habillement fort bizarre, pour aſſiſter aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers ſon long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on ſurprît ainſi le fond de leur ame; & pour avoir l'air ſérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la ſucceſſion va commencer ſur la tombe du mort. Mais patience; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès; & ſi le juré-crieur préleve ſa part immédiatement après le Curé, elle ne ſera pas la plus conſidérable.

Quand le défunt a des armes, le juré-crieur eſt obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, ſur ſa poitrine; car un mort illuſtre n'abandonne point encore le blaſon dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivants.

Les faiſeurs d'oraiſons funebres ne ſont-ils pas des eſpeces de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci expoſent ſes armoiries?

CHAPITRE DVII.

Confeſſeurs.

Si l'habitude d'aller à confeſſe ſe perd inſenſiblement; ſi elle eſt totalement éteinte dans les claſſes ſupérieures, ce n'eſt pas faute de confeſſeurs. Ils ſont en ſurplis dans les confeſſionnaux qui ſont adoſſés aux pilliers des égliſes. Leurs préſence vous invite à y entrer; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le Prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro diſtingue les confeſſionnaux, afin que vous ſachiez à qui vous devez achever votre confeſſion commencée, & que vous n'alliez pas demander l'abſolution à un Prêtre qui pourroit vous dire, *neſcio vos.*

Des deux côtés ſont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour; c'eſt à qui paſſera; & quelquefois il y a diſpute pour ſavoir à qui ſe plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confeſſionnal trop long-temps. La fille qui va à confeſſe avec ſa mere, a ſoin d'abréger, & celle-ci en fait autant de ſon côté: le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

Les confeſſeurs achalandés n'en ſont pas peu fiers; & quand ils ouvrent leur niche en boiſerie, ils regardent d'un œil ſatisfait le troupeau demi-contrit des pénitents, ayant livre ou chapelet en main.

Il eſt compoſé ordinairement de quelques bourgeoiſes hypocrites ou ſinceres, de pluſieurs vieillards qui ſongent à leur fin, & de beaucoup de ſervantes qui paſſeroient pour voleuſes aux yeux de leurs maîtreſſes, ſi elles ne ſe confeſſoient pas. On y mene de force les écoliers ; & quand le confeſſeur en a entendu un, il fait la confeſſion de toute la bande..

Quelques confeſſeurs ſe plaiſent dans les fonctions ſecretes de leur miniſtere. Ils peuvent faire du bien ; ils peuvent faire du mal ; c'eſt ſelon le caractere de l'homme. Il y en a qui ſe dévouent au ſoin d'écurer les conſciences des crocheteurs, des fiacres & des ſavoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, friſent légérement ſon nerf auditif ſans le bleſſer.

Une Marquiſe, quand elle eſt aux pieds du Prêtre, doit-elle ſe confeſſer comme une harangere? Si l'abſolution eſt la même, le ton du *Confiteor* n'eſt-il pas différent ?

Mais la confeſſion d'une femme de qualité eſt une bonne fortune qui arrive rarement à un Prêtre de Paroiſſe. Les confeſſeurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons ; ils ne ſont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point de la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par l'habitude que par goût.

Souvent on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années ; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'autel, donner la main à ſon amante chérie, & de-là entrer au lit nuptial ; mais ſans billet de confeſſion, point de ſacrement,

point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiete. Son amante lui dit en riant : *Etes-vous confeſſé? Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il ? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le bouquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'eſt alors que, rôdant dans une égliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon Prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras ; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor*.

Il l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé, voilà tout. Sa mémoire, ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *credo* ni ſon *pater* ; c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confeſſion, ſans lequel ils ſavent bien que l'on ne pourroit ſerrer le lien dont on attend ſon bonheur.

Le Prêtre raiſonne. S'il a la complaiſance de donner le billet, il ſait qu'il ſera ſuivi d'une meſſe, puis d'un baptême, & que l'égliſe en profitera.

Un confeſſeur en ayant ainſi bien uſé envers un épouſeur, celui-ci tenant ſon billet de confeſſion, crut qu'il ſeroit plaiſant de revenir ſur ſes pas, & de dire au Prêtre : *Je ne ſais, Monſieur, ſi je ſuis bien confeſſé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Ce confeſſeur, homme d'eſprit, repartit :

Ne m'avez-vous pas dit, Monſieur, que vous alliez vous marier ?

On a calomnié les confeſſeurs, en diſant que quelques moines vendoient ces indiſpenſables billets pour un écu de ſix livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui conſente à déshonorer ſon état, ſa perſonne & ſon couvent, à l'appât d'une ſomme auſſi modique. Une exception ſcandaleuſe ne doit pas être priſe pour l'uſage.

Il eſt plus décent, au-lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit ; & ſur vingt eccléſiaſtiques, dix-neuf vous ſerviront avec une politeſſe noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confeſſer ſans le pouvoir de ſon Archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refuſé le confeſſeur que feu Chriſtophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obſtinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces ſaintes filles ont paſſé pluſieurs années ſans ſe confeſſer ni communier. Elles ont attendu ſa mort, & le nouvel Archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE DVIII.

Docteur de Sorbonne.

On peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ſes arguments bizarres ; mais il faut quelquefois le reſpecter.

Le plus beau rôle que puiſſe jouer un homme ſous la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel

que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jetter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourments.

Endormir ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime!... C'eſt alors qu'un Docteur de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

Oui, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du déſeſpoir, & peut-être celui du blaſphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'auguſtes promeſſes, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il eſt plongé dans un abyme de maux.

Que de courage il faut pour ces moments terribles! Et quel autre ſentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter ſur l'échafaud avec le meurtrier, à ſe mêler à ſes bourreaux, à voir leurs apprêts, à recevoir ſon dernier regard, à aſſiſter à l'horrible exécution, à ſoulever ſa tête pendante & défigurée, quand, les membres caſſés & repliés ſur une route, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le ſauver des imprécations,

de la rage & du déſeſpoir qu'enfante la douleur!

Le Docteur de Sorbonne paroît alors le député ſenſible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut aſſiſté dans ſes longues tortures par deux Docteurs de Sorbonne. Le forfait & le ſupplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confeſſeurs qui ſe relayoient.

CHAPITRE DIX.

Bureau qui manque à Paris.

PARMI tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze ſols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander déſormais à l'art des Vaucanſon, il en manque un qui ſeroit infiniment utile. Ce ſeroit un regiſtre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en expoſant ſon âge, ſa demeure & ſes talents. D'un autre côté, un regiſtre ſemblable recevroit toutes les demandes poſſibles. Puis des hommes intelligents, faiſant la comparaiſon, rapprocheroient les demandes & les perſonnes.

N'eſt-ce pas ce qu'on appelle *le haſard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi? Pourquoi ne pas hâter ce haſard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de beſoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres? Peu d'hommes riches qui n'ayent beſoin d'un homme pauvre;

peu de pauvres qui n'ayent beſoin d'un homme riche. Le tout conſiſte à les faire trouver enſemble. Quoi ! voilà un homme qui a des bras ou des talents, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde ?

Les petites affiches ſont inſuffiſantes à cet égard. C'eſt par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné eſt rendue publique. Des regiſtres toujours ouverts & que chacun viendroit conſulter à toute heure ; des commis habiles à ſaiſir certains rapprochements ; une bienveillance caractériſée dans cette partie d'adminiſtration, feroient diſparoître la race des déſœuvrés, ou ne leur laiſſeroit aucune excuſe.

Eh ! qui ſait ſi l'on ne pourroit pas étendre ce plan juſqu'aux mariages ? Lorſqu'on ſonge qu'une ſimple rencontre a ſeule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuſe union, on ne ſauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous paſſons tous les uns à côté des autres, ſans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira ſur les rapports de notre ſituation ?

L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaiſant, n'eſt pas celui qui donne de l'or : car l'or ſe dépenſe ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient eſt d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le Miniſtere me faſſe directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & ſalutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oiſiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera ſtérile ; & juſqu'à un ſot, je puis me vanter de ſavoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'eſprit.

CHAPITRE DX.

Chartreux.

Les Chartreux ſe trouvent enclos dans la ville. Ils ſont ſitués près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie Françoiſe. Que devient donc cette ſolitude qui doit les environner? Comment ſe trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle eſt d'habiter les lieux ſolitaires & éloignés du ſouffle contagieux des cités?

Les Capucins avoiſinent le jardin des Tuileries, & ſont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent néceſſairement les chanteuſes des chœurs & les danſeuſes au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

Ce terrein précieux, occupé par des monaſteres, pourroit ſervir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites ſeroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce ſont des vuides trop effrayants dans une ville populeuſe, où les édifices & les habitants ſont ſerrés.

On a ſenti cet abus; on a voulu tranſplanter plus loin les Chartreux. Oh, que de clameurs & d'obſtacles! La réſiſtance a été ſérieuſe, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverſes & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

Autrefois les Princes, les Reines fondoient des monaſteres. N'eſt-ce point le temps de faire préciſément le contraire?

CHAPITRE DXI.

Arſenal.

L'ARSENAL du Roi de France n'eſt point à Paris, ſous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (1) étoit ſi jaloux de n'avoir pas faits.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniſtrat:
Tela gigantæos debellatura furores.

Malgré ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arſenal. Quelques fuſils rouillés, quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

Les fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

Il s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition.

Au-lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmy. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitants du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'arſenal du Roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins; il eſt à Strasbourg, à Metz,

(1) Il s'écria dans un enthouſiaſme poétique, qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres, où les diſciples de Mars veillent à la ſûreté du Royaume, & ſont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il ſe préſentoit.

CHAPITRE DXII.

Livres de Paroiſſe.

Heures, *Semaine ſainte*, *Offices*, *Quatre-temps de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux ſuccès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Miſſel* pariſien?

Ces livres ſont en latin; le peuple n'y entend rien; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la ſuperbe langue latine, eſtropie tous les mots, ne ſait ce qu'il dit à Dieu dans un plain-chant paſſablement lourd, & il appelle cela prier.

Un femme de qualité récitant ſes prieres en latin, diſoit avec naïveté : *Je ne ſais ce que je dis.* Son amie lui dit : *Eh bien, priez en françois, Oh! non*, répondit-elle, *j'aurai trop de plaiſir.*

Un Cardinal ne récitoit jamais ſon bréviaire, dans la crainte de corrompre ſa belle latinité.

Combien y a-t-il d'Evêques, d'Abbés commendataires, de Chanoines, qui diſent réguliérement leurs bréviaires? Mais s'ils ne le diſent pas, ils achetent les *quatre volumes*, bien reliés & dorés ſur tranche. Ils en ont toujours un tome oſ-

tenſible qui repoſe ſur leur cheminée ; & voilà tout ce que demande le Libraire de Hancy, qui fait ſa fortune avec ces volumes latins, leſquels ſe vendront encore plus long-temps que les Œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

Que les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux Libraires qui tiennent en gros magaſin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c ! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendroit ces amas énorme de latin qui rapporte un revenu ſûr & ample aux Libraires non-lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées ; mais qui les chantent de grand cœur à l'Egliſe avec la foule des fideles ? Que ceux-ci reſtent ignorants, pourvu qu'ils ſoient des acheteurs aſſidus ; n'eſt-ce point là le vœu des opulents magaſiniers de verſets & d'antiennes.

L'Egliſe n'a point affermé la vente des livres ſaints, malgré leur produit immenſe ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres, mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui apportent un tribut annuel. La ſainte Egliſe heureuſement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

Une dévote fait relier magnifiquement ſon *Euchologe*, & le fait porter en triomphe à l'Egliſe par ſon laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE DXIII.

Portes des Spectacles.

En arrivant devant une ſalle de ſpectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fuſil ſur l'épaule.

Criſpin & Arlequin ne paroiſſent jamais ſur les planches, que préalablement des grenadiers, avec leur haut bonnet, n'ayent occupé l'enceinte du théâtre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces ſoldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires ſur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit diſtinctement mettre la balle dans le fuſil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'eſt pas trop gai, avant une repréſentation du *Bourgeois gentilhomme.*

Si la piece eſt un peu courue, il faut avoir les côtes fort preſſées avant d'obtenir un billet; & tandis que les *parterriens* ſe battent, les comédiens ſont ſur un balcon, & s'amuſent du flux & reflux des oppreſſés qui leur apportent de quoi ſouper.

En-dedans, le fuſilier vous range comme des oignons, vous fait aſſeoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, ſans en avoir pris les proportions; il impoſe ſilence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere ſous la mouſtache d'un grenadier. Riez ou ſanglottez trop fort, le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, obſerve à quel degré monte votre expanſive ſenſibilité.

Un Major, peu civil & mal coëffé, de ſeche

figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît, que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſouvent enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce Major ſoit un grand connoiſſeur en littérature; car il ne s'éleve pas un murmure, qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du Major.

Le Major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paye a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien peſé le délit de lese-comédie, alors il envoye en priſon le criminel. Le Commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte Major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres, ſans gardes, ſans Major, le public s'arrange ſi bien audehors & au-dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompe point mal-à-propos, & qu'on n'abuſe point de l'extrême liberté? C'eſt que la police du ſpectacle étant entre les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

Mais cela ſeroit impoſſible à Paris; il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'il y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt

pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur le champ. Quand le Major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté pour jouir plus ſûrement de l'autre.

On commence à enviſager d'un œil plus tranquille les ſéditions théâtrales, à moins gêner les arrêts du parterre, à lui laiſſer cette précieuſe liberté, la ſeule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de ſa liberté.

Ah! Monſieur le Major, vous qui avez fait croiſer ſur ma poitrine deux fuſils, lorſque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquiſe (1), laiſſez, de grace, le parterre & le paradis ſiffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureuſement les ennemis de l'Etat, lorſque vous ſerez en leur préſence.

---

(1) Cette anecdote tiens à un procès connu, mais plus curieux dans ſes dédails ignorés. On en régalera un jour les oiſifs qui s'occupent des faſtes importants du théâtre.

CHAPITRE DXIV.

Edits.

Le grand-pere de l'Empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un reſcrit unique dans ſon genre. Ayant remarqué dans ſes jardins une eſpece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva ſoigneuſement cette tige pendant pluſieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du ſuccès, c'eſt-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité ſur tout autre, il publia un reſcrit où il l'annonçoit à ſes peuples. Il en fit la deſcription botanique dans le plus grand détail, donna tous les renſeignements, & offrit à ſes ſujets des graines de cette précieuſe plante.

L'Empereur affirma, dans le même reſcrit, qu'il étoit plus glorieux & plus ſatisfait de faire part de cette découverte à ſon peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on ſonge que l'Empereur, auteur de ce reſcrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces ſoins paternels, & qu'il s'exprimoit ainſi, l'ame eſt pénétrée de reſpect; car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui béniſſent leur Souverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

Quand l'adulation poétique a voulu faire un Dieu d'un Roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la reconnoiſſance en faveur de ce Souverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec allégreſſe, & la donner à perpétuité aux deſcendants

de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes. Quel trône ! quel Monarque ! quel pere !

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel Roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne ſeroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés ?

Oh ! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque Monarque en langue vulgaire, cela ne ſeroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte ? Heureux dans l'avenir le Souverain qui pourroit en raſſembler un plus grand nombre !

CHAPITRE DXV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un profeſſeur, on a parlé de tous ; ils ſe reſſemblent dans leurs ſtériles fonctions. L'on ſait aujourd'hui de quelle mince utilité ſont tous ces régents pour les arts ou pour les ſciences, qu'ils enſeignent à bâtons rompus, & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conſcience, ſur les progrès réels de leurs diſciples.

Nous ſommes loin du ſiecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces groteſques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raiſonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus beſoin de profeſſeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parlent inceſſamment de goût, & qui n'a point

de goût ; & ſon voiſin qui explique ſans traduire, ou qui traduit ſans expliquer.

Argent mal gagné, temps perdu ; telle devroit être l'inſcription véridique du College Royal.

On l'a rebâti à neuf : dépenſe fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

Au reſte, les profeſſeurs auront bien raiſon d'inſiſter ſur l'utilité de ce college, & encore plus ſur la validité de leurs appointements : mais ceux qui ſavent ce que ſont ces documents de profeſſeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la claſſe*, doivent dire aux étrangers : ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambray*, celui qui poſſede la chaire de littérature françoiſe.

On ne ſait pas encore ſi ce college tient ou ne tient pas à une univerſité ; c'eſt un beau ſujet de diſcorde dans le pays latin. Et attendant, le pays eſt plein de ſottiſes & de ſoléciſmes. L'un met *in ædibus apud ſanctum Germanum Vetus*, & il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de l'Abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au-lieu d'*uni ;* & puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fut un Φ.

En vérité, nos profeſſeurs de l'univerſité ne ſavent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en claſſe. — *Comment*, dit le régent, vous *baillez lorſque j'explique ? Je vois là de la malice.* — *Eh, non, Monſieur, je bâille ſi naturellement.*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorſque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en uſage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle ſe prononçoit, & qu'elle réſonnoit à des oreilles

ſenſibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance ; mais lorſque les barbares eurent renverſé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils porterent leurs attentats juſques ſur la langue. Ils la mutilerent comme les chefs-d'œuvres des autres arts. Cette langue s'abâtardit en paſſant par la bouche d'hommes qui étoient devenus eſclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple ſi fier, tombé au-deſſous de l'abaiſſement, ne ſachant plus penſer, ne ſut plus parler.

Le latin ſe refugia dans les cloîtres, où le monachiſme, en lui prêtant l'obſcurité, le louche, la ſuperſtition de ſes viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares.

Cette langue s'échappa des mains deſſéchantes des deſtructeurs de la raiſon humaine, pour entrer dans l'Allemagne ; mais appréhendée au corps par les juriſconſultes & les cabaliſtes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monſtrueux de différents idiômes, qu'un compoſé bizarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit, en lui imprimant des mouvements forcés. Ce qu'il y eut de plus triſte enfin, c'eſt que pluſieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau ; on les immola à ce jargon ſcientifique, qui paſſa pour la langue ſavante. Des langues qui avoient de la richeſſe & de l'abondance furent dédaignées, & ſe corrompirent devant une indigne rivale, qui, malgré ſa dégradation, prit faveur à l'aide des pédanteſques univerſités.

CHAPITRE DXVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du ſoir : *Voilà le falot.* Ce cri s'entend après ſouper ; & ces porteurs de lanternes ſe répondent ainſi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent ſur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, aſſemblée.

Le falot eſt tout-à-la-fois une commodité & une ſûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maiſon, dans votre chambre, fût-elle au ſeptieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domeſtique, ni ſervante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet : ce qui n'eſt pas rare chez les garçons, coureurs de ſpectacles & batteurs de boulevards. D'ailleurs, ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protegent le public preſqu'autant que les eſcouades du guet.

Ces rôdeurs, tenant lanterne allumée, ſont attachés à la police, voyent tout ce qui ſe paſſe, & les filoux qui, dans les petites rues, voudroient interroger les ſerrures, n'en ont plus le loiſir devant ces lumieres inattendues.

Elles ſe joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il eſt devenu beaucoup plus ſûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui ſuppléent aux accidents & à l'invigilance du luminaire public.

A la ſortie des ſpectacles, ces porte-falots ſont

les

les commettants des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, ſelon la piece qu'on leur donne. Comme c'eſt à qui en aura, il faut les payer graſſement, ſans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voyent ſortir un Gaſcon bien ſec avec ſes bas tout crottés, ils croiſent leurs feux pour éclairer ſa triſte figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *Monſieur veut-il ſon équipage? Comment ſe nomme le cocher de Monſieur*? Ils diſtribuent à tous les fantaſſins dont ils ſe moquent les titres de *M. le Comte*, de *M. le Marquis*, de *M. le Duc*, de *Mylord*. Un *épétier* eſt un colonel ; & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux long, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appellant *M. le Préſident*.

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidents, que ces fanaux qui circulant de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant ; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès ; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort ; il arrive, il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle, il brûle !* Ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des Dames, voilà le plaiſir !* C'eſt du croquet. *A la barque, à la barque, à l'écailler !* Ce ſont des huîtres. *Portugal, Portugal !* Ce ſont des oranges.

Joignez à ces cris les clameurs confuſes des fripiers ambulants, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs-d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voix réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

Le ramonneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordants en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

Non, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie;* & ſon oreille, inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere à toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie, & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots grecs, l'*euthymie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapelie.*

Voilà trois phraſes qui ſentent bien le pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur; je ſors de converſer avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoye ſa balle à l'article *Falots.*

CHAPITRE DXVII.

Enthouſiaſme.

On veut plus que jamais ridiculiſer ce mot, & l'on eſt parvenu dans ce ſiecle à décrier ſous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'eſt plus permis aux ames de prendre d'élan; la jeuneſſe même n'a plus le droit d'être paſſionnée. L'enthouſiaſme, cette émulation céleſte, ce mobile de tant de grandes choſes, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dériſion dans nos cercles; on dit que ce n'eſt qu'une efferveſcence paſſagere & dangereuſe, une fauſſe chaleur, une folie; enfin, le mot *enthouſiaſte* eſt devenu une injure.

L'enthouſiaſme eſt cependant le créateur des grands hommes; &, comme dit Montaigne, *l'entrepreneur de miracles.* Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots? Tant d'ames froides, petites & concentrées, ont tellement mis le poli de marbre à la place des mouvements francs & originaux, qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur, patriotiſme, amour du bien public.

Dans un ſiecle d'inertie, où rien ne peut trancher, & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger, le Chevalier de Jaucourt a demandé, avec une apparence de raiſon, ce que le Marguillier de St. Roch feroit de l'ame de Caton; & un Capitaine du guet, de celle de Marius & de Céſar.

On pourroit peut-être lui répondre; le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa Paroiſſe; il en impoſeroit à ſes confreres; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus; il feroit des établiſſements utiles pour les pauvres de ſon quartier. Le ſecond auroit une activité ſoutenue, tiendroit toujours ſa troupe en haleine, & ſous une ſévere diſcipline, préviendroit les crimes ou pourſuivroit ſi rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire,

ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté, la fierté de ſes regards calmeroient & contiendroient la multitude.

Une ame grande, active & forte, eſt bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre ſiecle, c'eſt de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere eſt encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie; & parmi cette foule qui ſe précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui ſachent voir en grand & juger les objets de deſſus la hauteur. Tous ſe perdent dans des minuties, frappent ſur de petites choſes, & n'apperçoivent pas l'enſemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horiſon, manque à leur vue.

CHAPITRE DXVIII.

Économiſtes.

Les économiſtes ont perſuadé quelque temps au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire, tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours aſſez d'or & d'argent, quand on a les véritables richeſſes, les biens nourriciers de la terre? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. ſe mangent; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de ſavoir ſi le compatriote eſt pourvu? La richeſſe métallique eſt donc une fauſſe richeſſe, quand on la préfere à toute autre.

Le ſyſtême des économiſtes étoit purement ſpé-

culatif, & repoſoit ſur des idées abſtraites. Pluſieurs branches de leur ſyſtême étoient ſaines; l'exportation illimitée des bleds formoit la branche la plus vicieuſe : ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainſi dire, le Docteur Queſnai, qu'ils appellerent le *maître;* en créant une foule de mots bizarres & ſans goût, qui, réduits à leur juſte valeur, n'offroient que des idées communes. Ils ſe forgerent un ſtyle dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui reſſembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaiſanterie. Le ſérieux groteſque de leurs aſſemblées chez le Marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de pluſieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaiſants.

Une eſpece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce faſtueuſe & extravagante d'avoir trouvé ſeuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un ſeul jour acheverent de les décréditer. L'oraiſon funebre *du maître*, écrite d'un ſtyle emprunté des Petites-maiſons, qui fut imprimée, offroit un délire ſi pleinement conditionné, que la ſecte ne s'en releva point.

Linguet, qu'un des ſectaires avoit outragé avec mal-adreſſe, les ſecoua d'une maniere vive & cauſtique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur ſyſtême qui avoit affamé le peuple, & en ridiculiſant leurs expreſſions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas ſuivi leurs documents : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

Mais ſouvent une ſecte eſt détruite, que ſes principes ſubſiſtent & regnent. Les économiſtes ne ſont

plus, & la ſcience des économiſtes dirige encore quelques idées de l'adminiſtration. Ainſi l'on a vu dans les mandements des Evêques Moliniſtes, les idées, les expreſſions & les citations des Janſéniſtes.

Montaigne a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait ſouvent de grands ſouliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économiſtes ; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme ſiecle. Tous ont joué l'enthouſiaſme ; c'eſt comme qui diroit s'enivrer d'eau froide. La morgue & le deſpotiſme de la ſecte ont achevé d'inſpirer de l'averſion.

Leur ſyſtême d'économie politique, qui eſt bien-loin d'être complet, préſente néanmoins un corps de doctrine raiſonné & aſſez bien lié. Quoi qu'ils en diſent, leur principale erreur conſiſte dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci variables par leur nature, ne peuvent être ſoumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille, l'article des bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur ſyſtême, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoiſonnés.

Nous avons cru, en liſant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriſer de ſes rayons bénins ; mais le nuage revenoit ſur nos yeux, & le doute dans notre eſprit. Nous appellons de bien bonne foi les ſecours de l'inſtruction ; nous invoquons la lumiere. *Fiat*, *lux*.

Ainſi, loin que les auteurs économiques nous ayent amenés à la perſuaſion, ils nous ont inſpiré, au contraire, ſur ces objets, un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de

la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorſqu'il s'agit des ſubſiſtances nationales, la moindre erreur devient d'une conſéquence infiniment grave.

Voici deux problêmes d'économie politique que j'ai propoſés aux fils d'un économiſte. Comme la ſolution ne m'en a pas paru ſatisfaiſante, je les reproduis.

Premier problême. Les économiſtes ont-ils jamais ſongé que l'homme pût ſe donner un pain & un vin artificiels? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & ſi l'on réuſiſſoit, cette découverte ne renverſeroit-elle pas la plus grande partie de la ſcience économique? Si la nourriture des hommes étoit à leur diſpoſition, à-peu-près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les ſpéculations ſur les bleds? Que deviendroit la ſcience économique?

Second problême. Le papier-monnoie, ſujet à de triſtes abus ; il eſt vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & ſortis de leurs limites, ainſi que le mercure convient aux vérolés? La France ne feroit-elle pas mieux, puiſque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir, au-lieu de ces parchemins qui ne ſont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre? Qu'importe que ce ſoit une illuſion? L'argent n'en eſt-il pas une auſſi? Il n'y a que la derniere génération qui pourra ſe plaindre ; & les métaux ſont plus écraſants que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur propoſer ; mais ils diſent toujours qu'on ne les comprends pas : ce qui eſt bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terraſſent?

Le Lieutenant-criminel de Paris, prononçant un diſcours dans une aſſemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeſte époque. Comme il interroge tous les malfaiſteurs, il eſt, par état, informé de tous les délits.

Si les économiſtes avoient ſu connoître leur ſiecle, apprécier l'eſprit de cupidité, juger & prévoir ſes effets; s'ils avoient ſu calculer en vrais politique, au-lieu de prêcher en orateur, ils n'auroient pas jetté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais ſans s'embarraſſer de la réaction du ſyſtême, du lieu, du temps, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuſes brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable hiſtoire ne manquera pas de leur reprocher; car c'eſt elle ſur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE DXIX.

Martiniſtes.

SECTE toute nouvelle, qui, tournant abſolument le dos aux routes ouvertes par la ſaine phyſique, par la ſolide chymie, & faiſant divorce avec tout ce que nous dit l'hiſtoire naturelle, s'eſt précipitée dans un monde inviſible qu'elle ſeule apperçoit.

Les Martiniſtes ont adopté les viſions du Suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé, qui nous a décrit de ſang-froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes: qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

Cette ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du

livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

La baſe du ſyſtême eſt, que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener en un état de grandeur, de force & de lumiere.

Un monde inviſible, un monde d'eſprits nous environne ; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions, les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

Les objets que nous voyons ſont autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs ; tout eſt du reſſort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſtures & de folie.

L'homme a perdu le ſéjour de la gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui eſt une & immuable.

Pour toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes ;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines ; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

Certes, le grand Être nous a donné cent rai-

ſons différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, puiſque les Martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées. Ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux des hommes, & n'ont point la chaleur ni l'enthouſiaſme tant reprochés aux autres ſectes.

Le livre de leur chef eſt un galimathias : mais on ſait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre, ſans ſe faire entendre des autres. Il réſulte de cette lecture, que les Martiniſtes adoptent une foule d'idées métaphyſiques ; qu'ils ſont diamétralement oppoſés aux matérialiſtes ; qu'ils ſont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres ſe ſont plu à le rabaiſſer.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converſer avec les habitants de l'autre monde. Comme nos jouiſſances ſeroient doublées ! Quelle ſociété ! & que ſeroient les ſpectacles de la terre en comparaiſon ! Nous paſſerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous ſentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voilà ce que cherchent les Martiniſtes. Ils s'y diſpoſent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Etre ſuprême avec une vénération & un amour qui ſaiſiſſent l'ame ; & tout ce qu'enſeigne le chriſtianiſme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune queſtion politique.

Qui l'eût dit, qu'après les Encyclopédiſtes viendroient les Martiniſtes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la phyſionomie propre à la hautaine ſecte philoſophique.

Je ne ſais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La ſecte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richeſſe, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle eſt douce & vertueuſe, elle veut parler aux morts & aux eſprits. Cela n'eſt pas dangereux.

Des jeunes gens diſtingués par l'éducation & la figure, ſuivent ces idées extraordinaires. Ils laiſſent à d'autres les plateaux électriques, les creuſets, les vaſes en fermentation, les recherches ſur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquierent l'évidence phyſique ſur l'origine du bien & du mal, ſur l'homme, ſur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature ſacrée.

Qu'eſt-ce, après cela que la baſe des gouvernements politiques, la juſtice civile & criminelle, les ſciences, les langues & les arts?

Parler aux anges, rappeller ſon ame aux principes univerſels de la ſcience, voilà ce qui fait dédaigner la phyſique & la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE DXX.

Para-tonnerre.

Il eſt plaiſant que de parapluie on ſoit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importent les mots? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de ſous-tirer le tonnerre, & de lui donner une iſſue? Il falloit le temps & l'expérience pour révéler à l'homme un pareil ſecret.

Ces grands appareils que la phyſique moderne

à imaginés pour préſerver les édifices de la foudre, multipliés dans le ſein de pluſieurs villes de Province, ſont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire, comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée ſur cet objet phyſique. Ne lui ſachons donc pas gré de ſon ſilence.

M. l'Abbé Bertholon, profeſſeur de phyſique expérimentale des Etats-généraux de la Province de Languedoc, eſt celui qui a montré le plus de zele pour oppoſer les armes merveilleuſes de la phyſique aux ſurpriſes de la foudre. Il a dirigé la conſtruction des premiers *para-tonnerres* de Paris; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les ſuperbes *para-tonnerres* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé ſur l'hôtel de Charoſt, fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur; & la partie qui eſt dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le ſecond eſt à l'autre extrêmité de Paris, ſur le couvent des religieuſes Auguſtines Angloiſes, de la rue des Foſſés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt-huit pieds de long; & la portion enfoncée dans la terre, qui ſe perd enſuite ſous l'eau, eſt de quatre-vingt-dix pieds: profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui compoſent cet appareil eſt à vis profondes; & toutes les barres ſemblent, par la préciſion du travail, ne former qu'une ſeule piece. Des communications métalliques, ſavamment ménagées, ſe trouvent dans les endroits où elles ſont néceſſaires ou utiles. Enfin, la foudre doit obéir à M. l'Abbé Bertholon, & ſuivre la direction qu'il lui a preſcrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on diſſipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en ſoit ſous ſes yeux. Et le beau monde lui-même eſt-il mieux inſtruit ? ſait-il qu'il y a des *para-tonnerres* aſcendants, en connoît-il l'uſage ?

Sait-il qu'il eſt actuellement bien démontré, par un grand nombre d'obſervations, que la foudre s'éleve ſouvent de terre ? Si l'électricité, vraie cauſe de la foudre, eſt ſurabondante, dans les nuages, elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle eſt accumulée dans le ſein de la terre, elle s'en échappe pour ſe répandre à l'équilibre dans l'athmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres ; & ſi les poëtes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'inſignes ignorants ſur les véritables cauſes, l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* aſcendants de M. l'Abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.

CHAPITRE DXXI.

Joûtes.

AUTREMENT dites les *fêtes pléïennes.*

Les Romains avoient leurs naumachies, eſpece de batailles navales où l'on donnoit au peuple la vue réelle de vaiſſeaux qui s'entre-choquoient. Ce peuple victorieux avoit ſu créer une mer dans un vaſte baſſin. Quel peuple que ces Romains. On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéâtre comme par-tout ailleurs; & nous, que faiſons-nous? Nous avons bâti, avec l'authentique permiſſion du *Prévôt des Marchands*, une enceinte de quelques toiſes ſur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majeſtueuſes galiottes s'avancent, une gaule en arrêt, ſur des batelets barbouillés de rouge & bleu, & luttent intrépidement à qui ſe renverſera dans l'eau. La culbute du vaincu, qui ne nage point, mais qui marche, intéreſſe la ſotte aſſemblée. On voit enſuite ces mêmes hiſtrions aquatiques, déguiſés en Abbés, ſe précipiter dans la riviere, pour conduire *le char de Neptune*; & les Abbés en rabats figurent des *marſouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'il plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même ſpectacle au Coliſée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque, ſous le regne des Empereurs, ce n'étoit pas même les tournois & les courſes de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau ſale & bourbeuſe, on ſuivoit de l'œil quelques

fuſées ; on entendoit quelques pétards, puis on ſe promenoit dans une vaſte ſolitude ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique barroque.

Il eſt fermé ce Coliſée, conſtruit à fraix immenſes. Que d'argent perdu !... Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'aſſez amuſant ; l'ennui planoit ſous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Etoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoiſie ! Pour les grands ? il n'étoit pas aſſez voluptueux. Pour la bourgeoiſie ? il n'y avoit point de plaiſirs populaires.

Voilà donc les établiſſements Pariſiens ! On dit au public : Je vais t'amuſer. Le public accourt, on ne l'amuſe point ; & comment ſe fait-il qu'au *Vauxhall*, au *Rannelag* de Londres, chacun s'amuſe à ſa guiſe, boit & mange librement, jouit paiſiblement chacun à ſa maniere, & que la décence regne en des lieux où, malgré la foule, il n'y a ni embarras, ni diſputes, ni ſcandales, ni gardes ?

Les adminiſtrateurs de nos plaiſirs ont bien de la peine à nous en donner : c'eſt qu'on veut compoſer nos amuſements, au-lieu de nous les laiſſer créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutiſſent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un pays où l'on ne vante que l'imagination riante de ſes habitants, où l'on calomnie tous les peuples voiſins ſur le fait de leurs plaiſirs, les divertiſſements publics ont quelque choſe de triſte & de mélancolique. Il n'y aura jamais de ſenſations vives, tant qu'on voudra ordonner & ſymmétriſer nos jouiſſances. A force de vouloir ſe mêler de tout, on gâte juſqu'aux plaiſirs du dimanche.

CHAPITRE DXXII.

Gluck.

En 1778, tout le monde étoit ou *Gluckiſte*, ou *Lulliſte*, ou *Ramiſte*, ou *Piccinıſte*; ainſi que l'on étoit, il y a quarante ans, ou Moliniſte, ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore un décidé *Gluckiſte*. Pourquoi? C'eſt que l'Orphée du Danube me frappe profondément, m'entraîne, m'émeut, & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinault; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lully, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault ſont fades & faſtidieux; & M. Marmontel a manqué étonnamment de goût, en s'attachant à ſes miſérables opéra, dont le vuide & la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui. Mais la routine eſt le tyran éternel de tous les littérateurs François, même de ceux qui font de prétendues poétiques.

Nous avons aujourd'hui beſoin d'*écoles de muſique*. Gluck en a ſenti la néceſſité; & tout compoſiteur François & étranger a droit de ſe plaindre parmi nous, que l'exécution ne répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les deſcendants des Romains? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de muſique, qui n'ont ni ame ni ſentiment?

Dans l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de muſique, comme on

y voyoit, dans les derniers ſiecles, des écoles de peinture.

Les Piſtocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, ſont auſſi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le ſont pour les enthouſiaſtes de tableaux, Carrache, Michel-Ange, Paul Véroneſe, le Correge & Raphaël.

Ces virtuoſes des deux ſexes, dont la voix a fait les délices des oreilles ſenſibles, l'ornement des théâtres Italiens, doivent nous cauſer de juſtes regrets, ſur-tout lorſque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent; une école de muſique devient néceſſaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable ſentiment de l'art.

Pourquoi le caractere des voix, leur expreſſion, leurs nuances ne peuvent-ils ſe reproduire ſur le papier, comme le pinceau tranſmet ſur la toile les images, les paſſions, les ſentiments, le goût & la maniere du peintre? Quelles ſources de jouiſſances pour nos cœurs, ſi, dans le ſein paiſible de nos cabinets, nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le ſouvenir fait encore palpiter de plaiſir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit ſi ſuave, le goût ſi exquis, l'art ſi parfait, qu'il reprenoit ſon ſouffle ſans que jamais on pût s'en appercevoir; un Ferri, qui montoit & deſcendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande juſteſſe; une Teſi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon, ſavoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, ſurnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par

excellence le ſecret ſi rare de conduire ſon chant, de le renforcer, de le ſoutenir, de l'éteindre en quelque ſorte, & le varier par des trills, des mordants, des ondulations, par ces petits groupes fugaces & ces mouvements paſſionnés, qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaiſir.

Ce ſont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis ſi long-temps avons des écoles d'équitation, d'armes & de deſſin?

Une école de chant rempliroit mieux ſon objet que l'académie royale de muſique, établiſſement qui n'eut jamais rien de royal que ſon titre, rien d'académique que la morgue & la jalouſie de ſes chefs, rien de muſical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de miſérables doublures, & de plus miſérables filles de chœurs : eſpeces d'automates, dont tout le ſavoir conſiſtoit à pouſſer en commun d'harmonieux hurlements, au ſignal, non de la meſure, mais du bâton.

Lorſqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne ſuffiſent point; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poëte, négligent ceux dont l'inſtruction leur eſt confiée, cela peut être ſans conſéquence, parce que leurs diſciples ayant ſous les yeux les chefs-d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture, en poéſie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune muſicien eſt dans une poſition toute différente : il n'a aucun monument pour lui ſervir de modele; car un chanteur célebre ne laiſſe à la poſtérité ni ſes graces, ni ſon enthouſiaſme, ni ſa qualité de voix, ni aucun des agré-

ments qui faiſoient la magie de ſon art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces ſquélettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturaliſtes. Ces maſſes hideuſes ſont bien une partie eſſentielle de l'homme; mais l'œil ne peut les contempler ſans dégoût, dépouillées de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours, & de ces formes raviſſantes qui conſtituent la beauté.

Il eſt de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce ſont des ſquélettes qu'on préſente au ſens de l'ouie. On ne doit point s'étonner ſi le peuple refuſe de s'extaſier devant ces ſortes de cadavres; ils ne ſauroient intéreſſer que les connoiſſeurs, dont l'imagination ſupplée à tout ce que le chanteur eſt dans l'impuiſſance de repréſenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens; on peut les reprendre aſſez vivement de ce que deſſus le théâtre ils ſont diſtraits, inattentifs, indifférents, lorſqu'un interlocuteur leur fait quelques récits; froids, lorſqu'ils devroient paroître tout de feu; hébétés, lorſque leur rôle exige un air ſpirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'eſt-ce pas inſulter au public, que de s'amuſer à ſourire aux jolies femmes dans les loges, à ſaluer ſes amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des couliſſes? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres deſtinés à repréſenter les héros & les dieux, viennent alors dire aux ſpectateurs: Meſſieurs, ne vous y trompez point, nous ne ſommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque; nous ſommes vos très-humbles ſerviteurs & ſervantes, l'innocent ſignor *Petricino*, le grimacier ſignor *Mugnetino*, la modeſte ſignora *Languerini*, la tendre & ſavante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand ſecret de la

muſique ; ce ſont elles qui lui donnent l'expreſſion, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des ſons filés, c'eſt-à-dire, l'art de renforcer & d'adoucir la voix ; de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus remiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talents en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point ; car nos orcheſtres ſont incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'Opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un ſourd de naiſſance. Juſqu'ici il a été impoſſible de communiquer à cette lourde maſſe aucune ſorte de flexibilité. Elle reſtera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artiſtes qui ont des talents & des paſſions inflammables, ſeront ſubordonnés à ces muſiciens en lunettes, que l'âge, la ſatiété, l'habitude ont rendu apathiques.

L'orcheſtre du Concert ſpirituel eſt encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce ſpectacle ſont parvenus à donner quelque perfection à la ſymphonie ; mais plus ſymphoniſtes que muſiciens, ils croyent toujours que les voix ſont faites pour accompagner leurs violons & leurs contrebaſſes. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets ; rien ne les guérit de la manie françoiſe, qui veut que toute muſique ſoit bruyante & confuſe. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur ſans briſer le tympan de l'oreille.

Que ne pourroit-on pas encore dire ſur l'articulation uſitée, ſur la proſodie, ſur la manie des petites notes, ſur les vices attachés à toutes les eſpeces d'agréments dont nos maîtres de chant ſont un uſage ſi ridicule, & ſur-tout ſur le *récitatif*, genre de muſique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraiſonner pour & contre dans tous les journaux!

CHAPITRE DXXIII.

Ecrits de Voltaire.

Né à Paris, ſes ouvrages ſemblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorſqu'il écrivoit; en compoſant, il regardoit l'Académie Françoiſe, où étoient ſes prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mouſquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangeres n'exiſtoient preſque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire ſemblent imbibés de cette roſée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaiſant, gracieux, il n'a auſſi aucune ſorte de profondeur; il ne touche jamais qu'aux ſuperficies. Deux ou trois idées le dominent puiſſamment, & il tourne dans ce cercle; ce qui répand une ſeule & même couleur ſur ſes productions. Quand on les lit de ſuite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé ſon premier point de vue. Il eſt fort inſtruit; mais il ne ſait pas placer avec fruit cet amas de connoiſſances: la grace, l'eſprit & la malice lui tiennent inceſſamment lieu de génie.

Rarement éloquent, ſi ce n'eſt dans ſes belles

tragédies, ailleurs il eſt ſtérile, lorſqu'il parle morale, & très-borné lorſqu'il traite de matieres politiques. C'eſt une philoſophie commune que celle dont il ſe pare ; mais il l'a très-bien ornée.

Toujours poëte, (& c'eſt-là ſon grand titre) preſque jamais penſeur, ce n'eſt point la fécondité des idées qui le diſtingue; c'eſt plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuſe de ſes expreſſions. Ainſi ces Généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font paſſer & repaſſer tant de fois leurs ſoldats, que l'œil trompé leur attribue de loin une groſſe & formidable armée.

Les puiſſances de la terre lui en impoſoient au fond de ſon cabinet; ſa plume molliſſoit, & les noms de Roi, de Souverain, de Miniſtre ſur-tout, lui inſpiroient des idées extraordinairement fauſſes. Tout ce qu'il a écrit dans l'hiſtoire eſt infeſté d'un vice radical, de l'ignorance abſolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

Il n'a guere qu'un ſeul but dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & il immole tout à cette idée; c'eſt une ſatyre perpétuelle du pouvoir eccléſiaſtique. Conſtamment attaché à ſa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainſi il a donné une empreinte uniforme à preſque tous les ſiecles. Les mêmes réflexions reviennent ſans ceſſe; & les faits ſous ſa plume ne paroiſſent pas variés: car traitant avec légéreté les matieres les plus ſérieuſes, & quoique pyrrhonien, prenant un ton déciſif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté, il employoit des injures quand il étoit réduit au ſilence; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adreſſe inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatiſme, pour lui arracher les reſtes de ſa puiſſance.* Sous ce rapport, il a ſervi réellement l'humanité; & cette tolérance univerſelle, ſon dogme favori, il en a montré la majeſté, la juſtice & les avantages.

Doué du genre d'eſprit qui convenoit à ſon ſiecle léger, il avoit bien étudié ſon goût; mais cette légéreté paſſera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit! elle commence déja à pâlir. Les hommes inſtruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop longtemps du même écrivain, & qu'il n'étoit pas aſſez ſubſtantiel pour ſoutenir ce poids immenſe de renommée. Traduit, il perd & paroît nud.

Son goût en littérature étoit ſûr, mais peu étendu. En même-temps qu'il admettoit la grace, la fineſſe, l'exactitude, le brillant, il proſcrivoit les beautés mâles & originales, les compoſitions fortes & tranſcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il ſembloit vouloir plier à une même meſure tous les talents, & méconnoître la variété féconde & ſublime de la nature dans tous les différents moyens qu'elle a donnés à ſes favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organes pour la muſique, ni d'yeux pour la peinture: ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui; il admiroit des *ponts neufs*, & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit ſur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame paſſionnée. Sa compoſition étoit beaucoup plus large que ſa poétique ſeche, miſérable & meſquine.

Il goûtoit plus Racine & Maſſillon que Shakeſpear, Homere & Tacite. Il ne ſentoit pas la Fontaine; il avoit fort mal lu Monteſquieu; il ne voyoit pas tout ce qui eſt dans Montaigne & dans Ra-

belais. Son imagination étoit rebelle à saisir ce qui contrarioit son goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux jeunes gens ; & ceux qui se sont amusés, & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la science & la vérité.

Pour le trouver sans cesse le même dans une carriere si longue, il n'y a qu'à le lire de suite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à soixante : il ne travailloit pas sa pensée, mais son style.

Une secte qui s'imagine devoir distribuer exclusivement les places, l'avoit choisi pour chef. Elle vouloit couvrir de son nom l'intolérance littéraire, qui est devenue son attribut distinctif ; mais après sa mort, il ne s'est point trouvé de nom assez imposant pour donner quelque base à ce singulier & ridicule despotisme. Il est tombé ; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces misérables tyrans.

Il a été un vrai Poëte, un écrivain élégant ; il a terrassé le fanatisme & avili la superstition ; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuse : voilà sa gloire. Il n'a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a flatté les grands, & trop injurié ses adversaires. Il s'est avili jusqu'à écrire pour les libertins : voilà ses taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que sa vanité d'auteur étoit offensée. Il sembloit porter écrit sur son front : *Adorez-moi, & je vous louerai.*

On l'a appellé, dans un éloge fastidieusement louangeur, *le premier des êtres pensants.* C'est une sottise imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorsque le

Curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jeſus-Chriſt : *Au nom de Dieu, ne m'en parlez pas!*... Il n'a jamais dit ce mot; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre-vingt-quatre années, ſept cents quatre-vingt-trois mille deux cents heures. Voilà bien peu de temps pour tout ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bienfaiteur du lieu par ſes libéralités, & par l'emploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vuida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſtament, où il ſe montrât libre & fier après avoir été obligé d'être ſouple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-ſpirituelles; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correſpondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles reſteront dans les porte-feuilles, & qu'elles n'en ſortiront que dans un demi-ſiecle.

Il exiſte de lui une lettre écrite de Francfort au Roi de Pruſſe, lors de ſa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuſe, qui lui étoit ſi rare; mais cette lettre, qui eſt un chef-d'œuvre d'expreſſion, ne ſera point imprimée dans la collection, ainſi que beaucoup d'autres que

l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui ſont les plus intéreſſantes & les plus curieuſes de toutes.

Cette collection, déja annoncée depuis quatre ans, ſe fait avec un apprêt, un appareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles reſſources dans le génie des entrepreneurs.

Point de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit aſſez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles châtouilloient ſon exceſſif amour-propre. Il diſoit à l'un : *Vous écrivez comme Racine ;* au ſecond : *Vous penſez plus fortement que Corneille ;* au troiſieme : *Vous ſurpaſſez Paſcal & Fontenelle.* La préſomption des auteurs le prenoit au mot, & faiſoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit ſéparément à M. Blin & à M. de la Harpe : *Vous ſerez mon ſucceſſeur ; c'eſt vous qui me remplacerez.* Et ces Poëtes crédules, chacun de ſon côté, eſtimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

Quelqu'un lui dit un jour : Comment flattez-vous à ce point de petits talents ? Ces auteurs déja ſi vains perdront la tête. *Que voulez-vous que je faſſe ? Je n'ai que ce moyen de me débarraſſer d'eux. Voulez-vous que je leur diſe qu'ils ne ſont que des étournaux, tandis qu'ils ſe croyent des aigles ? Ils ne me croiroient pas, & aiguiſeroient leur plume contre moi. Puiſqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poëmes aſſoupiſſants, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je reſpire, & je ſuis tranquille.*

CHAPITRE DXXIV.

Mauſolées.

QUAND un Prince eſt décédé, on commande le lendemain ſon oraiſon funebre à un Evêque; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'Egliſe de Notre-Dame. Le marteau réſonne pendant un mois dans le ſaint lieu; les cris des ouvriers abſorbent la ſonnette du *lever-Dieu* & les chants des chanoines; la voix des charpentiers couvre celle des chantres; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *ſerpents* (1) du chœur & l'orgue de la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la ſcie ont conſpiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'eſt plus un ſcandale; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du ſang royal.

L'architecte-décorateur entoure le ſarcophage de ſtatues creuſes, repréſentant les vertus qui préciſément manquerent au défunt.

On fait venir enſuite tous les violons & baſſes de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers; car les parents du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dreſſée à la hâte.

C'eſt une maſcarade funebre qui dure quatre

(1) On ſait que c'eſt un inſtrument à vent; mais il eſt ſingulier qu'on diſe, *il y a dans cette Egliſe un excellent ſerpent*, & qu'on voye *afficher* en groſſes lettres, *concours de ſerpents dans l'Egliſe Saint-Benoît*, &c.

heures. Rarement une larme ſincere coule ſur ces tombes faſtueuſes; il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapiſſent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Et quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs!

La famille du mort, qui a ordonné l'oraiſon funebre, eſt venue l'écouter en pompeux cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple; & c'eſt le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'orateur a promis quelquefois de dire la vérité, mais ce nom, terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagements. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de l'eſcalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

Il fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vuides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

Le ſurlendemain l'édifice tombe; on met en pieces les *vertus de plâtre*; & l'éloquence de l'orateur, toute auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'eſt une inſtitution bien abſurde que celle des oraiſons funebres; mais ce n'eſt là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des ſoixante-quatre majeſtueuſes barrieres de ſapin qui circonvallent la bonne ville de Paris. La ſtruc-

ture coûteuſe de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers un peu de cet argent qui ne circule que, graces à la folie & à l'oſtentation, des Princes & des grands.

Pour tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monuments durables, & faire ſortir des chefs-d'œuvres immortels du ciſeau de la ſculpture. Mais on ne voit à Paris que le mauſolée du Cardinal de Richelieu, & celui du Cardinal de Fleury; le beau mauſolée du Maréchal de Saxe eſt allé orner la ville de Strasbourg.

Point de Céramique parmi nous, où l'on rencontre la ſtatue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaiſant à côté du Souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la poſtérité doit unir? Les modeles des vertus patriotiques, frappant tous les regards, échaufferoient toutes les claſſes de citoyens! Voyez dans l'Abbaye de Weſtminſter, le peuple qui ſe dreſſe en foule, qui lit avec vénération les noms des célebres morts, qui revient avec un vif intérêt ſur leurs grandes actions! Reconnoiſſance publique d'un peuple ſenſible, qui a placé enſemble tous les perſonnages que la gloire a conſacrés, parce qu'après la mort il ne reſte plus qu'elle, & que cette foule de Princes & de Rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laiſſer nud & découvert, le buſte en argille de tel homme qui fut leur ſujet.

Le burin du graveur Cochin s'eſt plu à nous tranſmettre la repréſentation de pluſieurs catafalques, ainſi qu'il a repréſenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à ſon art des touches pittoreſques. C'eſt tout ce qu'il cherchoit, & c'eſt auſſi tout ce qui reſtera de ces bizarres cérémonies qui n'intéreſſent ni le cœur ni l'eſprit,

qui ne touchent perſonne, & dont la dépenſe devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera ſans doute cette réflexion fort déplacée ; mais brûler tant de bougies en plein jour, au riſque d'incendier des planches noircies & des toiles verniſſées, me paroît un des uſages déraiſonnables que notre ſiecle devroit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & abſurdes coutumes des ſiecles paſſés ?

CHAPITRE DXXV.

Charades.

Les *calambours* régnoient chez les ſpirituels Pariſiens ; les charades ſont venues leur diſputer la prééminence. Après un grand conflit, les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repouſſant, a déployé ſes enſeignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogryphe ſont abandonnés aux provinciaux déſœuvrés. La charade occupe les eſprits de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon ſecond & mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere. Etrangers, ouvrez le premier Mercure ; & ſi vous l'ignorez, vous verrez ce qu'eſt une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

Oui, le calambour eſt terraſſé ; mais c'eſt depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à Madame Du Deffens : *Liguons-nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du*

grand monde. Le grand maître des calambourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? C'eſt un M. *De Chambre.*

Il rencontre le monarque des calambourdiſtes, éclatant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte ; il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet ; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui, & écrit ce billet au Souverain, qui étoit loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre.

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez laiſſé, Monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot

De Chambre.

Ce nouveau Cromwell jouit en paix de ſon forfait médité ; il eſt aſſis au rang d'où il a précipité ſon adverſaire, invaincu juſqu'alors ; & des acclamations univerſelles ſemblent devoir affermir le ſceptre entre ſes mains.

On ne cite plus : *Le Roi n'eſt pas un ſujet, j'ai la voie de la pelle, infidele à ma rente*, &c. On a réſervé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. *De Chambre.*

Heureux Pariſiens, vous ſavez rire à peu de fraix ! Bon peuple, que tes plaiſirs ſont innocents !

CHAPITRE DXXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

Que de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les ſiecles précédents ! Connoiſſoit-on, il y a deux cents ans ſeulement, les *agents de change*, dont les yeux perçants voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains, qui dixment tous les ſacs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible ; qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du temps même que notre Charlemagne donnoit les loix à l'Europe? Charlemagne, s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble après avoir long-temps uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent ; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-les rire, crayon en main, aux dépens des ignorants, empreſſés à réaliſer leur papier.

Tel

Tel homme encore plus actif achete un procès, ſe fait *ſolliciteur*, dévoue ſa vie à la chicane, deſcend dans ſon labyrinthe tortueux, paſſe ſes jours à tourmenter, à aiguillonner d'impaſſibles procureurs.

Tel autre cautionne quiconque ſe préſente, & livre ſa ſignature dans une multitude d'affaires; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a poſſédé des millions. Il n'a pas le ſol; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'eſcrime fait de ſon fleuret dans une ſalle d'armes.

La dégradation dans les mœurs, occaſionnée par cet agiotage qui a ſaiſi tous les eſprits, a fait diſparoître ces plans ſages & tranquilles, familiers à nos aïeux, & nous a donné les convulſions de la cupidité.

La moitié de la ville eſt aux emprunts; point de maiſon qui ne ſoit chargée d'hypotheques; on ne voit que contrats ſpéculatifs; on n'attend plus la rentrée paiſible des intérêts; on veut anticiper ſur l'avenir; on force l'uſure, & l'uſure punit cette avidité extravagante.

Entendez de tous côtés les plaintes de gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des perſonnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente; c'eſt à qui accouplera deux écus de ſix livres, pour leur en faire produire promptement un troiſieme.

Mais le plus curieux de ces ſpéculateurs eſt celui qui, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres*.

On ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au Roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes via-

geres (nouveau métier) combine toutes ces chances haſardeuſes; & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

Une Dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli, il ne la trouve ni trop graſſe, ni trop maigre; indice favorable; & après un nouveau coup-d'œil obſervateur, le dialogue ſuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

Monſieur, je viens pour vous vendre mon contrat viager, & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'argent eſt bien rare, Madame.

LA RENTIERE.

Je ne ſais, Monſieur, mais il eſt quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir ſon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

Quel âge avez-vous, Madame?

LA RENTIERE.

Quarante-ſept ans, Monſieur.

L'ACHETEUR.

Où eſt votre baptiſtaire?

LA RENTIERE.

Le voici, Monſieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

Oui, je vois que vous avez quarante-ſept ans; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, Madame, je ne pourrois, en conſcience, faire votre affaire.

LA RENTIERE.

Je vous entends, Monſieur; j'ai paſſé le temps critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de ſi incertain, Madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie eſt exact; je ne ſoupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je paſſe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je ſais tout cela, Madame; & voilà pourquoi j'ai conſenti à recevoir votre viſite. (*Se levant.*) Mais permettez, Madame, que j'examine de plus près....

LA RENTIERE.

Approchez, Monſieur, je n'ai pas encore de rides ſur le front.

L'ACHETEUR.

Je le vois bien, Madame, ce n'eſt pas cela : permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

Mes dents! Vous avez raiſon, Monſieur, les dents ſont le ſymptôme de la ſanté; les miennes ſont blanches, regardez. Eh bien, Monſieur, combien me donnez-vous de mes douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfants : ce n'eſt ni trop, ni trop peu; & les femmes qui ont fait des enfants pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

Madame, tout le monde s'adreſſe à moi; c'eſt à qui vendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou; il faut que j'aie mes ſûretés; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes; ils ſont aujourd'hui trop adon-

nés à leurs plaisirs. Je me suis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées sur des têtes de femmes. Les Genevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple; ils ont fait là une opération sûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup; mais c'est qu'ils ont choisi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui respirent l'air pur des montagnes; & vous, Madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

Je n'y vis que six mois, Monsieur, & pendant l'hyver.

L'ACHETEUR.

C'est justement la saison dangereuse. Je ne sais, il y a toujours dans l'air quelque chose de pestilentiel; entendez-vous la grosse sonnerie?... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'est une femme de quatre-vingt-dix ans qui est morte. J'espere bien aller jusques-là; & comptez alors, Monsieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

On m'offroit hier, Madame, un contrat de quatre mille livres de rente; mais j'ai su que la Dame qui le vendoit alloit souvent au bal; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles sont vos occupations, je vous prie?

LA RENTIERE.

Régler mon ménage; le reste du temps je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux sur le boulevard. Enfin, Monsieur, d'après ma vie rangée, combien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente?

L'ACHETEUR.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

Eh, Monſieur, vous n'y penſez pas! Je me porte à merveille; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme?

L'ACHETEUR.

Vous pouvez mourir, Madame, en deſcendant mon eſcalier.

LA RENTIERE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon; j'ai là-deſſus des regles qui corrigent les promeſſes magnifiques des livres. Et puis les révolutions; vous m'entendez?...

LA RENTIERE.

Les révolutions! il n'y en a point à craindre; je vous proteſte que l'on payera toujours à l'Hôtel-de-ville les rentes viageres, & de préférence à toutes les autres. C'eſt ſacré; jamais le Roi...

L'ACHETEUR.

Ah, Madame! je me tais, je n'ai rien à dire là-deſſus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en eſpeces ſonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureuſement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroiſſez d'une conſtitution un peu délicate. Il y a tant de choſes qui abregent la vie des femmes; les veilles, la bonne chere, les liqueurs; il faut manger ſobrement, le jeu même altere la ſanté.

LA RENTIERE.

Je ne joue jamais, Monſieur; tous les plaiſirs que vous citez-là me ſont étrangers. Si je vend mon contrat, c'eſt que j'y ſuis obligée pour ſoutenir & pourſuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

Vous avez un procès, Madame? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

Je le gagnerai, Monsieur. Mon procureur, de chez qui je sors, me l'a promis formellement; puis vous savez que le chagrin nous fait vivre. Allons, soyez plus raisonnable, ajoutez à vos quatre mille huit cents livres...

L'ACHETEUR.

Pas une obole, Madame, vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au désespoir...

LA RENTIERE.

Ah, Monsieur! j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel est votre médecin, Madame?

LA RENTIERE.

Je n'ai jamais été malade, Monsieur, au point d'appeller un médecin. Je suis sujette à des migraines; je souffre cruellement pendant vingt-quatre heures, & puis me voilà délivrée de presque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite-vérole, Madame, vous l'avez eue? Oui, la marque en est presqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

Cela suffit, Monsieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

Nous allons passer chez le notaire, si vous voulez, Madame; tout sera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA RENTIERE.

Mais, Monsieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, songez donc...

L'ACHETEUR.

En vérité, je ſuis un inſenſé de faire de pareilles acquiſitions. Du parchemin ! Et puis l'incertitude de nos jours ! Mais, Madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéreſſée autant que moi.

LA RENTIERE.

Un peu plus, je penſe. Enfin, puiſque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent ſera donc pour des gens de juſtice; mais qu'y faire? il faut dans ce beau Royaume en paſſer par-là.

L'ACHETEUR.

Enveloppez-vous bien dans votre peliſſe, Madame. (*A voix baſſe.*) Et quel eſt ce Monſieur qui, dans ce coin, nous a ſi bien écoutés ſans mot dire ?

LA RENTIERE.

C'eſt mon *factotom;* il n'a pas le ſens d'une oie; il n'entend rien; il portera les ſacs...

L'ACHETEUR.

Ah, bon !... Vous ſavez que je n'acquiers pas en mon propre nom ?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul, cela m'eſt indifférent.... Allons, quoique vous ſoyez bien ſuccinct, je veux vivre long-temps pour que vous puiſſiez me dire: j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE DXXVII.

Vaches.

Elles arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis deſſéché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suiſſe : elles levent fiérement la tête, elles ne ſe dérangent point quand vous paſſez. On diroit qu'elles ſentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe eſt ſuperbe, leur démarche ſûre ; ce n'eſt plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis ſemble partager l'aiſance de ſon maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles geniſſes.

Les vaches entrant à Paris tête baiſſée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du ſonge de Pharaon ; elles ont l'air affamé, & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les groſſes maiſons & les couvents ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reſte au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache ſe vend publiquement au même taux que le bœuf : ſurcharge exceſſive pour le pauvre, tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif ſeroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'eſt qu'à Paris qu'un pareil abus eſt, pour ainſi dire, conſacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de pays où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'eſt-à-dire, de la dépecer de

maniere que les os ne ſont jamais ſéparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, eſt étonné de trouver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphaſe une laiterie de vaches Suiſſes, & tous les bons Pariſiens diſoient : nous boirons du bon lait de Suiſſe. Les poitrinaires ſe regardoient déja comme guéris ; les tempéraments uſés comptoient ſur le rétabliſſement de leurs forces : mais on ne ſongeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules aſſez fortes pour tranſporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de ſapins, où croiſſent les végétaux ſubſtantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entrepriſe échoua, à la grande ſurpriſe des badauds, qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suiſſes.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle eſt dupe de toutes les promeſſes illuſoires qui lui ſont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE DXXVIII.

Petits Negres.

Le ſinge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appellé ſur les genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'Abbé, du Magiſtrat & de

l'Officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle; ils ſont nés dans le ſein de l'eſclavage. Mais qui n'eſt pas eſclave auprès de la beauté ?

Le petit Negre n'abandonne plus ſa tendre maîtreſſe ; brûlé par le ſoleil, il n'en paroît que plus beau. Il eſcalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaiſance ; il preſſe ſon ſein de ſa tête lanugineuſe, appuie ſes levres ſur une bouche de roſe, & ſes mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouiſſant.

Un petit Negre aux dents blanches, aux levres épaiſſes, à la peau ſatinée, careſſe mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Auſſi a-t-il obtenu la préférence ; il eſt toujours voiſin de ces charmes que ſa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

Tandis que l'enfant noir vit ſur les genoux des femmes paſſionnées pour ſon viſage étranger, ſon nez applati ; qu'une main douce & careſſante punit ſes mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives careſſes, ſon pere gémit ſous les coups de fouet d'un maître impitoyable ; le pere travaille péniblement ce ſucre que le Négrillon boit dans la même taſſe avec ſa riante maîtreſſe.

CHAPITRE DXXIX.

Figure équeſtre de Henri IV.

Oh, que le bon Roi eſt bien ſur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il ſourit aux paſſants; il n'eſt point environné d'hommes à argent. Les oiſeaux du ciel viennent ſe percher ſur ſa tête royale, & ſa place n'a rien coûté.

Académiciens de Province, qui avez demandé l'éloge du *bon Roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous deſtiniez au phraſier, au rhéteur; venez, & arrêtez-vous aux pieds de cette ſtatue que l'amour a élevée au centre de la capitale! Liſez dans tous les regards combien ſa mémoire eſt adorée; le recueillement de cet homme qui contemple & qui ſe tait; cette mere empreſſée qui montre Henri IV à ſon jeune enfant; cet infortuné qui leve les mains au ciel, & ſoupire en ſilence. Ce reſpect univerſel d'un peuple attendri devant ce bronze : que dis-je! cet hommage non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment; tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme ſi le fil de ſes jours avoit pu s'étendre juſqu'à nous. Ah! que ce cri unanime eſt touchant, qu'il ſurpaſſe par ſon énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer.

Un Officier, conduiſant un détachement de ſoldats & paſſant devant cette ſtatue vénérée, s'arrêta tout-à-coup, & cria : *Haut les armes! ſaluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite eſplanade qui environne cette ſtatue, un jardin pour les enfants.

S'il y a ſur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'eſt cette grande ville. Les enfants ne peuvent jouer ſans riſque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y a des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repouſſe avec le fuſil : on ne permet pas aux *bonnes* de s'y aſſeoir. A quoi ſert ce gazon, s'il n'eſt pas pour l'enfance? Ah! M. d'Angevillier, je vous préſente ici ma requête; les enfants orneront vos gazons encore mieux que vos ſentinelles.

J'aimerois à voir la ſtatue du bon Roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfants, en conſervant le ſouvenir de leurs jeux, auroient appris de bonne heure à bénir ſa mémoire & à redire ſes vertus à la génération ſuivante.

CHAPITRE DXXX.

Dictionnaire.

PANKOUCKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de ſcribes; on bâtit des volumes par alphabet, ainſi que l'on conſtruit un édifice dans l'eſpace de tant de mois. L'œuvre eſt ſûre avec les manœuvres.

On a tout mis en dictionnaires. Les ſavants s'en plaignent; ils ont tort. Ne faut-il pas que la ſcience deſcende dans toutes les conditions? Ne faut-il pas qu'elle ſoit hachée, pour être reçue par le grand nombre? Priſe en maſſe, elle effrayeroit. Si telle ſcience étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler; mais aucune n'a cet avantage : toutes en ſont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits; & les débris de la choſe valent la choſe même.

Tant mieux, ſi l'on a trouvé le ſecret d'inſtruire à peu de fraix; ſi l'on a évité les recherches pénibles, laborieuſes. Quant aux erreurs, elle ſe gliſſent par-tout; les gros livres n'en ſont pas plus exempts que les abrégés. Ce qu'il y a de plus important, c'eſt que certaines connoiſſances ſoient à la portée de tout le monde.

Les Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots uſités parmi le peuple; ils ſont inſuffiſants pour une foule d'expreſſions qui valent bien celles que les poëtes & les orateurs ont conſacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuſes & journalieres. Un François enſeignoit à des mains royales à faire des boutons; quand le bouton étoit fait, l'artiſte diſoit : *A préſent, Sire, il faut lui donner le fion.* A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du Roi; il ſe mit à compulſer tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'Académie françoiſe, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à ſa Cour, & lui dit : Dites-moi ce que c'eſt que le *fion* dans la langue françoiſe? Sire, reprit le Neuchatelois, le fion c'eſt la bonne grace.

Graves auteurs, graves penſeurs, naturaliſtes, hiſtoriens, politiques, vous n'êtes pas diſpenſés de donner le *fion* à vos livres; ſans le *fion* vous ne ſerez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphyſique, comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE DXXXI.

Muſées.

ETABLISSEMENTS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliſer parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réuſſir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement ſûr à ſes vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaiſies qu'un amour réel & conſtant pour les ſciences & pour les arts.

Avec quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas pourſuivi l'ouverture de ces aſſemblées! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obſtacle. Son muſée s'ouvroit, ſe fermoit, tomboit, ſe relevoit; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une aſſiette ſolide & fixe, parce que les hommes ne s'aſſembleront jamais pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entrepriſes autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philoſophie; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent iſolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner, ce point fixe, aux ſciences exactes, à la phyſique, à la chymie, aux mathématiques. M. Pilatre de Rozier ſera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie? Verra-t-on accourir en foule les ſavants, les artiſtes, les amateurs nationaux ou étrangers?

Les proſpectus étalent de ſuperbes promeſſes; les commiſſaires ont prononcé, le gouvernement a accordé ſa protection à l'hôtel où tous les chefs-

d'œuvres des arts doivent ſe réunir. Toutes les claſſes de citoyens ſont averties de venir à tel jour & à telle heure puiſer dans le vaſte baſſin des ſciences; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil? J'en doute fort, même pour les ſciences qui n'allarment point l'adminiſtration.

Toute aſſemblée publique eſt trop contraire à l'eſprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu; & toute ſociété qui ne fera pas ſes loix elle-même, & qui les recevra, ne pourra ni ſe maintenir, ni pourſuivre, ni chérir ſes travaux. Ces ſortes d'établiſſements me paroiſſent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaiſons ſuperficielles, & que les prohibitions ſont ſi aiſées, ſi multipliées, qu'il ne faut que le ſot rapport d'un ſubalterne, ou la mauvaiſe humeur d'un homme en place, pour diſſoudre l'aſſemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE DXXXII.

Bureaux d'Eſprit.

On appelle ainſi toute maiſon où la maîtreſſe affiche ſon goût pour la littérature, fait poſſeſſion d'en parler, & ſe pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces ſociétés que l'on citoit il y a quelque temps. Elles ſont diſſoutes, parce que le goût des lettres eſt répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'eſprit à l'individu qui le porte, qu'à la maiſon qu'il fréquente. On penſe, on parle, & l'on raiſonne ſans ces directeurs de littérature; elle eſt infiniment connue & cultivée dans toutes les claſſes.

Une femme eſt toujours dupe de vouloir ré-

gner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'eſprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une reſſource, les difficultés naiſſent & offrent un écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie? Elle a lorgné, perſifflé, minaudé, fait des nœuds & des riens; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités; elle n'a fait attention qu'au brillant, & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficie. Elle s'aveugle elle-même; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués; ſa légéreté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

Qu'elle ouvre ſa porte à cet eſſaim d'auteurs, qui, ſans nom & ſans talents, ſont dix fois plus orgueilleux que les auteurs connus. Ils arrivent pour mettre à contribution ſon ton admiratif. Le ſatyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle ſiege ſur ſon petit tribunal, où en jugeant elle eſt jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui ſont préſents, les derniers venus ſe montrent jaloux. Alors la diviſion ſe met dans la troupe; elle veut concilier les mécontents, & des jugements contradictoires ſortent de ſa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puiſſances belligérantes, que de réunir ces partis oppoſés.

Elle a voulu ſe rendre médiatrice, elle eſt chanſonnée des deux côtés: ce qui eſt fort cruel, après avoir reçu tant de vers à ſa louange. Elle reſte enfin

ſin ſeule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître déſœuvrée.

Les femmes diſtinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, & l'ont laiſſé à quelques petites femmes d'académiciens, qui ont beſoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui ſont curieuſes auſſi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes ſenſées, qui ſont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne ſe livrent pas à un engouement particulier; elles ne répetent point le jargon des jugeurs modernes, ne ſe perdent pas dans les pédanteſques diſcuſſions du goût, & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon ſens pour courir après l'eſprit.

On trouve donc aujourd'hui l'Académie Françoiſe dans beaucoup de maiſons. Il n'eſt plus beſoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la proſe, on en fait dans le monde tout auſſi bien que les jurés beaux-eſprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions excluſives.

CHAPITRE DXXXIII.

Monſieur le Public.

Le public exiſte-t-il? Qu'eſt-ce que le public? Où eſt-il? par quel organe manifeſte-t-il ſa volonté? Ne s'imagine-t-il pas ſouvent prononcer, quand il dédaigne, ou bien quand il s'engoue? Dites à un homme en place, *le public déſapprouve*; il repond: *J'ai auſſi mon public, lequel approuve, & je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit: *Le public, je le fais parler com-*

me je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impreſſion. Et il dit vrai, du moins pour quelque temps.

Qu'eſt-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton ſi cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une ſeule & même voix, c'eſt un compoſé indéfiniſſable.

Un peintre qui voudroit le repréſenter ſous ſes véritables traits, pourroit le peindre ſous la figure d'un perſonnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte ſur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche, & l'aumuſe ſur le bras droit. Vous voyez que ce *Monſieur* doit raiſonner à-peu près comme il eſt vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée : *Le Charlatan, ou le Docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il conſiſte en différents mannequins de toutes ſortes de grandeurs & de figures. Le charlatan s'en ſert pour enhardir ſon élève, qui tremble de débuter ſur le Pont-Neuf. Il lui crie d'enviſager ce public formidable tel qu'il eſt ; & le diſciple, convaincu que le public n'eſt qu'une aſſemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il eſt cependant un public ; mais ce n'eſt pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il réſulte un prononcé qui eſt la voix de la vérité, & qui ne s'efface point. Mais ce public eſt peu nombreux ; il n'a ni chaleur, ni eſprit de parti, ni précipitation ; il n'eſt point dans les anti-chambres des hommes en place ; & c'eſt de lui que Madame de Sévigné a dit : *Le*

public n'eſt ni fou ni injuſte ; ou comme le diſoit une autre femme pleine d'eſprit : *C'eſt que la raiſon finit toujours par avoir raiſon.*

CHAPITRE DXXXIV.

Anecdote.

Un médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appellé chez un homme aiſé. Il ſe chargea volontiers de le traiter. Pendant la convaleſcence du malade, le laquais de ce dernier ſe trouve indiſpoſé. Le convaleſcent en reconduiſant ſon médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entreſol, pour donner un conſeil à ſon laquais. Le médecin lui donne le conſeil ; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de paſſer chez lui, il n'y vint pas.

Etonné de ce procédé, il en demanda la raiſon au médecin, dans une maiſon où il le rencontra. Voici la réponſe du Docteur : *En m'écrivant, Monſieur, vous ne m'avez pas marqué ſi c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous ; car je ſuis bien aiſe de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE DXXXV.

Pieces de deux ſols.

Les pieces de deux ſols, dont l'empreinte eſt preſqu'effacée, ſont un objet perpétuel de diſputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à

de fréquents pugilats. Deux crocheteurs ſe caſſent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout eſt relatif.

La Cour des monnoies a voulu que la piece de deux ſols, marquée ou non marquée, eût ſon cours. Tout vendeur s'étoit obſtiné à vouloir les réduire à ſix liards de ſa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour déſigner celles qui étoient uſées. Or l'arrêt portoit défenſe de rayer ainſi les pieces. Ce débat a occaſionné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égoſilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

Il ſeroit facile de ſuivre la méthode uſitée en Eſpagne. Des hommes ſe promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange; car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raiſon politique; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE DXXXVI.

Marchandes de Modes.

Assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vîtres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galants trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques ſe trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuiraſſes & des épées, vous ne voyez que des touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs, & des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'aiguille à la main, jettent inceſſamment l'œil dans la rue. Aucun paſſant ne leur échappe. La place du comptoir, voiſine de la rue, eſt toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui paſſent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille ſe réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine voir autant d'amants. La multitude des paſſants varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmants à côté de laides figures. L'idée d'un ſerrail ſaiſit involontairement l'imagination; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Pluſieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que par cet état, elles embelliſſent toutes celles qui les payent & qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois eſt ſi joli, que le front altier de la riche Dame en eſt effacé. La petite marchande en robe ſimple ſe trouve à une toilette dont elle n'a pas beſoin; ſes appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtiſan de la grande Dame devient tout-à-coup infidele; il ne lorgne plus dans le coin

du miroir que la bouche fraîche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suiſſes ni aïeux.

Plus d'une auſſi ne fait qu'un ſaut du magaſin au fond d'une berline angloiſe. Elle étoit fille de boutique; elle revient un mois après y faire ſes emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire ſécher d'envie ſon ancienne maîtreſſe & ſes cheres compagnes.

Elle n'eſt plus aſſujettie au comptoir; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au ſixieme étage dans un lit ſans rideaux, réduite à attraper en paſſant le ſtérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec plaiſir dans un leſte équipage, & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur miroir & leur triſte couchette, attendent du deſtin le moment de jetter l'aiguille, & ſortir d'eſclavage.

En paſſant devant ces boutiques, un Abbé, un Militaire, un jeune Sénateur y entre pour conſidérer les belles. Les emplettes ne ſont qu'un prétexte; on regarde la vendeuſe & non la marchandiſe. Un jeune Sénateur achete une bouffante; un Abbé ſémillant demande de la blonde; il tient l'aune à l'apprentie qui meſure; on lui ſourit, & la curioſité rend le paſſant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes ſont montées ſur un ton ſévere, comme pour contraſter fortement avec les autres. Là toutes les filles ſont recluſes; c'eſt la main de la chaſteté contrainte qui arrange ces ajuſtements voluptueux dont ſe parent les courtiſannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas; on ne garde rien pour ſoi des ornements ſéducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles; mais il n'eſt pas même permis de les voir. Imaginez des cuiſ-

niers qui ne goûteroient jamais à la ſauce : tel eſt l'état de ces filles gardées & travaillant ſous l'œil de la ſévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtreſſe du magaſin eſt ſi étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'eſt une gageure qu'elle a fait à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'hiſtoire : Dans Paris eſt une boutique de marchande de modes, où toutes les filles ſont chaſtes, & ce phénomene eſt dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

Mais j'oubliois que le travail des modes eſt un art ; art chéri, triomphant, qui, dans ce ſiecle, a reçu des honneurs, des diſtinctions. Cet art entre dans le palais des Rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes paſſe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute nobleſſe n'entre pas encore. Là on décide ſur une robe, on prononce ſur une coëffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutent aux dons de la nature, embelliſſent la majeſté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire, ou de la main qui deſſine ces ajuſtements, ou de celle qui les exécute ? problême difficile à réſoudre. Peut-on dire ici, *inventes, tu vivras ?* Qui ſait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & ſoumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Aſie à nos colets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme entre deux grands poëtes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas de longues études faites chez Mademoiſelle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Ceſ-

vres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejettant les documents des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil ſupérieur, renverſe tout l'édifice de la ſcience de ſes rivales. Elle fait révolution, ſon génie brillant domine, & la voilà admiſe auprès du trône.

Auſſi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincele ſous le fer des courſiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde eſt aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant, la Reine, en paſſant, leve les yeux, & honore d'un ſourire ſa marchande de modes.

Sa rivale en ſeche de jalouſie, murmure de ſes ſuccès, cherche à les rabaiſſer, ainſi que fait un journaliſte dans ſes feuilles contre un auteur applaudi. Mais la Reine eſt l'arbitre des modes; ſon goût fait loi, & ſa loi eſt toujours gracieuſe.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs induſtrieux chiffons la France entiere & les nations voiſines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une eſpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eſt une contrefaçon univerſelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cents mille Demoiſelles nubiles ne ſe marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'enviſage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coëffures, ces ajuſtements, ces panaches dont les femmes ſont idolâtres, réfléchit, calcule, & reſte garçon. Mais les Demoiſelles vous diront qu'elles aiment autant des poufs & des bonnets hiſtoriés que des maris. Soit.

CHAPITRE DXXXVII.

Carmélites.

UNE fille de Louis XV, Madame Louiſe de France, a pris le voile de Carmelite, & a prononcé ſes vœux dans le monaſtere de Saint-Denis. Ce renoncement à la Cour pour les auſtérités du cloître a fait grand bruit dans le temps.

La Ducheſſe de la Valiere, tendre amante de Louis XIV, ſe fit auſſi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

Leur genre de vie eſt fort auſtere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles pouſſent loin leur carriere. Le jeûne habituel allonge les jours de l'homme; & c'eſt dans les couvents qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un ſujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à cette vie, & qui aiment à vivre; mais il ne faut pas qu'ils ſe livrent à la gourmandiſe; c'eſt ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture ſévere & toujours égale, que la diete enfin accroît les forces vitales, & que la ſobriété rigoureuſe enterrera conſtamment l'intempérance.

Ainſi les Sœurs Carmélites ſont utiles, en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon; en ce qu'elles prêchent le régime aux partiſans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau ſuffiſent pour ſoutenir à la fois la vie, la ſanté & la force.

La Sœur Louiſe-Marie de France, religieuſe Carmélite à Saint-Denis, a eu la conſolation de voir pluſieurs Carmes déchauſſés, animés tout-à-coup par ſon exemple, condamner le relâchement qui s'étoit gliſſé parmi eux ſur quelques points de leur inſtitut primitif, & religieux plus fervents, embraſſer la regle dans toute ſa riguéur.

La Sœur Louiſe-Marie de France, pour protéger des vues auſſi recommandables, ſupplia ſon auguſte pere d'obtenir un bref du Pape, qui les autoriſât à vivre ſous une diſcipline plus ſévere; & le bref du Pape eſt venu récompenſer l'héroïſme monaſtique de ces Carmes déchauſſés, qui font à Charenton l'édification des Sœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'Abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE DXXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop ſouvent, la ſociété en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuſes.

Comme il y a des hommes qui, par ton, ou plutôt par un ſecret intérêt, contrediſent les choſes les plus claires, les plus utiles, & réduiſent tout en problême, on a vu des *parleurs* aſſez ennemis de la juſtice & de l'ordre pour condamner cette défenſe publique de l'opprimé, toujours formidable à l'oppreſſeur, & qui, en éclairant le public, dirige les Magiſtrats, & pour leur ſauver beaucoup d'écarts. *Vox populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie eſt un préſent divin fait aux hommes, c'eſt ſur-tout lorſqu'elle peut ſervir à intéreſſer une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné ſans nom & ſans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuſte que l'idée de voir le flambeau ſubitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuſes.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire ſur ſa vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maiſon diaphane. C'eſt donc une inſtitution qui mérite d'être conſervée, que celle qui traduit d'abord, en préſence du public, les combats qui doivent ſe porter ſous l'œil des Juges. Ils ſeront plus aſſurés dans leur marche, parce que la queſtion aura été débattue & apperçue ſous toutes ſes faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philoſophe ne ſe laſſe point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorſqu'elle ſe trompe, elle fait toujours des obſervations aſſez juſtes dont on peut profiter.

Quand un peuple deviendra fin & ruſé, l'injuſtice ſe perfectionnera chez lui dans l'art de ſe couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités ſeront plus épais, & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

Le riche a l'avantage ſur le pauvre, qu'il peut employer pour ſa défenſe les plus hauts talents, appuyer ſon uſurpation de tous les dehors impoſants de l'éloquence. Le pauvre eſt ſeul. S'il n'a pas la reſſource d'intéreſſer le public, & de promettre à ſon défenſeur la gloire qui accompagne le courage déſintéreſſé, il ſuccombera.

Le plus terrible frein qu'on puiſſe oppoſer enfin

à l'injuſtice qui foule aux pieds les loix dès qu'elle croit n'être pas apperçue, eſt la menace d'amener ſes violences ſourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refuſé au tribual de la conſcience.

Nous le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puiſſe réclamer contre cet uſage propre à démaſquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ſes propres remords.

Ne diſſimulons pas qu'on peut abuſer de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuſe-t-on point? Mais les abus ſont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui réſulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours, il a un caractere qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'eſt point durable; elle ſe trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs, les mémoires injurieux ſont ſupprimés, & leurs auteurs flétris.

La profeſſion des lettres devroit être indiſpenſablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un ſeul & même état. Mais les vieux avocats, voulant ſe réſerver excluſivement le droit lucratif de ſigner des *pieces d'écriture*, que le plus ſouvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageants incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profeſſion noble ſa liberté, pour y briſer le reſſort des grandes ames. Ils ſe ſont oppoſés à ſon affranchiſſement: de ſorte qu'avec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE DXXXIX.

Maris.

Les maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot.
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

La honte ne réjaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre, (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment) un mari n'en eſt point reſponſable; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait pas retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques; il dit à ſa femme : je ne veux pas cauſer vos malheurs; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de rente; le revenu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement de quitter la capitale pour quelque temps, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce pays frivole.

Telle eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

Les maris Pariſiens ne ſont pas des maîtres abſolus dans leur maiſon; leurs épouſes ne ſont point

aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté, & choiſit ſes amuſements, ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que l'on ſe doit réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde, c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce ſeroit un vrai ſcandale. La femme aigre, impérieuſe rencontre ordinairement un mari plus raiſonnable, qui lui cede, & ne fait que rire de ſes caprices.

Liés intimement par leurs intérêts domeſtiques, ils les ſoutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auſſi ſont-elles conſultées ſur toutes les affaires, qui ne ſe font que par leur entremiſe. Sans les femmes, aucune affaire ne ſe conclut.

Quelquefois deux époux, après avoir mené chacun une vie diſſipée viennent à ſe reconnoître, & ſe rapprochent ſur la fin de leur carriere. Ils ſe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieilleſſe. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domeſtique auquel rien ne peut ſuppléer. Tels ſe ſeroient aimés conſtamment toute leur vie, s'ils n'en euſſent pas prononcé le ſerment à l'autel.

Il faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits ſur la débonnaireté des maris ne ſont plus de miſe dans aucune ſociété ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'hiſtoire eſt narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux Dames aſſemblées. Mais jamais on

ne parle en proſe des diſgraces maritales; il faut qu'elles ayent un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre hiſtoire, ſans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant ſe renouveller dans une ſociété, l'on eſt convenu généralement qu'on ne plaiſanteroit plus dorénavant d'aucune maniere ſur les maris trompés ou débonnaires; & cette loi bien conçue eſt fort ſage.

CHAPITRE DXL.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez enſuite le chant de vingt religieuſes, où vous diſtinguez les voix jeunes & les voix caſſées; une proceſſion, un enterrement que coupe un embarras, la voix meſurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différents, l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur préciſion.

Le même homme à table ſe métamorphoſe rapidement en pluſieurs perſonnages, pleure, rit, chante, ſanglotte, éternue, touſſe, fait le ſourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau paſſe comme un éclair; ce ſont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à ſa phyſionomie des phyſionomies diverſes, & qui lui impriment une prodigieuſe & incroyable mobilité.

Il ſeroit impoſſible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoreſque; il faut le voir. S'il eſt impoſſible à la plume de repréſenter le jeu pathétique de la Dumeſnil, les graces de feu Poiſſon, la naïveté de Mlle. Dangeville, il me ſeroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidents variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais ſongé à faire paſſer ſur nos théâtres. Nos ſalles ſeroient trop vaſtes pour ces imitations fines & déliées, qui déguiſent l'art avec tant d'adreſſe. Il faut voir & entendre ces mimes; & lorſqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Préville, comédien du Roi : ſon jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE DXLI.

Hôtel de la Force.

Cet hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *Duc de la Force.* Le haſard a voulu qu'il devînt une véritable maiſon de force, & l'on n'ôtera plus déſormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend ſa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainſi l'origine de pluſieurs antiquités eſt devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

Cette priſon eſt un exemple du bien qu'amenent les juſtes réclamations des écrivains plaidant la cauſe de l'humanité. Il faut donc écrire ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute

faute n'eſt plus un ſupplice, l'imprudence ne ſe trouve plus à côté du crime, on n'y a point creuſé ces cachots & ces ſouterreins, où je ne ſais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en ſoit béni!) jettant un regard paternel ſur ces lieux d'horreur & de miſere, a accordé aux priſonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils ſoient, le ſentiment affreux du déſeſpoir. La queſtion a été anéantie ainſi que les cachots, & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné pluſieurs édits bienfaicteurs de cette eſpece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de ſa ſtatue, que le titre de ces édits publiés ſous ſon regne. La nation en attend de nouveaux auſſi favorables à la partie ſouffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il eſt beau de voir un homme enchâſſé dans un Roi!

Fin du Tome ſixieme.

TABLE

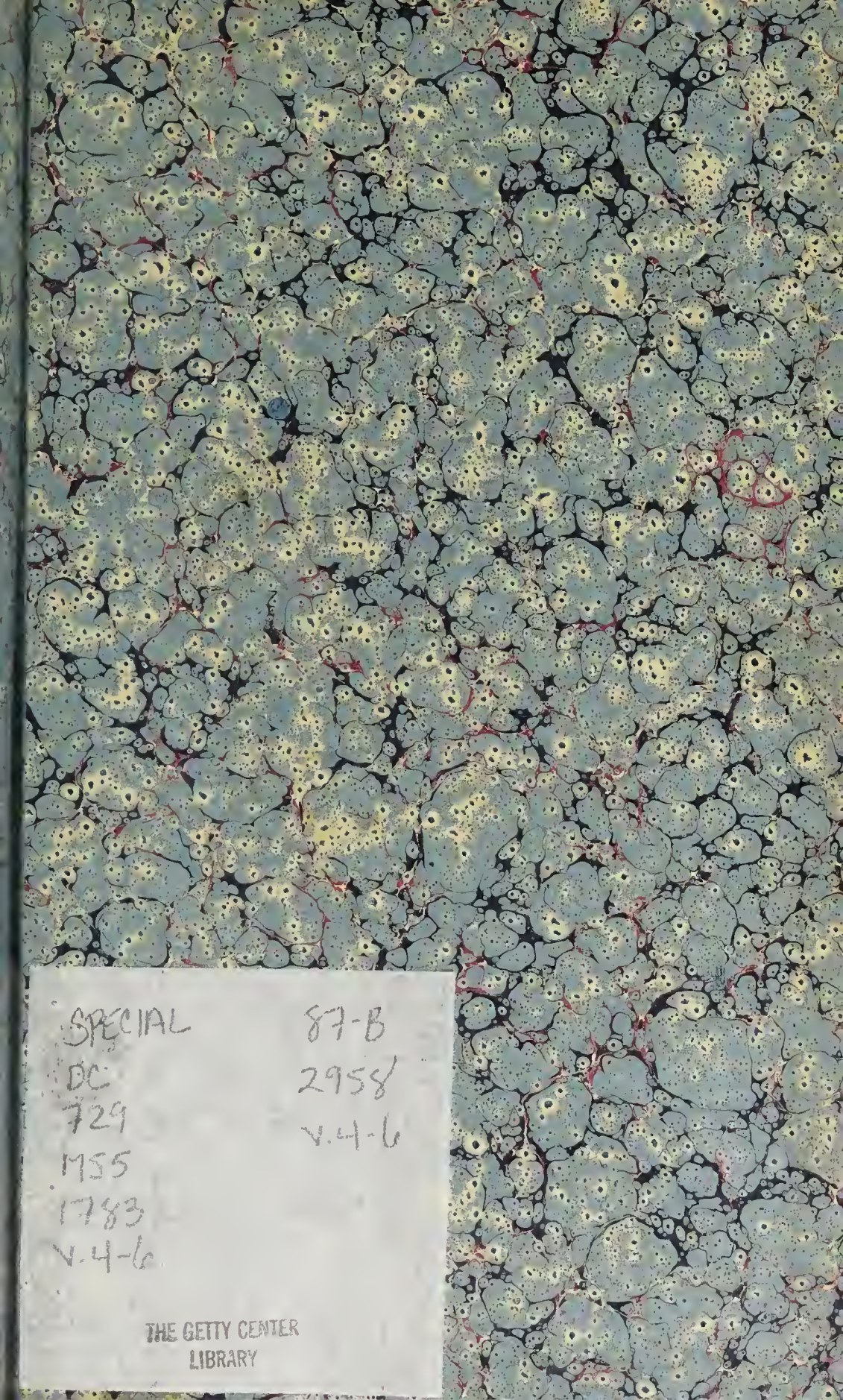
DES CHAPITRES.

CHAP. CCCCLV. *Décrotteurs.* Page 1
CH. CCCCLVI. *Gouvernantes.* 5
CH. CCCCLVII. *Peintres en Portraits.* 8
CH. CCCCLVIII. *Joueurs d'inſtruments.* 11
CH. CCCCLIX. *Curés.* 12
CH. CCCCLX. *Emeutes.* 15
CH. CCCCLXI. *Le Diacre Pâris.* 19
CH. CCCCLXII. *Roué.* 21
CH. CCCCLXIII. *Chanteurs publics.* 24
CH. CCCCLXIV. *Lait d'âneſſe.* 25
CH. CCCCLXV. *Anon.* 26
CH. CCCCLXVI. *Accouchée.* 28
CH. CCCCLXVII. *Bacchantes.* 30
CH. CCCCLXVIII. *Cachets.* 31
CH. CCCCLXIX. *L'Ours.* 33
CH. CCCCLXX. *Hôtel des Invalides.* 34
CH. CCCCLXXI. *Châtelet.* 37
CH. CCCCLXXII. *Armoiries de la Ville.* 40
CH. CCCCLXXIII. *Démolition du Petit-Châtelet.* 41
CH. CCCCLXXIV. *L'Arcade Saint-Jean.* 42
CH. CCCCLXXV. *Saints défigurés.* 43
CH. CCCCLXXVI. *Samaritaine.* 44
CH. CCCCLXXVII. *A trois pour un liard les Anglois.* 45
CH. CCCCLXXVIII. *Monter à Cheval.* ibid.
CH. CCCCLXXIX. *Chaiſe-à-Porteur.* 46
CH. CCCCLXXX. *Fouette Cocher.* 47

Ch. CCCCLXXXI. *Peaux de Lapins.* 49
Ch. CCCCLXXXII. *Porcs.* 50
Ch. CCCCLXXXIII. *Placards.* 51
Ch. CCCCLXXXIV. *Afficheurs.* 53
Ch. CCCCLXXXV. *Eſtampes licencieuſes.* 54
Ch. CCCCLXXXVI. *Tapiſſeries.* 56
Ch. CCCCLXXXVII. *Jardin du Palais-Royal.* 58
Ch. CCCCLXXXVIII. *Coutume.* 60
Ch. CCCCLXXXIX. *Commiſſaires.* 62
Ch. CCCCXC. *Meſſe de Minuit.* 65
Ch. CCCCXCI. *Boutiques de Perruquiers.* 68
Ch. CCCCXCII. *Femmes-de-Chambre.* 72
Ch. CCCCXCIII. *Comédie clandeſtine.* 75
Ch. CCCCXCIV. *La Fête des Rois.* 77
Ch. CCCCXCV. *Almanach des Muſes.* 79
Ch. CCCCXCVI. *Bagarre.* 81
Ch. CCCCXCVII. *Rêves politiques.* 84
Ch. CCCCXCVIII. *Toilettes.* 87
Ch. CCCCXCIX. *Pots de fleurs.* 90
Ch. D. *Les Accords.* 91
Ch. DI. *Saint-Denis en France.* 92
Ch. DII. *De l'Auteur du* Syſtême de la nature. 96
Ch. DIII. *Tours de Filoux.* 102
Ch. DIV. *Les Rogations.* 105
Ch. DV. *Le Landi.* 106
Ch. DVI. *Jurés-Crieurs.* 108
Ch. DVII. *Confeſſeurs.* 110
Ch. DVIII. *Docteurs de Sorbonne.* 113
Ch. DIX. *Bureau qui manque à Paris.* 115
Ch. DX. *Chartreux.* 117
Ch. DXI. *Arſenal.* 118
Ch. DXII. *Livres de Paroiſſe.* 119
Ch. DXIII. *Portes des Spectacles.* 121
Ch. DXIV. *Edits.* 124
Ch. DXV. *College Royal.* 125

Ch. DXVI. *Falots.* 128
Ch. DXVII. *Enthouſiaſme.* 130
Ch. DXVIII. *Économiſtes.* 132
Ch. DXIX. *Martiniſtes.* 136
Ch. DXX. *Para-tonnerre.* 139
Ch. DXXI. *Joûtes.* 142
Ch. DXXII. *Gluck.* 144
Ch. DXXIII. *Ecrits de Voltaire.* 149
Ch. DXXIV. *Mauſolées.* 155
Ch. DXXV. *Charades.* 158
Ch. DXXVI. *Acheteurs de rentes viageres.* 160
Ch. DXXVII. *Vaches.* 168
Ch. DXXVIII. *Petits Negres.* 169
Ch. DXXIX. *Figure équeſtre de Henri IV.* 171
Ch. DXXX. *Dictionnaires.* 172
Ch. DXXXI. *Muſées.* 174
Ch. DXXXII. *Bureaux d'Eſprit.* 175
Ch. DXXXIII. *Monſieur le Public.* 177
Ch. DXXXIV. *Anecdote.* 179
Ch. DXXXV. *Pieces de deux ſols.* ibid.
Ch. DXXXVI. *Marchandes de modes.* 180
Ch. DXXXVII. *Carmélites.* 185
Ch. DXXXVIII. *Mémoires imprimés.* 186
Ch. DXXXIX. *Maris.* 189
Ch. DXL. *Mines d'un genre nouveau.* 191
Ch. DXLI. *Hôtel de la Force.* 192

Fin de la Table du Tome ſixieme.



SPECIAL
DC
729
M55
1783
v.4-6

87-B
2958
v.4-6

THE GETTY CENTER
LIBRARY